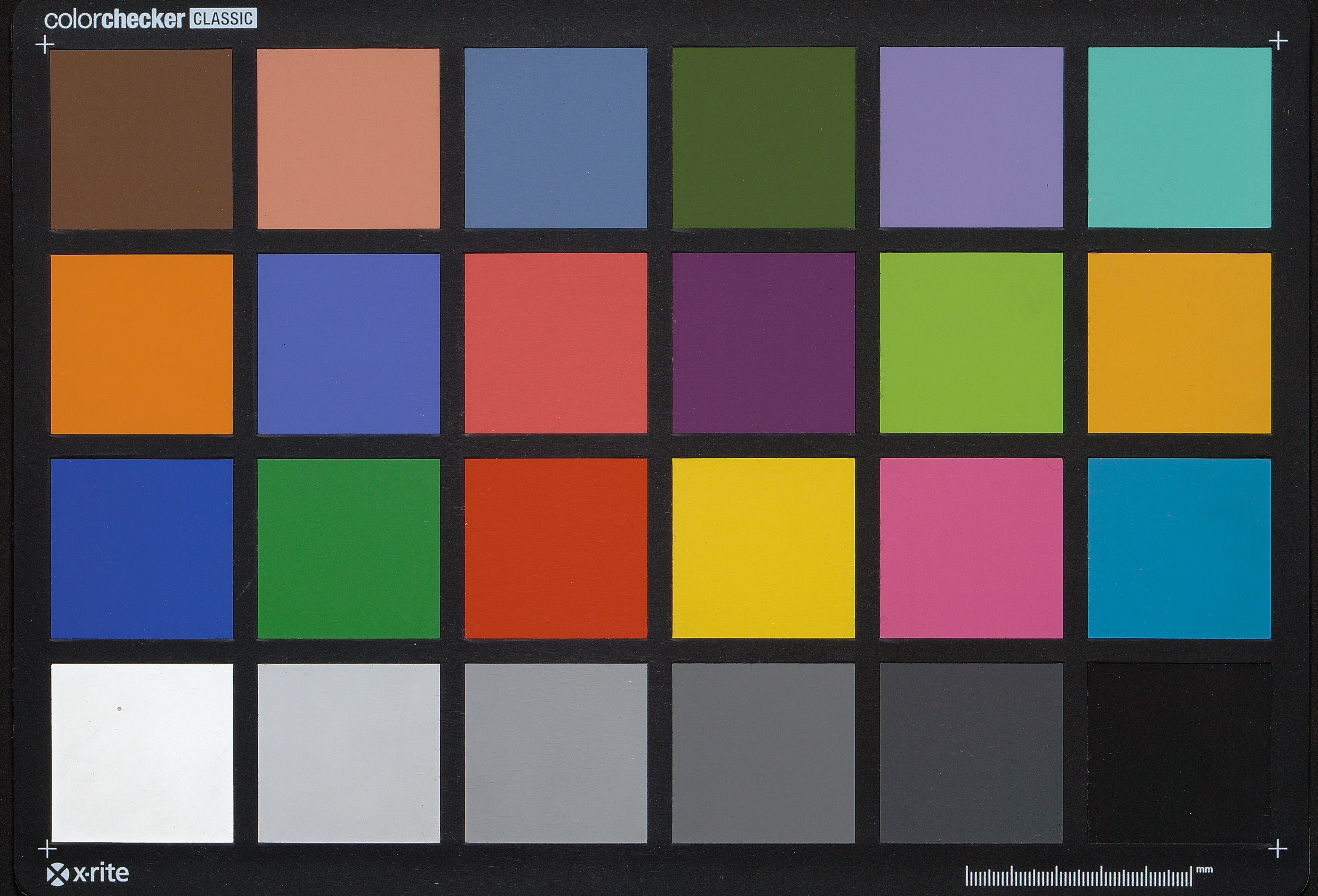

colorchecker CLASSIC
x·rite
mm


3368, PRALOGNAN-la VANOISE (Savoie) 1424 m. alt. — Centre d'excursions
et d'ascensions dans le merveilleux Massif de la Vanoise
Guides, Porteurs, Mulets - Vue prise de la rive gauche du Doron
Col de la Vanoise
2597 m. alt,

CARTE POSTALE

REPUBLIQUE FRANÇAISE POSTES 20c

CORRESPONDANCE

Mon cher ami,
J'ai l'impression par ta carte que tu n'as
pas dû recevoir la carte que je t'avais
envoyée en arrivant ici. C'est pour-
quoi avant de partir et en te remer-
ciant de ton bon souvenir je te
présente pour toi et ta famille
nos compliments bien affectueux
J Chabrier

ADRESSE

Monsieur Dalmeyda
123 rue de la Tour
Paris XVI

Collection " LA PLUS BELLE "
F. de Migieu, Editeur, Chambéry

Socrate n'a rien écrit, il n'appartient donc pas, à proprement parler, à l'histoire de la littérature grecque; mais il appartient, ce qui en dit bien plus, à l'histoire de l'humanité. Sans se faire écrivain, ni laisser des ouvrages sans sortir de la ville d'Athènes, par son action personnelle sur ceux qui l'approchaient, il sema des idées, qui, de proche en proche, de génération en génération, ont fécondé les esprits, au point qu'aujourd'hui encore ~~sa pensée~~ ce qu'il pensa fait partie de notre pensée.

Quant à ses disciples, cet homme extraordinaire agit sur eux par sa méthode plus que par sa doctrine, par sa vie plus que par sa méthode

1B

Le secret de l'influence sans pareille qu'il exerça est dans une personnalité originale, puissante; ~~dans~~ dans l'exemple de sa vie et de sa mort, dans cette conduite qui réalisait le modèle du sage.

Sa méthode ressemblait en apparence, et jusqu'à un certain point en réalité, à celle des sophistes.

et abandonnant les spéculations sur l'origine du monde et la nature, il ~~voulait que~~ l'on regardât non au dehors, mais au dedans de soi, et

Il appliquait le raisonnement aux principes qui doivent régler la conduite de l'homme. Les opinions reçues, traditionnelles, étaient par lui soumises à l'examen, obligées de se justifier devant le tribunal de la raison. Voilà pourquoi les conservateurs pouvaient confondre Socrate avec les faux docteurs, les raisonneurs qui finirent par saper les fondements de la morale. Mais Socrate

1C

n'était pas sceptique; Entre les mains des sophistes, le raisonnement était devenu un dissolvant; ~~Socr~~ Pour guérir les blessures faites par ~~cette~~ une arme aussi dangereuse, Socrate se servit de cette même arme. C'est qu'il était croyant: il croyait au bien. Plus tard, quand la philosophie grecque commença à envahir la ~~cité grec~~ vieille Rome, Caton le censeur porta sur Socrate le même jugement qu'Aristophane. Son petit-fils, Caton d'Utique, chercha dans la philosophie même ~~chercha dans~~ le remède au poison du libertinage.

~~La méthode de Socrate~~

Xénophon et Platon, en mettant en scène leur maître vénéré, nous ont laissé une vivante image de sa manière de philosopher et de sa méthode

1D

Socrate commençait par ébranler des opinions mal assises, convaincre d'ignorance, embarrasser les esprits, troubler les consciences, comme faisaient les sophistes ; mais il ne s'arrêtait pas là. Ne nous lassons pas de chercher ensemble la vérité : telle était sa devise. A force de penser en commun avec ses disciples, disons mieux, avec ses jeunes amis ; en allant toujours du connu à l'inconnu, de l'accordé au controversé ; en revenant sur chaque pas qu'il avait fait en avant, afin de mieux l'assurer, il débrouillait les idées confuses, les précisait, déterminait leur rapport mutuel, s'élevait du particulier au général, et de là redescendait au particulier.

"Il y a deux choses, dit Aristote, dont on doit faire honneur à Socrate, la méthode inductive et les définitions générales." Xénophon ~~aussi~~ loue Socrate d'avoir formé ses amis à la dialectique, διαλεκτικωτέρους ἐποίει τοὺς συνόντας.

Métaph XIII, 4
τούς τ' ἐπακτικοὺς λόγους καὶ τὸ ὁρίζεσθαι καθόλου.
Mémor IV, 6

Grâce à cette méthode, Socrate fonda la morale sur un principe solide, et rendit un immense service à la philosophie, on peut dire à l'humanité. Mais puisque nous faisons de la littérature, insistons sur le service qu'il rendit à la langue grecque. A l'école de Socrate, les Hellènes apprirent à rendre clairement des idées générales. Comparez les analyses psychologiques de Thucydide, si laborieuses encore et si obscures, avec l'aisance de Xénophon, de Platon,

des générations élevées par Socrate. Sur ce point, on peut rapprocher l'influence de Socrate de celle que Descartes exerça sur les esprits, et ~~surtout~~ aussi, ~~bien qui~~ quoique indirectement, sur les écrivains de notre XVIIème siècle; si ce n'est que l'action du penseur grec fut bien plus considérable.

Socrate ~~appr~~ aussi apprit à ses contemporains, non à écrire, mais à penser; et par là, sans doute, aussi à écrire, l'un ne va pas sans l'autre. Grâce à cette discipline des esprits, l'école de Socrate tient en littérature une place aussi grande qu'en celle qu'elle occupe en philosophie.

"Scribendi recte sapere est et principium et fons.
"Rem tibi Socraticae poterunt ostendere chartae,
"Verbaque provisam rem non ~~sequentur~~ invita sequentur."

Nous retrouverons Socrate dans les écrits de ses disciples.

Citons des vers composés par Aristote au sujet d'un autel qu'Eudème avait élevé à un philosophe

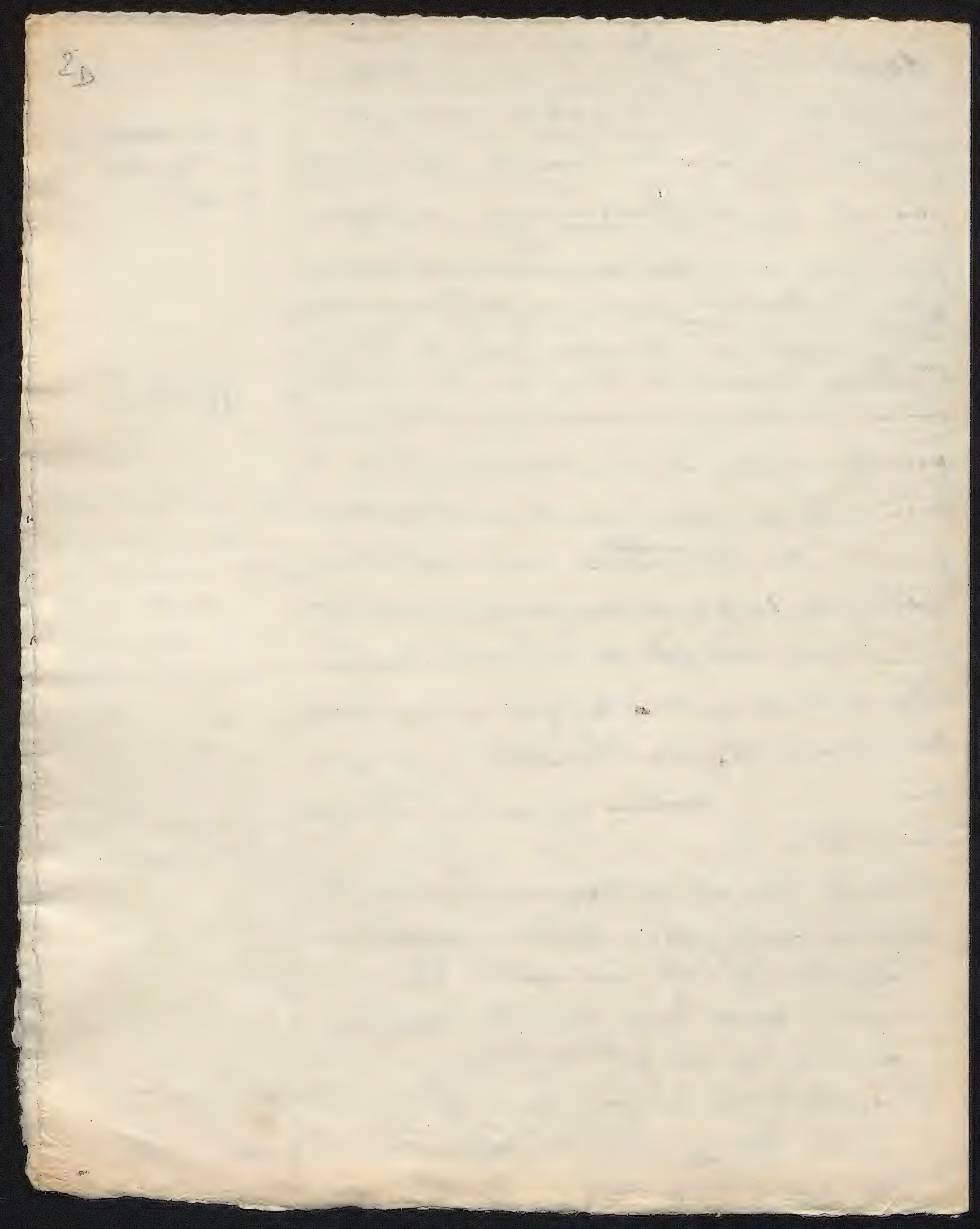
de ses amis. Nous croyons, avec Bernays[1], qu'il s'agit, non de Platon†, mais de Socrate, et ces vers sont un bel hommage, aussi précis que chaleureux rendu au philosophe comme à l'homme : "Venu dans l'illustre terre de Cécrops il‖ dressa pieusement, en souvenir d'une sainte amitié, un autel à cet homme que les méchants n'ont pas même le droit de louer ; qui seul ou le premier parmi les ~~hommes~~ mortels, montra irrésistiblement et par sa propre vie et par la méthode de ses discours, que l'homme devient à la fois vertueux et heureux, et qu'il n'est donné à personne ~~de obten~~ séparer jamais bonheur de vertu."

† (telle est toutefois l'assertion d'Olympiodore et l'avis de Zeller)

‖ (Eudème)

Ἐλθὼν δ' ἐς κλεινὴν Κεκροπίης δάπεδον
εὐσεβέως σεμνῆς φιλίης ἱδρύσατο βωμὸν
ἀνδρός, ὃν οὐδ' αἰνεῖν τοῖσι κακοῖσι θέμις,
ὃς μόνος ἢ πρῶτος θνητῶν κατέδειξεν ἐναργῶς
οἰκείῳ τε βίῳ καὶ μεθόδοισι λόγων,
ὡς ἀγαθός τε καὶ εὐδαίμων ἅμα γίγνεται ἀνήρ,
οὐ δίχα [Gomperz, pour νῦν] δ' ἔστι λαβεῖν οὐδενὶ ταῦτα ποτέ.

1) Rhein. Mus. 1873, p. 232.



Chronologie des "Dialogues" de Platon

M. Schanz (Hermès XXI, 1886, p. 439 et suivantes) essaie d'établir cette chronologie sur l'emploi de ὄντως et τῷ ὄντι, ainsi que de ἀληθῶς et ὡς ἀληθῶς. Les ~~deux premiers~~ termes plus courts et plus philosophiques seraient postérieurs aux deux autres, résultat : le Théétète est séparé par un notable intervalle de temps du Sophiste et du Politicos, ces deux derniers dialogues étant postérieurs aux six derniers livres de la « République », rédigés après les quatre premiers. Le "Phédon" est de la première période littéraire de Platon, le "Théétète" appartient comme le "Banquet" "Lysis", "République", et aussi "Phèdre", à la deuxième période. Ce dernier dialogue est donc postérieur au discours d'Isocrate : "Contre les Sophistes", lequel ne peut être écrit après 38

Le Phèdre au contraire est postérieur au Banquet où se trouve mentionné un évènement de 385. ~~Le mot philosophique~~

Le mot philosophique ὄντως est bien choisi on ne peut pas en dire autant de ἀληθῶς qui est tout à fait usuel et se trouve déjà dans Simonide et Hérodote. [Mais Schanz s'est aussi trompé sur la statistique de ὄντως. Il croit que Platon et Xénophon l'ont introduit dans la prose et qu'Euripide a créé ce terme. Or, Wilamowitz dans son commentaire sur Eur. Héraclès 610 montre ~~que~~ ce mot a déjà été employé par Antiphon Tétr. I, II, 10 et I, III, 10 et qu'Aristophane s'en est servi au moins neuf fois dès les Guêpes (422), c'est-à-dire avant Sophocle (Phèdre, fr. 616) et Euripide. Le mot a donc été créé par les sophistes à Athènes. Tout le laborieux échafaudage de chiffres construit par Schanz croule donc.

[Il est donc évident que l'emploi de ἀληθῶς ou de ὡς ἀληθῶς ne peut être considéré que comme un effet du hasard.

Schanz se sert du même moyen

pour dater les écrits de Xénophon
Il induit de sa statistique que le
Banquet de Xénophon est postérieur
à celui de Platon ; cette assertion
vaut ce que valent les autres





Platon

1 A

La vie de Platon ~~est moins~~ plus calme ~~connue~~ plus paisible que celle de $X^{π}$., nous est cependant mieux connue dans ses détails. C'est qu'il a laissé des disciples et une longue suite d'admirateurs, jaloux de connaître et de transmettre à la postérité tous les incidents de la vie du maître. Les écrits de Speusippe, de Xénocrate, d'Hermodore, de Philippe d'Oponte, ses contemporains et ses amis, ont péri; mais les renseignements qu'ils contenaient ont passé dans d'autres écrits, que nous possédons encore. Actuellement la plus importante des sources où nous pouvons puiser pour la biographie de Platon c'est la VIIième des lettres qui lui sont attribuées. Ce document, très intéressant, est certainement très ancien.



13

Aristophane de Byzance (vers 200) (un critique de premier ordre) le connaissait déjà et le regardait comme authentique. Aujourd'hui la plupart des critiques, sans croire que cette lettre soit de Platon, la jugent cependant très digne de foi. La question mérite un nouvel examen.

~~Cette lettre a peut-être partagé à tort~~ Tant de lettres apocryphes ont peut-être fait tort à celles qui sont authentiques. Le faux a nui au vrai.

Les renseignements qu'on trouve ~~qu'on trouve~~ dans le IIIème livre de Diogène de Laërte, puisés aux sources les plus diverses, ne méritent pas tous la même confiance. Il en est cependant pour lesquels Diogène, ou plutôt l'auteur dont il s'est servi, cite comme garants des disciples immédiats de Platon. Il faut se défier bien plus encore de ce qu'on lit dans la Notice Biographique d'Olympiodore, philosophe néo-platonicien du VIème siècle, et dans une autre,

1c

très semblable, d'un anonyme. La première fait partie d'un commentaire sur le premier Alcibiade; la seconde, des Prolégomènes à la philosophie de Platon. On les trouve dans les "Biographes" de Westermann, et dans le vol. 6 de l'édition Teubner. — Le traité d'Apulée, De doctrina et nativitate Platonis marque beaucoup d'esprit et peu de critique.

Προλεγόμενα τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας.

Tous ces témoins secondaires ont commis des inexactitudes, des confusions, ont trop légèrement admis des anecdotes peu autorisées; mais il faut dire que, de très bonne heure, la légende entoura de merveilleux la vie du "divin" philosophe, et particulièrement les circonstances de sa naissance. Platon passa pour fils d'Apollon, tout en conservant son père mortel Ariston; comme

1D

Hercule, Thésée, Ion, d'autres héros mythologiques, procèdent de deux pères. Il y a dans cette légende des détails étranges, dont on ne sait que penser, très voisins de ce qui, dans l'Evangile de Mathieu, est raconté de la naissance de Jésus.[1] Ils sont donnés par Diogène comme remontant à Speusippe, le neveu de Platon et son successeur dans l'Académie. L'école célébra le 7 de Thargélion comme le jour de naissance du maître. C'est le jour même où l'on faisait naître le dieu Apollon. La date ~~est elle exacte~~ ~~et a t elle contribué~~ a-t-elle été imaginée à cause de la légende, ou bien a-t-elle contribué à l'autoriser?[2]

L'Acad. platonicienne de Florence la fêtait le 7 nov. De même aujourd'hui l'Académie platon. du ~~[illegible]~~ Missouri, qui compte dans son sein des Diotimes et des Hypaties.

Quant à l'année de la naissance de Platon, on hésite entre 427 et 429. Sa famille était une des plus nobles d'Athènes.

---

1) D.L. III, 2 : Τὸν Ἀρίστωνα .. παυόμενον .. τῆς βίας, ἰδεῖν τὴν τοῦ Ἀπόλλωνος ὄψιν· ὅθεν καθαρὰν γάμου φυλάξαι ἕως τῆς ἀποκυήσεως. Cf. Zeller II[3], 378, n. 3.

On ~~assure~~ prétend[1] que son père Ariston descendait du roi Codros. Il ~~est~~ est plus sûr que par sa mère, Périctioné, sœur de Charmidès et cousine de Critias, il descendait de Dropidès, ami et parent de Solon. Charmidès et Critias ont donné leur nom à deux dialogues du philosophe. Il a donné des rôles dans sa République à ses deux frères, Adimante, ~~son aîné~~, et Glaucon[2], ~~qui était plus jeune que lui~~. Speusippe, son διάδοχος, était ~~fils~~ fils de Potoné, sœur de Platon.

Charm. p. 157 E.

[Si tant est qu'il s'agisse en effet de ses frères]

On assure que son premier nom était Aristoclès et qu'il dut le surnom de Platon à la largeur de ses épaules, attestée par le buste authentique, qui n'est pas beau. Cependant ce dernier nom n'est pas rare et était déjà répandu avant l'époque du philosophe. ~~La jeunesse de Platon~~ Doué d'une vive imagination, le jeune homme s'éprit d'abord de poésie;

1) Thrasyllos ap. DL. III, 1.

2) Adimante et Glaukon étaient, d'après Suidas, plus jeunes que lui. Cependant la manière dont Adimante est mentionné à côté de Platon dans Apolog., 34 A, doit faire supposer qu'il était l'aîné de Platon. — Les interlocuteurs de la Rép. ne seraient pas les frères de Platon d'après K. F. Hermann et Stallbaum, Praef. ad Parmen. p. 302, mais ceux qui sont mentionnés au début du Parménide. Mais Zeller, II³, p. 340 n., regarde aussi ces derniers comme les frères de Platon.

C'était le beau temps du théâtre d'Athènes; et on raconte que Platon composa une tétralogie tragique, qu'il ne tarda pas à brûler, quand il eut fait la connaissance de Socrate. Quoiqu'il en soit de cette anecdote, qui n'a rien d'invraisemblable, le philosophe ~~atteste~~ confesse lui même, ~~dans~~ plusieurs endroits de sa République, que ses premiers amours ont été pour la poésie, et qu'il se fit ~~violente~~ violence pour s'en détacher.

en se servant du masque transparent de Socrate, dans Rép. X p. 107-108.[1]

Avant de se lier avec Socrate, Platon fut initié (par Cratyle) à la philosophie d'Héraclite. Le témoignage d'Aristote[2] est indirectement confirmé par le titre d'un des dialogues de Platon. (Κρατύλος) La doctrine du changement incessant des objets sensibles est toujours restée celle de Platon; mais il la compléta par la doctrine opposée de l'école d'Élée, celle de l'être persistant dans son unité immuable. ~~Heraclite~~

1) Ξύνισμέν γ' ἡμῖν αὐτοῖς κηλουμένοις ὑπ' αὐτῆς (i.e. τῆς ποιητικῆς), ἀλλὰ γὰρ τὸ δοκοῦν ἀληθὲς οὐχ ὅσιον προδιδόναι. — ὥσπερ οἱ ποτέ του ἐρασθέντες, ἐὰν ἡγήσωνται μὴ ὠφέλιμον εἶναι τὸν ἔρωτα, βίᾳ μέν, ὅμως δ' ἀπέχονται

2) Metaph. I, 6: Ἐκ νέου τε γὰρ συνήθης γενόμενος πρῶτον Κρατύλῳ καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις, ὡς ἁπάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων καὶ ἐπιστήμης περὶ αὐτῶν οὐκ οὔσης [Doctrine, à ce qu'il semble, non d'Héraclite, mais de Protagoras], ταῦτα μὲν καὶ ὕστερον οὕτως ὑπέλαβεν. Σωκράτους δὲ περὶ μὲν τὰ ἠθικὰ πραγματευομένου

2c

~~les deux écoles antipodes.~~ En ~~s'appliquant~~ ~~chacune~~ les deux doctrines, l'une au monde sensible, l'autre au monde intelligible, il chercha à concilier les deux écoles antipodes. L'action des Eléates sur son esprit est attestée par le Parménide et par deux autres de ses dialogues, le Sophiste et le Politicos, dans lesquels un étranger d'Elée est l'interlocuteur principal. | ξένος Ἐλεάτης

Mais l'influence décisive fut celle de Socrate. C'est Socrate qui plia la fougue poétique du jeune homme à la discipline du raisonnement rigoureux ~~et~~ dont la puissante personnalité laissa dans son esprit un souvenir si ineffaçable qu'il ne se lassa point de la reproduire dans tous ses dialogues. Platon était à côté de Socrate quand il parut devant ses juges ; mais une maladie l'empêcha d'assister aux dernières conversations du maître dans sa prison, le jour de sa mort. Apol. 22 et 28.

...ἐκεῖνον ἀποδεξάμενος ...

2 D

Arrêtons-nous à ce moment où Platon, après la perte de son maître et de son guide, se trouva en quelque sorte émancipé [orphelin, comme il dit lui-même (Phéd. 116A)] et obligé de voler de ses propres ailes. Né peu de temps après la mort de Périclès, il avait été dans son enfance témoin des tristesses de la guerre du Péloponnèse et des convulsions intestines qui déchiraient alors sa patrie, la faisant tomber tour à tour des folies démocratiques dans la terreur oligarchique.

Lettre 7, p. 324

Quand un gouvernement plus régulier s'établit, après la chute des Trente et que l'amnistie semblait promettre une ère de concorde, le procès et la mort de Socrate durent remplir le coeur de Platon d'indignation et d'amertume. [Le neveu de Critias. Il avait eu, tout comme un autre, de l'ambition politique : déçu deux fois dans ses espérances, par les aristocrates et par les démocrates, il renonça à la vie publique.] La x suprême distinction de sa nature, ~~au physique comme au moral~~, n'était pas faite pour goûter le régime populaire. Le sort de Socrate

[illegible]

ne fit que fortifier les instincts naturels de cette personnalité tout aristocratique.

Après la mort de Socrate, 399, Platon, qui avait alors 28 ans, se retira, avec d'autres disciples, à Mégare, près d'Euclide (non pas le géomètre de ce nom, qui vécut sous Ptolémée Philadelphe, mais) le chef de l'école de Mégare, qui combina la méthode socratique avec les principes des Eléates. Platon donna plus tard une marque d'affection à Euclide dans son Théétète. C'est Euclide qui raconte, ou plutot qui fait lire par un esclave, le dialogue qui porte ce nom. [Ensuite Platon se mit à voyager. Revint-il ~~d'abord~~ auparavant à Athènes? On ne sait; mais ~~en tout~~ cas il ~~n'y fit pas un long séjour~~. La tradition veut qu'il se rendit d'abord en Egypte, et cela n'a rien d'improbable; en effet Platon mentionne souvent ce pays et ses moeurs.

[y revint-il entre un voyage et l'autre?

il y a de bonnes raisons ~~de le croire~~, ~~ou tout du moins~~ et de ne pas admettre ~~qu'il ait~~ que son absence ~~ne~~ se prolongeât ~~pas~~ sans interruption durant 12 ans. En effet, plusieurs de ses écrits se placent probablement dans ces années. Veut-on qu'il les ait écrit pendant son voyage? Bœckh a raison de le contester.

Il voulait, dit-on, se faire instruire par les prêtres d'Égypte dans leurs sciences séculaires des mathématiques et de l'astronomie. C'est ce que fit plus tard son disciple, Eudoxe de Cnide. (Un traité d'astronomie d'après Eudoxe est contenu dans le n.° 1 des papyrus du Louvre.) Quant à Platon, il semble avoir été initié aux mathématiques par Théodore de Cyrène, quand il s'arrêta dans cette ville. Théodore figure dans trois dialogues de Platon, le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Politicos*. F

Platon visita ensuite la Grande Grèce et la Sicile, et il s'y lia avec Archytas de Tarente, grand mathématicien lui aussi, et d'autres personnages considérables de l'école de Pythagore. Déjà auparavant il avait pu connaître la doctrine par les écrits de Philolaos; mais le commerce personnel avec les pythagoriciens agit bien autrement

36

sur son esprit, déjà mûri à cette époque, et leur influence se marque dans sa méthode d'éducation philosophique et dans le système de Platon.

Il avait près de quarante ans quand il se lia à Syracuse avec Dion, beau-frère de Denys l'Ancien, et se brouilla avec le tyran. Si l'on en croit une tradition racontée par beaucoup d'auteurs, avec des ~~détails~~ divergences de détail, il est vrai, Denys, exaspéré par la franchise du philosophe, l'aurait fait vendre comme esclave sur le marché d'Egine, où un Cyrénéen, Annicéris, aurait payé sa rançon. — Lettre 7, p. 324 A.

Revenu à Athènes en 387-386, Platon s'y fixa définitivement. Il s'entoura d'un cercle de disciples, d'abord dans l'Académie, située dans un faubourg de la ville, sur la route d'Eleusis, non loin de Colonos. C'était alors, grâce aux travaux que Cimon avait fait exécuter, un lieu bien ombragé, où se trouvait un gymnase et où les Athéniens aimaient — Ἑκαδήμειον

1) Ἐν εὐσκίοις δρόμοισιν Ἀκαδήμου θεοῦ.

ὅταν πλάτανος πτελέᾳ ψιθυρίζῃ (Nub. 1002)

„Inter silvas Academi quaerere verum" (Epist. II, 2, 45).

[à cette première phase de l'enseignement de Platon, que l'on peut faire remonter plus haut, entre les voyages,

à se promener. Un vers d'Eupolis rappelle le stade ombragé du dieu Académos, et Aristophane y montre deux adolescents courant sous les oliviers, dans la saison du printemps, quand le platane chuchote avec l'orme. Plus tard encore, Horace parle des bosquets d'Académos, où il était allé chercher la vérité.

A ces rapports, encore assez libres, entre maîtres et élèves, qui rappellent Socrate causant avec tout le monde dans les lieux publics, [succéda quelque chose de plus régulier, un enseignement suivi, d'ordre supérieur, une école enfin, quand Platon avait fait l'acquisition d'un jardin à lui, dans le voisinage de l'Académie. Fidèle à l'exemple de Socrate, Platon ne demandait point de salaire, ce qui n'exclut pas les munificences des plus aisés parmi ses disciples. C'est Isocrate qui

donna le premier exemple d'une école bien organisée, où l'on n'entrait qu'en payant des honoraires. L'histoire de l'organisation de l'enseignement supérieur dans la Grèce antique est bien résumée dans ces lignes de Quintilien : XII, 2, 8.
"Studia sapientiae ... in porticus et
"in gymnasia primum, mox in
"conventus scholarum recesserunt".

~~L'enseignement de~~ Platon instruisait ses jeunes amis en conversant avec eux, en fécondant leur esprit par la méthode que l'on connaît. La dialectique, son nom le dit assez, implique la forme du dialogue ; cependant on sait par Aristote qu'il y eut aussi, plus tard surtout, des expositions suivies, d'une nature plus dogmatique. Des repas communs réunissaient le maître et les disciples, entre lesquels s'établit un commerce amical, des rapports affectueux qui n'excluaient pas la déférence

4 B

[illegible] Il passa la plus grande partie de sa vie loin d'Athènes, dans l'exil ; Platon vécut dans la cité, à l'écart de la cité. Il se retira des affaires publiques, s'isola dans les spéculations qui étaient son domaine. Qui oserait lui en faire un reproche ? Platon comprit sa mission, il avait mieux à faire que de se jeter dans la mêlée des intérêts et des passions. Si Platon se réduisait ainsi au rôle de citoyen passif, il obéissait d'un côté à la prudence, de l'autre au penchant de sa nature. Déjà dans l'Apologie il fait dire à Socrate que l'homme capable de lutter pour ce qui est juste, s'il tient à vivre tant soit peu, ne doit pas se mêler de politique. Dans la République il dépeint plus vivement encore la situation de l'homme qui a goûté la douceur de la philosophie et reconnu la folie du grand nombre. S'il se mêlait à cette tourbe, il se trouverait

ἰδιωτεύειν, ἀλλὰ μὴ δημοσιεύειν (p. 31 sq.)

VI, 496 C.

dans la situation d'un être humain, tombé au milieu des ~~bêtes~~ (féroces sauvages). Ne voulant pas s'associer à l'injustice et ne pouvant, à lui seul, résister à tant de sauvages, il se retira à l'abri de l'orage, et cherche paisiblement à s'occuper de ses propres affaires. On sait ce que le philosophe entend par ces derniers mots : s'occuper de son âme, se conserver pur de toute injustice, de toute souillure morale. [Platon n'a pas dissimulé son antipathie pour le régime démocratique. Il en fait, dans le VIIIème livre de la République, ch. 11, un tableau plein d'esprit et de malice. Le libéralisme des Athéniens, cette tolérance qui laissait vivre chacun à sa guise, choses si bien vantées dans l'Oraison Funèbre de Thucydide, répugnait à la politique autoritaire de Platon. Cependant il profitait de cette tolérance, l'ingrat, et il résidait à Athènes autant par choix que par le hasard de la naissance.

ὥσπερ εἰς θηρία ἄνθρωπος ἐμπεσών

ἀγρίους

ἡσυχίαν ἔχων καὶ τὰ αὑτοῦ πράττων. 1)

1) Cf. Apol. p. 34 A : τὰ ἐμαυτοῦ πράττοντος.

4D

Platon n'aurait ~~cependant pas~~ voulu
se retirer à Sparte, ni dans aucune autre
ville hellénique. Nulle part la réalité ne
lui offrait rien de séduisant. Ce qu'on
p. 326, D. lit dans la VIIième lettre: "J'ai fini par
penser que toutes les villes actuellement
existantes sont mal gouvernées", est
d'accord avec les idées exprimées dans la
497, B. République. Il faut même dire que
Platon, du moins à une certaine époque
de sa vie, rendait une justice relative
à la démocratie athénienne. A ses yeux
il en est de la démocratie à peu près comme
(suivant Ésope ~~qu'Esope disait~~ de la langue); il la dé-
clare à la fois le pire et le meilleur des
gouvernements. Voici comment: En
dehors de l'État idéal et parfait, il
existe trois formes de gouvernement,
imparfaites, mais susceptibles cependant
d'être bien réglées. De ces ~~trois~~ gouvernements,
la démocratie légale est inférieure aux
deux autres; mais ~~s'ils deg~~ si ces trois

gouvernements dégénèrent et tombent dans l'illégalité, les rangs se renversent, et la démocratie mal réglée vaut mieux que l'aristocratie et la monarchie où les lois ne sont plus respectées. C'est là ce que Platon déclare dans le Politicos, et il ajoute ~~qu~~'étant donnés ces trois gouvernements déréglés, la démocratie est celui sous lequel il fait le mieux vivre. ~~Il~~ C'est qu'elle laisse chacun régler sa vie à sa façon, et ~~à~~ que, à peu d'exceptions près, sa tolérance met les philosophes à l'aise.

p. 303 A-B.
Γέγονε δὲ πασῶν μὲν νομίμων τῶν πολιτειῶν χειρίστη, παρανόμων δ' οὐσῶν ξυμπασῶν βελτίστη· καὶ ἀκολάστων μὲν πασῶν οὐσῶν ἐν δημοκρατίᾳ νικᾷ ζῆν.

Dans ~~un de ses derniers écrits~~ la VIIe Lettre, Platon, déjà vieux, fait une espèce de profession de foi politique, et trace une règle de conduite au citoyen philosophe. De même qu'un fils, tout en s'abstenant de pourvoir à la satisfaction des mauvaises passions de ses parents, ne doit pas les contraindre à mener une vie plus

Lettre VII, 331, C.D

5B

régulière; de même aussi un homme sensé ne cherchera pas à imposer à sa patrie une réforme violente, en frappant d'exil ou de mort des concitoyens, ni même à critiquer ses institutions, sans espoir de les corriger. Il restera tranquille et se bornera à faire des voeux. ~~On voit,~~ ~~qu'~~instruit par l'expérience et adouci par l'age, ~~Platon~~ n'approuvait ni les entreprises criminelles de Critias et des Trente, ni la franchise gratuitement périlleuse de Socrate. Est-ce à dire que Platon ne rêva jamais pour lui un rôle plus actif et se confina sans regret dans le domaine de la spéculation? [2] C'est là qu'il se plaisait surtout, et, à l'entendre, ~~ceux~~ les âmes qui se sont élevées à la contemplation des essences éternelles, demandent à rester dans ces hauteurs et n'en veulent plus descendre pour s'occuper des affaires des hommes.

D'après ce texte, si l'on en admet l'authenticité, Platon

même

Rép. VII, 517, C.

Elle ne s'occupe ~~dans~~ que d'une seule cité ; c'est la cité modèle, qui se trouve dans "le ciel, que tout homme qui le veut peut contempler, et, à ~~force~~ de contemplation, s'y établir". Voilà la seule cité à laquelle il consacrera ses efforts". Cependant cette abstention ne laisse pas d'être pénible au philosophe. "S'il se trouvait dans un "État digne de lui, il grandirait par le développement de toutes ses facultés, et contribuerait au salut public, en même temps qu'au sien propre".

Ces déclarations font comprendre pourquoi Platon se rendit une seconde fois en Sicile, peu de temps après la mort du premier Denys. Dion espérait que le jeune homme qui arrivait alors au pouvoir dans Syracuse pourrait être gagné aux principes politiques de Platon, et les pythagoriciens d'Italie partageaient cette espérance. Les motifs que ces hommes

Ἐν οὐρανῷ ἴσως παράδειγμα ἀνάκειται τῷ βουλομένῳ ὁρᾶν καὶ ὁρῶντι ἑαυτὸν κατοικίζειν... τὰ γὰρ ταύτης μόνης ἂν πράξειεν, ἄλλης δὲ οὐδεμιᾶς. (Πολ. IX, fin)

Πολ. VI, 487 : Ἐν γὰρ προσηκούσῃ (πολιτείᾳ) αὐτός τε μᾶλλον αὐξήσεται καὶ μετὰ τῶν ἰδίων τὰ κοινὰ σώσει.

5D

p. 326

éminents faisaient valoir sont bien exposés dans la Lettre VII. Les idées de Platon, ses conceptions politiques, pourraient se réaliser si on parvenait à y convertir un seul homme. Il serait honteux de laisser passer une occasion aussi propice, de parler toujours, sans agir jamais. Dion, la philosophie elle-même, auraient à se plaindre du refus de Platon. C'est pour ces motifs qu'en 368 le philosophe quitta ses méditations honnêtes, pour aller se dépayser dans une cour corrompue. Il se flatta de l'espérance qu'un gouvernement modèle, établi sur un point de la Grèce, aurait l'action la plus heureuse sur tout le monde hellénique.

τὰς διατριβὰς, οὔσας οὐχ ἀσχήμονας (p. 321 B)

Plutarque nous décrit en détail les honneurs rendus au philosophe quand il arriva à Syracuse. Un char royal,

Plut. Dion XIII.

Platon 6A

magnifique^ment décoré, le prend au débarquement, un sacrifice est offert pour célébrer ce jour heureux; le tyran est de la plus grande affabilité, la cour semble réformée, on n'y entend que des conversations philosophiques, on n'y voit que des figures géométriques tracées sur le sable partout répandu. Mais, hélas, cette lune de miel ne dure pas longtemps. ~~D~~ Philiste, qui espérait gouverner l'esprit de son jeune parent, s'offusque du crédit de Dion. L'affection que Platon témoigne à ce dernier excite la jalousie du jeune Denys. Dion ne tarde pas à être exilé, et Platon, le sophiste, le rêveur athénien, ne peut conserver longtemps son ascendant sur le jeune prince entouré d'hommes positifs, de courtisans corrompus et corrupteurs.

63

Il est renvoyé sous un prétexte spécieux, et doit encore s'estimer heureux de sortir sain et sauf de l'antre du lion.

On comprend plus difficilement que Platon ait consenti volontairement à retourner dans cet antre. Dion, qui pendant son exil s'était lié à Athènes avec Platon et Speusippe, et s'était tout à fait brouillé avec Denys, fut privé par ce dernier du revenu de ses biens. Denys, qui aimait à s'entourer d'hommes de lettres et de philosophes, voulut, par vanité, avoir de nouveau Platon, et promit, s'il venait, de mieux traiter Dion. Le vieux philosophe eut la faiblesse de partir. C'était vers 361. Il fut comblé de prévenances et d'honneurs, mais ne put rien obtenir pour Dion. Son insistance le brouilla avec le tyran. Remis aux gardes du corps,

| de plus en plus

qui le haïssaient, parce qu'il avait voulu persuader ~~du~~ au prince de licencier cette troupe mercenaire, Platon ne dut son salut qu'à l'intervention d'Archytas et des Pythagoriciens, sur la parole desquels il avait consenti à se rendre de nouveau à Syracuse.

Si Platon s'obstinait dans son illusion de convertir un monarque absolu, c'est qu'il avait toujours pensé et qu'il continua même de penser après de si tristes expériences, que le moyen le plus prompt et le plus efficace de réaliser ses idées politiques serait d'y gagner un tyran bien pensant. Il s'en est très clairement expliqué dans un passage des Lois [1]. Une réforme rapide et radicale IV, 709-10.

[1] Passage signalé par Hermann, p. 69.

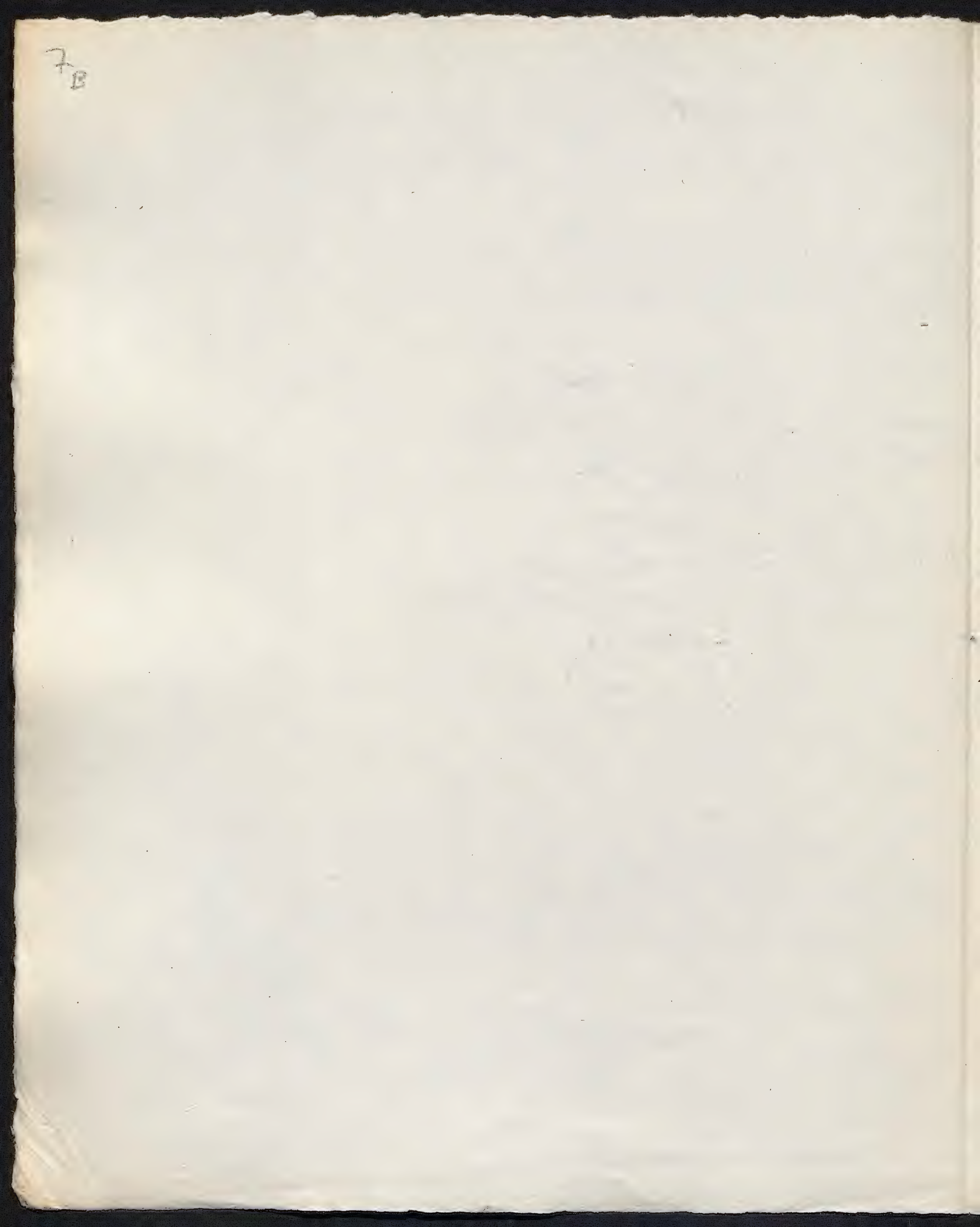
est, dit-il, d'autant plus facile à opérer que le pouvoir est plus fort et le nombre des gouvernants plus petit. La condition la plus favorable est celle d'un despote absolu. Un roi aux pouvoirs limités y parviendrait plus difficilement. Dans une démocratie, ~~et surtout~~ encore moins dans une oligarchie (la chose serait ~~encore~~ moins faisable). Platon attend la réalisation de son rêve de la réunion d'un grand législateur et d'un tyran jeune, intelligent, courageux, d'une nature généreuse, et par dessus tout sage et tempérant. Qu'ils soient contemporains et qu'un heureux hasard les assemble, c'est ce que Dieu peut faire de plus favorable à la prospérité d'une cité.

τύραννος δ' ἔστω νέος καὶ μνήμων καὶ εὐμαθὴς καὶ ἀνδρεῖος καὶ μεγαλοπρεπὴς φύσει (et par dessus tout, possédant la) σωφροσύνη.

De pareilles idées sont restées vivaces dans l'école de Platon. Un de ses disciples, Euphraeos d'Orée, essaya de mettre la cour de Perdiccas sur un pied philosophique. Cette tentative fut peu heureuse, et Euphraeos devint dans sa patrie l'adversaire le plus ~~influent~~ persévérant de l'influence macédonienne, dont le triomphe le força à se donner la mort 1/. Aristote aussi se conforma, ce semble, aux vues du maître en se chargeant de l'éducation du fils de Philippe. ~~Si~~

Si nous ajoutons que Platon mourut octogénaire, vers l'an 347, nous aurons résumé ce que l'on sait ~~sur~~ de plus sûr de la vie du philosophe.

1/ Athénée XI, 506 E et 508 E. Démosthène Phil. III, 59-62. — Harpocration. — La Lettre VII recommande Euphraeos à Perdiccas.


7B

La vie d'un homme tel que Platon est moins dans les faits et les incidents que les biographes ont l'habitude de recueillir, que dans l'histoire de ses idées, dans l'élaboration de sa doctrine. Pour connaître cette histoire intime nous n'avons d'autre moyen que de consulter ses écrits. Par une heureuse fortune nous les possédons tous, et cependant cette histoire n'en est pas plus facile à faire. Je dis que nous possédons tous les écrits de Platon. Il est vrai qu'Aristote semble se référer à des ouvrages aujourd'hui perdus quand il mentionne les Définitions (Διαιρέσεις) ~~de~~ Platon, le περὶ φιλοσοφίας, le π. τ. ἀγαθοῦ, mais Aristote vise ~~les leçons du maître~~, non des ~~leçons~~ ouvrages rédigées et publiées par ~~lui~~ maître, mais ses leçons, ce qu'il appelle ailleurs les

7 D

Points de doctrine non écrits, ἄγραφα δόγματα.

On peut remarquer qu'il s'est passé pour les ouvrages d'Aristote tout le contraire de ce qui arriva à ceux de Platon. La plupart des traités existants d'Aristote sont ses cahiers ou bien les cahiers de ses auditeurs, peu ou point d'écrits publiés par le philosophe lui-même. Ces derniers, ceux qu'il destinait au public, sont perdus. Cicéron les lisait, et cela explique ce qu'il dit du style d'Aristote, qu'il place à côté de Platon pour sa manière d'écrire. Ce jugement nous étonne parce que nous n'avons d'Aristote que des résumés, sévères et souvent négligés, de ses leçons.

Quant à Platon, il nous a laissé des dialogues, dans lesquels il nous invite la plupart du temps à chercher avec lui la vérité. Mais on y chercherait vainement une exposition suivie de sa doctrine. Si l'on ajoute que l'authenticité d'un grand nombre de ces dialogues a été contestée, et que l'ordre dans lequel ils ont été écrits ~~est~~ ne nous est pas connu, on voit combien il est difficile de faire l'histoire des idées de Platon.

Platon

8A

Quant à la question d'authenticité, on peut écarter tout d'abord et sans aucun scrupule les petits dialogues, que les anciens s'accordaient déjà à reconnaître comme étrangers à Platon. Ils n'ont d'importance ni par leur étendue, ni par leur valeur, et les éditeurs modernes les rejettent dans



8B

D.L. III, 62.

l'appendice. Si quelques uns de ces pastiches ~~ne sont~~ (tels que le *Midon*, les *Phéaciens*, d'autres encore) ne sont pas venus jusqu'à nous, la perte est peu regrettable.

En dehors de ces petits dialogues incontestablement apocryphes, il faut y regarder à deux fois avant d'ôter un écrit à Platon. Dans ces derniers temps la folie du doute s'est donnée libre carrière, tout a été contesté ou presque tout, par Ast, Socher, Schaarmidt, etc. On est allé jusqu'à condamner des ouvrages cités par Aristote, ce qui est certainement la meilleure garantie d'authenticité[1]; sans que toutefois il y ait lieu de suspecter un dialogue par la seule raison qu'Aristote n'y fait nulle part allusion. [Les doutes légitimes ne portent que sur des

---

1) On sait qu'Aristote ajoute rarement le nom de Platon ; la plupart du temps il ne cite que le nom du dialogue, ou il dit „Socrate dans le *Phédon*" ὁ ἐν Φαίδωνι Σωκράτης. Il n'y a pas lieu de distinguer entre ces diverses manières de citer : toutes sont probantes.

opuscules accessoires, Minos, Epinomis, Hipparque, Théagès, Ant-Érastes, Clitophon, Alcibiade II, enfin les Lettres.

Comment convient-il de grouper les œuvres de Platon? Quelques groupes ont été indiqués par l'auteur lui-même. Le Théétète promet pour le lendemain un autre dialogue, lequel est le Sophiste; cela résulte du début de ce dernier. Le Politicos, à son tour, est expressément rattaché au Sophiste et a les mêmes interlocuteurs. Dans ces deux derniers dialogues, Platon annonce un Philosophe, qu'il n'a pas donné. Quelques uns pensent qu'il l'a remplacé par le Banquet ou le Phédon. On peut aussi dire, ce me semble, qu'il a dépeint le philosophe tel qu'il le conçoit dans les livres VI et VII de la République.



8D

pp. 20 et 27. — La *République* ne promet point de suite; mais le *Timée* s'y réfère comme à l'entretien sur la forme du gouvernement, qui aurait eu lieu la veille, et le *Critias* est rattaché de la même façon au *Timée*. Ici encore Platon annonce un quatrième dialogue, dont Hermocrate doit être le principal interlocuteur, et qui n'existe pas. Il est évident que l'*Hermocrate* n'a jamais été écrit, puisque le *Critias* même est resté fragmentaire.

Crit. p. 108

Voilà donc deux groupes de trois dialogues, auxquels un quatrième devait faire suite. C'est là sans doute le point de départ du groupement par trilogies et par tétralogies essayé dès l'antiquité par quelques érudits. L'idée de ranger les dialogues de Platon par trilogies vint au grammairien

alexandrin Aristophane de Byzance. Elle lui était probablement suggérée par la triade, République, Timée, Critias, qu'il mit en tête de son édition. Cependant il eut le bon sens de ne pas pousser à bout ce principe de classement. Il se borna à 5 trilogies, sans essayer de faire violence aux autres dialogues. —

Platon 9

D. L. III, 61 sqq.

Thrasyllos, philosophe platonicien du temps de Tibère, disposa les trente-six ouvrages de Platon qu'il jugeait authentiques en neuf tétralogies. La première se composait de quatre dialogues relatifs au procès et à la mort de Socrate: Euthyphron; Apologie; Criton; Phédon. Il formait la seconde tétralogie en plaçant le Cratyle avant Théét. Soph. Politicos; et la huitième en plaçant le Clitophon (Ébauche qui doit servir de ~~annonce~~ préambule à la Rép.) avant Rép. Tim. Crit. On peut voir dans D. L. les autres (III, 56 suivants).

9 B

tétralogies qui sont assez factices et arbitraires. Thrasyllos, d'après sa propre déclaration, suivait dans ce classement l'analogie des tétralogies tragiques: aussi eut-il la fantaisie de grouper de la même façon les œuvres de Démocrite. [L'ordre établi par Thr. est observé dans nos manuscrits, et reproduit dans l'édition que K. F. Hermann a publiée chez Teubner. Dans les trente ~~cinq~~ six numéros, la *République* et les *Lois* ~~et les~~ ainsi que les *Lettres* ne comptent que pour des unités. — Les opuscules pseudo-platoniciens qui ne figurent pas dans ce recueil sont d'une attribution flottante on les donnait aussi à Eschine, à Phédon, à Simon, ce sont au moins des contemporains de Platon; l'*Alcyon* figure à la fois parmi les ouvrages de Platon et de Lucien. — Thrasyllos y aurait rangé aussi, je crois, l'*Hipparque*, le *Minos* etc., dans la nécessité de former des tétralogies.

(marge) un certain

Tout cela ne nous éclaire pas beaucoup au sujet de l'ordre chronologique des dialogues de Platon. La critique moderne s'est beaucoup occupée de cette question et plusieurs systèmes ont été mis en avant.

Il faut d'abord nommer F. Schleiermacher, un des philosophes qui ont le mieux connu Platon et qui ont le plus contribué à le faire connaître. Schl. avait remarqué que certains dialogues ne font que poser des questions sans les résoudre, tandis que d'autres exposaient avec plus ou moins de suite une ~~système~~ doctrine philosophique. Il appelle les premiers élémentaires, les ~~derniers~~ autres, constructifs. et il place entre eux ce qu'il appelle les dialogues intermédiaires (ceux qui, sans donner de solution, y conduisent, y préparent). Dans chacun de ces trois groupes, il distingue des ~~écrits~~ ouvrages principaux, des ~~écrits~~ ouvrages accessoires,

3D

des ~~ouvrages~~ écrits de circonstance, enfin des écrits semi-platoniques ou pseudo-platoniques. [Cette division est des plus rationnelles, et se recommande à plus d'un titre; mais voici qui est plus contestable: Schl. prétendait que son classement répond[ait] ~~[illegible]~~ d'une manière générale à ~~l'~~ un ordre ~~chronologique~~ successive de publication adopté de propos délibéré par l'auteur.

A l'entendre, Platon avait conçu le dessein ~~de~~ faire ~~connaître sa doctrine~~ d'une espèce de cours gradué: il aurait voulu initier le public à sa philosophie pas à pas, et aurait publié ses ouvrages dans un ordre didactique, d'après un plan arrêté d'avance dans ses lignes principales. C'était supposer que dès le principe, dès ses premières publications, le philosophe avait déjà mûri sa doctrine, avait dans sa tête un système

achevé, construit de toutes pièces. Aussi un autre connaisseur de Platon, K. F. Hermann ~~part~~ se plaça-t-il pour classer les ouvrages de Platon, à un point de vue tout opposé; il se disait que la suite des dialogues devait répondre au progrès des idées de l'auteur, et que si on parvenait à ~~en~~ établir l'ordre chronologique des écrits, on assisterait en quelque sorte à l'élaboration du système de Platon. Il essaya donc de les distribuer en trois séries, répondant à la période socratique, à celle où Platon avait modifié ses premières idées sous l'influence de l'école de Mégare et des philosophes qu'il avait appris à connaître dans ses voyages; enfin la troisième et dernière période, où Platon avait complètement mûri sa propre doctrine

103

philosophique.

Il y a certainement du vrai dans ces deux essais de classement; depuis on en a tenté tant d'autres et avec si peu de succès; que de guerre lasse Grote, dans son ouvrage sur Platon et les autres compagnons de Socrate, renonça définitivement à retrouver l'ordre chronologique. Londres 1865

[Un mot sur les systèmes chronologiques fondés sur des différences accidentelles.

Munk[x] essaya de déterminer l'époque dans laquelle ~~l'entretien est imag~~ chaque dialogue est censé avoir lieu, et l'âge de Socrate répondant au temps de la fiction[1]. Mais il est de toute évidence que cet indice est des plus trompeurs et que le temps de la fiction n'a rien de commun avec le temps de la rédaction.

[x] „Die natürl. Ordnung der „plat. Schr." croyait que Plat. se proposait de donner, par la suite de ses écrits, l'image du philos. accompli, laquelle se confond avec celle de Socrate. Munk

1) Une idée de ce genre semble avoir engagé Aristoph. de Byzance à détacher le Théétète de ses ~~petites~~ suites, et à former les deux dernières trilogies comme suit: Théétète, Euthyphron, Apologie. — Criton, Phédon, Lettres. Dans Th., comme dans Euth., Socrate se rend au portique du Roi, chargé d'instruire des procès. — Pourquoi les Lettres terminent elles cette série? Cela est fort singulier. Est-ce, parce qu'on y voit la vie de Platon après la mort de Socrate?

D'autres attachent une grande importance à la forme des dialogues. Il y en a de dramatiques, comme le Phèdre, qui commence par les mots : "Mon cher Phèdre, où vas-tu donc et d'où viens-tu ?". Il y en a que les anciens ont appelés ~~y~~ diégématiques, comme la République : "Je descendis hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston". Socrate raconte ~~lui-même~~ le dialogue dont il était lui-même l'interlocuteur principal. Il y en a enfin de mixtes, comme le Phédon. Échécrate demande à Phédon ce qu'il sait des derniers entretiens de Socrate dans la prison. Voilà qui est dramatique ; mais ce n'est qu'une introduction. Phédon ne tarde pas à garder la parole et à rapporter l'entretien dont il avait été témoin. De ces trois espèces de dialogues distinguées par les anciens, la troisième n'est qu'une variété de la 2e

Ὦ φίλε Φαῖδρε, ποῖ δὴ καὶ πόθεν;

Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος

Quelques critiques[1] se sont imaginé que Platon s'était servi de ces deux ou trois formes ou moules différents à des époques diverses de sa carrière littéraire.]

Enfin on a eu la patience d'examiner les dialogues de Platon à la loupe, en y relevant les vocables et surtout les particules plus ou moins souvent employés par l'auteur, et on a pensé que cette statistique pourrait jeter du jour sur la suite chronologique des ouvrages. Dittenberger[1] a remarqué que la particule μήν, très rare dans certains dialogues, se rencontrait très souvent dans certains autres, et en étendant le champ de ses observations, il a établi que cette particule n'était devenue très familière aux prosateurs que dans le cours du IVième siècle. Plus féconde encore a été l'observation des locutions τί μήν; γε μήν, ἀλλὰ .. μήν.

1) Schoene (d'après Weisse) dans „Ueber Platons Protagoras" (1862), p. 8-299. — Cf. Zeller.

1) Hermès, XVI (1881) p. 321 sqq. Avec les réserves de Frederking, Jahrb. f. Philol. 1882, p. 534 sqq; et les considérations de Th. Gomperz. Platonische Aufsätze, I, Wien 1887.

Ces locutions sont tout à fait absentes de treize ouvrages de Platon, tandis qu'elles ~~et~~ se rencontrent plus ou moins souvent dans treize autres. Ces derniers sont, d'après D., tous postérieurs aux premiers. Dans la première de ces deux listes se trouvent en effet un certain nombre d'ouvrages que, pour d'autres raisons, on rapporte avec une grande probabilité aux débuts de l'auteur, [. Cependant les résultats obtenus par cette statistique ne concordent pas toujours avec les probabilités tirées de preuves internes ; ~~Ainsi on ne peut accorder à D.~~ le *Phédon* figure dans la 1ière liste, le *Phèdre* dans la 2de, et cependant il n'est pas admissible que le *Phédon* soit antérieur au *Phèdre*. Gomperz essaye de tout concilier, en supposant que nous lisons le *Phèdre* dans une 2de édition, révisée par l'auteur.

[et dans la seconde, plusieurs ~~des écrits~~ de ceux qui ont été incontestablement écrits dans un âge avancé.



11B

Du reste, le même critique a très bien compris que l'absence ou la fréquence de certaines manières de parler tient en partie à la nature, plutôt qu'à l'époque, des écrits. La formule qui indique un assentiment donné sans réserves et de bonne grâce, doit se trouver plus souvent dans les dialogues didactiques, où l'interlocuteur secondaire ne fait généralement que donner des marques d'approbation, que dans les dialogues agonistiques, où deux adversaires, deux thèses opposées, sont mises en présence. Il faut ajouter que la vivacité de cette formule convient mieux aux dialogues dramatiques qu'aux dialogues racontés[1]

Τί μήν;

1) Voy. Gomperz, Platonische Aufsätze, I, Wien 1887.

C. Ritter, Untersuchungen über Plato, Stuttgart, 1888, reprend et complète ces statistiques. Voy. le compte-rendu minutieux de Lucien Herr dans Rev. crit. 1889, I, 203.

Quels sont donc les indices les plus sûrs de la chronologie des dialogues de Platon? Le temps de la fiction ne nous éclaire pas à ce sujet; mais les anachronismes commis par l'auteur, soit inconscience, soit dessein, marquent une date au delà de laquelle on ne saurait remonter. L'action du Banquet se passe après la victoire dramatique remportée par Agathon, en 416; cependant il y est question du démembrement* de Mantinée, qui se fit [en 385. L'écrit est donc postérieur à cette] date, on ne saurait en douter.

Il est un autre ordre d'indices, plus délicat et plus contestable. Aristote et les philosophes dogmatiques renvoient quelquefois à ce qu'ils avaient exposé dans un écrit antérieur. Platon, qui expose ses idées sous forme de dialogue, ne peut guère faire de même, du moins ostensiblement. Il semble cependant se référer quelquefois,

* διοικισμός [trente ans plus tard, | donc...

11D

autant que le permet la fiction, à ce qu'il avait précédemment examiné dans d'autres dialogues. Ce sont là des renvois déguisés, et si bien déguisés que les commentateurs ne s'accordent pas toujours sur leur portée. — Enfin certaines questions, laissées en suspens dans tel ouvrage, sont reprises et résolues dans d'autres ouvrages; certains points de doctrine, à peine ébauchés et entrevus ici, se montrent là, nettement précisés et arrivés à maturité. On peut en tirer des présomptions sur le développement progressif du système de Platon et sur la suite de ses écrits.

Voici quelques points sur lesquels la plupart des critiques, sinon tous, semblent assez s'accorder. On ne se trompera guère en attribuant aux débuts littéraires de Platon: Apologie, Criton, Euthyphron, Lysis, Lachès, Charmidès, et aussi, quoiqu'un peu plus tard, Protagoras. ~~Vien~~Viennent ensuite: Phèdre, Gorgias, Ménon, Cratyle, Théétète avec ses suites, et, après ces dialogues, la République et ses suites. Faut-il placer Phédon et Philébos avant ou après la République? La question est encore pendante. Les Lois sont une œuvre de la vieillesse du philosophe. Encore ce classement n'a-t-il rien de définitif.

|, ce semble,

Platon

12 A

Lysis

Ceux qui veulent étudier l'oeuvre de Platon feront bien de commencer par quelques petits dialogues qui ont cela de commun entre eux qu'ils n'aboutissent pas. La question qui y est posée ne reçoit pas de solution, on cherche, mais on ne trouve pas. Ce sont évidemment des dialogues tout à fait socratiques, je veux dire conformes à l'esprit du penseur qui proclamait son ignorance. Ces dialogues préparatoires sont aussi on peut le croire les premiers ~~en~~ date

Le sujet du _Lysis_ est la nature de l'amitié (φιλία). Socrate et son jeune interlocuteur trouvent d'abord que l'amitié ne peut exister qu'entre des hommes qui se ressemblent[1] et qui

---

1) A l'appui un proverbe grec équivalant au nôtre « Qui se ressemble, s'assemble »

sont bons. — Mais, d'un autre côté, n'est-il pas vrai que les dissemblables seuls, les contraires se désirent; les bons aimeraient-ils donc les méchants? Cela est inadmissible. — On pourrait plutot dire que ceux qui ne sont ni bons, ni méchants, se sentent ~~plutot~~ attirés vers les bons. Mais, comme l'amitié doit etre réciproque, on devrait aussi ~~plutot~~ admettre que les bons ont ~~plutot~~ un penchant pour ceux qui ne sont ni bons ni méchants, chose contraire à la réalité. — L'amitié peut etre entre ceux qui se désirent, parce qu'ils se complètent et s'appartiennent en quelque sorte. On aime τὸ οἰκεῖον*. De cela il y a d'autres difficultés.[1] — Enfin, après avoir récapitulé les définitions tour à tour mises en avant et abandonnées, Socrate

* Que tel doit le sens de οἰκεῖον, cela résulte des mots (221 E) ~~τὸ~~ δ' ἐνδεὲς δὴ γίγνεται οὗ ἄν τις (τι Herm.) ἀφαιρῆται. Cf. Symp. 205 E, où οἰκεῖον est rapproché de τὸ ἥμισυ ἑαυτοῦ.

1) Malgré le résultat négatif, on trouve dans le Lysis le germe des idées fondamentales que Platon élucidera et développera par la suite. P. 219 C (220 B): l'amour est l'aspiration au bien, et son véritable objet, c'est le πρῶτον φίλον, le ἀληθῶς φίλον, dont tout ce que nous aimons et nous désirons n'est que εἴδωλα ἄττα. (Cf. Zeller 2³, 515, 1). — Le désir, ἐπιθυμία, du bien dans celui qui n'est ni bon ni mauvais constitue la φιλία. Je remarque que dans ce dialogue, malgré cette définition, et malgré le point de départ (de jeunes gens amoureux), l'auteur ne se sert jamais, je crois, du mot ἔρως. — Indice chronologique?

avoue qu'il ne sait plus que dire [Οὐκέτι ἔχω ὅτι λέγω.] Il veut reprendre la discussion avec des jeunes gens plus âgés, d'un esprit plus mûr, que Lysis et Ménexène.

En effet, le lieu de la scène, très agréablement décrit, est une palestre, où des adolescents s'exercent et causent le jour de la fête d'Hermès (Ἑρμαῖα)

Mais les gouverneurs des enfants mettent fin à l'entretien. Le dialogue finit par une déclaration d'ignorance. "Nous nous sommes rendus ridicules," dit Socrate. Καταγέλαστοι γεγόναμεν.

Lachès

Dans le Lachès, Socrate recherche avec ce stratège et un autre homme de guerre, Nicias, en quoi consiste le courage. Constitue-t-il une partie de la vertu, ou est-il la vertu tout entière? Après beaucoup de discussions, on arrive à un résultat négatif, et on convient de reprendre ~~la discussion~~ l'examen le lendemain. Évidemment ce dialogue est encore préparatoire. C'est une espèce d'introduction, dont la suite est remise à un autre jour. ~~La définition~~

ἀνδρεία

On racontait que ~~Socrate~~ Platon aurait lu ce dialogue à Socrate, et que ce dernier se serait écrié « que de mensonges ce jeune homme débite sur moi » ὡς πολλά μου καταψεύδεται ὁ νεανίσκος. D'après cette anecdote le Lysis serait écrit du vivant de Socrate, et cela n'est nullement invraisemblable. (D. L. III, 35)

12 D

σωφροσύνη

Charmidès

La définition de la tempérance fait le sujet d'un entretien entre Socrate et l'oncle maternel de Platon, Charmidès, qui a donné son nom au dialogue. Là aussi, on ~~entre~~ essaye successivement de plusieurs voies, sans arriver au but désiré. A la fin, toutes les solutions envisagées et abandonnées sont récapitulées, et l'absence de résultat est formellement constatée. L'entretien n'est cependant pas tout à fait sans résultat. ~~Le jeune Charmidès résout~~ Il a pour effet de décider le jeune Charmidès à se confier à la direction de Socrate.

Dans le Charmidès, comme dans le Lachès, on remarque ~~un~~ l'éloge indirect de Socrate; l'intention, assez visible quoique déguisée, de défendre le maître contre les calomnies de ses accusateurs. Lachès, général éprouvé et qui doit se

12'A

Lysis de Platon.

La discussion semble aboutir à une leçon-échec, il faut accorder cela.

C'est que les mots de la langue prennent des acceptions différentes et que chaque mot ne répond pas toujours à une idée précise.

Φίλος veut dire cher, et s'applique aux personnes et aux choses, φίλος τινί (= φιλόναρχος). — Devenu substantif, il prend le sens d'ami, ~~φίλος τινός~~, et le pluriel φίλοι impliquant réciprocité d'amitié, φίλος τινός veut dire ami de quelqu'un = φιλῶν.

Faute de faire ces distinctions, les interlocuteurs ~~tombent~~ se trouvent embarrassés, ne savent comment se tirer de difficultés inextricables.

12° B

Aussi Platon dira ἔρως plutôt que φιλία, et ce terme convient mieux à la notion de désir, d'aspiration sur laquelle le philosophe insiste. La distinction des deux termes, souvent confondus, il est vrai, est nettement faite dans Phèdre, 255 E.¹)

Ce qui provoque ce désir c'est la présence d'un mal qu'on veut fuir (διὰ κακοῦ παρουσίαν) et la vue d'un bien qu'on voudrait atteindre (ἀγαθοῦ ἕνεκα).

Au fond l'objet de notre amour c'est le bien que l'on désire non à cause d'un autre bien, mais qu'on désire pour lui-même, le vrai bien ; τὸ πρῶτον φίλον, τὸ ἀληθῶς φίλον (c'est la formule de Lysis, non du Banquet).

Et cette aspiration n'implique pas nécessairement un mal à fuir, mais seulement l'absence de ce bien, l'imperfection.

Voilà, dans ce dialogue négatif, le germe fécond d'un système entier.

---

¹) Phèdre 255 E : καλεῖ δὲ αὐτὸν καὶ οἴεται οὐκ ἔρωτα ἀλλὰ φιλίαν εἶναι.

12'c

12' D

connaître en courage, donne les plus grands éloges à la bravoure dont Socrate fit preuve dans la sanglante affaire de Délion. — Charmidès rencontre Socrate au moment où ce dernier revient de la longue et périlleuse campagne de Potidée. Le penseur décrié, accusé d'être mauvais citoyen, a donc vaillamment rempli son devoir envers la patrie. Platon revient sur ces deux mêmes campagnes, dans le Banquet. Il les mentionne aussi dans l'Apologie, en y ajoutant une troisième, celle d'Amphipolis. On voit donc que par l'intention, et probablement aussi par la date, ces dialogues se rapprochent de l'Apologie.

Platon — 13A



13 B

Euthyphron.

[L'intention apologétique est plus prononcée encore dans l'Euthyphron. La vraie piété de Socrate est opposée à la fausse piété de son interlocuteur. Ce dernier, qui est en même temps devin et philosophe, philosophe à sa façon, une espèce de mystique païen, va trouver celui des archontes qu'on appelait Roi, afin d'intenter à son propre père une poursuite, pour homicide sur la personne d'un esclave. Socrate se rend chez le même magistrat, non en accusateur, mais en accusé, étant prévenu du délit d'impiété. Lequel des deux est l'impie?

[En quoi consiste la piété? ὁσιότης

[Dans la discussion, on distingue d'abord les deux notions de ce qui est conforme à la piété et de ce qui est agréable aux dieux. [τὸ ὅσιον, τὸ θεοφιλές] On est amené ensuite à les identifier. De ces deux manières de voir, laquelle est la bonne? Socrate voudrait soumettre

[σκέψις.

la question à un nouvel examen, Euthyphron s'y refuse, il est pressé ; ce sera, dit-il, pour une autre fois. [Ce dialogue ressemble aux précédents en ce qu'il se termine par un non liquet. ~~Il n'y a rien~~ Aucune doctrine n'est professée, l'auteur suspend son jugement et, s'il apprend quelque chose au lecteur, c'est uniquement la méthode de la recherche de la vérité, la manière de philosopher à deux. Tout se borne à une gymnastique de l'esprit. Quant à l'Euthyphron, sa date est ~~encore~~ plus évidente que celle des trois autres dialogues, il a dû être écrit bientôt après la mort de Socrate.



Protagoras.

Si, dans les dialogues précédents, la discussion a été limitée à l'examen d'une seule vertu, ὁσιότης, σωφροσύνη, ἀνδρεία, le champ de la recherche est plus étendu dans le Protagoras. On y examine la nature de ces trois vertus, ainsi que de δικαιοσύνη et de σοφία, et le rapport entre ces vertus particulières et la vertu en général.

ἡ ἀρετή

Cependant le Prot se distingue du Charm., du Lachès, et des autres opuscules que nous venons de passer en revue, par son caractère agressif. Le dialogue est avant tout une charge à fond contre les sophistes. La discussion philosophique n'y est, dirait-on, qu'un accessoire, un moyen de confondre les faux docteurs.

Platon

14A

Protagoras

Le plus sage des hommes de son temps, (σοφώτατος τῶν νῦν) le grand Protagoras d'Abdère, vient d'arriver à Athènes. Socrate jeune encore, a eu le bonheur de le voir et de s'entretenir longuement avec lui. Il rend compte de cette entrevue à un ami, qu'il rencontre. Le premier chapitre, tout dramatique par la forme, n'est qu'une introduction aux scènes racontées par Socrate. Le dialogue est donc du nombre de ceux que les anciens appelaient mixtes. [Rarement Platon a ~~t-il~~ montré son talent dramatique avec autant d'éclat, a-~~t-il~~ donné plus libre carrière à sa verve moqueuse. L'économie du dialogue ~~fait~~ rappelle certaines comédies d'Aristophane, les Nuées, les Grenouilles. Dans cette dernière pièce le poète semble d'abord partager l'engouement du public pour Euripide et de se proposer la glorification de ce poète.

14 B

cependant le dénouement ne répond pas au début; au lieu d'Euripide, qu'il était allé chercher aux Enfers, Dionysos ramènera Eschyle.

Voici l'ordonnance du Protagoras: Le jeune Hippocrate, fils d'Apollodore, rentré en ville tard dans la soirée, apprend l'événement du jour, l'arrivée de Protagoras. Impatient de voir le grand homme, il ~~veut~~ (dra) se faire introduire près de lui par Socrate sur le champ; mais la nuit est trop avancée; forcé lui est donc d'attendre jusqu'au lendemain. Il ne fait pas encore jour, que déjà il entre dans la maison de son ami; "Socrate, es tu éveillé ou dors-tu?" "Est il arrivé un malheur?" "Tant s'en faut". En tâtonnant (car il fait encore nuit) Hippocrate arrive près du lit où Socrate est encore couché; celui-ci ~~se donne~~ peut à peine arrêter son impatience

On ne peut aller à cette heure matinale chez le riche Callias, où Protagoras est descendu. [Mais] Sois sans inquiétude, dit Socrate, ce sage est casanier [τὰ πολλὰ ἔνδον διατρίβει (p. 311 A)] et nous le trouverons encore plus tard. ~~Ceci est~~ Notons la raillerie, assez inoffensive, il est vrai.

En attendant, Socrate fait remarquer au jeune enthousiaste que c'est une chose assez grave que de remettre son âme entre les mains d'un inconnu. Protagoras se donne le nom de sophiste, or qu'est ce que le sophiste, sinon un marchand (ou un revendeur) qui trafique des denrées propres à la nourriture de l'âme? [ἔμπορός τις ἢ κάπηλος τῶν ἀγωγίμων ἀφ' ὧν ἡ ψυχὴ τρέφεται] Comme tous les trafiquants, il vante sa marchandise; Si elle était frelatée? nuisible à la santé? La denrée qu'on achète chez l'épicier, on l'emporte dans un pot ou dans une boîte; mais celle que vend le sophiste, on est obligé de la mettre

(p. 311-314)

142

dans son âme même. Le danger d'empoisonnement est plus grand.

Ce morceau prépare déjà et annonce de loin la 2ième partie du dialogue, le renversement de l'idole. C'est ainsi que dans les poèmes dramatiques la péripétie la plus imprévue, les coups de théâtre même, ne font tout leur effet que s'ils ont été discrètement préparés.

Nous connaissons déjà Callias par le Banquet de Xénophon, quoique là il soit dépeint avec beaucoup de ménagements. ~~Chez~~ La manière dont Platon [présente] ce Mécène fastueux et prodigue nous laisse prévoir qu'il finira par manger sa fortune avec les sophistes et les courtisanes. Les domestiques de la maison le sentent bien. Quand il entend frapper à la porte deux hommes discutant à haute voix une question de philosophie

Protagoras

le portier s'écrie avec mauvaise humeur : "Encore des sophistes ! Le maître n'est pas chez lui." Ils obtiennent à grand peine qu'on les laisse entrer. Nous n'avons plus les Κόλακες d'Eupolis ; mais ce trait ne l'aurait certainement pas déparé une comédie.

Dans l'intérieur de la maison, tableau. Callias a reçu chez lui trois philosophes, ~~chacun~~ Platon fait comme les peintres, qui aiment à varier les attitudes des personnages de leurs toiles ; il nous montre les trois sophistes, l'un se promenant, le 2ème assis, le 3ème couché. Protagoras se promène dans le péristyle, flanqué à droite et à gauche de trois Athéniens des premières familles, parmi lesquels figure le maître de la maison, et suivi d'un grand nombre d'admirateurs, ~~de disciples~~, que ce nouvel Orphée traîne à sa suite. Ce chœur manœuvre avec la plus grande régularité, ouvre ses rangs avec déférence toutes les fois qu'on

15B

(p. 315.) arrive à l'extrémité du vestibule, afin de laisser passer le ~~maître~~ grand homme. Après lui, dit Socrate, en faisant allusion à la revue des Ombres dans l'Odyssée, je vis Hippias d'Elis. Celui-ci est assis sur un siège élevé, ses auditeurs, placés sur des bancs, le questionnent sur l'astronomie et les choses de la nature. Le 3ième, Prodicos de Céos, a aussi son cercle; mais il est dans une chambre à coucher, encore au lit et enveloppé dans vingt couvertures.

Τὸν δὲ μετ' εἰσένοησα

Vient ensuite la scène de la présentation du nouveau disciple. Tout grand homme qu'il est, Protagoras ne laisse pas d'être flatté; aussi la réception doit-elle se faire avec une certaine pompe. Protagoras veut s'expliquer devant tout le monde, il fait appeler Prodicos, Hippias et leur suite. Quand ils sont arrivés et que tous ont

pris place, Protagoras, interrogé par Socrate, déclare qu'il renverra son disciple tous les soirs meilleur qu'il n'était venu chez lui le matin. "Meilleur... en quoi?" Protagoras est enchanté d'avoir à répondre à cette question. Il n'ennuie pas lui, les jeunes gens par l'étude de sciences abstruses, telles que calcul, astronomie, géométrie (c'est là un trait décoché à l'ami Hippias). Il leur apprend ~~l'art de conduire leur maison, de diriger la cité~~ l'art d'agir et de parler de manière à bien conduire leur maison, et à bien diriger les affaires de leur ville; enfin il fait d'eux de bons citoyens [ἀγαθοὺς πολίτας (p. 319 A)]. La vertu peut-elle donc s'enseigner, comme s'enseignent les arts et les métiers? Nous connaissons déjà par le *Banquet* de Xénophon cette question beaucoup discutée à Athènes; ~~Elle~~ elle fait le sujet [ou, tout au moins, le sujet apparent] de ce dialogue.

319. B.

15 D

Protagoras y répond affirmativement, Socrate exprime des doutes. L'expérience semble prouver le contraire. S'agit-il d'élever un édifice à Athènes, le peuple écoute les architectes ; de construire des vaisseaux, les constructeurs ; en toute chose, les hommes de l'art, ceux qui ont appris leur métier d'un maître. Mais, pour ce qui touche au gouvernement de la ville, il laisse parler le premier venu, charpentier, cordonnier, riche, pauvre, noble, obscur ; Le peuple ne semble donc pas croire que ces choses puissent s'enseigner.

Autre indice.

Si la vertu politique pouvait se transmettre de maître à disciple, Périclès et les autres hommes politiques n'auraient pas manqué de la communiquer à leurs enfants ; or, on connaît la médiocrité

(p. 319, D)

de la plupart des fils des grands hommes d'état d'Athènes.

(Protagoras

Ces arguments, tout populaires, reviendront avec plus de développements dans le Ménon.

Protagoras, pour soutenir la thèse contraire, raconte un mythe de son invention. Quand Epiméthée a distribué aux animaux les vêtements qui leur conviennent à chacun, les armes naturelles, ~~enfin tous~~ les moyens de préserver leur vie, il ne trouve plus rien à donner à l'homme, qui reste nu et sans défense. Grâce au larcin de Prométhée, cet être déshérité, est doté de tous les arts, de toutes les industries à l'exception toutefois de ~~sauf~~ la science politique, dont le Titan ne dispose point. Cette science vient de Zeus. En envoyant aux hommes le sentiment de l'honneur et de la justice, Zeus les rend capables de vivre en société, de former des cités.

αἰδῶ τε καὶ δίκην

16B

Mais, à la différence des arts de Prométhée, des métiers divers, qui sont répartis entre les hommes, la science politique est donnée à tous indistinctement. Par ce mythe l'ingénieux sophiste croit avoir enseigné pourquoi les Athéniens laissent parler tout le monde sur les questions politiques. Si les Athéniens punissent ceux qui font mal, afin de leur apprendre à être justes et vertueux, ne marquent-ils point par là que la justice est du nombre des choses qui peuvent s'apprendre (?)

Μῦθος
Λόγος

Après le mythe, vient la dissertation. Les hommes sont convaincus que tous doivent participer de la vertu civique et qu'elle peut être communiquée par l'enseignement. ~~Dès~~ Les parents prodiguent ~~enseignement~~ leçons et chatiments pour initier les enfants dès l'âge le plus tendre à

cette vertu. L'orateur entre dans le détail de l'éducation usitée alors à Athènes. Le chapitre 15 est un morceau très intéressant ~~un morceau~~ le lieu classique sur cette matière. C'est ainsi que les objections de Socrate sont réfutées victorieusement. La parole de Protagoras est écoutée avec déférence, le sophiste parvient à communiquer à ses auditeurs la haute opinion qu'il a de lui-même. Entouré d'admiration, il monte sur son piédestal et jouit de sa gloire. Voyons maintenant la péripétie du drame.

Socrate est sous le charme, lui aussi, il ne lui (ch. 17.) reste qu'un petit scrupule. Faut-il regarder justice, tempérance, piété comme des noms différents ~~et~~ tous équivalant à vertu, ou bien faut-il croire que ce sont des parties de la vertu? Socrate

16

vent s'en éclairer par questions et réponses. Il demande à son interlocuteur de mettre de coté les longs discours. Protagoras soutient que les vertus énumérées diffèrent entre elles et ~~font partie de la vertu~~ sont comprises comme parties sous le nom général de vertu (ἀρετή). La discussion ~~et~~ dialogique démontre cependant, d'abord que justice et piété[1] ne font qu'un, ensuite qu'il faut en dire autant de tempérance et de sagesse, et de même de justice et de sagesse. Les ~~trois~~ quatre vertus sont donc identiques. [Pour ne pas s'avouer vaincu, Protagoras se jette dans une longue dissertation, qui fait perdre de vue le point en discussion]. Socrate, oublieux de sa nature, à ce qu'il assure, rappelle son interlocuteur à la concision.

δικαιοσύνη, ὁσιότης.
σωφροσύνη, σοφία.
δικαιοσύνη, σοφία

[dit qui ne laisse cependant (pas) d'être conformes aux opinions connues de Protagoras : il explique comme quoi il n'y a pas de bien absolu, puisque, ce qui est un bien pour l'un, est un mal pour l'autre.

---

1) ~~La~~ ὁσιότης, qui fait ~~aussi le sujet de l'Euthyphron~~, ne figurera point ~~parmi les vertus cardinales du système de~~ Platon.

"Je ne donnerai pas dans ce piège", répond Protagoras. Si j'abandonnais à mon adversaire le choix des armes, je ne serais pas le grand Protagoras." Le sophiste ~~est~~ ne veut pas avouer sa défaite; mais il est battu.

Platon
Protagoras 17 A
(335 B. ch. 22)

Socrate se lève pour partir. Callias et Alcibiade l'engagent à continuer la conversation. ~~Ensuite~~ Après eux Prodicos et Hippias s'entremettent à leur tour : Prodicos dans un discours où sont accumulés et subtilement distingués des mots synonymes; Hippias en prodiguant indistinctement les synonymes, généralement trois par trois, afin de donner à sa parole une certaine emphase solennelle. Le contraste est plaisant, il rappelle Pancrace et

(Pag. 337)

Marphurius dans la comédie de Molière. Nous avons déjà entrevu ces deux personnages secondaires; il convenait qu'ils parussent aussi, mais en restant sur le second plan. [Protagoras, battu dans le premier assaut où il répondait aux habiles questions de Socrate, essaye maintenant du rôle de l'interrogateur (ainsi fera Polos ~~Paulus~~ dans le Gorgias) L'interprétation des poëtes était un point capital dans l'enseignement et dans les exhibitions des sophistes] Nous avons déjà vu la fable et la dissertation (μῦθος et λόγος) nous verrons maintenant l'exégèse. Protagoras rattache donc la discussion à un morceau de Simonide où il est précisément question de vertu; il y signale une difficulté ἀπορία, et reproche au poète d'être

[Hippias est impitoyablement raillé dans les deux dialogues dont il a fourni le titre. (Le grand Hippias est-il authentique, d'après Zeller). Prodikos est souvent mentionné ailleurs, mais en passant.

Cela s'explique par la grande place que la lecture d'Homère et des autres poëtes tenait dans l'éducation hellénique.

tombé dans une contradiction.
Socrate à son tour résout la difficulté:
il justifie Simonide en lui prêtant
sa doctrine à lui, que la vertu est
dans la connaissance du vrai. Ne
faisons pas à Platon l'injure de le
prendre ici au sérieux: il ne prétend
~~nullement donner~~ n'a pas la pré-
tention de donner l'explication
véritable des vers de Simonide; il
les traite comme nos prédicateurs
font quelquefois les textes de l'É-
criture. Aussi ne tarde-t-il pas
à déclarer par la bouche de Socrate
que toutes ces interprétations sont
choses frivoles, et que la discussion
directe peut seule éclairer l'esprit.
Toute cette exégèse n'était pour lui
qu'un amusement; nous verrons
que dans le Phèdre et le Ménéxène



17D

Platon n'a pas résisté à la tentation de montrer qu'il savait lui aussi, écrire des discours d'un genre faux et y réussir mieux que ceux qui les cultivaient sérieusement. Il en fait autant ici.

La recherche sur la question de savoir si les vertus qu'on a l'habitude de distinguer ne rentrent pas les unes dans les autres est reprise. On avait laissé de côté le courage, qui semble ne pas devoir se confondre avec la justice, puisqu'on peut être à la fois courageux et injuste. Cependant Socrate prouve que le courage, n'étant autre chose que la science de ce qui est redoutable et de ce qui ne l'est pas, se confond avec la sagesse. Or, il a été démontré plus haut que sagesse, tempérance, piété et justice

ἀνδρεία

ne constituaient qu'une seule et même vertu. Puisque le courage est identique à l'une de ces quatre vertus, il l'est donc aussi aux autres[1]. Il faut remarquer que cette démonstration suppose l'identité de l'agréable et du bien, comme un point admis par tout le monde : hypothèse contraire à la doctrine que Platon établira dans le Gorgias. Evidemment Platon cherche (ici) plutôt à réfuter qu'à démontrer.

Protagoras finit par ne plus répondre, et sa seconde défaite est encore plus manifeste que la première. Socrate marque sa supériorité en résumant la marche de la discussion ; la controverse s'était engagée sur la question de savoir si la vertu pouvait s'enseigner. Socrate s'était prononcé pour la négative ; et cependant le même Socrate s'est efforcé d'établir que vertu est science, c'est-à-dire qu'elle [ἐπιστήμη]

---

1) Voilà donc, de compte fait, cinq vertus. Plus tard Platon n'en admettra que quatre : la ὁσιότης ne range plus parmi les vertus cardinales.

18 B

||précisément

est ce qu'il y a de plus susceptible d'être enseigné. Protagoras, au contraire, en contestant l'identité de vertu et de science, s'est mis lui aussi en contradiction avec sa thèse, puisqu'il prétendait enseigner la vertu. Le discours, le raisonnement, (par son issue) s'est moqué des deux interlocuteurs.

Καί μοι δοκεῖ ἡμῶν ἡ ἄρτι ἔξοδος τῶν λόγων (comme ἔξοδος τῆς κωμῳδίας?), ὥσπερ ἄνθρωπος, κατηγορεῖν τε καὶ καταγελᾶν.

Comme dans les dialogues précédents, ~~on~~ on n'a abouti à aucune solution; et, ici encore, Socrate inviterait à reprendre la recherche pour arriver à des résultats certains. Mais Protagoras lève la séance en accordant à son jeune adversaire des éloges protecteurs, qui dissimulent mal la défaite qu'il a subie incontestablement.

~~Protagoras était mort depuis longtemps quand Platon écrivait ce dialogue, mais~~ On peut croire

On ne sait au juste quand Platon écrivait ~~ce~~ ce dialogue; c'était ~~probablement~~ pro... un de ses premiers essais. Mais, de toute façon, il ne l'a pas écrit du vivant de Protagoras.

qu'il existait toujours des sophistes qui lui ressemblaient, qui professaient le même scepticisme et se servaient des mêmes méthodes d'enseignement; qui faisaient tour à tour usage de la dissertation brillante, de l'apologue ingénieux, de l'exégèse subtile pour ~~obten~~ éblouir leurs auditeurs. Platon y oppose le dialogue, la méthode des questions et des réponses serrées, comme la seule qui puisse éclairer l'esprit et aboutir à une science solide.

Platon combat ici les procédés des sophistes, leur charlatanisme d'abord, puis, ensuite et surtout, leurs méthodes plutôt que leurs doctrines. Quant à Protagoras, si on veut apprendre ce que Platon pensait de sa doctrine philosophique, il faut consulter le Théétète.



Platon. (né en 427.) a

Le Phèdre. La date : très discutée. D. Laërce le

plaçait avt 399 ; d'autres après la République.

Maurice Croiset le place avt : il pense que Platon rentré à Ath.

dès 395 publia sa première série de dialogues (Apologie, Lysis

Charmide, Lachès, Gd Hippias, Protagoras, Gorgias, Ménon), puis

après son 1er séjour en Sicile après 388 et la fondation de l'académie

(387) Phédon, Banquet, Phèdre. Un peu plus tard, la République

Weil pense qu'on ne peut le placer au nombre de ses

débuts littéraires : la théorie de la chute et de la réminiscence,

la théorie des Idées, les 3 parties de l'âme, de son éternité, s'y trouvent

déjà. Ce n'est donc pas une œuvre de la première jeunesse.

Mais l'auteur est jeune : exubérance juvénile.

—

Quel est le sujet ? Ds les mss. περὶ καλοῦ, ou περὶ

ἔρωτος — On pourrait ajouter : περὶ ῥητορικῆς.

Le disc. de Lysias est un paradoxe.

ὁ γὰρ λόγος ἦν -- οὐκ οἶδ' ὅντινα τρόπον ἐρωτικός. Γέγραφε

γὰρ δὴ ὁ Λυσίας πειρώμενόν τινα τῶν καλῶν (c. à d. un

beau jeune h. sollicité), οὐχ ὑπ' ἐραστοῦ δέ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο

καὶ κεκόμψευται. Λέγει γὰρ ὡς χαριστέον μὴ ἐρῶντι μᾶλλον

ἢ ἐρῶντι.

Après le discours-réponse de Socrate où nous sommes

montés au ciel, puis tombés pour y aspirer et nous y élever

de nouveau sur les ailes de l'amour nous tombons ds1

discussion sur les vrais principes de la rhétorique.

6

Platon fait ici la guerre aux rhéteurs, comme dans le Protagoras il l'avait faite aux sophistes. Il les passe en revue, depuis Corax et Tisias jusqu'aux contemporains : pas de souci de vérité : ils triomphent quand ils ont fait prendre à leurs auditeurs des ânes pour des chevaux (p. 260 B). Ils donnent des préceptes tout extérieurs (τὰ πρὸ τῆς τέχνης) : exorde, narration, témoignages, preuves, vraisemblances etc...) : ils ne pénètrent pas ds l'essence de l'art : ficelles du métier.

Et d'abord, qu'est-ce que la rhétorique ? C'est l'art de parler en partic. ou en public pour persuader ou pour convaincre, en vers ou en prose. Le domaine de la rhét. est donc singulièrt élargi : il comprend la parole qui cherche à convaincre un petit nbre d'auditeurs, fût-ce un seul. Il n'en exclut donc pas l'enseignt ф.

Les trois conditions de l'art de parler :

Connce de la Vérité.

Dialectique

Psychologie.

Il s'élève bien vite de l'élog. vulgaire, πειθοῦς δημιουργός à l'éloquence du ф. dialecticien la seule sérieuse à ses yeux. Il estime, d'ailleurs, que le discours écrit n'est qu'un amust sans efficacité ni portée (~~278 A~~, 277 A) : la vérité qui se propage d'âme en âme et sous la famille immortelle des véritable orateurs c-à-d- des ф.

Revenons à l'ensemble du discours. Quel est le lien des parties ?

c

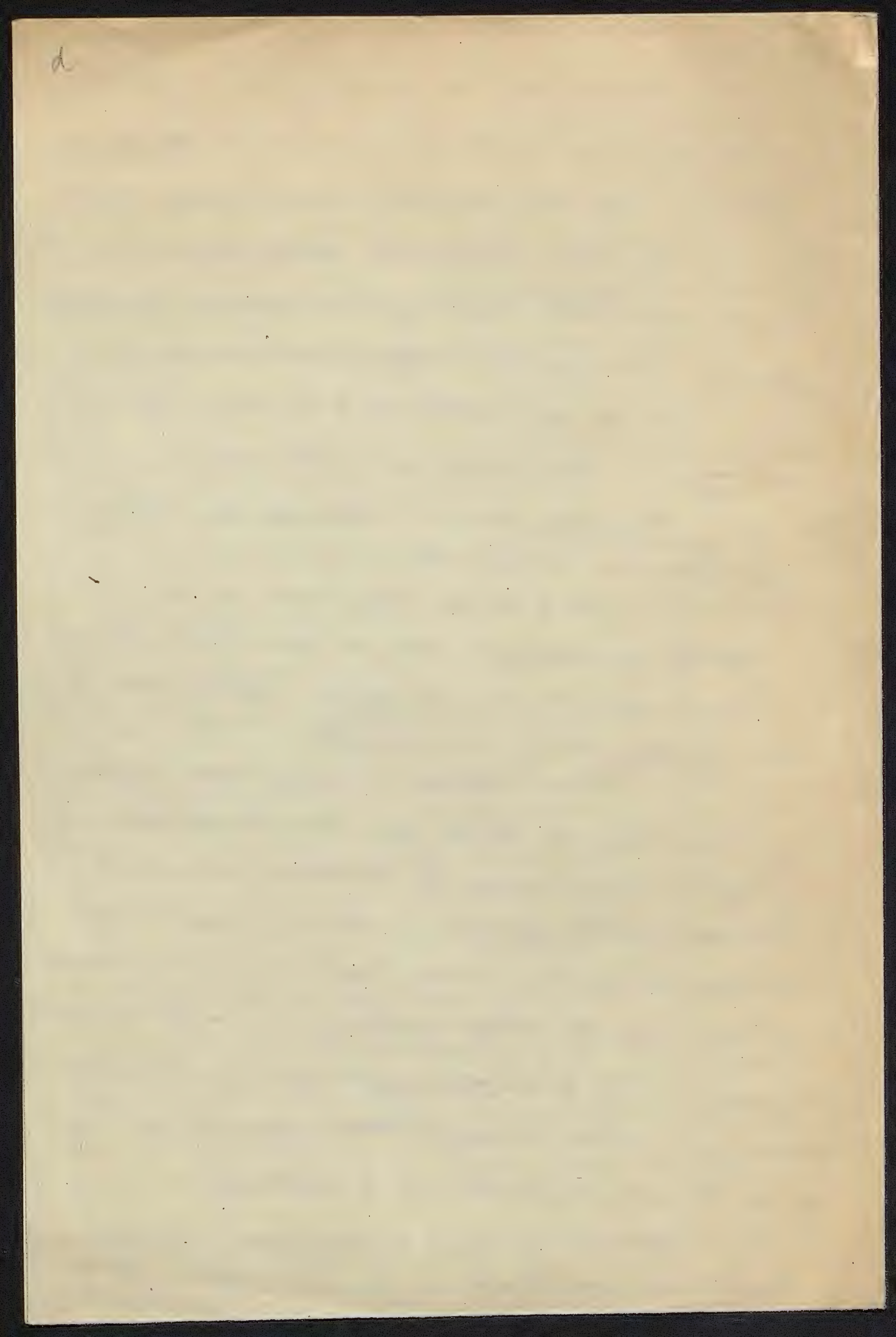
les disc. de la 1re partie sont utilisés ds la 2e comme exemples de méthodes à suivre et à éviter. Le disc. de Lysias traite une thèse mauvaise d'une mauvaise manière: le 1er disc. de Socrate montre qu'on peut développer avec méthode une contre-vérité. Mais l'usage de la parole est d'enseigner la vérité : c'est ce que fait Socrate ds le 2e discours.
La 1re partie est donc subordonnée à la 2e : le vrai sujet du Phèdre c'est la méthode de l'art de parler.

Les exemples sont-ils indifférents, ou y a-t-il qq convenance entre les parties?

On a dit que Platon avait été peu équitable et aurait pu parler de Lysias logographe; mais p. lui cela ne compte pas. (cf. Théétète p. 172 D) : son mépris p. ces gens, opposés aux philosophes.

Voici le 2e disc. de Socrate : il est très propre à servir d'ex. aux consid. générales de la 2e partie, puisqu'il se distingue p. la disposition méthodique; le 2e disc. semble dépasser le thème (l'âme, le cortège des dieux etc...) mais l'extase, l'essor ailé se confondent p. Platon avec la méthode dialectique : c'est le commerce de deux âmes qui se complètent, s'unissant et produisant comme fruit de leur amour, les vérités générales. Les 3 ex. de la 1re partie n'ont donc rien d'accidentel.

Et c'est p.ê. 1 espèce de programme. Il enseignera l'art de parler, mais d'1 autre manière : la vraie réth. c'est la φ.



Platon

19

Phèdre

Mieux placé le Gorgias

Le Phèdre est un des dialogues les plus célèbres et les plus discutés de Platon; par la variété des matières qui s'y trouvent traitées, il attache, il distrait, et il déconcerte aussi quelque peu. Quel en est au fond le sujet? Dans les manuscrits, il porte ~~deux~~ le sous-titre Περὶ καλοῦ, [Περὶ ἔρωτος; on pourrait y ajouter un troisième Περὶ ῥητορικῆς. En effet, après trois discours roulant sur l'amour, Platon discute la nature et les conditions de l'art de parler. Quel lien rattache les unes aux autres des matières si diverses? Le lecteur est quelque peu perplexe. Ajoutez à cela un style poétique, souvent exubérant, juvénil, essent[iellement] dithyrambique, comme l'auteur ~~l'a voulu~~ ~~reconnut~~ l'avoue lui même.

[chez DL (III, 58) celui de

bien différent de la rigueur méthodique qui règne dans d'autres dialogues. Le cadre aussi a quelque chose de particulier: ailleurs Socrate paraît au milieu de la ville dans les lieux les plus fréquentés ici, contrairement à ses habitudes (il en convient lui-même) il se laisse entraîner hors des murs, dans une charmante solitude. Nous le suivons sur les bords de l'Ilisse, nous nous asseyons avec lui sous un platane, on connaît la délicieuse description du paysage d'été

à l'heure de midi quand le calme de la nature assoupie n'est interrompu que par

~~du calme paisible où ne se fait entendre que~~ le chant des cigales. Des légendes ~~qui~~ se rattachent à ces lieux, où Orithyie fut enlevée par Borée; ~~celle que Platon i~~

raconte lui même

la fable de la ~~magine sur~~ la métamorphose de ces chanteuses infatigables.

C'est le jeune Phèdre qui ~~a~~ mené Socrate en ces lieux; admirateur passionné de Lysias

il veut communiquer à Socrate et lui faire admirer à son tour la dernière composition du rhéteur, son maître. Nous avons déjà parlé de ce jeu d'esprit dont le piquant consiste dans le paradoxe; c'est le discours d'un amant qui n'aime point ou qui tout au moins fait semblant de ne pas aimer, discours si étrange qu'on ne sait si on doit l'appeler ~~bien~~ érotique, ou lui refuser ce nom.1) Socrate ne partage pas l'enthousiasme de son jeune ami. Ce n'est pas qu'il en trouve le style peu élégant; mais il en blâme les idées et la disposition. Pressé de faire voir comment on aurait pu traiter le même sujet avec plus de méthode, Socrate développe à son tour la thèse de Lysias, à son corps défendant et en se voilant la face; car cette thèse

---

1) Ὁ γάρ τοι λόγος ἦν ... οὐκ οἶδ' ὅντινα τρόπον ἐρωτικός. Γέγραφε γὰρ δὴ ὁ Λυσίας πειρώμενόν [sollicité] τινα τῶν καλῶν, οὐχ ὑπ' ἐραστοῦ δέ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ κεκόμψευται. Λέγει γὰρ ὡς χαριστέον μὴ ἐρῶντι μᾶλλον ἢ ἐρῶντι.

est fausse, et elle outrage ~~le dieu~~ Éros. Pour apaiser ce dieu et le louer dignement, Socrate prononce ensuite un autre discours, qui par son étendue, son éclat, la portée de la doctrine qui y est ébauchée, ~~se~~ détache (sur le fond du dialogue) ~~vivement~~ et en éclipse les autres parties ~~du dialogue~~.
Nous montons au ciel, nous en tombons, pour y aspirer et nous y élever de nouveau sur les ailes de l'amour.

2e partie

Des hauteurs de la spéculation poético-philosophique où nous a fait monter ce discours, nous tombons dans une discussion sur les vrais principes de la rhétorique. Platon fait ici la guerre aux rhéteurs, comme dans le *Protagoras* il l'avait faite aux sophistes. Il les passe en revue depuis Corax et Tisias, les chefs de cette famille de faux docteurs, jusqu'aux contemporains; et on en peut tirer ~~de ces pages~~ quelques éléments de l'histoire de la rhétorique en Grèce. [Uniquement préoccupés des apparences, sans nul souci

quelque rapide qu'en soit cet examen,

Platon 20 A

Phèdre

de la vérité, ils ne cherchent qu'à tromper et à corrompre la foule. Ils triomphent de faire prendre à leurs auditeurs ignorants des ânes pour des chevaux*. Mais, par suite de cette frivolité d'esprit, ils finissent par être plongés dans les mêmes erreurs [qu'ils nourrissent dans les autres], la même ignorance [qu'ils exploitent]. Ils donnent quelques préceptes, mais tout extérieurs, qui ~~regardent~~ concernent les ~~dehors~~ abords de l'art de parler, sans pénétrer dans l'essence même de cet art; ce sont des misères, des ficelles de métier. De cette fausse rhétorique, Platon oppose la rhétorique véritable. Et d'abord, qu'entend-il par rhétorique? C'est l'art de parler, en particulier ou en public, pour persuader ou pour convaincre, en vers ou en prose. On voit que Platon élargit singulièrement le domaine de l'éloquence: remarquons surtout qu'il y comprend la parole qui cherche à convaincre un petit nombre d'auditeurs, fût-ce un seul;

* p. 260 B. Cf. Antisthène ap. DL. VI, 8.

τὰ περὶ τῆς τέχνης: Exorde, Narration, Témoignages, Preuves, Vraisemblances etc.

Il n'en exclut donc pas l'enseignement philosophique.

Voici maintenant les trois conditions essentielles de cet art. 1° On ne peut (τὸ εἰκός) démêler ce qui ~~est~~ est semblable à la vérité, si on ignore la vérité elle même. L'orateur quand même il ne se servirait que des ~~res~~ vraisemblances et ne chercherait qu'à persuader, doit connaître le vrai.

2° L'orateur doit savoir ramener la variété des cas particuliers à une notion générale, et de cette notion bien définie, redescendre à la pluralité variée, en coupant d'après les divisions naturelles, organiques, comme font ceux qui savent découper une volaille.

3° L'orateur doit connaître la nature des âmes qu'il veut persuader ou convaincre, et savoir approprier à chaque espèce d'âme une espèce de discours.

D'après Platon 1° l'orateur doit donc posséder la science du sujet qu'il traite, 2° la méthode qui y convient, 3° la connaissance de l'âme humaine en général, et des ~~leurs~~ principales espèces auxquelles se ramènent les diversités des ~~âmes~~ individus, c'est à dire la psychologie. — La méthode, qui consiste à s'élever par degrés du particulier au général et de redescendre par les mêmes degrés du général au particulier, c'est la dialectique; et dans le Phèdre Platon l'appelle déjà expressément de ce nom. (διαλεκτική) (ch. 50, p. 266) La dialectique est portée aux nues par Platon, il s'attache aux pas de l'homme qui possède cet art, comme à ceux d'un dieu. — Quant au 3ième point, la connaissance de l'âme et des âmes diverses, on pourrait croire qu'il ne regarde que l'orateur proprement dit, celui qui veut persuader un grand nombre d'hommes réunis; il n'en est rien, Platon déclare expressément que cette psychologie n'est pas moins nécessaire à qui enseigne.[1] (p. 277 C. πρὸς τὸ διδάξαι.)

---

[1] La diversité des âmes est mythiquement expliquée par la nature du Dieu (Zeus, Arès, Héra, Apollon etc.) que suivait chaque âme dans son existence antérieure (p. 252 sq.). C'est là encore un rapport entre les deux parties du dialogue.

203

Par le fait, c'est de ce dernier que Platon s'occupe ~~exclusivement~~ presque exclusivement. Après avoir donné de l'art de parler la ~~description~~ définition la plus large, la plus compréhensive, Platon ne s'arrête qu'un instant à l'éloquence vulgaire, ~~persuasion~~ ouvrière de persuasion, pour s'élever à l'éloquence du philosophe dialecticien, la seule sérieuse à ses yeux, et en vue de laquelle il a formulé ses principes mêmes qui semblaient se rapporter à l'éloquence vulgaire, mais qui n'y sont pas directement applicables.

[πειθοῦς δημιουργός]

Enfin Platon estime que le discours écrit n'est qu'un amusement sans efficacité, sans portée. L'usage sérieux de l'éloquence est dans la parole du maître, qui, de vive voix, en conversant avec le disciple ~~inscrit~~ lui fait trouver et dans son âme des vérités, lesquelles, se propageant comme un germe fécond, sont comme les ... d'âme en âme, de disciple à disciple.

p. 278 A, 277 A

enfants légitimes, la famille immortelle du ~~vrai philosophe~~ véritable orateur, c'est à dire du philosophe. [Telle est la thèse de Platon. Revenons maintenant à l'ensemble du dialogue. Dans l'esprit de Platon, la relation entre les deux parties dont il se compose, et qui à première vue semblent indépendantes l'une de l'autre? Qu'y a-t-il de commun entre l'amour et la rhétorique? Les discours de la 1ère partie, Platon en fait lui-même l'observation, sont utilisés dans la 2de, comme exemples des méthodes à suivre et à éviter. Le discours de Lysias traite une thèse mauvaise d'une mauvaise manière. Le premier discours de Socrate montre qu'on peut développer avec méthode et d'une manière spécieuse une contre-vérité. Mais le véritable usage de la parole ~~est de~~ n'est

|Quel est, ?

p. 262 C: κατὰ τύχην γέ τινα, ὡς ἔοικεν, ἐρρηθήτην τὼ λόγω ἔχοντέ τι παράδειγμα, ὡς ἂν ὁ εἰδὼς τὸ ἀληθὲς προσπαίζων ἐν λόγοις παράγοι τοὺς ἀκούοντας.

pas de persuader et d'induire en erreur mais d'enseigner la vérité. C'est ce qu'a fait Socrate dans son second discours. On voit que, de l'avis de l'auteur lui même la 1ère partie est subordonnée à la 2de, et que le vrai sujet du Phèdre c'est la méthode de l'art de parler, c'est la rhétorique.

Les exemples choisis sont-ils indifférents? Platon n'aurait-il pu tout aussi bien prendre d'autres? Ou y a-t-il une ~~[illegible]~~ convenance entre le ~~exemple~~ sujet des 3 discours et la matière traitée, la rhétorique?

Parlons maintenant du choix des exemples, de ces trois discours qui tiennent tant de place dans l'ouvrage qu'ils trompent la plupart des lecteurs sur le véritable sujet.

1r discours

On a dit que Platon était peu équitable pour Lysias, que cet orateur devait être jugé sur ses plaidoyers, et non sur un badinage, car il est inadmissible que le Phèdre ait été écrit à une époque où Lysias ne s'était pas encore fait logographe. Mais les plaidoyers n'avaient aucun intérêt pour Platon. A ses yeux ce n'étaient que des querelles

d'hommes se disputant au sujet des ombres de leur caverne. L'Erotikos, au contraire, touchait à un sujet d'un intérêt plus général, et permettait à Platon de traiter à son tour une question qui lui tenait à cœur. Ce jeu d'esprit était probablement tout récent et fort admiré dans un certain monde, admiration qui provoquait la critique du philosophe. N'allons pas, avec Denys d'Halicarnasse, le soupçonner de jalousie. Le rhéteur du siècle d'Auguste ne peut lui pardonner de médire d'un orateur qu'il porte lui dans son cœur. Mais un sentiment mesquin n'entrait pas dans l'âme d'un Platon.* Il n'est pas envieux, il est dédaigneux, et il dédaigne le talent du logographe parce qu'il dédaigne ~~le~~ tout ce qui ne s'élève pas au dessus des intérêts et des passions du monde ~~réel~~. Platon

* Il dit lui-même dans le Phèdre (247 A), φθόνος (personnifié) γὰρ ἔξω ~~τοῦ~~ θείου χοροῦ ἵσταται, et ailleurs que le phil. doit s'efforcer de se rendre semblable à Dieu, dans la mesure du possible.

21D. ch. 23 sqq. p. 172 D. sqq.

a fortement exprimé, dans ~~une~~ 22s page du Théétète, son profond mépris pour les logographes, ces hommes qui depuis leur jeunesse se traînent dans la fange des tribunaux, ~~ces~~ âmes serviles, auxquelles il ~~ces esclaves.~~ ~~Il leur~~ oppose les disciples de la philosophie: Ceux-ci conversent à loisir*, de la manière qui leur parait la plus convenable pour arriver à la vérité, |leur unique préoccupation. Voilà des hommes libres. Les logographes obéissent à la clepsydre, sont tenus en échec par l'adversaire; les deux parties sont des esclaves parlant debout devant le maître, assis, la charte en à la main*. L'enjeu, c'est leur intérêt, souvent leur vie. Violents contre l'adversaire, humbles devant les juges qu'ils adulent, remplis de crainte, ils ont l'âme servile et tortueuse. Ils perdent de bonne heure ~~toute~~ droiture, toute générosité, et ils

* ἐπὶ σχολῆς

| τὸ ὄν

* ἐν χειρὶ τὴν δίκην ἔχοντα

acquièrent en revanche une habileté que ne leur envient point ceux qui sont du chœur des philosophes.x Ces derniers ne connaissent pas les chemins des tribunaux et des assemblées publiques; ne s'intéressent à rien de ce qui passionne les autres; ne vivent dans leur ville que de corps, leur pensée parcourant l'univers et recherchant la nature de toute chose. Ridicules aux yeux du vulgaire, comme Thalès qui tombait dans un puits en observant le ciel; incapables de parler devant une foule dont ils ne partagent ni les sentiments, ni les idées principes, ils s'efforcent de fuir loin de ce monde sensible, fatalement voué au mal, de se rendre semblables à Dieu autant que cela est donné à l'homme, par la justice, la pureté et l'intelligence.

Platon 22

Phèdre

x οἱ τοῦ ἡμετέρου χοροῦ (deux chœurs rivaux), trop naturel alors à Athènes.

Διὸ καὶ πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθένδε ἐκεῖσε φεύγειν ὅ τι τάχιστα. Φυγὴ δὲ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν· ὁμοίωσις δὲ δίκαιον καὶ ὅσιον μετὰ φρονήσεως γενέσθαι (176 B)



22 B

L'homme qui pensait ainsi comment aurait-il rendu justice à Lysias ? Ceux qui admirent cet orateur peuvent se dire que, dans le *Gorgias*, les Thémistocle, les Périclès, les plus grands hommes d'État, ne sont pas mieux traités que ne l'est ici le prince des logographes. Il n'est pas en mauvaise compagnie.

Vient ensuite ~~Le~~ le premier discours de Socrate. Il est très propre à servir d'exemple aux considérations générales de la seconde partie du dialogue, puisque, tout en conservant la thèse ~~de Lysias~~ du discours de Lysias, il s'en distingue par la disposition méthodique. [Mais le 2ème discours de Socrate. (Mais ce discours) semble dépasser le cadre du dialogue. Par son étendue, son importance, ~~il~~ qui s'impose à l'attention du lecteur ~~et~~, il touche à des questions d'un ordre bien plus élevé que n'est la nature de la rhétorique. En effet ce discours

La méthode est plus excellente encore dans

commence par une définition de l'âme,
principe de mouvement et de vie, tire
de cette définition même la preuve de
son éternité, et donne ensuite, sous la
forme du mythe, une ébauche du sys-
tème de Platon ; L'âme ~~imm~~ ailée, non encore enfoncée dans un corps terrestre, ~~Privée de ses ailes et~~
~~tombée du ciel, qu'elle~~ avait parcouru ~~ait~~ au-
trefois le ciel à la suite des dieux immortels, et y avait contemplé les essences éternelles, qui ne peuvent ni se voir des yeux, ni s'entendre des oreilles, ni toucher des mains, essences intelligibles que ne saisissent que l'intelligence.
Privée de ses ailes ~~par~~ par sa propre faute, l'âme est, tombée du ciel, unie à un corps terrestre
~~l'âme~~, et oublie son existence antérieure ; mais à la vue de la beauté terrestre elle éprouve un trouble, un tourment délicieux ; le souvenir d'abord obscur, assoupi, du spectacle dont elle jouissait au ciel, se réveille, s'éclaircit, elle reconnaît enfin
~~y reconnaît~~ avec ravissement dans les beautés d'ici-bas, une image
du Beau lui-même, qu'elle avait pen-
dant son existence antérieure, con-
templé dans les régions éthérées. Elle
aime, et, si elle sait épurer cet amour
de tout ~~instinct~~ alliage grossier, elle reprend les
ailes qu'elle avait perdues, et s'élève, et elle élève avec elle l'objet aimé, du
monde des vaines apparences fugitives,
au monde des substances réelles, immuables,
à la contemplation des idées éternelles.

22 D

[en apparence du moins,

Cf. Zeller, II, p. 516.

× μανία

[Nous voilà] bien loin de la rhétorique et de cette méthode ~~rigoureuse~~ de définitions et de distinctions qui est ~~dans la quelle~~, suivant Platon, la vraie méthode de l'art de parler. Mais, quelque étonnant que cela puisse paraître au premier abord, l'extase, le délire divin × noble et salutaire, décrit ~~dans un style tout~~ en termes tout lyriques dans le grand discours de Socrate, le transport d'amour, l'essor ailé, se confondent pour le philosophe avec la ~~procédé~~ méthode dialectique. Cette méthode, en effet, n'est autre chose que le commerce de deux âmes qui philosophent ensemble, l'une donnant et dirigeant, l'autre recevant l'impulsion, qui se complètent, s'unissent, produisent ensemble, comme fruit de leur amour, les vérités générales. [Or, à la fin du dialogue, l'~~art de parler~~ usage vraiment sérieux de l'art de parler est ramené

Platon 23 A

Phèdre

au commerce de ces deux âmes éprises de la vérité. Les trois exemples de la première partie n'ont donc rien d'accidentel, et s'ils roulent sur l'amour, ils se rattachent ~~par là même~~ par là même à l'idée fondamentale du dialogue. Pour apercevoir l'unité de l'œuvre, il faut ~~aper~~ entrer dans les idées de Platon et se mettre à son point de vue. Quel est donc ce point de vue ? Platon s'est-il proposé ~~de faire~~ d'ébaucher un traité de rhétorique ? Oui et non. Oui, car il a posé un certain nombre de principes qu'Aristote ~~n'eut~~ n'aura qu'à développer pour écrire son traité de l'art de parler. Non, car tout en déclarant que les principes posés par lui peuvent servir à rectifier la rhétorique vulgaire, tout en donnant un exemple de la bonne méthode



23B

appliquée à une thèse fausse, ~~Un~~ un exemple de l'abus de la parole, de cet ~~l'~~art captieux qui sait faire prendre pour ~~la~~ vérité, des vraisemblances trompeuses, Platon rejette cependant cet art prestigieux, et s'il s'en sert un instant, il en rougit, il se voile la face ~~tête~~. Il suit un instant les professeurs de rhétorique sur leur propre terrain, il tient à montrer que là même il saurait faire aussi bien qu'eux, et mieux encore. Mais il vise plus haut et il déclare que la bonne, la vraie rhétorique, c'est la philosophie. Telle est ce semble le dernier mot du Phèdre. [Une thèse pareille peut ~~nous~~ étonner aujourd'hui. Pour la comprendre il faut se souvenir qu'à cette époque les rhéteurs attiraient à eux ~~tout ce~~ les jeunes gens les plus distingués, les plus avides

d'instruction ; la rhétorique constituait tout l'enseignement supérieur. On estimait que l'art de parler était seule capable de former le~~s esprits~~ citoyen et l'homme d'État. Platon ne fait que suivre le courant. Vous voulez apprendre à parler, venez à moi, je vous l'enseignerai ; mais je l'entends d'une autre façon que les Gorgias, les Thrasymaque et les Lysias : la vraie rhétorique, c'est la philosophie.

On peut croire que le Phèdre est une espèce de programme publié par Platon, quand, ~~de retour~~ après des ~~ses~~ voyages qu'il entreprit après la mort de Socrate, il ~~se fixa~~ revint à Athènes et cherchait à attirer de jeunes amis, des disciples, à établir ce qu'on peut appeler une école, en donnant à ce mot son sens le plus large. On peut placer ce dialogue au début du professorat



23 D

de Platon ; mais on ne doit pas le placer au nombre de ses débuts littéraires[x]. Les [I] théorie de la (chute et de la) réminiscence, la doctrine des idées [b], enfin les éléments essentiels de son système, s'y trouvent déjà indiqués. Nous n'avons pas affaire à une œuvre de la première jeunesse ; mais l'auteur dut être jeune encore quand il écrivait ~~un ouvrage~~ celui ~~de ses~~ un ouvrage qui se distingue par une certaine exubérance juvénile.

[x] avec qqs anciens. Cf. DL. III, 38 (καὶ γὰρ ἔχει ~~..~~ μειρακιῶδές τι τὸ πρόβλημα) et Olympiodore.

[I] trois parties de l'âme, son éternité, la —

[b] à la fois abstraites et substantielles, de l'amour qui aspire à les contempler dans toute leur pureté éclatante,

Dans le Gorgias Socrate converse successivement avec trois interlocuteurs et cette division dramatique répond à la division des matières traitées. ~~Dans le Gorgias~~ Gorgias et Polos professent l'un et l'autre la rhétorique, ~~et~~ mais ils n'appartiennent pas à la même génération. Le vieux, homme honorable, ne tire pas toutes les conséquences de ses principes et n'enfreint pas les lois de la morale, tout en professant un art immoral, ou tout au moins indifférent à la moralité. L'autre, plus frivole, partage la morale relachée du monde, sans refuser toutefois, comme le monde le fait souvent, son estime à des principes plus sévères. Le 3ième n'est pas un rhéteur, c'est un homme d'État formé par les rhéteurs, assez pénétrant, assez sincère avec lui-même pour

Platon 26A

Gorgias

26 B

échapper aux inconséquences, aux demi convictions, assez hardi pour dire toute sa pensée, pour réduire l'immoralité en système, l'ériger en vertu[1]. Avec Gorgias on avait recherché une définition de la rhétorique; avec Pôlos, qui, dès l'abord, ~~en def~~ au lieu de définir la rhétorique en avait fait l'éloge, on avait recherché ce que vaut la rhétorique, question qui ne pouvait être abordée qu'après avoir établi ce qu'elle est. On en vient enfin aux applications de la rhétorique, aux fruits de cet enseignement. Cette 3ième question est discutée avec un homme politique, un esprit positif. Calliclès parle avec cette hauteur dédaigneuse des esprits forts, qui prennent en pitié les chimères dont se repaissent les idéalistes. C'est avec lui que se donne le 3ième assaut, le plus

---

1) Quel est ce Calliclès ? On ne connaît aucun Athén. marquant de ce nom à cette époque. Serait-ce un personnage fictif ? Mais Andron et Nausicydès ~~Tisandre~~, désignés comme amis et camarades de Call. (p. 487, C), sont connus, ~~[illegible]~~ Andron comme un des Trente (Harpocr.), Tisandre comme fauteur des Trente (Xén. Mém. II, 7, 6). Il est vrai que nous ne savons rien de Tisandre. Boeckh émet l'ingénieuse conjecture que le nom de Calliclès cache celui de Chariclès, chef, avec Critias, du parti violent des Trente. (Hellg. II, [illegible]). — Comment Olympiodore (ad p. 526 E) sait-il que Calliclès était d'Égine ?

décisif. Il expose des doctrines révoltantes avec une franchise, une vigueur, qui leur donnent un singulier relief et révèlent dans celui qui parle un esprit d'une trempe peu ordinaire. Ces doctrines forment un admirable contraste avec la morale de Socrate, et ce contraste agit sur le lecteur bien plus que l'argumentation. C'est que, dans cette œuvre éloquente, Platon n'est pas seulement un dialecticien qui raisonne subtilement, c'est un croyant qui prêche. Il oppose la folie de sa morale sublime aux opinions du monde, à ce qui est admiré et convoité par les hommes les plus considérés, ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Platon oppose au bonheur des mondains la félicité intime du rêveur bafoué par le monde, la grandeur d'un Socrate, mourant



fidèle aux convictions de sa vie, en martyr de la philosophie. L'exemple donné par le maître, la vie et la mort de Socrate, ~~sont~~ est toujours présent à son esprit et l'aide à toucher le lecteur ~~et le~~ Ce qu'il y a de plus beau dans Platon, il en conviendrait volontiers lui-même, c'est Socrate. Il a raconté sa fin directement dans le <u>Phédon</u>, indirectement et par voie d'allusions dans le Gorgias[1]. Platon proclame en quelque sorte une religion, religion fondée sur le raisonnement le plus sévère. Il porte dans ce raisonnement toute la vigueur et toute la souplesse de son intelligence, et il met toute la chaleur de son âme dans l'affirmation de sa foi.

---

1) Le temps fictif du dialogue est Ol. 93,4 = 405/4, un an après la X des Arginuses et la conduite honorable de Socrate dans le procès des ~~généraux~~ stratèges (p. 473 πέρυσι βουλεύειν λαχών). Bergk (IV, 443) veut que cette date soit aussi celle de la rédaction du dialogue. C'est attribuer à Platon le don de la prophétie.

n°26

Gorgias de Platon

Expliqué dans l'hiver de 1865/6. 26 A

Introduction.

1e Leçon. Le dialogue philosophique. ~~Les~~ Quelques traités en prose, tous de médiocre étendue, des philos. ioniens; l'école d'Élée et Empédocle exposent leurs systèmes en vers. ~~La~~ Le choix est dicté alors par d'autres motifs qu'à l'époque alexandrine où fleurit la p. didactique. Platon se sert du cadre dramatique du dialogue. ~~Il y a~~ Sophron avait fait des dialogues en prose pour peindre les mœurs du peuple de Syracuse. Là cette peinture est tout, les idées ne sont rien. Chez Platon les idées sont l'essentiel, et cependant elles ne sont pas tout: ses interlocuteurs ne sont pas des abstractions A B C, comme dans les Dial. de Fén. sur l'Éloquence; le caractère des personnages est peint avec verve. — Platon n'avait pas imaginé ce cadre, l'enseignement de Socrate, la vie le lui offrait. Dialogues socratiques de Xénophon, d'Eschine et d'autres. Différence de X. / Platon expose ses idées à lui, mais la fiction n'est pas un mensonge, elle est un hommage rendu au maître qui l'a formé. — Avantages qu'y trouvait Platon. Il fait peu de cas de l'enseignement écrit, de ces discours qui, semblables à des hommes peints, restent muets quand on les interroge. Voyez le Phèdre. Lorsqu'il écrit, il imite donc la conversation, l'enseignement oral. Rien ne reste obscur, aucun point intermédiaire n'est sauté, tout est accordé: Platon n'expose pas ses idées; fidèle à la méthode de Socrate, il développe celles de son lecteur. Souvent il ne donne pas même de résultat, il agite seulement des questions, stimule la pensée du lecteur, l'exerce à la méthode dialectique. Quelquefois il propose des solutions. Rarement il expose tout un corps de doctrine, comme dans la République etc. On a divisé les dialogues de Platon en 3 catég. ~~suivant~~ à ce point de vue. Dans ceux de la dernière, la forme de dialogue s'efface de plus en plus devant l'exposition dogmatique. Quelquefois l'introduction seule ~~le commencement est~~ ~~seulement~~ dialogique et dramatique, le reste ne l'est plus du tout. — C'est que le dialogue [illegible] et fait obstacle.

Dans les Mém.

Et qui expliquent qu'il soit toujours, ou peu s'en faut, fidèle à cette méthode. Sa pensée n'est pas une pensée solitaire: il y a échange incessant entre 2 esprits, l'un qui dirige, l'autre qui reçoit la direction, sans être toutefois passif: l'amour philosophique fécond.

Contraste entre la conv. et le corps de la Rép.

Timée, Critias.

26'B

[La pensée marche, hésite, tâtonne, recule pour mieux avancer, s'affermit, s'affirme, aboutit enfin.
Difficultés d'entendre les réponses :
Lexilogues de Buttmann. Letronne
Théâtre d'Aristote.

[Dial. antique : dram., dégén., ancien, est assez insignifiante.

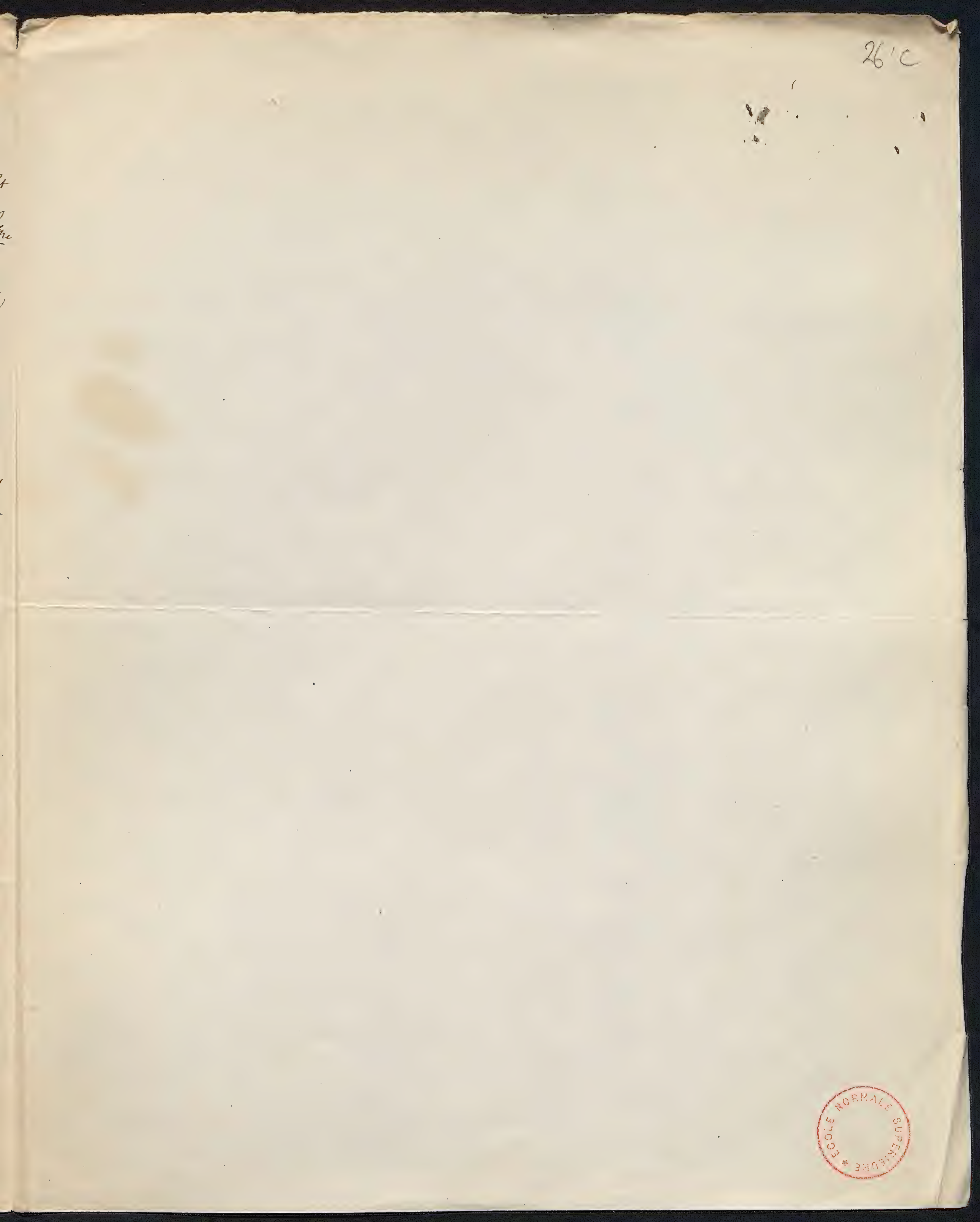
La personne de Socrate, l'idéal du philos., non seulement par sa doctrine, mais encore et surtout par sa vie et sa mort.

1re leçon

[Juste de philosophie éristique, le scepticisme le conduit à la rhétorique : désespérant de la vérité, il se rejette sur l'apparence.

il ne convient plus quand il s'agit d'exposer ce qu'on a trouvé. Platon se sert pour aborder un sujet tour à tour de différents côtés, essayer de diverses voies afin d'arriver au centre. De là souvent une incohérence apparente, qui disparaît lorsqu'on se rend compte de l'intention de l'auteur. En somme, grâce au dialogue, nous sentons une vérité naître et se développer dans notre esprit]. — Ceci est déjà dramatique, si l'on veut. [Mais le talent dramatique se révèle surtout quand Platon met en scène, non point des disciples dévoués, mais ~~des esprits frivoles~~ des adversaires de sa doctrine, des esprits frivoles ou hautains, ou rebelles aux vérités, qu'ils sont obligés de confesser.

Notre introduction. Ce que l'on sait de Gorgias, sa vie, ses écrits, sa méthode oratoire, son enseignement]. Origines de la Rhétorique. But du Gorgias : ceux qui tenaient les cours d'une science nouvelle, redoutée et recherchée, immorale non en elle-même, mais par l'usage qu'on en faisait. Gorgias charlatan, mais au fond bonhomme. Le vieillard est évidemment ménagé par Platon. Socrate, tout en le traitant avec une ironie toute attique, lui épargne cependant la confusion de le mettre trop ouvertement en contradiction avec lui-même, et il ne peut l'en éviter tout-à-fait, il l'y fait tomber pour avoir des sentiments honnêtes en dépit de ses doctrines sceptiques et de son charlatanisme frivole.


26'C
ECOLE NORMALE SUPERIEURE

26'D

Platon
27 A
(Gorgias

Le Gorgias rappelle le Phèdre parce qu'il y est encore question des rhéteurs et de leur art. Mais le Gorgias part de la définition de la rhétorique pour aboutir aux principes qui doivent présider à la conduite de l'homme, à la question de savoir si le bonheur est dans la richesse et la puissance, ou dans la vertu; s'il vaut mieux souffrir une injustice que de la commettre | expier une mauvaise action ou rester impuni. Le Gorgias a aussi son mythe; on y voit ce que deviendra l'âme après cette vie, tandisque le mythe du Phèdre l'avait représentée dans une vie antérieure.

Voici comment est amené le mythe du Gorgias : Calliclès avait dit que c'est une honte pour un homme de ne savoir se défendre soi-même (βοηθεῖν αὑτῷ), non seulement de son bras contre un ennemi, mais aussi de sa parole contre un accusateur.

27 B

Or Socrate, par son dédain de la rhétorique, s'expose à toutes les avanies. Il n'est pas honteux, répond Socrate, d'être vilipendé et maltraité, frappé et mis à mort par des insensés; ce qui serait une honte et un malheur, c'est de ne pouvoir se défendre

βοηθεῖν αὑτῷ

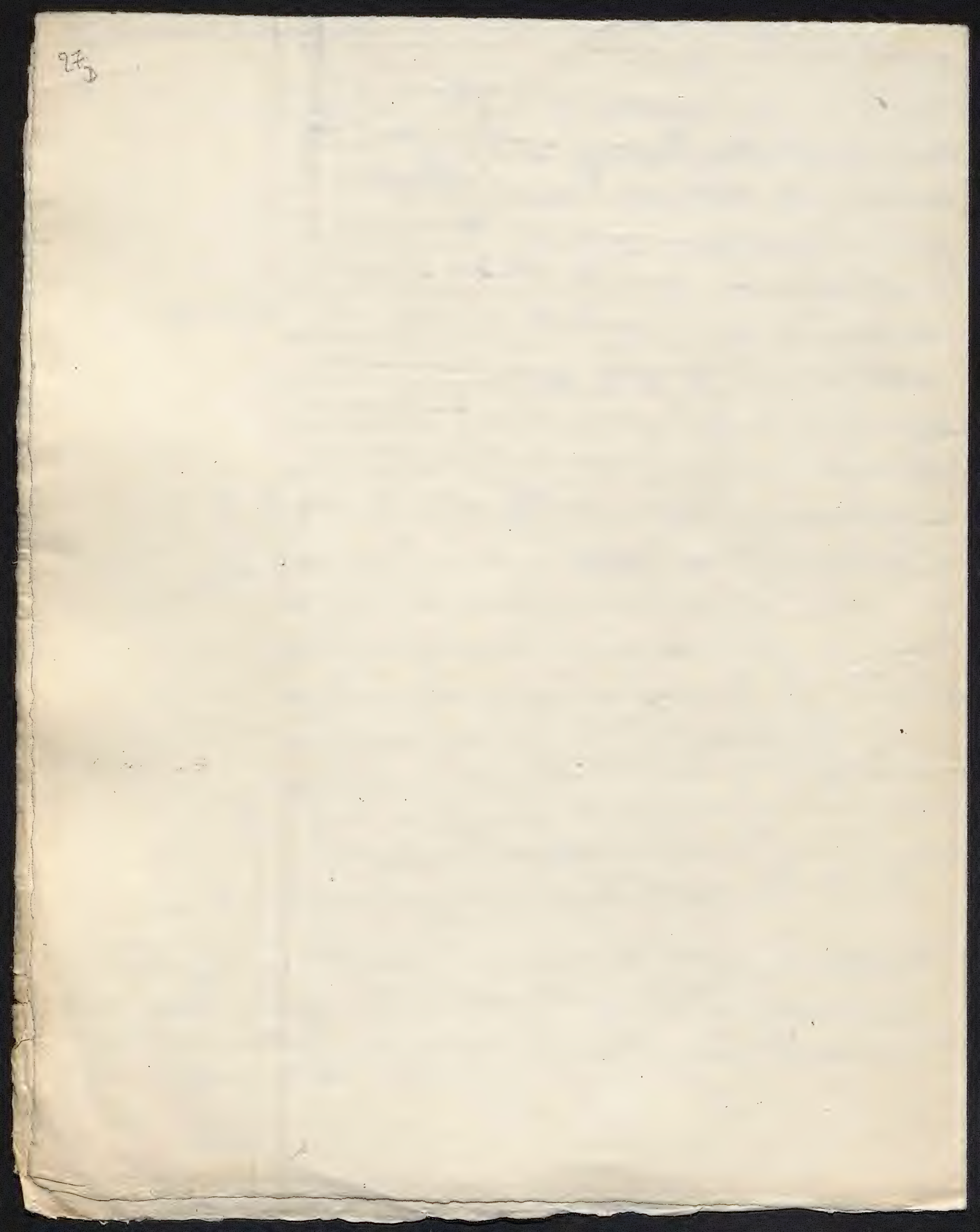
devant le tribunal du vrai juge, quand, après la mort, il faudra répondre de ses actes, et là-dessus Socrate reprend, et corrige d'après ses idées philosophiques, le tableau que les poètes avaient tracé du tribunal de Minos dans les Enfers.[1] La rhétorique avait la prétention de former des citoyens, des hommes politiques; c'est à ce point de vue pratique et moral qu'elle est examinée dans le Gorgias. Platon soutient que l'art de parler, tel qu'on l'entend et qu'on l'enseigne généralement, n'est que l'art de flatter; que la rhétorique est une espèce de flatterie. Le Phèdre

κολακεία

1) Rohde, *Psyche*, p. 284, 3, pense que le tribunal des 3 juges dans le Gorgias diffère essentiellement ~~[illegible]~~ des opinions populaires. Dans l'*Apol.*, 41 A, plus voisine de ces opinions, Platon donnerait ces juges, augmentés de Triptolème et d'autres, comme connaissant des querelles qui peuvent s'élever entre les ombres, à la façon du Minos de l'Odyssée.

27c

avait fait voir que c'est une routine, une empirie, non un art scientifique. Aussi dans le Phèdre, Platon avait-il fait la critique des rhéteurs. Dans le Gorgias il fait celle des hommes d'état. Et comme il avait démontré dans le Phèdre que le philosophe est le véritable orateur, il établit dans le Gorgias que l'homme politique, au vrai et au plus haut sens de ce mot, c'est le philosophe. Par cette vue, le Gorgias prélude à la _République_, comme le Phèdre, par sa théorie de l'amour, prélude au _Banquet_.



Gorgias de Platon. Socrate et Chéréphon rentrent avec Calliclès pour s'entretenir avec Gorgias qui loge chez ce dernier et pour ~~cela~~ savoir de lui ce qu'il est, ὅστις ἐστίν, et quel est son art. — (Ch. II) Gorgias est prêt à répondre à toutes les questions, et depuis de longues années qu'il fait ce métier personne ne lui en a jamais faite qui fût nouvelle pour lui. Mais Polos, impatient de briller, veut répondre pour le maître, et il donne une définition vague, en style savamment ampoulé: "Ô Chéréphon, il y a parmi les hommes, un grand nombre d'arts découverts par l'expérience des experts: car l'expérience fait que notre vie marche suivant l'art, l'inexpérience, suivant le hasard. Les arts divers sont diversement cultivés par des hommes divers: les meilleurs ont

Cela est textuellement tiré d'un écrit de Polos.

tous les meilleurs: Gorgias est de ce nombre et il cultive le plus beau de tous les arts." – (Ch. 3) Socrate engage Gorgias à prendre la parole lui-même, mais brièvement, en faisant des réponses concises. + Son art est la rhétorique. C'est l'art qui roule sur les discours (περὶ λόγους), il vous apprend à parler et aussi, Socrate l'amène à le dire, à comprendre les choses sur lesquelles on parle (λέγειν καὶ φρονεῖν). Mais la médecine, la gymnastique etc, apprennent aussi à parler de certains objets. La rhétorique consiste tout entière en discours, sans y ajouter aucune autre manipulation, aucun procédé mécanique. Mais encore, comment se distingue-t-elle de l'arithmétique, de la géométrie, etc, qui ~~qui~~ procèdent et qui s'expliquent presque uniquement au moyen de discours? Les discours de la rhétorique roulent

sur les plus grandes et les meilleures d'entre les choses humaines. Mais le médecin, le maître de gymnastique (le financier), se vantent aussi chacun que leur art roule sur les plus belles choses et procure le plus grand bien: la santé la vigueur, la richesse (comme le germe d'une scène des Bourgeois gentilhomme Acte II sc. 3, 4)

Elle vous procure et sécurité et puissance. Elle vous rend capable de persuader juges sénateurs, peuples, toute espèce d'assemblée politique elle vous soumet tous ceux qui possèdent d'autres sciences; le médecin et le maître de gymnastique lui obéissent, le financier ne finance pas pour lui-même, mais pour celui qui sait parler et persuader le peuple etc, 452 E. — (On arrive enfin à une définition.) C'est l'art artisan de persuasion (πειθοῦς δημιουργός); relativement aux choses justes et injustes; elle ne donne pas la science, mais seulement la croyance, (~~πειθοῦς πιστευ~~ elle est ouvrière d'une

Cette définition est plutôt un éloge de la rhétorique et conforme à ce qui se disait alors partout.

1d

persuasion qui fait croire, mais qui n'instruit pas, par rapport à ce qui est juste et injuste: πειθοῦς πιστευτικῆς, ἀλλ' οὐ διδασκαλικῆς, περὶ τὸ δίκαιόν τε καὶ ἄδικον. 455 A.) — L'orateur saura dans les grandes assemblées se faire croire sur toutes les matières plus que les hommes compétents dans ces matières. S'agira-t-il de la construction de murs, grâce à son éloquence, il l'emportera sur l'architecte; de mesures d'hygiène, sur le médecin; de guerre, sur le général, et enfin grâce à l'éloquence l'ignorant l'emportera sur le savant (l'homme compétent) parmi les ignorants. (Ὁ οὐκ εἰδὼς τοῦ εἰδότος ἐν οὐκ εἰδόσι πιθανώτερος ἔσται. 459 B.) Ce qui semble à Gorgias une chose très commode être dispensé d'apprendre les sciences, et l'emporter sur ceux qui les ont appris. Cependant Gorgias ne veut pas qu'on abuse de cet art formidable, ni qu'on

accuse les maîtres de l'abus injuste qu'en pourront faire les élèves. — Ensuite, il admet que, | pour ce qui est du juste, de l'honnête et du bon, l'orateur ne l'ignore point, et les élèves de Gorgias s'ils n'apportent pas cette science, l'apprennent du maître. Mais, dit Socrate, celui qui sait l'architecture est un architecte, celui qui sait la médecine, un médecin, et de même, qui sait la justice est un homme juste : l'orateur| ne saurait donc jamais commettre une injustice, ni abuser de l'éloquence. Contradiction. Gorgias est traité avec certains égards. Socrate sait bien qu'il ne saurait discuter avec méthode, mais il lui épargne l'humiliation de la défaite, n'use pas de tous ses avantages, lui explique le procédé de la bonne discussion et lui en demande presque pardon. 450 E. 453 E. 454 C 457 E sqq 458 E.

| Si l'orateur est dépourvu d'une sorte de connaissances spéciales,

| , sachant le juste,

Cette argumentation nous semble reposer sur un mauvais sophisme ; elle est cependant très sérieuse dans l'esprit de Socr. et de Platon —

Ch. 16. Polos reprend la discussion. Gorgias, dit-il, s'est laissé entraîner, par une espèce de mauvaise honte, à accorder que l'orateur doit connaître le juste, et, ~~&~~ de là, la contradiction où il est tombé. Voyez comment Socrate change de ton, avec quelle courtoisie il avait prié Gorgias (ch. 3) ~~de~~ ne pas faire de longs discours, et combien il est narquois en engageant maintenant le disciple à la concision. Polos questionne à son tour. Socrate répond que la rhétorique n'est pas une [un] science [art τέχνη], mais une routine, (ἐμπειρία καὶ τριβή) qu'elle est le simulacre d'une partie de la science politique, et une espèce de flatterie (κολακεία).

En marge : τέχνη n'est guère traduisible ; art scientifique ?

τέχναι sciences arts	du Corps : anonyme		de l'Âme : politique	
	gymnastique γυμναστική	médecine ἰατρική	art du législateur νομοθετική	justice δικαιοσύνη
Simulacres des sciences	toilette κομμωτική	cuisine ὀψοποιική	sophistique σοφιστική	rhétorique ῥητορική

En marge : arts qui conservent ou qui rétablissent la santé du corps ~~ou~~ de l'âme.

Ces quatre dernières sont des flatteries, κολακεῖαι, parcequ'elles cherchent l'agréable, sans le bon ; ce sont des routines, ἐμπειρίαι, τριβαί, parcequ'elles n'ont pas l'intelligence de leurs matières [Ici la rhétorique est considérée comme flatterie. Dans le Phèdre comme routine.]

Socrate soutient que les orateurs n'ont aucune puissance, si tant est que la puissance soit un bien ; tout en accordant qu'ils peuvent mettre à mort (les dépouiller de leurs biens, les chasser de la cité, ceux qu'il leur plait). Polos ne comprend pas. ~~Ils~~ Ces deux hommes parlent une langue différente. ~~Ils~~ Les orateurs ne font pas ce qu'ils veulent (ὃ βούλονται) mais seulement ce qu'il leur plait de faire (ὃ ἂν δοκῇ αὐτοῖς) Ils se servent de certains moyens, mais ils n'arrivent pas au but, le bonheur : or ce que l'on veut c'est le but, non les moyens. Et d'abord S. ~~l~~ ~~lui~~ prouve que tuer, incendier, prendre le bien d'autrui, sont des choses quelquefois fort mauvaises, ce que

21

Polos accorde ; car il faut, selon lui, s'arranger de façon à rester impuni. Mais Socrate met toute la différence entre la justice et l'injustice. + Polos envie le bonheur d'Archélaus, et pense que Socrate en fait autant au fond du cœur. V. l'admirable chap. 24. Archélaus, arrivé au pouvoir par le meurtre de ses plus proches parents, n'est pas heureux, ni digne d'envie, quelque paradoxale que une pareille assertion puisse sembler à tous les hommes d'État, à tout ce qu'il y a de plus considéré dans Athènes, enfin à la majorité immense des citoyens. ch. 26, 27. Il vaut mieux être l'objet que l'auteur d'une injustice ; il vaut mieux subir la peine de ses injustices que de rester impuni. Il le prouve, Polos ayant concédé que la justice est sinon meilleure, du moins plus belle que l'injustice, et Socrate lui faisant agréer que la beauté consiste dans l'agrément ou dans la bonté

+ s'étonne qu'on puisse contester que le tyran, armé d'un pouvoir absolu, est le plus heureux des hommes ; il

ou dans l'un et l'autre. Là encore, la justice est toujours considérée comme une médecine de l'âme.

Ch. 37. Calliclès lutte à son tour. Celui-ci n'aura pas de mauvaise honte, il n'admet pas, comme Polos, qu'il est plus „beau" de souffrir que de commettre une injustice. Il reproche à Socrate de tricher (κακουργεῖν) en confondant la justice naturelle avec la justice de convention. La justice veut, que le bon, c'est-à-dire le fort, l'emporte sur le mauvais, c'est-à-dire le faible. Voyez les animaux, voyez les peuples. Ce qu'on appelle justice, a été inventé par les faibles, pour se soumettre les forts: on leur répète ces formules, ces chansons, dès l'enfance afin de priver les jeunes lions par des charmes, des incantations. Mais l'homme secoue ce joug (ch. 39). La philosophie est bonne pour amuser les enfants et les jeunes gens, elle leur est même utile comme exercice; mais il est

honteux pour un homme de ne pas aspirer à des choses plus grandes, plus élevées, etc. — Socrate est charmé de sa franchise : avec lui, la vérité sera établie incontestablement, il n'a aucune mauvaise honte, et ce qu'il aura accordé sera acquis. — Mais, si la justice est le droit du plus fort, la multitude est toujours plus forte que l'individu le mieux doué, et ainsi le droit conventionnel est encore conforme à la nature. — Ce n'est donc pas la force physique qui doit l'emporter, mais l'intelligence : le plus intelligent aura la plus grande part, les plus grands avantages. Mais le médecin qui sait le mieux que tout autre combien chacun doit boire et manger, aura-t-il le droit, non seulement de distribuer les portions, mais encore de prendre la plus grande pour lui-même ? Le cordonnier,

aura-t-il les plus beaux souliers, l'agriculteur, le plus de terres? — Il s'agit bien de cordonniers et de cuisiniers! Il s'agit de ceux qui sont ~~assez~~ capables, assez courageux et assez intelligents pour gouverner les Etats et commander aux hommes. — Aussi pour se commander à eux-mêmes? — Mais ce sont des niais. Le meilleur est celui qui a le plus de désirs et d'appétits, et qui sait le mieux ~~les~~ satisfaire tous. Celui qui les borne ne vit pas, c'est une pierre, un homme mort. — Socr. loue encore C de cette franchise qui dit ~~dire~~ tout haut ~~clairement~~ ce que les autres pensent, mais n'osent avouer. En continuant ainsi la discussion, on verra

πῶς βιωτέον πῶς βιωτέον (492 D) — [Mais alors la vie est une chose bien pénible, il faut remplir le tonneau des Danaïdes. Le meilleur est donc celui qui a le plus de démangeaisons le plus d'occasions de se gratter etc. Calliclès l'admet, à contre-cœur,

31

pour ne pas être désarçonné. – 497

Ch 50. Plaisir et bien sont donc la même chose; mais intelligence et courage en diffèrent et diffèrent aussi entre eux. –

Examen comparé du plaisir et du bien. – ~~Mais~~ Le bien et le mal ne souraient coincider, s'excluent; tandis que le plaisir et la douleur, la satisfaction et le désir, s'accompagnent toujours, sont inséparables, viennent ensemble, ~~s'en vont ensemble~~. En certains cas le lâche a des douleurs et des plaisirs plus ~~forts~~ vifs que le courageux, le bon: le lâche, le méchant serait donc meilleur que le bon. – Calliclès dit alors qu'il a plaisanté, qu'il s'est amusé avec Socrate, et qu'il s'entend qu'il faut distinguer entre les plaisirs, qu'il y en a de bons et de mauvais, d'utiles et de nuisibles

Ch. 54. Ce n'est donc pas l'agréable mais le bien qui doit être le but de nos efforts, et la science qui ne cherche que l'agrément n'est pas science mais

flatterie. La rhétorique n'est pas une science. Socrate l'avait bien définie avec Polos.

Ch. 69. ~~Il lui~~ S. prouve ensuite que les anciens hommes d'Etat et orateurs ne valaient pas mieux que les nouveaux. Periclès, Thémistocle, etc. ont dépravé le peuple au lieu de ~~l'améliorer~~ le rendre meilleur. Il fait toujours le parallèle du corps et de l'âme, ~~et~~ ainsi que des arts qui servent à flatter ou à améliorer l'un ou l'autre. Calliclès ne voulant pas répondre, ~~il~~ Socrate est obligé de faire un dialogue en monologue ~~et~~ et de donner la réplique lui-même,. Il commence par récapituler les vérités établies. Ch. 62 : Il faut apprendre l'art non pas de souffrir aucune injustice, mais de n'en jamais commettre. Il y a beaucoup d'arts qui peuvent quelquefois vous conserver la vie, et qui ne sont pas très-estimés: il ne suffit pas de vivre, il faut bien vivre. On ne le peut, s'il faut se conformer

aux goûts et aux désirs du tyran ou du peuple. ~~Que~~ maîtres que l'on ne peut bien flatter qu'en tâchant de leur être aussi semblable que possible. — On ne devrait pas essayer de rendre le peuple meilleur avant d'avoir fait ses preuves sur soi-même et sur des particuliers. Socrate croit s'adonner à la vraie politique; Périclès, ~~&c~~ et consorts ne connaissaient que la mauvaise; ils savaient donner au peuple d'Athènes des ports, ~~&~~ arsenaux, des murs, des revenus; mais ils ne savaient pas lui donner la sagesse et la justice. Ils ressemblent à des cuisiniers qui bourreraient les convives de mets copieux et exquis, ~~mais~~ non ~~pas~~ à des ~~[illegible]~~ médecins qui les rempliraient de santé et de sagesse. Aussi ont-ils préparé les maux qui depuis affligèrent le peuple, les maladies qui furent la conséquence de l'indigestion d'autrefois. — Si la vie,

les biens de Socrate, sont à la merci du premier venu ; si, accusé par un méchant, il peut être condamné par le peuple, un médecin le serait également, si, ~~accusé par des enfants~~ un pâtissier l'accusait devant des enfants. 76, 77, 78. Justice divine.

Ch 79 Mythologie. — Résumé ch 83, p 527, St.

Avec Gorgias Socrate traite la question de savoir quel est l'objet de la rhétorique. Or, comme la rhétorique, semblable en cela à la dialectique, est une méthode, un instrument qui s'applique à tout (V. Aristote), il est difficile d'en déterminer l'objet. On arrive à la conclusion que la rhétorique parle de tout, sans rien connaître. Mais comme Gorgias revendique pour l'orateur certaines connaissances, celle de l'honnête, du juste, etc. Socrate lui prouve que ce scrupule honorable l'entraîne à n'être pas conséquent avec lui-même.

4a

à se contredire.

Avec Gorgias la nature de la rhétorique, avec Polos, sa valeur et sa puissance. [Polos ne connaît pas les scrupules de son maître. Avec lui, Socrate établit facilement ce qu'il avait préparé dans sa conversation avec Gorgias, que la rhétorique n'est pas une science, mais une routine, un moyen dont des ignorants se servent pour flatter et duper de plus ignorants qu'eux et arriver ainsi à ce qu'ils considèrent comme la puissance et le bonheur. Mais comme la puissance est inséparable d'une volonté éclairée, et le bonheur de la justice, il s'ensuit que les rhéteurs, empiriques et flatteurs, ne peuvent atteindre leur but, qui est la puissance et le bonheur. Le scrupule qui fait accorder à Polos que la justice est plus belle que l'injustice, l'oblige à admettre toutes les conséquences que Socrate tire de cette concession, et particulièrement qu'il vaut mieux souffrir que commettre une injustice.

inséparable

Cette vérité, préparée dans l'entretien de S. avec P., est enfin établie et développée avec Calliclès qui avance hardiment, sans vergogne, le contrepied de cette vérité, mais qui ne peut échapper aux absurdités où entraîne sa détestable doctrine. L'art de Platon consiste à réfuter les doctrines qu'il combat en montrant que ces doctrines se réfutent elles-mêmes.

Dans le Phèdre, Platon avait prouvé que les ~~sophistes~~ rhéteurs ne possédaient pas le véritable art de parler ; dans le Gorgias, qu'ils se servaient mal de la parole, instrument pour eux d'une puissance odieuse et funeste à celui-là même qui l'exerçait. Mais les sophistes étudiaient aussi la langue en elle-même et fondaient en Grèce la science de la grammaire. Platon les suit aussi sur ce domaine. Dans son <u>Cratyle</u> il met en scène et il réfute un adepte de l'école d'Héraclite, aux yeux duquel la science des mots est la science par excellence : elle rend superflue la science des choses, elle est même le seul moyen de connaître les choses. C'est que les ~~choses ne sont pas nommées par convention~~ noms que les choses ont reçus ne reposent pas sur

Platon — 28 A
Ménon
Cratyle

une convention, mais les désignent natu-
rellement et nécessairement. Il n'y a pas
d'objet mal nommé, tous les mots sont
bons et bien faits. Les choses changeant
et se transformant sans cesse, n'ayant
qu'une existence relative aux sens et à
l'esprit de l'homme, qui en est la mesure,
qu'elles deviennent ~~choses~~ insignifiantes
pour nous au prix de la parole, qui, elle, est toujours
vraie, car il est impossible ~~de mentir~~,
~~étant impossible~~ de dire ou de penser
ce qui n'est pas. On voit bien ici
comment le scepticisme et l'indifférence
philosophique ~~étaient arrivés~~, désespérant
de la vérité, s'étaient réfugiés dans l'étude
et dans l'étude des vocables, qui sont
des apparences, ~~de~~ les images des choses,
~~et~~ les signes de nos notions.

Par la bouche de Socrate, Platon combat toutes ces propositions, sauf une seule ; il croit aussi qu'il y a entre les mots et les choses une relation naturelle. Le point de départ du dialogue est une discussion qui s'était élevée entre Cratyle et Hermogène, ~~le~~ frère pauvre du riche Callias ; discussion à laquelle vous n'assistiez pas, mais qui est racontée par Hermogène. Ce dernier avait soutenu que les langues sont toutes de ~~convention~~ θέσει, et que chacun pourrait s'en faire une à son gré. Cratyle, au contraire, ~~croyait~~ prétend qu'il y a une justesse naturelle φύσει des termes, la même pour tous, tant Grecs que Barbares. ~~La langue est-elle naturelle à l'homme, ou est-elle une convention arbitraire~~ ?[1] Ceux qui dissertent aujourd'hui sur l'origine des langues se divisent sur la question de savoir si la langue est naturelle à l'homme, ou si elle est ~~une~~ le résultat d'une convention ~~arbitraire~~ réfléchie ; si les hommes ont construit leurs langues instinctivement, comme les abeilles leurs ruches, ou s'ils les ont formées, ~~d'après un plan arrêté d'avance~~ comme un autre instrument, en se rendant compte de ce qu'ils faisaient.

1) Je devance l'auteur du Volapuk.

22 D

La question n'est pas posée tout à fait de cette manière dans Platon. De son temps les uns disaient qu'il y avait une convenance naturelle entre les choses et leurs signes, les autres ne voyaient dans la langue qu'une convention arbitraire. Socrate, qui est dans une certaine mesure partisan de la première de ces deux doctrines, ne dit cependant nulle part que les hommes se sont mis à parler et à former les langues par instinct, ~~comme les abeilles construisent leurs ruches~~; il parle au contraire sans cesse des législateurs de la langue, lesquels, dit-il, durent connaître les choses pour leur assimiler les mots. Il ~~fait~~ examine donc avec ses interlocuteurs une série de noms propres d'hommes et de dieux,

On aurait pu appeler noir ce que nous appelons blanc, et vice versa. Entre les sons et les idées il n'y a qu'une relation conventionnelle.

puis aussi de noms communs, afin de connaître quelles étaient les opinions, quelle était la philosophie, des auteurs de la langue. Le dialogue est rempli d'une foule d'étymologies, données sérieusement ou en plaisantant, on ne sait trop, mais plutôt en plaisantant, (tout à fait ou à demi) ce semble. Quelquefois le badinage est manifeste. Après après avoir ~~prouvé~~ dit que ψυχή veut dire <u>souffle</u>, Socrate trouve que c'est là une explication trop simple, qu'il faut quelque chose de plus joli pour plaire à des esprits subtils, et il avance que ψυχή signifie | ἣ φύσιν ὀχεῖ καὶ ἔχει, „ce qui gouverne et tient la nature". — Héra, Ἥρα, n'est autre chose que ἀήρ, ce dont on s'apercevra en répétant ce nom plusieurs fois de suite. C'est une

Platon

Cratylos

| φυσέχη

plaisanterie, qui rappelle le μὰ Δί' οὐ περὶ ὅτου μολωμεν... d'Aristophane. Pour le nom d'Apollon on nous présente trois ou quatre étymologies au choix (non pas, mais à la fois). Dionysos et Aphrodite sont des dieux qui aiment à rire, il faut expliquer leurs noms d'une façon plaisante.1)

[en représentant celle d'ἀπολλύναι. Ces diverses étymologies résument la nature complexe du dieu, et l'idée s'implique que Platon y voie autre chose qu'une profonde intuition des anciens sages.]

Voici qui est plus sérieux. La langue peint les choses au moyen des lettres et de leurs combinaisons, les syllabes, dont la réunion produit des noms et des verbes, lesquels, en s'associant, donnent des phrases ou discours. C'est ainsi que les peintres se servent de couleurs simples et de mélanges de couleurs. Or Platon soutient que ces combinaisons de lettres sont une imitation des choses par la voix, non des onomatopées, car

ὀνόματα, ῥήματα

λόγοι

1) Cependant on objecte avec raison que pour se moquer des faiseurs d'étymologies, il n'était pas nécessaire d'accumuler tant d'exemples. — P. 414 E Socrate dit qu'en ajoutant et retranchant des lettres à son gré, on peut faire tout de tout, et qu'il convient de garder une certaine mesure. Il est vrai qu'il ajoute immédiatement, n'y regardons pas de trop près (μὴ λίαν ἀκριβολογοῦ) de peur d'arrêter notre élan, et il continue de la même manière. — Remarquons surtout que dans le Phèdre (p. 244) il procède absolument de même. μαντική est μανική avec insertion abusive du τ. οἰωνιστική contient les éléments de οἴησις, νοῦς et ἱστορία (allongement abusif de O), et pour οἰονοϊστική (ce n'est pas l'inspiration, l'extase, mais la réflexion, l'esprit humain qui cherche à saisir le sens des présages et la connaissance de l'avenir). Rép. II, p. 369 C : La réunion de πολῖται a été appelée ~~πόλις~~ πόλις.

29c

les mots bien formés doivent présenter l'image, non des ~~sons~~ que rendent les objets, mais ~~le~~ l'essence même des ~~choses~~ objets. — Platon essaye donc, tout en avouant que sa tentative ~~peut~~ peut sembler ridicule et impertinente, de déterminer la valeur naturelle des premiers éléments du ~~la~~ langage, c'est-à-dire des lettres. — La langue est en vibration quand on prononce un Ρ, cette lettre indique mouvement et âpreté; Ι répond à ce qu'il y a de plus subtil; Φ, Ψ, Ξ, Σ sont les images du souffle, du vent; Δ et Τ désignent ce qui est lié, immobile; Λ ce qui est uni, glissant; ~~Λ~~ Ν ce qui est intérieur; A et H sont les images de ce qui est large et grand [argument contre l'ithacisme]; O, de ce qui est rond.

p. 423 C.

στοιχεῖα

Ν

29 D

Toutefois image n'est pas reproduction, ni doublure; une image peut être plus ou moins ressemblante, sans cesser d'être image~~ne~~. Il y a même de mauvaises images, des mots mal formés, comme σκληρός, où le λ est inséré à contre sens; puis, certaines choses, comme les nombres, ne sont pas susceptibles d'image. Il faut donc faire dans la langue une certaine part à la convention arbitraire et aussi à l'erreur. [Enfin l'étude des mots ne peut nous apprendre que les vues des premiers législateurs de la langue, or la plupart des étymologies semblaient indiquer que ces législateurs pensaient comme Héraclite. Comme, dit Platon, beaucoup de nos philosophes d'aujourd'hui,

en se tournant de tous cotés pour examiner les choses, ils ont été pris de vertige, et ~~sont, en~~, transportant une affection subjective dans le monde objectif, ils se sont persuadés que toutes les choses étaient dans un mouvement continuel. D'un autre coté, cependant, certains mots semblent faits d'après la doctrine des Eléates et de la stabilité des choses.

Platon 30A (Cratyle p. 411 B. C

Pour toutes ces raisons, il est dangereux de se confier ~~aux~~ mots pour s'éclairer sur la nature des choses. Aussi Platon, tout en ~~ajo~~ jetant, en se jouant, quelques vues profondes sur la question de l'origine du langage, rit-il sous cape des étymologies qu'il emprunte ou qu'il propose. L'essentiel pour lui c'est de réfuter l'erreur de ceux qui

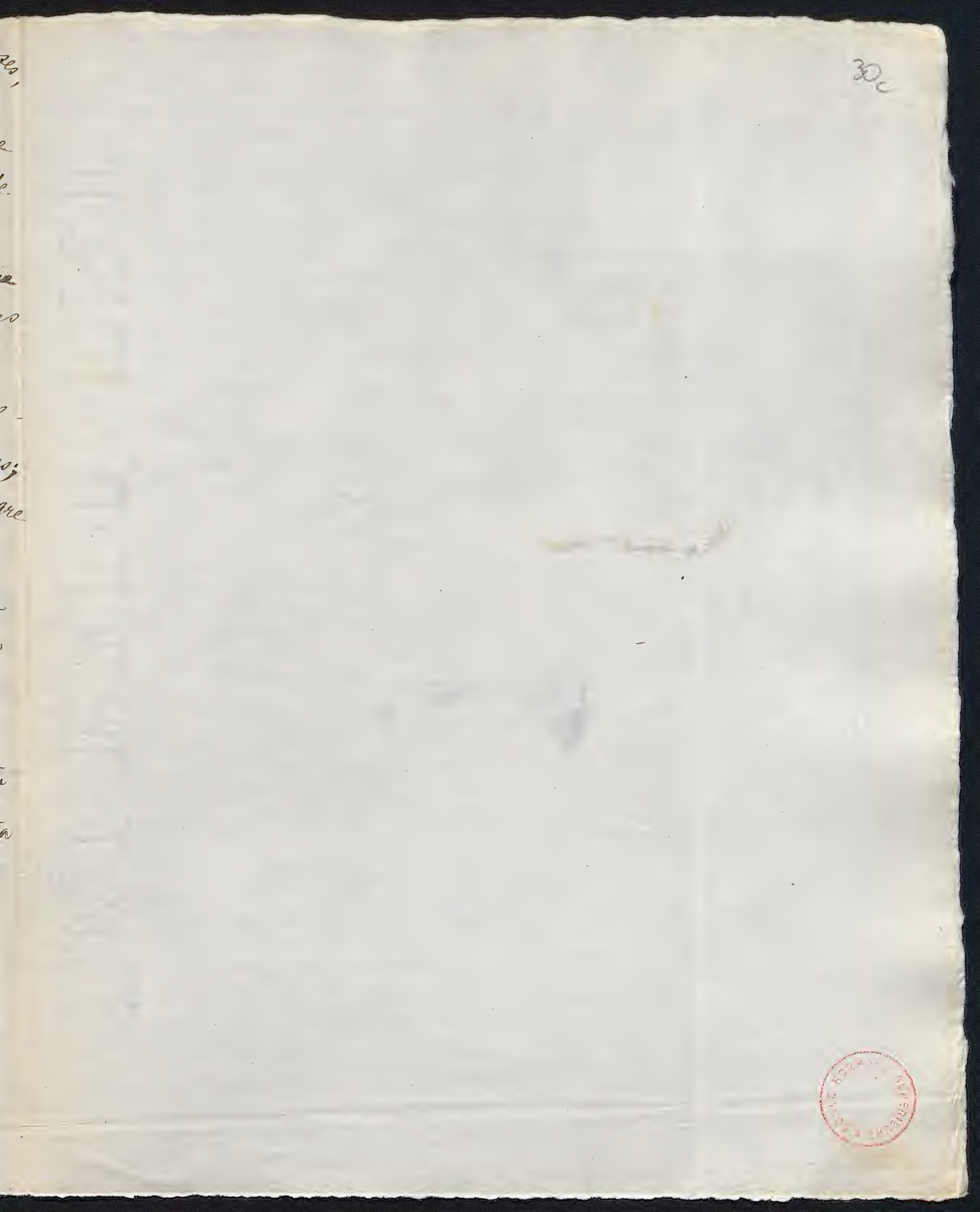
30B

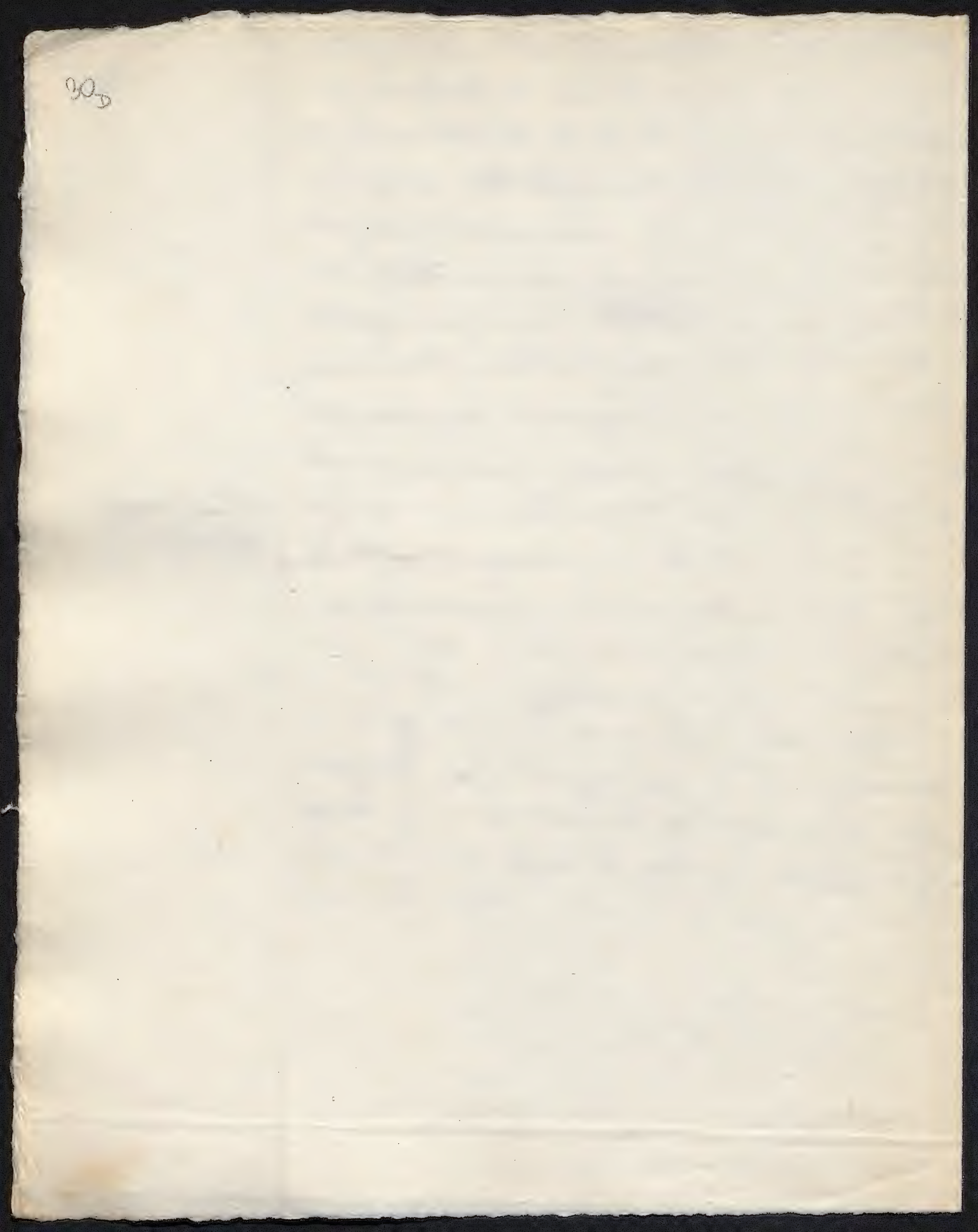
désespérant de trouver la vérité des choses, se rabattent sur les noms des choses et font de l'étude de la langue la ~~science~~ unique. ~~Il~~ Dans le Cratyle il réfute les grammairiens, comme ailleurs les rhéteurs; des apparences, il ramène les esprits aux ~~essences~~ réalités, aux notions générales, ~~réalisées par lui sous le~~ les "idées" qu'il conçoit comme la substance, comme l'essence ~~même~~ des choses; et par une ~~allusion rapide~~ il prépare de loin ce qu'il y a de positif dans sa doctrine.

[question posée à la fin du dialogue ~~[illegible]~~]

Σκέψαι γάρ, ὦ θαυμάσιε Κρατύλε, ὃ ἔγωγε πολλάκις ὀνειρώττω, πότερον φῶμέν τι αὐτὸ καλὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ ἓν ἕκαστον ~~[illegible]~~ τῶν ὄντων οὕτως, ἢ μή; ... Αὐτὸ τοίνυν ἐκεῖνο σκεψώμεθα, ~~μή~~, εἴ τι πρόσωπόν τί ἐστι καλὸν ~~καὶ ἀγαθὸν~~ ἤ τι τῶν τοιούτων, καὶ δοκεῖ ταῦτα πάντα ῥεῖν, ἀλλ' αὐτό φῶμεν τὸ καλὸν οὐ τοιοῦτον ἀεὶ ἔστιν οἷόν ἐστιν;

ὃ ?




30

Platon 38+

(Ménon

Le *Ménon* se compose, comme le Gorgias, de trois parties, et ici encore, à la division des matières traitées, répond la division dramatique. Il y a comme trois actes; dans le premier Socrate converse avec Ménon; dans le second un jeune esclave de Ménon, dans le 3ième une homme politique, Anytos, interviennent dans cette conversation.

Ménon, disciple de Gorgias et grand seigneur thessalien, d'une famille honorée de l'amitié du Grand Roi depuis que Xerxès y avait reçu l'hospitalité, jeune, gâté, plein de vanité et d'arrogance, vient d'arriver à Athènes avec une suite nombreuse. 1) — p. 78 D. — p. 82 A.

"Sais-tu me dire, ô Socrate, si la vertu peut ~~être~~ s'enseigner ?" C'est avec cette question à bout portant que Ménon aborde Socrate, et c'est ~~par~~ ainsi que commence le dialogue. ~~Socrate, répond qu'il ignore~~ Dans le Protagoras déjà la même question avait été soulevée sans être résolue. Ici nous ferons un pas en avant. Socrate répond qu'il ignore

Ἔχεις μοι εἰπεῖν, ὦ Σώκρατες, ἆρα διδακτὸν ἡ ἀρετή;

1) C'est le même Ménon que Xén. fait connaître dans l'Anabase. X. flétrit ~~[illegible]~~ sa turpitude et [illegible]. Les détestables penchants de l'homme [illegible] Platon le montre encore jeune, à cet âge il n'a pas encore eu l'occasion de révéler toute sa perversité. Il n'est pas encore criminel, comme dans le portrait de Xénophon, mais on ne peut dire que Platon le flatte, puisqu'il nous montre [illegible] tout entier [illegible]. Le Ménon de Platon pourra devenir le Ménon de Xénophon.

même ce qu'est la vertu et qu'il n'a jamais rencontré personne qui le sût. Or il faut connaître la nature de la vertu avant de rechercher si elle est susceptible d'être enseignée. Ménon pense que rien n'est plus facile que de définir la vertu, et il se met à énumérer ce qu'est la vertu de l'homme, de la femme, de l'enfant, et ainsi de suite.

σμῆνος ἀρετῶν « Voilà, lui dit Socrate, tout un essaim de vertus; mais quel est le caractère

εἶδος ταὐτόν commun générique par où toutes elles sont vertu? » C'est, répond Ménon, d'être capable de commander aux hommes. « Mais est-ce là aussi la vertu de l'enfant et de l'esclave? » « Et puis, ne faudrait-il pas ajouter quelque chose, et dire: commander avec justice? » Ménon l'accorde; car la justice, dit-il, est vertu. Non pas, lui

ἀρετή τις fait remarquer Socrate, elle est une vertu,

de même que rondeur n'est pas figure, mais une figure. On voit que Platon veut montrer la méthode à suivre pour arriver à une bonne définition, et tout d'abord il indique les erreurs à éviter. L'énumération des espèces qui rentrent dans le genre n'est pas la définition de l'espèce ; il ne faut pas non plus confondre une espèce avec le genre et dire, par exemple, que justice est vertu. Faute de s'exprimer exactement, on s'expose ainsi à l'erreur. De plus, ~~en outre~~, il ne faut pas faire entrer dans la définition du genre un terme, une notion ~~sur laquelle~~ dont le sens n'est pas encore suffisamment établi. Socrate donne un exemple de cette faute en définissant figure "la seule chose qui accompagne toujours couleur". Mais quelle est la nature de la couleur ? On n'est pas encore tombé

σχῆμά τι.

Le grec n'a pas d'article indéfini.

διὰ τῶν μήπω ὡμολογημένων (79 D)

~~ὃ~~ ὃ μόνον τῶν ὄντων τυγχάνει χρώματι ἀεὶ ἑπόμενον (p. 75 B)

31

Εἰς ὃ τὸ στερεὸν περαίνει

d'accord à ce sujet.

En ~~défin~~ disant que la figure est ce qui limite les solides, nous aurons une bonne définition de figure.

Voilà un exemple emprunté à la géométrie. La suite de la conversation montre qu'il n'est pas facile de réussir aussi bien pour les notions appartenant à un autre ordre d'idées. En effet Socrate donne ensuite une définition de couleur[1] qui ravit le disciple de Gorgias parce qu'elle est sonore et imposante, ~~mais~~ qui ne satisfait point un esprit rigoureux et méthodique.

τραγική

On essaye de nouveau de déterminer la notion de vertu. Elle consiste, dit Ménon, à désirer les biens, les choses belles, comme dit le grec (τὰ καλά), telles que santé, richesse, honneur, commandement, et à être capable de se les procurer.[2] Injustement? Non, réplique Ménon, il faut

Ἐπιθυμοῦντα τῶν καλῶν δυνατὸν εἶναι ~~τε~~ πορίζεσθαι.

---

1) ἀπορροὴ σχημάτων ὄψει σύμμετρος καὶ αἰσθητός, p. 76 D

2) 78 D: Χρυσίον δὲ δὴ καὶ ἀργύριον πορίζεσθαι ἀρετή ἐστιν, ὥς φησι Μένων ὁ τοῦ μεγάλου βασιλέως πατρικὸς ξένος. Voilà un de ces jolis traits indirects qui révèlent même la robuste philosophie grecque. En voici un autre (p. 75 B): Κἂν κατακεκαλυμμένος τις γνοίη, ὦ Μένων, διαλεγομένου σου, ὅτι καλὸς εἶ καὶ ἐρασταί σοι ἔτι εἰσίν; — Τί δή; — Ὅτι οὐδὲν ἀλλ' ἢ ἐπιτάττεις ἐν τοῖς λόγοις.

ajouter à ma définition : avec justice".
Il fait donc entrer dans la définition de vertu ce qui est une partie de la vertu, et ce qu'on ne peut connaître sans connaître le tout.

Ménon ne sait plus que répondre. Il prétend que Socrate l'a ensorcelé, comme la torpille, qui engourdit et paralyse par le contact. Il pousse l'impertinence jusqu'à déclarer que Socrate ressemble à ce poisson par la figure. Il dit que Socrate fait bien de ne pas voyager, car dans toute autre ville qu'Athènes on le traduirait en justice pour maléfices. Socrate accepte la comparaison, ~~Il veut bien ressembler à une torpille~~ pourvu que la torpille, à laquelle il veut bien ressembler, soit elle-même atteinte de torpeur. Socrate est dans le doute et l'embarras, lui aussi ; cependant il se déclare prêt à chercher avec Ménon. [Mais com-

νάρκη

p. 80, A.B.

ἀπορεῖν

32 B

ment peux-tu chercher ce que tu ignores ? Pour chercher une chose, il faut la connaître, autrement on aurait beau la trouver, on ne saurait pas que c'est la chose que l'on cherchait. C'est la difficulté soulevée par les sophistes et en particulier par Gorgias ; l'argument dont ils se servaient pour contester la possibilité de connaître.

2e partie

Nous arrivons ici à la 2e partie du dialogue, partie destinée à réfuter cette désolante doctrine. Socrate résout la difficulté par la théorie de la réminiscence : apprendre n'est autre chose que se souvenir de ce qu'on a vu dans les existences antérieures dont parlent prêtres et poètes. [1] L'épreuve se fait sur un esprit tout à fait inculte un jeune esclave de Ménon. Interrogé par Socrate sur un problème de géométrie (trouver un carré deux fois aussi

[1] Apprendre, ~~c'est autre chose que~~ se rendre compte de ce que l'on savait déjà inconsciemment.

grand qu'un carré donné) l'enfant n'hésite pas à répondre, mais il répond mal, et il est amené à avouer son ignorance sur ce qu'il croyait savoir. ((il double le côté du carré)

Socrate l'a jeté dans le doute, mais en faisant ainsi, il lui a rendu service en lui inspirant le désir de connaître la vérité et de la rechercher. page 84

Ensuite, par une suite de questions habilement échelonnées, l'enfant parvient à résoudre le problème; il savait, mais il avait oublié, et il fallait le faire souvenir. Il y a dans notre esprit des opinions vraies au sujet de ce que nous ne savons pas; la vérité est de tout temps dans notre âme immortelle, mais elle y sommeille, et il faut s'efforcer de réveiller ses souvenirs.

Τῷ οὐκ εἰδότι ἄρα περὶ ὧν ἂν μὴ εἰδῇ ἔνεισιν ἀληθεῖς δόξαι περὶ τούτων ὧν οὐκ οἶδεν. page 85, C

Et quoi qu'il en soit de cette doctrine que Socrate ne veut pas trop affirmer (Platon s'élève au-dessus

du dogmatisme) cet effort nous rendra meilleurs; et ce dernier point s'écrie le philosophe je suis prêt à le soutenir ~~envers et contre tous~~ contre ceux qui le contestent (par mes paroles et par mes actes).[1]

περὶ τούτου πάνυ ἂν διαμαχοίμην, εἰ οἷός τ' εἴην, καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ. 86 B

(3e partie)

Dans la 3ième partie on revient à la question posée dès l'abord, la vertu peut elle s'enseigner? Socrate déclare qu'il faudrait commencer par savoir ce qu'il faut entendre par Vertu; mais comme Ménon refuse de s'engager dans une voie aussi longue, on prendra pour point de départ une définition provisoire de Vertu, comme font les géomètres quand ils démontrent un théorème en partant d'une hypothèse.[2] Si ~~la~~ vertu est ~~une~~ science, elle peut s'enseigner; sinon, non (cela rappelle la fin du Protagoras). Mais

ἐξ ὑποθέσεως

ἐπιστήμη

---

2) Le théorème géométrique qui sert d'exemple à Platon, p. 87 A, est fort discuté.

1) Cf. ce que dit Simmias dans le Phédon, p. 85 C: Savoir au juste ce qui adviendra de nous après la mort, ~~il me paraît à moi, et sans doute~~ ~~aussi~~ à vous aussi, Socrate, que ~~l'homme~~ c'est impossible ou bien difficile à l'homme d'y arriver. Il faut prendre le raisonnement le meilleur et le plus difficile à réfuter, et s'y embarquer comme sur un radeau, ἐπὶ τούτου (τοῦ λόγου) ὀχούμενον, ὥσπερ ἐπὶ σχεδίας κινδυνεύοντα, διαπλεῦσαι τὸν βίον (Allusion à Ulysse)

Ménon

est il vrai de dire que la Vertu est Science?
Elle est certainement un bien (ἀγαθόν); or tout
ce que l'on nomme bien ne l'est
qu'autant qu'on sait s'en servir avec
intelligence (φρόνησις). L'intelligence constitue donc,
sinon toute la vertu, du moins une[1]
partie de la vertu; donc la vertu peut
s'enseigner. [Et cependant l'expérience
semble réfuter cette thèse, car on ne
voit ni maîtres capables d'enseigner la
vertu, ni élèves formés par ces maîtres.
Socrate ~~cause de~~ s'entretient de ce
fait d'expérience avec Anytos, l'hôte de
Ménon, qui est venu s'asseoir près
d'eux. Anytos, le futur accusateur de
Socrate, est fils d'un honnête industriel (Anthémion)
qui s'était enrichi par ~~sa sagesse~~ son intelligence (et son application,
(entendez l'intelligence du métier de
corroyeur[2]). Cet homme sage, sans orgueil,

[1] φρόνησιν ἄρα φαμὲν ἀρετὴν εἶναι, ἤτοι ξύμπασαν ἢ μέρος τι. p. 89 A.

σοφίᾳ καὶ ἐπιμελείᾳ

2) [Xénoph.] Apol. § 29. Schol. Plat. Apol. p. 18 B, 23 E, où le texte est d'une main régionale: Ἄνυτος δὲ (ἀχθομένου) ὑπὲρ τῶν δημιουργῶν καὶ τῶν πολιτικῶν.

1) 88 E: ... τῷ ἀνθρώπῳ τὰ μὲν ἄλλα πάντα εἰς τὴν ψυχὴν ἀνηρτῆσθαι, τὰ δὲ τῆς ψυχῆς αὐτῆς εἰς φρόνησιν, εἰ μέλλει ἀγαθὰ εἶναι· καὶ τούτῳ τῷ λόγῳ φρόνησις ἂν εἴη τὸ ὠφέλιμον.

33 B ὁ στρατηγὸς (p. 90 A)

sans suffisance a eu un fils homme d'état, parvenu aux honneurs de la cité ; devinez le reste. Anytos considère ceux qui prétendent enseigner la vertu, les sophistes, comme la peste de la jeunesse. Il soutient que les jeunes gens apprennent la vertu de tous les citoyens honnêtes, comme ceux-ci l'ont apprise de leurs anciens. C'est là ce que diront les accusateurs de Socrate, ce que disaient à Athènes tous ceux qui voulaient qu'on respectât les principes traditionnels, aveuglément, sans oser les examiner. Socrate objecte que les plus grands citoyens, les plus illustres hommes d'État, furent incapables de transmettre leur vertu à leurs enfants. Cet argument, déjà indiqué dans le Protagoras, se trouve développé

Anytos est ennemi du libre examen, et il condamne les philosophes sans les connaître[1], en bloc, sans faire de distinctions, qu'ils s'appellent Protagoras, Gorgias, Socrate, n'importe. Ils sont tous des sophistes.

1) p. 92 BC. Ἄπειρος ἄρα εἶ παντάπασι τῶν ἀνδρῶν. — Καὶ εἴην γε. — Μάντις εἶ ἴσως, ὦ Ἄνυτε.

ici. Anytos, qui se compte lui même parmi les hommes d'État, est blessé de ce propos et avertit Socrate que de pareilles médisances pourraient lui coûter cher. Il s'en va, et la discussion est reprise avec Ménon.

Voici maintenant la solution du problème. Pour bien agir, il n'est pas absolument nécessaire de posséder la science; la croyance, l'opinion y suffit, pourvu que l'opinion soit conforme à la vérité. Il y a de grands politiques qui rencontrent juste, comme les poètes, comme les devins, par inspiration; ils font bien, mais ils ne savent ni pourquoi, ni comment, ils n'ont pas la science, cette lumière qui éclaire. Ils se dirigent sur la lueur de croyances, d'opinions, obscures, tout en étant ~~mais~~ vraies. Ce sont, comme dit Platon,

δόξα ἀληθής

339

*θεῖοι ἄνδρες

des hommes divins.* Xénophon se sert du même terme; il y a cependant cette différence que Platon, tout en admirant les hommes qui obéissent à une inspiration dont ils ne peuvent rendre compte, ceux que nous appellerions les hommes de génie, les range cependant au dessous des esprits philosophiques, qui voient clair en eux-mêmes et en ce qu'ils font, et qui ont la raison pour guide infaillible. Voyez l'échelle des hommes établie dans le Phèdre.

θείᾳ μοίρᾳ ἄνευ νοῦ

S'il y avait un homme politique ~~possédant~~ éclairé par la science, il serait capable d'enseigner la vertu qu'il possède et de la transmettre à d'autres, il apparaîtrait parmi les hommes d'État ordinaires, comme le Tirésias d'Homère parmi les autres âmes, seul intelligent au milieu

οἷος πέπνυται, ταὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσιν.

Platon 34 A

Ménon

de vaines ombres. Cependant, pour tirer ces questions au clair, il faudrait définir la Vertu.

On voit que le Ménon roule sur la même question que le Protagoras. Mais le Protagoras fait la guerre aux faux maîtres de vertu. Il fait voir la vanité des méthodes et ~~le~~ charlatanisme des sophistes, et il ne contient guère autre chose que cette polémique. Le Ménon donne, ou suggère tout au moins, la solution du problème, en distinguant la vertu qui repose sur la base fragile de l'opinion vraie, de celle qui est fondée sur la science, la vertu du philosophe, ~~qui est~~ la seule qui soit solide et qui puisse être transmise à un disciple.

34 B

Voilà ce qui est établi dans la 3ième partie du dialogue. Mais y a t il une science? L'homme peut il atteindre au vrai, au réel (τὸ ὄν), peut il apprendre? Les éristiques, les sceptiques le contestaient; Platon l'établit dans la 2ième partie. La méthode qui sert à atteindre à la Vérité, c'est la dialectique. Grace à elle, l'esprit s'élève du particulier au général, aux idées qui sont l'essence de toute chose. La 1ère partie roule sur l'art de bien ~~définir~~ ces idées (ces notions) générales; on y voit les erreurs à éviter, ~~la~~ critique de plusieurs définitions mauvaises et, comme exemple d'une bonne définition, celle de Figure. Ici comme dans les deux autres parties, Platon emprunte ses exemples aux

mathématiques, science que Théodore de Cyrène et Archytas lui avaient fait apprécier, et qu'il jugeait la plus propre à préparer à la philosophie.

Si le Ménon se rattache au Protagoras, il a aussi des rapports avec le Gorgias. Les deux dialogues soutiennent la même thèse, à savoir que le philosophe est le véritable homme politique. Mais le Gorgias s'occupe de la vertu pratique, de la conduite de l'homme de bien ; le Ménon insiste sur le fondement théorique de la vertu, la science solide, sans laquelle il n'y a pas de vertu solide. ~~Je crois~~ Dans les deux dialogues Platon passe en revue un certain nombre des hommes d'État les plus admirés ; mais il ne les juge pas de la même manière

Dans le Gorgias, Thémistocle, Cimon, Périclès, sont traités avec la dernière sévérité, ~~comme~~ de mauvais conseillers, capables de servir ~~la cupidité~~ les convoitises et l'ambition du peuple, mais incapables de le rendre meilleur, plus juste, plus vertueux. Dans le Ménon, Platon ne conteste pas à ces hommes d'État la vertu politique ~~mais~~ il leur dénie seulement l'art de la communiquer à d'autres, et il explique ce fait par la distinction entre la science éclairée et l'opinion vraie, obscure et instinctive.

On a dit que le Ménon marque un retour du philosophe à des vues plus impartiales.[1] Mûri par l'expérience, il serait ~~plus~~ devenu équitable pour les anciennes gloires d'Athènes, et cela

---

1) Gomperz, Plat. Aufs. I (1887), p. 9, après K. F. Hermann, p. 484.

Platon 35A
(Ménon

d'autant plus qu'il ~~cherchait à agir sur les jeunes gens il~~ ne se proposait pas de former uniquement des philosophes voués à la spéculation, mais qu'il cherchait à agir sur les jeunes ~~gens~~ hommes, propres à la vie active, sur les futurs hommes politiques. Il est possible que le Ménon ait été écrit après le Gorgias, mais si les grands hommes d'Athènes sont jugés différemment dans les deux dialogues, cette différence n'implique pas, je crois, une conversion ou une rétractation. Dans le Ménon, qui roule sur le fondement théorique de la vertu, il n'était pas nécessaire de rechercher si les rares talents que Platon ne contestait pas aux Thémistocle et aux Périclès, avaient contribué au vrai bonheur, c'est-à-dire, à la moralité, du peuple. Platon n'avait



35B

donc pas besoin de rompre en visière avec l'opinion généralement reçue au sujet de ces grands hommes, et on remarquera qu'il en parle de même dans le Protagoras, dialogue ~~que~~ (dont) il est bien difficile de placer la date après celle du Gorgias. Dans ce dernier dialogue, au contraire, le point de vue est tout moral. Aussi Platon fait il une place à part à Aristide, dont il admire la justice. Le 8ième livre de la République a été certainement écrit après le Ménon. Ce que Platon y dit des chefs de la démocratie athénienne (en général, il est vrai, et sans prononcer de nom propre) n'est pas d'un homme revenu à des sentiments plus équitables.
Cependant le Ménon peut être postérieur au Gorgias, on y remarque

35c

une maturité d'esprit, une supériorité de vues, qui indique que Platon aurait pu donner bien plus ; qu'il était déjà en possession d'un système philosophique, et que, s'il ~~qu'il~~ n'expose pas ce système dans son ensemble, c'est ~~parce~~ qu'il estime qu'il convient d'y préparer les esprits. L'idée de Schleiermacher, d'après lequel Platon aurait publié ses écrits dans un ordre didactique, peut se justifier par quelques dialogues dans le genre du Ménon, bien qu'il soit excessif de l'étendre à tous.[1] Platon ouvre des fenêtres sur son système, sans découvrir tout le monument.

1/ P. 90, A. il est fait allusion à l'or perse qui força Agésilas à revenir d'Asie. Cet anachronisme prouve que le dialogue est écrit après 395 ; mais combien de temps après cette date ? Nous l'ignorons, à moins de rapporter les mots νῦν νεωστί à la rédaction du dialogue. — Les mots τὰ Πολυκράτους χρήματα sont proverbiaux, comme τὰ Κροίσου χρήματα, et n'impliquent pas que Platon donne le nom de Polycrate à celui que Xénophon, Hell. III, 5, 1 appelle Timocrate de Rhodes.

Platon

36

Théétète

Dans le Ménon des questions relatives à la vertu étaient traitées de manière à faire avancer la théorie de la connaissance. Cela n'a rien qui doive nous surprendre, puisque pour Platon vertu et science se confondaient. Nous avons vu dans ce dialogue la méthode des définitions, l'art d'accoucher les esprits, la distinction entre opinion (croyance) vraie et science. Dans le Théétète, la théorie de la connaissance est abordée directement. Platon y établit, avec beaucoup de clarté, certains points élémentaires qui nous sont devenus familiers, mais qui étaient alors très contestés. I Il combat d'abord les philosophes qui identifiaient la connaissance avec la perception des sens

ch. 8-30
Ἡ αἴσθησις ἐπιστήμη

36 B

Les doctrines de Protagoras, qui réduisait toute connaissance à des apparences, à la relation entre le sujet qui perçoit et l'objet perçu, et d'Héraclite, suivant lequel rien n'est véritablement, puisque rien ne persiste, sont discutées et réfutées.

~~Platon~~ L'entretien entre Socrate et Théétète établit que nous ne percevons pas par les sens, mais seulement par l'intermédiaire de ces organes. C'est l'âme qui réunit les impressions des sens, les compare, les résume, affirme identité, diversité, unité, pluralité, beauté, bonté etc. Cet acte de l'âme diffère de la perception des sens. La connaissance n'est pas dans les impressions, mais dans le raisonnement qui se fait

δι' οὗ, non ᾧ, αἰσθανόμεθα

Ἐν μὲν ἄρα παθήμασιν οὐχ ἔνι ἐπιστήμη, ~~ἀλλ'~~ ἐν δὲ τῷ περὶ ἐκείνων συλλογισμῷ.

au sujet de ces impressions ? On remarquera que Platon est déjà en possession d'un langage philosophique dont la clarté et la précision ne laissent rien à désirer. La science II consisterait-elle dans l'opinion vraie ? Non, car celle-ci implique l'opinion fausse, et la science ne saurait être erronées. Mais comment expliquer l'opinion fausse, dont beaucoup niaient alors la possibilité.

cf. 31–38.
ἡ ἀληθὴς δόξα
ἐπιστήμη.

"L'opinion fausse n'est, ni dans les perceptions comparées entre elles, ni dans les conceptions [et représentations mentales] ; mais dans le rapport établi entre une perception et une conception."

ψευδὴς δόξα... οὔτε ἐν ταῖς αἰσθήσεσίν ἐστι πρὸς ἀλλήλας οὔτ' ἐν ταῖς διανοίαις ἀλλ' ἐν τῇ συνάψει αἰσθήσεως πρὸς διάνοιαν.

Mais on ne pourra bien comprendre ce qu'est erreur, qu'après avoir compris ce qu'est science.

36 D

III. Peut-on définir science, opinion vraie, accompagnée d'explications ou de raisonnement; définition que la plupart des commentateurs attribuent à Antisthène. Quelque sens que l'on attache au mot λόγος, cette définition est insuffisante; le dialogue s'arrête sur ce triple résultat négatif.

Δόξα ἀληθὴς μετὰ λόγου ἐπιστήμη

Il est beaucoup moins sec que ce résumé ne le fait supposer. Nous avons déjà cité à propos du Phèdre les belles pages dans lesquelles la vie du philosophe qui aspire à se rendre semblable à Dieu est opposée aux mesquines préoccupations des orateurs engagés dans les voies tortueuses de la chicane judiciaire.

p. 172 C – 177 D.

Platon se proposait d'honorer par cet écrit la mémoire d'un jeune homme de la plus haute espérance, qui mourut à la fleur de l'âge, dans la guerre de Corinthe, où il s'était distingué par son courage. ~~Admira~~blement doué pour les recherches philosophiques, ~~Théétète~~ et il avait cela de particulier qu'il ressemblait à Socrate par les traits du visage.

~~La conversation que le jeune Théétète avait~~ Socrate s'était, peu de temps avant sa mort, entretenu avec le jeune Théétète, et avait raconté cet entretien à Euclide de Mégare. Ce dernier le mit par écrit quand ses souvenirs étaient encore tout frais, et ~~le~~ rectifia sa rédaction avec le secours de Socrate. Un jeune esclave fait la lecture du manuscrit.

~~Formé~~ Initié par ~~ce~~ aux mathématiques Théodore de Cyrène, auxquelles il emprunte dès le début de l'entretien (p. 14) un exemple, Théétète était admira[ble]

Ces détails sont fort singuliers. Platon avait-il l'intention de ~~donner~~ présenter ce dialogue comme un compte-rendu fidèle des propres paroles de Socrate? Il est impossible de l'admettre. Le Théétète, bien différent des dialogues qu'on a appelés socratiques, appartient évidemment à Platon, et non à son maître. Je ne sais trop qu'en penser. J'incline à croire que le philosophe, habitué à prendre le masque de Socrate et à s'identifier avec ce maître vénéré, veut faire entendre que le dialogue écrit est une reproduction fidèle d'un entretien qu'il avait eu lui, Platon, avec le jeune homme dont il pleurait la mort. Il résulte des détails donnés dans l'introduction du dialogue que Th. mourut entre 394 et 393,

Qu'est-ce que Platon voulait faire entendre? Car il avait certainement une intention. Dans le *Phèdre* le discours de Lysias est lu, non récité par cœur. Nous avons vu pourquoi? de certains, Apollodore, en racontant le *Banquet*, déclare qu'il n'y avait pas assisté, étant encore enfant, mais qu'il tenait tout ce qu'il rapporte d'Aristodème.

37c

et on place la publication du dialogue, avec assez de probabilité, peu de temps après cette date. La question de la possibilité de l'erreur est reprise dans le Sophiste. L'erreur c'est ce qui n'est pas; or le non être peut il être? Après avoir montré les difficultés que présente la notion de l'être, ainsi que celle du non être, d'après les principaux systèmes philosophiques, assez clairement désignés, quoiqu'ils ne soient pas nommés, depuis les anciens Ioniens jusqu'aux Mégariens, Platon résout la difficulté par la théorie de la connexion des idées, qui toutes participent les unes des autres.

Sophiste

Ce point est discuté dans le Sophiste par manière de digression, mais cette digression est le noyau du dialogue; le reste n'est que l'enveloppe.



Schleiermacher en a jugé ainsi avec grande raison. Il est difficile de s'intéresser à ce qui précède et ce qui suit ce noyau. On cherche longuement à définir le sophiste, et on aboutit enfin à une définition dont l'énoncé seul peut faire reculer les plus intrépides.

Πολιτικός

Le Politicos roule tout entier sur la définition du politique et de l'art politique. C'est là que se trouve entre autres la fameuse définition de l'homme, qu'il est difficile de prendre au sérieux : "Un bipède sans plumes".

p. 266. D.

Pour dire tout ce que je pense, je trouve ce dialogue un peu creux,[2] et je comprends les scrupules des critiques qui se refusent à reconnaître la main de Platon dans le Politicos, ainsi que dans le Sophiste. Mais ~~il faut~~ Aristote semble connaître ces deux dialogues et s'y référer[1]. Il faut

---

1) Voy. Zeller II, p. 399 sqq.

2) La partie la plus intéressante est certainement le mythe 268 E sqq. sur les révolutions cosmiques, les grands cataclysmes, et l'histoire plusieurs fois recommencée de l'humanité. Platon y revient dans les Lois IV, 713 C.

dire que l'art de bien définir est la pierre angulaire de la dialectique de Platon, et même de toute sa philosophie. En effet, cet art dégage les notions générales, et ces notions sont pour Platon les seules essences réelles.

Les interlocuteurs principaux du Politicos sont : l'étranger d'Elée qui avait dirigé la discussion dans le Sophiste, et un homonyme de Socrate, déjà mentionné dans *Th. 147 D.*
les deux dialogues précédents. Cet *Soph. 218 B.*
autre Socrate est ~~il~~ certainement un personnage réel ? ~~Ne serait ce pas plutot un autre déguisement sous lequel Platon se cacherait Platon lui-même~~ ?

Aristote rappelle dans sa Métaphysique une opinion familière VI, 11, p. 1036 b, 25.
à ~~cet autre~~ ce Σωκράτης ὁ νεώτερος.

388

Plusieurs allusions rattachent le Parménide au Théétète et au Sophiste. Ce dialogue, dont Zénon et Parménide d'un côté, et de l'autre Socrate jeune encore, puis un Athénien du nom d'Aristote, qui fut plus tard un des Trente, sont les interlocuteurs, ce dialogue est un chef d'oeuvre ou, si l'on veut, un tour de force, en fait de dialectique. On y analyse des idées abstraites, et on les tourne et retourne si bien qu'elles finissent par rentrer les unes dans les autres, et que celles qui semblaient le plus opposées, qui le sont en effet, se confondent entre elles. Pour le commun des mortels il est bien difficile de respirer à l'aise dans ce monde peuplé d'abstractions.



38D

A

Education
Platon. Rép. III.

Pour arrondir le sujet, il faudrait y comprendre la fin de II, à partir du ch. XVII : Τίς οὖν ἡ παιδεία;
et retrancher la fin de III à partir du ch. XIX.
Musique et gymnastique. La musique comprend la poésie, les mythes. Critique des poètes : d'abord religion, conception des dieux. Fin de II.

Ensuite, ils amollissent les courages (III comm.). Vérité. Tempérance, discipline etc. À la fin du ch. V, résumé : dieux, démons, héros, Hadès. conduite et justice des hommes.

Ch. VI Après les λόγοι, la λέξις. Il repousse le genre dramatique.

Ch. X. La musique. Les modes. Les rythmes. Les instruments.

Ch. XIII Gymnastique.

À partir du ch. XIX nous passons à une autre matière.



B

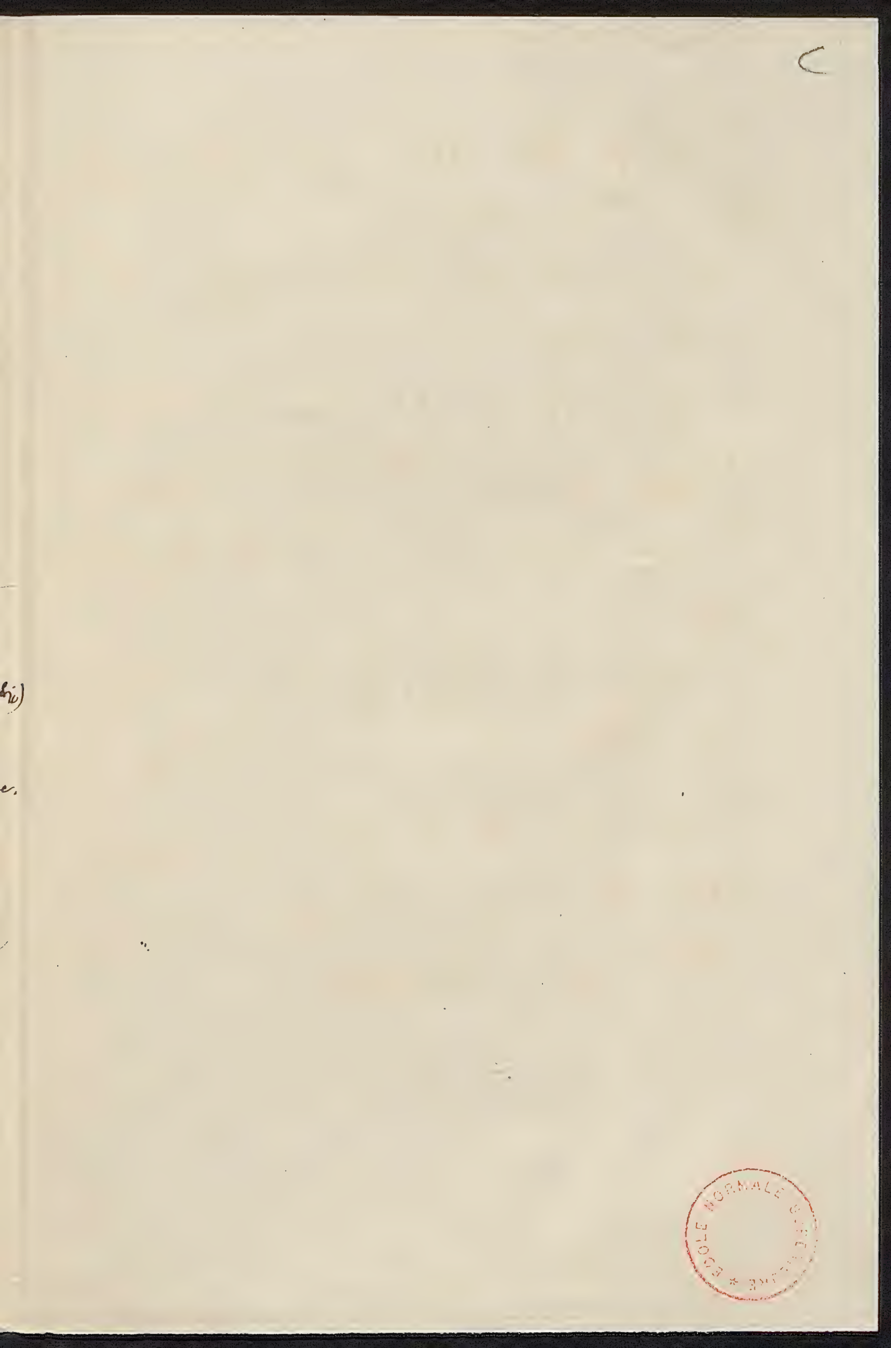
On voit par Platon, par ce qu'il combat, quelle était l'éducation à Athènes.

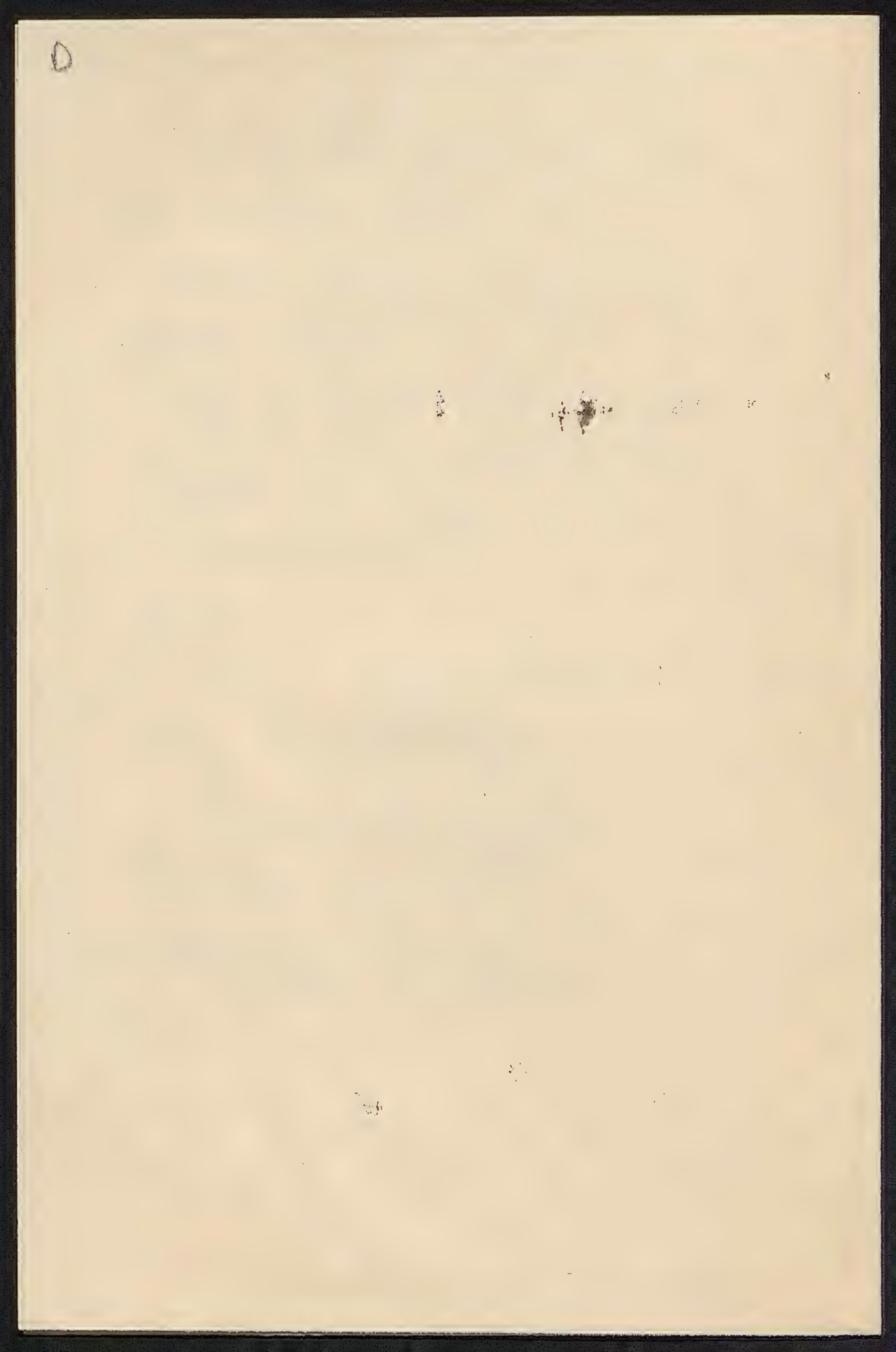
Les poètes éducateurs, enseignent religion et morale. Danger.

Platon est radical. À une époque, où les doctrines philosophiques président à l'éducation de la jeunesse, Plutarque est plus accommodant. Cf. son *De audiendis poetis*.

Musique. Cf. Platon, *Lois* III p. 700 (théatrocratie) VII, p. 800 sqq. Censure des poètes — p. 811 sqq. Musique.

Cf. Aristote, *Polit.* V (vulgo VIII), ch. 5 jusqu'à la fin. Tout le livre V traite de l'éducation; mais la musique est traitée avec le plus de développement.


ECOLE NORMALE



Platon a indiqué lui même par où la République diffère des dialogues qu'il avait publiés auparavant. "Il ne me semble pas juste, dit Glaucon à Socrate, de raisonner sur la doctrine des autres, sans exposer la sienne, quand il y a si longtemps qu'on s'occupe de ces matières." En effet, au lieu de réfuter, de discuter, d'examiner, de réserver les solutions définitives, Platon dit ici son opinion, il construit un système, il dogmatise.

Quel est le sujet de l'ouvrage? L'auteur le désigne lui-même au commencement du Timée comme un entretien sur le Gouvernement de la cité, et il l'a intitulé ~~Polyteia~~ Politeia. Le sous-titre, Sur la Justice, ne tire pas à conséquence, puisque tous ces titres accessoires ont été ajoutés plus tard; cependant il ne laisse pas d'être exact.

Platon

République

1A

VI, p. 506 B: Οὐδὲ γὰρ δίκαιόν μοι ... φαίνεται τὰ τῶν ἄλλων μὲν ἔχειν εἰπεῖν δόγματα, τὰ δ' αὑτοῦ μή, τοσοῦτον χρόνον περὶ ταῦτα πραγματευόμενον.

Λόγοι περὶ πολιτείας

~~π~~

περὶ δικαίου

1B

car au début de l'ouvrage on cherche à définir la notion de Justice. C'est là le point de départ du dialogue, et c'est aussi le point où il aboutit. [Le sujet est-il donc double? Il ne l'est qu'en apparence. La duplicité du sujet, Proclos l'a déjà dit, se ramène à l'unité, car la justice se réalise dans cette association humaine que les anciens appelaient la Cité, et que ~~nous nommons~~ le nom moderne [appelle] l'État. [D'après Platon, la justice est la même dans l'individu et dans la cité. En effet, la cité est construite] à l'instar de l'individu, et l'individu est l'image réduite de la cité.

Πόλις

[ne rend pas tout à fait.

[par lui

Ce n'est pas tout; en disant que ce grand dialogue roule sur la justice et sur la cité parfaite, on n'en a pas marqué toute l'étendue, ni indiqué toutes les questions qui y sont traitées. La notion de Justice amène nécessairement

celle de Vertu, et il est impossible de définir une vertu sans la distinguer des autres. Mais comme la vraie Vertu est ~~appuyée~~ ~~est~~ suivant les Socratiques, ~~sur~~ inséparable de la Science, qui en est le vrai fondement ~~inséparable~~, l'auteur arrive à faire une théorie de la connaissance, depuis la sensation jusqu'aux Idées. Vous trouvez dans cette même oeuvre si compréhensive une théorie du plaisir et la distinction des plaisirs d'ordres divers; vous y trouvez une psychologie, des vues sur la destinée de l'âme et sur la vie future. Le législateur de la cité doit traiter de l'éducation du corps et de celle de l'âme, il doit classer les arts et les sciences et assigner sa place à chacun d'eux. A la Cité parfaite sont opposées les cités imparfaites, à l'idéal rêvé, les réalités historiques. On voit que tous les points de la doctrine platonicienne sont touchés dans la République.

Platon donne ici ce que le Ménon avait préparé.

ἐπιστήμη

Voy. le Théétète

Sujet développé dans le Philèbe.

1D

Il est facile de rattacher tous les autres ouvrages de l'auteur de la République à cet ouvrage capital. Il suffirait à la rigueur de lire la République pour connaitre tout ce qu'il y a d'essentiel dans ~~les ouvrages~~ l'oeuvre de Platon. On peut ajouter que son talent littéraire se révèle aussi tout entier dans ce dialogue, où l'enjouement de la conversation se mêle à la gravité philosophique, où le mythe et la parabole viennent à l'appui de la démonstration rigoureuse et de l'expression directe des conceptions philosophiques, où la critique des institutions existantes et la peinture satirique des cités ~~contemporaines~~ grecques ~~nous repose~~ contraste heureusement avec le rêve de la cité idéale. Ce n'est donc pas trop dire que d'affirmer que tout Platon est dans la République. Quand

Platon — République

il l'écrivait ; il était en possession de son système, en possession aussi de la perfection littéraire. Cet ouvrage appartient donc à la maturité du philosophe et de l'écrivain. ~~Quand~~ Lorsqu' il fait le portrait du tyran, Platon semble dire que ce n'est pas une image en l'air, qu'il en a connu, qu'il a vu de près l'original. Mais nous n'avons pas besoin de cet indice pour affirmer que le dialogue a été rédigé après le premier voyage de Sicile. En déterminer la date avec précision serait une vaine tentative. Son étendue même dit assez que l'auteur dut y travailler assez longtemps.

IX, 577, B. Βούλει οὖν … (que nous parlions [illegible]) προσποιησώμεθα, dit Socrate, ἡμεῖς εἶναι τῶν … ἤδη ἐντυχόντων τοιούτοις.



9 B

La *République* donne une idée si complète de toute l'oeuvre de Platon que, tout en différant essentiellement, nous l'avons dit, des dialogues antérieurs, elle renferme cependant, ~~on peut le dire~~, une partie tout-à-fait semblable à ces dialogues. En effet, dans le 1er livre certaines questions sont posées, discutées, sans être résolues. C'est une introduction toute dramatique et agressive, un petit dialogue qu'on pourrait détacher, et qui, considéré isolément, ressemblerait au Gorgias et même, si l'on veut, au *Protagoras*.

2

Le vieux Képhalos, interrogé sur les avantages que procure la richesse, répond que le plus beau privilège de l'homme riche, c'est de pouvoir réparer ses torts, volontaires ou involontaires, s'acquitter envers les hommes et les dieux, payer enfin à tous ce qu'il leur doit, avant de rendre ses comptes à aux Enfers ~~ces comptes dont parlent~~ et de se présenter devant les juges, dont parlent les traditions mythiques. Cette entrée en matière peut paraître au premier abord un détail secondaire, sans relation avec le fond de l'ouvrage; mais à la fin du dialogue nous retrouvons ~~vons~~ ces mêmes mythes, revus et corrigés par Platon. L'auteur [si nous pouvions l'interroger, dirait sans doute, suivant son habitude,] ~~eût dit~~ que, par un hasard heureux, il se trouve que le début répond à la conclusion et que la conversation revient après maint

détour à son point de départ. Nous lui répondrions que cet apparent hasard cache un art merveilleux. Disons encore que Képhalos, homme vertueux par instinct par habitude, figure heureusement à côté de Thrasymaque, le panégyriste éhonté de l'injustice, et à côté du type de ce virtuose d'injustice qui sera peint par Adimante. A tous, aux scélérats comme à l'honnête Képhalos, est opposé l'homme parfait, celui qui est vertueux par science.

Le vieillard ne reste pas longtemps en scène, les longs raisonnements subtils ne sont pas son fait; il part pour offrir un sacrifice, laissant, comme il dit, Polémarque, son fils aîné, (c'est le frère de Lysias) héritier de la conversation philosophique. Celle-ci roule sur la question de savoir en quoi consiste

Platon

République

A

la Justice : Est ce rendre à chacun ce qui lui est dû, ou est-ce autre chose ? On essaye de plusieurs définitions, quand Thrasymaque, fameux sophiste-rhéteur de ce temps, se mêle à la conversation. Allons au fond des choses, dit-il, sans nous payer de mots creux et de phrases sonores. La Justice est un bien, sans doute, (mais) elle l'est, non pour celui qui la cultive, mais pour l'homme fort et injuste, pour le ~~autres~~ maître qui profite de la niaiserie des faibles, des esprits soumis à l'idée conventionnelle de justice. Le bien, le bonheur, est dans l'injustice. — Faut il donc se faire, voleur, brigand ? Non, sans doute ; les petits scélérats sont châtiés et mal famés ; l'homme de coeur et de sens s'élèvera à la scélératesse accomplie, il aspirera à être maître absolu ~~tyran~~, c'est le tyran que tout le monde proclame heureux, et qui l'est, en effet. — Vers la fin de l'ouvrage, la

p. 343 C : Ἡ μὲν δικαιοσύνη ἀλλότριον ἀγαθὸν τῷ ὄντι, τοῦ κρείττονος καὶ ἄρχοντος ξυμφέρον, οἰκεία δὲ τοῦ πειθομένου τε καὶ ὑπηρετοῦντος βλάβη. Ἡ δὲ ἀδικία τοὐναντίον· καὶ ἄρχει τῶν ὡς ἀληθῶς εὐηθικῶν καὶ δικαίων, οἱ δ᾽ ἀρχόμενοι ποιοῦσι τὸ ἐκείνου ξυμφέρον κρείττονος ὄντος.

IX cat.

9B

peinture du tyran, le plus malheureux des hommes, répondra à cette assertion révoltante.
Thrasymaque est arrogant, dédaigneux, il prend en pitié la simplicité de Socrate, il est, comme Calliclès dans le Gorgias, un de ces esprits forts qui se sont mis au dessus de ce qu'ils appellent les vains mots de morale et de vertu. La conversation entre lui et Socrate aboutit à un résultat négatif, et on a dans ce premier livre l'équivalent d'un de ces dialogues élémentaires qui ne donnent point de solution. Mais ici nous n'avons à faire qu'à une introduction, un préambule; Platon lui-même le fait remarquer au commencement du 2ième livre. ~~La convers~~

ὥστε μοι νυνὶ γέγονεν ἐκ τοῦ διαλόγου μηδὲν εἰδέναι.

τὸ δ᾽ ἦν ἄρα, ὡς ἔοικεν, προοίμιον.

Socrate continue de discuter la question soulevée, avec les frères de Platon, Glaucon et Adimante, et elle est posée tout d'abord avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. Il ne s'agit pas de démontrer que la justice est un bien par ses conséquences, par les fruits qu'elle porte, la récompense qu'elle vaut à celui qui la pratique, il faut établir qu'elle est un bien par elle même. Glaucon dépouille le juste de tous les avantages accidentels, non inhérents à la justice elle même. L'homme juste passera pour un scélérat, sera fouetté, torturé, mis aux fers, aura les yeux brûlés, enfin, après avoir souffert mille maux, il mourra sur la croix, disons sur le pal, ce sera, je crois, plus exact. ἀνασχινδυλευθήσεται 362 A.
Glaucon confère, au contraire, à l'injuste tous les avantages qu'il a refusés à



3

οὐ δοκεῖν ~~εἶναι~~ ἄδικον ἀλλ' εἶναι ἐθέλειν (ib.)

l'homme juste. Il conçoit un ~~idéal~~ virtuose d'injustice, un scélérat accompli, qui a pour principe, à la différence de l'Amphiaraos d'Eschyle, de vouloir être injuste, sans le paraître. Hypocrite consommé, il saura couvrir sa scélératesse des apparences de la vertu; il arrivera ainsi à la richesse, aux honneurs, à la puissance, aura le moyen de faire du bien à ses amis, d'honorer les dieux par des fêtes, des offrandes somptueuses; il passera pour le mortel le plus libéral et le plus religieux. ~~S'il est vrai que la justice est un bien par elle même, il faudra prouver que,~~ De ces deux hommes, ~~l'heureux c'est le premier, le second le~~ le malheureux n'est-il pas évidemment le premier et l'heureux le second? Voilà ce que disent les détracteurs de la justice,

et ~~Adimante~~ Glaucon, se faisant l'avocat du diable, a présenté leur thèse avec une vigueur extraordinaire.

Platon République

Réfutez cette thèse, prouvez le contraire ; autrement, vous n'aurez rien prouvé.

6 4A

Adimante se fait l'interprète des faux prôneurs de la justice. Ceux-là assurent que la justice donne les biens de ce monde et aussi de l'autre monde ; ~~et~~ cependant, à leurs yeux, la justice n'est ~~donne~~ pas un bien en elle-même ; elle est au contraire une gêne très dure pour ceux qui la pratiquent. Ils pensent au fond du coeur qu'il serait plus agréable d'arriver aux biens de ce monde sans s'astreindre à la vertu. Quant aux biens de l'autre monde, ~~on sait qu'~~ il y a moyen ~~ils sont vendus~~ d'y arriver sans contraindre ses convoitises : ~~de prix d'argent pour~~ les Orphéotélestes.

Charlatans, entrepreneurs de rites expiatoires, vous enseignent comment on peut ~~les~~ obtenir (la félicité dans l'autre monde) par des lustrations et des sacrifices.

~~Ces gens~~ Les faux amants de la vertu ont donc beau proclamer ~~t~~ que la justice, ~~la vertu, sont~~ est une ~~de~~ belle chose ; ~~mais~~ comme

4B

leurs opinions soi-disant honnêtes ne reposent sur aucun principe solide, ils glissent facilement dans la même immoralité que les Thrasymaque et les Calliclès étalent avec une franche hardiesse.

Voilà donc les opinions à réfuter.

Il y a là comme une seconde introduction, et c'est seulement à II, ch. X p. 367 D, que commence l'exposition de la doctrine du philosophe. [Ici devait commencer l. III.] La justice est la même dans l'individu et dans la cité, mais elle est plus facile à saisir dans cette dernière, qui est comme une image agrandie de l'individu. Voilà pourquoi Platon ~~commence son~~ trace d'abord l'image de la cité parfaite, son origine, son histoire, son

organisation. Il arrive ensuite, dans les livres VI et VII, à l'homme parfait. L'histoire des déchéances est exposée dans les deux livres suivants, ~~VIII et IX~~. ~~Les états successifs de dépravation, soit des cités, soit des hommes, y sont mis. Nous descendons par degré l'échelle des dépravations, et toujours les cités~~ Nous descendons par degrés l'échelle des dépravations et toujours les cités et les hommes sont mis en parallèle. Enfin dans le dernier livre, après avoir donné des explications supplémentaires sur quelques questions, Platon établit l'immortalité de l'âme, et ~~faite~~, en se servant du langage mythique le tableau de la vie future.

La cité se compose de trois éléments. En suivant l'histoire de la cité depuis son origine jusqu'à son achèvement, nous voyons se former ~~successivement~~

4D

ces trois éléments, d'abord le plus grossier ensuite les plus nobles, les plus affinés. Une société naissante doit satisfaire avant tout les besoins matériels; il faut tâcher de vivre avant de chercher à bien vivre. Elle se composera d'ouvriers, ~~R~~ appprochés les uns des autres, les hommes comprennent ~~qu~~ l'avantage de la division du travail: ~~A~~u lieu de procurer lui-même, tant bien que mal, tout ce qui est nécessaire à la famille, chacun s'appliquera à un métier spécial. Bientôt, avec le superflu, viendra le bien-être; la cité s'étendra et les citoyens se verront obligés de défendre les biens acquis. A ce moment se formera le second élément; les

défenseurs de la cité, les guerriers*, natures plus nobles que les ouvriers; (dans l'intérêt public, ils ~~faudra qu'ils soient~~ doivent être) ardents à la guerre, doux en temps de paix. Pour développer en eux ces deux qualités difficiles à concilier, il leur faudra une éducation spéciale. La gymnastique d'un côté, la musique de l'autre, leur donneront cette double aptitude. Enfin, parmi ces défenseurs de la cité, émergeront des natures d'élite(, On les reconnaîtra facilement, et quand ces hommes privilégiés auront fait leurs preuves, arrivés à un age plus avancé, ils dirigeront l'État, ils en seront les chefs et les gardiens(. Il n'y en aura qu'un petit nombre, il pourra n'y en avoir qu'un seul; mais, un ou plusieurs, ils auront la direction suprême

Platon

République

* φύλακες, ἐπίκουροι

(φύλακες τέλειοι, ~~ἄρχοντες~~.

(ἄρχοντες

5p

C'est en eux que s'achève la construction de l'État ; ils sont la clef de voute de cet édifice, la tete de ce grand corps. La tete est petite, mais elle est ce qu'il y a de plus noble. Plus on descend, plus la base de la construction s'élargit ; l'ordre des travailleurs est le plus nombreux, mais il est aussi le plus vil. C'est Platon qui parle.

La division de la cité répond à la division de l'ame, laquelle se compose aussi de trois parties. Platon distingue, on le sait, les appétits grossiers et sensuels ; les passions nobles, c'est-à-dire le courage, l'ambition ; et enfin l'intelligence, la raison. Ces trois parties de l'âme, tout en ayant un certain rapport avec les trois facultés que nous avons l'habitude de distinguer aujourd'hui, la sensibilité,

τὸ ἐπιθυμητικόν.

τὸ θυμοειδές, ὁ θυμός.

τὸ λογιστικόν, ὁ λόγος, ὁ νοῦς.

la volonté et l'intelligence, ne se confondent cependant pas avec elles. On remarquera facilement les différences qui séparent les deux psychologies. Platon se sert de plusieurs allégories pour peindre ces trois parties de l'âme. Dans le *Phèdre*, il les présente comme deux coursiers de race différente, gouvernés par un conducteur ; dans la *République*, il réunit trois êtres, un homme, un lion et une bête multiple, mobile, polycéphale, monstrueuse, sous une seule enveloppe, qui est celle d'un être humain. Le *Timée* loge les trois parties de l'âme dans trois parties du corps, la tête, la poitrine et le ventre.

IX, ch. 12



5 D

La cité parfaite doit posséder les quatre vertus cardinales qui font l'homme parfait, p. 427 D. sqq. sagesse, courage, tempérance, justice.

σοφή — La cité sera sage, non par la connaissance que peuvent posséder les charpentiers, les forgerons, les agriculteurs, mais par σοφοί — la sagesse des directeurs, des "gardiens consommés" qui veillent sur elle. C'est la sagesse d'un très petit nombre qui constitue la sagesse de la cité tout entière".

ἀνδρεία — La cité sera courageuse par le courage de ses défenseurs. Cette vertu consiste dans δόξα (la science ἐπιστήμη est réservée aux phil. directeurs) περὶ τῶν δεινῶν καὶ μή. — une opinion juste au sujet de ce qui est à craindre et de ce qui ne l'est pas, opinion qui, grâce à l'éducation prescrite par le législateur, a pénétré les âmes au point de résister à la douleur, au plaisir, aux passions, aux terreurs, opinion

persistante, comme la couleur des draps qui ont été teints en laine[1].

Platon

République

[Mais la classe ouvrière sera-t-elle tout à fait dépourvue de vertu?]

6A

δευσοποιὸν γίγνεται τὸ βαφέν (IV, 429 E)

[La cité sera tempérante (σώφρων), si elle sait se contenir, être maîtresse d'elle même, c'est-à-dire si les éléments inférieurs se subordonnent aux éléments supérieurs. Cette vertu résidera donc dans la classe ouvrière, mais non exclusivement. Elle est l'accord répandu dans toute la cité, accord des gouvernants et des gouvernés, au sujet de la prééminence et de la subordination nécessaires et salutaires.

La justice consiste à ce que chacun fasse ce qu'il lui appartient de faire; l'injustice, c'est de vouloir s'occuper de ce qui ne vous regarde pas. La justice de la cité consiste donc à ce que les trois classes se tiennent chacune dans sa sphère, ce que Platon désigne

δικαιοσύνη

τὰ αὑτοῦ πράττειν

πολυπραγμοσύνη.

---

1) Si ces opinions dont l'âme est imprégnée suffisent pour déterminer la conduite de l'homme, à plus forte raison la science dont le sage est pénétré ne lui permettra-t-elle pas ~~d'agir~~ de s'écarter des principes dont il a reconnu la justesse: connaître la vertu, c'est donc être vertueux

οἰκειοπραγία χρηματιστικοῦ, ἐπικουρικοῦ, φυλακικοῦ γένους.

par un mot composé, aussi clair qu'expressif, qu'il semble avoir formé lui-même. &

Voyons maintenant les quatre vertus dans l'individu. Nous trouverons une analogie parfaite. [La sagesse est réservée à la partie raisonnable de l'âme, celle qui doit diriger, commander.

σοφία

Le courage appartient au θυμοειδές, cette partie de l'âme doit obéir à la partie supérieure, et s'en faire l'auxiliaire contre la partie inférieure ; le coeur doit s'allier à la tête contre le ventre. Il doit, au milieu des douleurs et des plaisirs, persister dans les prescriptions de la raison au sujet de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il ne faut pas craindre. L'homme est ἀνδρεῖος, ὅταν αὐτοῦ τὸ θυμοειδὲς διασῴζῃ διά τε λυπῶν καὶ ἡδονῶν τὸ ὑπὸ τοῦ λόγου παραγγελθὲν δεινόν τε καὶ μή (IV, 442 C).

La tempérance est l'amitié et l'accord des trois parties de l'âme ; celle qui commande et les deux qui obéissent étant également pénétrées de la nécessité de cette subordination. σωφροσύνη συμφωνία

Enfin la justice de l'âme consiste en ce que chacune des trois parties dont elle se compose fasse ce qu'il lui appartient de faire. Alors l'homme ne commettra aucun des actes qui sont jugés injustes et criminels. Ainsi la justice suppose et embrasse les autres vertus. δικαιοσύνη

Toutes les vertus sont ramenées à une harmonie intérieure. Elles se manifestent, il est vrai, dans les rapports de l'homme avec ses semblables, par des actes de courage, de justice, de tempérance ; mais là n'est pas leur source, ni leur nature ; elles sont essentiellement dans la constitution harmonieuse de l'individu

Dans son exposition, Platon commence par la cité, pour arriver ensuite à l'âme, qui est une cité au petit pied; mais le travail de son esprit a dû suivre ce semble, une marche inverse. La constitution de l'homme, la hiérarchie de ses facultés, durent servir de modèle à la constitution de la cité et à la hiérarchie que le philosophe y établit. Il a organisé sa cité sur le modèle de l'âme, il a voulu que son oeuvre fût une image de l'oeuvre divine, afin que cette ressemblance garantît la justesse de ses conceptions. —

La justice suppose les trois autres vertus; elle n'est pas sans elles, Elle les enferme elle est donc la vertu par excellence, c'est dans la justice que consiste à proprement dire la

Platon
Xenophon
République
7 A

santé de l'âme et aussi la santé de la cité. Il est triste d'avoir à rétablir ~~cette~~ la santé, de recourir aux médecins et à leurs traitements, aux juges et aux châtiments qu'ils infligent pour remédier aux troubles de l'ordre physique et de l'ordre moral : on se souvient que déjà dans le *Gorgias* la justice avait été considérée comme le pendant de la médecine. Mais, de même que l'hygiène physique rend la médecine inutile, l'hygiène morale, fruit des bonnes mœurs et des bonnes lois, réduit à un minimum l'intervention des juges dans la société parfaite. Cependant il n'est pas besoin dans cette société de lois écrites, il suffit des sages (σοφοί) qui la dirigent pour y maintenir

70

l'hygiène, ils sont la tête et la raison de la cité, ils en sont la loi vivante.
Telle était aussi l'idée que Xénophon donnait du souverain dans sa Cyropédie.

Afin de maintenir l'harmonie dans cette ville idéale, d'assurer l'obéissance volontaire des uns, la douceur du commandement chez les autres, Platon ne recule pas devant une fiction mensongère, mais salutaire. Il faudrait, dit-il, persuader aux citoyens qu'ils sont tous sortis des entrailles de la terre, comme les hommes semés par Cadmus, et qu'étant enfants de la même

III, p. 414 mère, une affection toute fraternelle doit les unir. Cependant ils diffèrent aussi essentiellement; car Dieu mêla à

de l'or à la nature des uns ; à celle des autres, soit de l'argent, soit du fer. Cette ~~supériorité~~ fiction donne aux gouvernants une supériorité réelle, incontestable, qui fait plus facilement accepter leur autorité aux classes inférieures. D'après le *Politicos*, les hommes étaient, à l'âge d'or, gouvernés par les dieux, êtres au dessus des mortels, autant que les bergers sont au dessus de leurs troupeaux. Ici Platon se rapproche autant que possible de ce mythe ; mais, comme après tout, cette supériorité originaire n'est qu'une fiction, et que la naissance ne constitue qu'une certaine présomption, sans garantir absolument que les enfants ne dégénéreront jamais de la

II, ch. 21, p. 414

Fraternité et [illegible] Diversité originelle ; [illegible] fraternité ~~sans~~ égalité, et [illegible] le [illegible] [illegible] sans liberté.

7D

vertu de leurs pères, Platon veut que les directeurs décident en dernière instance de la classe à laquelle appartiendra chaque citoyen. Ils sont les censeurs de la cité.

Plus on monte dans cette société, plus on trouve | d'union, de dévouement à la communauté, d'absence d'égoïsme. Les travailleurs possèdent chacun un bien, une fortune, qui lui est propre. Le législateur cherchera seulement à empêcher qu'il n'y ait de trop grandes différences entre ces fortunes, de même qu'il empêchera la trop grande extension de l'État. | Pour être uni, il faut il faut qu'il soit limité et pauvre; voilà où sera sa force; voilà ce qui le protégera contre les divisions multiples des États ordinaires.

| non seulement d'intelligence, mais aussi

| Aux yeux des Grecs, il n'y a de parfait que ce qui est limité. De même qu'un État ne doit pas être trop vaste, une œuvre d'art, pour être belle, ~~doit~~ ne doit pas être colossale, immense; et si l'univers est beau, est un κόσμος, c'est qu'il n'est pas infini. L'immensité n'est pas de leur goût d'artiste. L'ἄπειρον est au-dessous de τὸ πεπερασμένον.

Les travailleurs auront aussi chacun femme et enfants ; ils sont en quelque sorte condamnés à la propriété et à la famille, modes d'existence inférieurs, dont les gardiens de la cité se trouvent affranchis. Sans propriété individuelle, sans profession lucrative, nourris par le travail de la classe inférieure, ils peuvent s'adonner tout entiers aux nobles exercices qui, en les perfectionnant eux-mêmes, en font les défenseurs et les gardiens de la communauté. On se souvient ici du sage Pheraulas, de la Cyropédie, qui fait don de toute sa fortune à un homme sûr, à charge de fournir à sa subsistance. Ce qui achève de cimenter l'union de tous les membres de la classe supérieure,

Platon
République

égoïstes,

c'est qu'ils n'ont pas non plus de famille et que tout est commun entre eux, comme il convient entre amis. [7]

Κοινὰ τὰ τῶν φίλων

et cependant Platon, nous dit Xénophon, les mœurs ne seront pas dissolues.

La cité est une grande maison d'éducation.

La plus grande préoccupation du législateur c'est de former par l'éducation de bons citoyens. Quant aux travailleurs, Platon ne daigne guère s'occuper d'eux. [Ce qui fait qu'il ne les gêne pas trop par ces règlements.] Ces malheureux ~~ont~~ semblent avoir, outre la propriété et la famille, la liberté de se mouvoir et de s'instruire à leur guise. Les classes supérieures seules ont le privilège d'être maintenues pendant toute leur vie dans les liens d'une discipline ~~rigoureuse~~ implacable. Pour elles l'éducation commence en quelque sorte avant la naissance de l'individu. La procréation d'hommes d'élite est

Ce communisme implique dans cette classe supérieure l'égalité de tous, et l'égalité embrasse les deux sexes. Les hommes n'ont aucune prérogative, aucun droit, aucun devoir, aucune occupation qu'ils ne partagent avec les femmes. Comme eux, les femmes porteront les armes, concourront à la défense du pays, pourront même s'élever au rang des directeurs suprêmes de l'État. C'est assez dire qu'elles jouiront de la même éducation que les hommes. Platon est de l'école de Socrate : il s'honore, lui aussi, en combattant le préjugé de l'infériorité des femmes, en affranchissant ces opprimées. Mais, dans son noble zèle, il dépasse les limites du possible ; Xénophon est plus pratique, Aristote sera plus ~~centré~~ judicieux.

8

la grande ~~préoccupation du législateur~~ problème à résoudre, et le pivot de ce gouvernement [qui ne subsiste, ne vit, que par les philosophes qui sont à la tête]. Aussi les unions ne sont elles pas abandonnées aux convenances, aux intérêts, aux caprices individuels ; les hommes éclairés qui président à la cité, qui en sont la providence, unissent les couples de manière à assurer à l'État une postérité forte et généreuse, ni insuffisante, ni trop nombreuse ; ils en règlent la quantité, comme la qualité. Mais les choses se passent solennellement : il y aura des fêtes, des cérémonies, des chants : la communauté ne sera pas une promiscuité. Rien n'est donné à la passion, tout à l'intérêt public. Cependant, Platon sent ~~voit~~ ce qu'il y a d'excessif et d'odieux dans ce droit confié à quelques hommes de régler les unions : il fait donc entrer [non sans une certaine honte] une seconde fois le mensonge salutaire dans les rouages de la cité. Les hommes et les femmes seront appariés par le sort, en apparence : « il faudra établir, ce semble, un tirage au sort ingénieux ». Κομψόν est un euphémisme, pour couvrir cette comédie officielle.

V. p. 460 E

κλῆροι δή τινες ποιητέοι κομψοί

Les produits de ces unions sagement réglementées seront ~~élevés~~ [enlevés à leurs parents ~~mères~~, et ~~en commun~~, élevés en commun,] à part des autres, comme l'élite des enfants, l'espoir de la cité. Ainsi il arrivera que, non seulement les pères, mais les mères (ce qui est chose bien plus difficile) ne connaîtront leurs enfants, ne sauront, en donnant le sein à un nourrisson, de qui il est né. Les noms de père, de mère, de fils, de fille, seront donnés indistinctement par tous les hommes et toutes les femmes d'un certain âge à ceux d'un autre âge. La cité sera une grande famille, où règnera la concorde, l'harmonie la plus parfaite.

L'éducation des enfants se fait, d'après la coutume des Hellènes, par la musique et la gymnastique ; seulement Platon corrige ce qui lui semble défectueux et dangereux dans la pratique commune. Il n'admet ni tous les modes musicaux, ni tous les rhythmes, ni tous les instruments. [Il n'admet qu'une musique forte et simple : cithare et chant [illegible] à l'unisson ; point d'instruments polycordes, point de flûtes, point d'air de théâtre. De même pour les poètes.] Il critique les poètes nationaux, leurs mythes peu

9

Platon
République

dignes de la majesté divine, leurs récits qui glorifient l'indiscipline d'un Achille, leurs peintures (touchantes ou séduisantes) qui émoussent le courage, brisent la fermeté de l'âme, allument ~~les~~ passions. Homère est couronné de fleurs, mais exilé de la cité modèle. L'État veillera sur les musiciens et les poètes, aucune de leurs oeuvres n'est autorisée, si elle n'a reçu l'approbation des magistrats, l'estampille ~~de~~ publique. La gymnastique est également réformée : on ne tolérera pas les abus de l'athlétisme, qui ~~développe certains~~ s'adonne exclusivement à certains exercices aux dépens du développement harmonieux de la force et de la souplesse du corps tout entier.

Le philosophe ne recule, on le voit, devant aucune des conséquences de sa théorie. Pour arriver à l'harmonie parfaite, pour faire en sorte que tous les citoyens aient (mêmes pensées, mêmes sentiments, mêmes intérêts), il étouffe la liberté individuelle, il fait violence à la nature. Tout est réglementé dans sa cité ; arts, poésie, musique, danses, sont ~~soumis à une~~ surveillés par censure rigoureuse, conformés à un étalon officiel. L'amour des deux

sexes, l'amour, l'allaitement des enfants, les contes des nourrices, l'éducation de la jeunesse, la vie journalière des citoyens, tout est soumis à un despotisme exercé au nom de la raison. Les directeurs sont la loi vivante de l'État, omnipotents jusque dans les menus détails de l'existence. ~~Et le~~ Qui pourrait s'en plaindre ? Les directeurs sont parfaits, impeccables, ex constructione.

La cité ne vit vraiment que grâce à ces directeurs, ou à ce directeur : car il pourra n'y en avoir qu'un seul. Il est l'âme, disons mieux, l'intelligence de l'État. La science et la vertu, toutes les sciences et toutes les vertus, les qualités austères et aimables se réunissent en lui ~~et~~, se pénètrent, en font la créature la plus rare. Il ne faut pas le confondre avec les faux sages, les faux politiques, qui lui font tort dans l'opinion, et que Platon ne cesse de combattre. Mais où trouver ce phénix ? L'homme parfait n'est-il pas un rêve aussi chimérique que la cité parfaite à laquelle il répond ?

Non. Il est difficile, sans doute, mais il n'est pas impossible ~~que que~~, ~~par une faveur spéciale des circonstances,~~ ~~cet homme se rencontre dans~~ qu'un tel homme naisse, ~~et~~ qu'il ~~se~~ développe sa nature d'élite (au sein ~~de même~~) de la société imparfaite, ~~telle que~~ où nous vivons actuellement, et que, par une faveur spéciale des circonstances, il parvienne à ~~fonder~~ réaliser la Cité faite à son image. Le grand point acquis, la Cité parfaite une fois fondée, des hommes pareils au fondateur, des philosophes chefs naturels de l'Etat, naîtront et seront perfectionnés ~~par l'éducation~~, non plus par un heureux hasard, mais régulièrement et de manière à assurer la permanence des institutions. En effet, cette Cité offrira au sage un milieu bien plus favorable que le monde actuel pour arriver à tout son épanouissement : il sortira de ses contemplations solitaires, il agira pour une communauté digne de lui. La Cité garantira la procréation et l'éducation de ces natures privilégiées, à la fois vrais philosophes et vrais politiques.



Leur éducation ne s'arrêtera pas au même point que l'éducation des guerriers.

Quant aux défenseurs, φύλακες, ~~à ce~~ aux hommes de la classe des guerriers, il faudra, sans doute, qu'ils soient vertueux, mais ~~il suffira que~~ leur vertu ~~repose~~ n'a besoin d'autre fondement que les opinions justes qu'on leur aura inculquées. Les gouvernants seuls seront vertueux par science. Platon revient ~~reprend~~ ici ~~la~~ sur la distinction entre δόξα et ἐπιστήμη, exposée dans le *Ménon* et le *Théétète*.

~~L'éducation~~ Afin de parvenir à cette vertu éclairée, il faudra une longue éducation spéciale. La gymnastique et la musique des guerriers n'y suffisent pas, encore moins l'apprentissage des ouvriers. Il y faut une science à la fois utile à l'art militaire et aux métiers divers, et, en même temps, propre ~~aux~~ à préparer aux plus hautes spéculations. Cette science est celle des mathématiques. Platon passe ici en revue l'arithmétique, la géométrie plane, la stéréométrie (qui est, dit-il, encore à constituer), l'astronomie, la théorie de la musique, et il indique le lien qui unit ces disciplines.

L'étude des mathématiques précède la Dialectique, qui est le couronnement des études, θριγκὸς μαθημάτων. Pour Platon

Platon
République

10 A

les nombres ne sont pas, comme pour les Pythagoriciens, l'essence même des choses : il les place cependant très haut. Comme dans le monde sensible on voit à côté des objets leurs ombres et, en général, leurs ~~idées~~ images ; de même, dans le monde supérieur, ~~il existe~~ à côté des vraies réalités, les Idées pures, il existe des images des Idées, les Nombres, qui font l'objet des mathématiques.

Les ἰδέαι ou εἴδη ne sont autre chose que les <u>espèces</u>, <u>species</u>. L'individu périt, l'espèce subsiste ; il y a des myriades d'hommes, l'espèce humaine est une ; chaque homme est un exemplaire, une image + matérielle et imparfaite de l'espèce, modèle immatériel, que les yeux n'ont pas vu, que l'intelligence seule saisit. Ainsi de tous les animaux, de toutes les plantes, de toutes les espèces naturelles. ~~Mais~~ L'espèce, l'idée, est ~~ce qu'il~~ seule intelligible, éternelle, réelle ; les ~~êtres~~ individus périssables n'ont une certaine existence que par leur participation à l'Idée ~~aux idées~~. L'école de Platon, et peut-être le philosophe lui-même vers la fin de sa vie, n'admettaient pas d'autres Idées ~~substantielles~~ que les espèces naturelles. Mais dans ses dialogues, et dans la <u>Rép.</u> même[1], Platon ~~admet de~~ parle de l'idée de la table, de la chaise, des objets artificiels ; la justice, la vertu, les notions abstraites, sont (pour lui) des idées substantielles, des essences ; de même les notions relatives, comme le grand et le petit.[2] En cela, Platon n'est pas conséquent avec lui-même.

2) Voyez Zeller, II, p. 587.

1). <u>Rép.</u> X, p. 596 sq. Si les ~~choses~~ espèces artificielles sont expressément assimilées aux espèces naturelles. 597 B : Τριτταί τινες κλῖναι... μία μὲν ἡ ἐν <u>τῇ φύσει</u> οὖσα, ἣν φαῖμεν ἄν, ὡς ἐγῷμαι, θεὸν ἐργάσασθαι.

10B

En procédant par voie d'abstraction, en ôtant successivement toutes les déterminations, on arrive enfin à la notion nue de l'Etre, τὸ ὄν. Platon toutefois ne s'y arrête pas. Au delà de l'Etre, il ~~aperçoit~~ découvre ce qui motive toute existence, ce qui est le but, la raison et la cause de tout, c-à-d. le Bien, τὸ ἀγαθόν. Le Bien est le Soleil du monde intelligible. Le Soleil fait voir ~~les objets~~ ~~objets sensibles~~ à nos yeux les choses sensibles, et de plus il les enfante et les conserve. C'est ainsi que le Bien donne ~~à toutes les~~, dans le monde intelligible, à toutes les essences ~~qui y est~~ non seulement la lumière qui les rend visibles à l'esprit, mais aussi l'existence. R. 509 B:

Τὸν ἥλιον τοῖς ὁρωμένοις οὐ μόνον, οἶμαι, τὴν τοῦ ὁρᾶσθαι δύναμιν παρέχειν φήσεις, ἀλλὰ καὶ τὴν γένεσιν καὶ αὔξην καὶ τροφήν, οὐ γένεσιν αὐτὸν ὄντα... Καὶ τοῖς γιγνωσκομένοις τοίνυν μὴ μόνον τὸ γιγνώσκεσθαι φάναι ὑπὸ τοῦ ἀγαθοῦ παρεῖναι, ἀλλὰ καὶ τὸ εἶναί τε καὶ τὴν οὐσίαν ὑπ' ἐκείνου αὐτοῖς παρεῖναι, οὐκ
VI, 509 B οὐσίας ὄντος ~~ἀλλὰ~~ τοῦ ἀγαθοῦ, ἀλλ' ἔτι ἐπέκεινα τῆς οὐσίας πρεσβείᾳ καὶ δυνάμει ὑπερέχοντος.

La cause finale est la cause première : elle est la raison de ce qui existe, doublement, la raison (cause) qui produit ce qui existe, la raison qui le fait comprendre. L'existence du monde ne se comprendrait pas s'il n'était pas fait pour réaliser le Bien ; et c'est ce but, cette intention, qui a présidé à l'organisation du monde, qui est la cause de son existence.

Platon indique ici ce qu'il a dû développer dans les conférences περὶ τοῦ ἀγαθοῦ, dont parle Aristote. C'est à ces hautes spéculations que le philosophe destiné à gouverner la Cité parfaite se consacrera dans la force de l'âge, de 30 à 35 ans. Par la rigueur subtile du raisonnement, sur les ailes de l'amour philosophique, il s'élèvera aux essences intelligibles et jusqu'à l'Idée du Bien, source de tout être, de toute intelligence, de toute lumière.

C'est à regret qu'il descendra de ces hauteurs, pour s'occuper d'affaires. Il a vu la pure lumière, il faudra le forcer à rentrer dans la Caverne, où les hommes passent leur vie à contempler des



ombres. Mais le service de la Cité le réclame : il s'y donnera de 35 à 50 ans ; passé ce dernier âge, il pourra s'adonner tour à tour à la vie pratique et à la vie spéculative. Ce dévouement vaudra aux hommes d'État philosophes les honneurs de l'apothéose.

On peut demander si les citoyens de cette communauté, si étroitement réglée, même les citoyens privilégiés, seront vraiment heureux. La réponse sera, que le législateur recherche le bonheur de la Cité, lequel garantit celui des citoyens. Le renoncement est comme une prime d'assurance à payer.

Ainsi se trouve réalisé ce qu'annonçait le <u>Gorgias</u>, l'établissement dans ce monde d'une Cité qui n'est pas de ce monde. Construite d'après les symétries les plus savantes, elle est une oeuvre d'art parfaite, à laquelle il ne manque que ce qui manquait à la jument de Roland — la vie.

Platon
République

11A

La conception ~~d'une cité~~ d'un rêve à la fois si haut et si étrange fait honneur au noble cœur de Platon. Le spectacle des déchirements de la Grèce l'avait profondément navré, la cupidité, la sensualité, la sottise des hommes le remplissaient de dégoût et de pitié. Comment faire que le détachement de ce que le vulgaire considère comme des biens, le dévouement au souverain Bien qu'il adorait, dont il entrevoyait la splendeur, régnât dans ce monde? Il n'en désespérait pas absolument. Il consacra à cette espérance son œuvre capitale, et il fit bien voir par là que ses spéculations les plus ardues avaient pour dernier objet le perfectionnement moral : s'il a soif de connaître le vrai, c'est pour devenir meilleur, pour bien agir, la science pour lui est la mère de la vertu, disons même, elle est la vertu. La République n'est autre chose qu'une société organisée de manière à faire naître la bonheur de tous de l'absence de tout égoïsme.

11B

Platon ne vivait pas en étranger dans la Grèce ; en philosophe ~~dont les yeux~~ absorbé dans la contemplation du monde idéal, il connaissait son pays et son siècle, il ~~savait~~ les avait attentivement étudiés : les livres 8 et 9 de la Rép. l'attestent, et les croquis qu'il y donne des choses réelles, si bien observées, si finement rendues, peuvent plaire aux esprits positifs ~~peu~~ les moins disposés à ~~apprécier~~ goûter les conceptions chimériques du philosophe.

La βασιλεία ou ἀριστοκρατία construite par Platon (il lui donne indifféremment l'un ou l'autre de ces deux noms à sa cité idéale) a beau être parfaite, elle partage le sort de toutes les choses d'ici bas, et finit par se détériorer, après un laps de temps très long, il est vrai. Le nombre qui détermine cette

p. 546 B-C période n'est pas plus clair aujourd'hui que du temps de Cicéron qui déclare quo nihil obscurius. Il est vrai que le commencement du passage en question se comprend très bien ; mais le reste est enveloppé de ténèbres que les efforts des interprètes n'ont servi qu'à rendre plus sensibles 1)

1) Dernier essai. Jean Dupuis, Le nombre géométrique de Platon. (dans l'Annuaire des Ét. Gr. 1884, p. 218.

Laissons les géomètres s'exercer à ce problème. L'intérêt de ces deux livres est dans la filiation des formes de gouvernement que le philosophe définit et décrit en connaissance de cause. Malgré l'exiguïté de leur territoire, l'expérience politique des Grecs était presque aussi riche que la nôtre : tant était grand le nombre des cités qui avaient toutes plus ou moins parcouru le cercle des ~~gouvernem~~ révolutions politiques. Platon, un des premiers, le premier peut-être, essaye de réduire la variété de tous ces faits à ses lignes essentielles, en dégageant ce qu'il y a de commun dans l'histoire des transformations de tous ces petits gouvernements. Après Platon Aristote, puis Polybe entreprirent le même travail, et cependant Cicéron, dans sa Rép., remonte jusqu'à Platon, dont il reproduit les tableaux, souvent textuellement.

(= notre Aristocratie) ἡ Κρητική τε καὶ Λακωνική.

Timocratie (~~Sparte~~) — L'ambitieux. Le θυμοειδές y règne à la place du λο- (λογιστικόν)

Oligarchie — L'avare. ὁ φιλοχρήματος. Τὸ ἐπιθυμητικὸν καὶ χρηματιστικὸν est installé sur le trône (εἰς θρόνον)

Démocratie [Athènes]. Règne de la licence. — Fils prodigue et dissolu d'un père avare. (le ἀκόλαστος, l'intempérant)

Tyrannis — Horreur ~~tsy~~ à l'âme du tyran.

Sorel « Toute la politique des philosophes se ramène à mettre l'omnipotence de l'État au service de l'infaillibilité de la raison, à faire, si l'on veut, de la raison pure une nouvelle raison d'État ».

Platon, République que

Sorel Platon et la R. fr.

p. 107

11'A

« Ici, dit Letrosne, on peut accomplir des réformes qui changent tout l'état du pays en un moment, tandis que chez les Anglais de telles réformes peuvent toujours être entravées par les partis »

« Marchez à la tête des rois de l'Europe » s'écrie Posa (Don Carlos III, x).

Un trait de plume de cette main, et la terre est de nouveau créée !...
Vous aurez rendu votre royaume le plus heureux de tous ; alors votre devoir sera de subjuguer le monde ».

11'B

Platon

En renversant la marche de l'exposition, on expliquerait, je crois, comment Platon est arrivé à composer son rêve. — République.

Je ne crois pas aux fictions pures des poètes (peintres, statuaires) ni aux conceptions a priori (des philosophes). Il y a toujours une réalité qui sert de point de départ. La Républ. idéale est, au fond, la constitution de Sparte, idéalisée, corrigée sur les idées générales de Platon. Voy. VIII, 3 et 4, la description et la critique de la timocratie, tableau des moeurs de Sparte contemporaine.

Les περίοικοι et les ilotes deviennent la classe ouvrière de Platon, composée d'hommes libres, nourriciers et amis de la classe guerrière. Les Spartiates, au-dessus du travail servile, formés par une éducation officielle, laquelle se prolonge bien au delà de l'enfance et de la jeunesse, mangeant, vivant en commun, ayant même une certaine communauté de biens, ce sont les guerriers, les ἐπίκουροι de ~~Plat~~ Platon; mais les guerriers de Platon aiment la musique, les choses de l'esprit, les occupations de la paix autant et plus que la gymnastique et la guerre, et ils ne s'abandonnent pas en cachette aux plaisirs et aux biens interdits par la loi qui règne ostensiblement.

Le couronnement, les dirigeants philosophes, comme le goût attaché aux choses de l'esprit, à la science et vertu, voilà ce qui est de Platon. Encore, ce l'a-t-il, peut-il en avoir trouvé un analogue dans les cités pythagoriciennes.

E. Revillout (Cours de droit égyptien, I (1884), p. 143-9,) croit que Platon, en ajoutant dans sa Rép. un groupe de philosophes à la classe des guerriers, empruntée à Sparte, s'inspira de ce qu'il avait vu en Egypte, un corps de prêtres à la fois savants, politiques, moralistes, penseurs enfin.

Les esprits positifs apprécieront les aperçus des deux côtés, si bien observés, si finement rendus.

18 B

La monarchie, comme la langue dans la fable d'Ésope, est ce qu'il y a de meilleur et de pire.

Le tyran est opposé à l'âme royale et philosophique. Celle-ci seule est heureuse.) La félicité est évaluée par un chiffre, le cube de 9 ; il est 729 fois plus heureux que le tyran. Confirmation (le chiffre est, à ~~peu près~~ [illegible], le double du nombre des jours de l'année. (p. 587 sq.)

Distinction, échelle des plaisirs ~~(p. 587/9)~~ (cf. Philèbe). D'après les 3 parties de l'âme, voilà la partie solide du raisonnement. Voici la chimère.

La thèse que la justice, la vertu, est le vrai bien de l'homme (ainsi que les partisans de la morale indépendante) se trouve ainsi démontrée. Glaucon et Adimante peuvent se tenir pour satisfaits. Platon ne l'est pas tout à fait. Et voilà pourquoi! (p. 588 B

La parabole de la triade de l'âme, ch. XII sq. couronne le livre. Un monstre à vingt têtes diverses, ~~comme la chimère~~ un lion, un homme, dans une enveloppe à figure humaine.

Application curieuse, et qui nous fait sourire, des sciences exactes aux choses de l'ordre moral : les idées mystiques que les Pythagoriciens attachaient aux nombres ont séduit le grand esprit de Platon.

L'appendice du Xe livre. Laissons de côté les 8 premiers chapitres, espèce de post-scriptum dans lequel Platon justifie ses rigueurs contre Homère et les poètes. Ce qui suit est plus important.

Livre X.

On peut mieux comprendre maintenant l'exclusion des poètes. Le poète, comme le peintre, faiseur d'images, il est le 3e en rang — φυτουργός ; δημιουργός, μιμητής. On voit ici pourquoi Platon appelle δημ. l'ouvrier du monde. Ch. 1–8. À la fin Platon marque ses regrets ; il aime la beauté visible, mais il aime encore plus la vérité et la vertu.

Ch. 9, p. 608 C. L'âme est immortelle. Son mal est le vice : or elle n'en périt pas, elle ne peut donc périr. Raisonnement assez clair (aussi clair qu'il pouvait l'être dans un dialogue où l'auteur parle par la bouche de Socrate), pour ce qui est d'autres arguments, au Phédon ; p. 611 B : Ὅτι μὲν οὖν ἀθάνατον ψυχή, καὶ ὁ ἄρτι λόγος καὶ οἱ ἄλλοι ἀναγκάσειαν ἄν.

Pour voir l'âme dans toute sa pureté (toute sa simplicité et tranquillité et véritablement), il faut la contempler dans sa pensée qui philosophe, qui se dégage des liens du corps, qui meurt autant qu'on peut mourir dans cette vie.

Pour bien comprendre quel bien la vertu est pour l'âme, il faut étendre sa vue au-delà de cette vie.

Ch. 12, 612 B. On peut maintenant revenir sur l'hypoth. faite au commencement, et rendre au juste, comme à l'injuste, le prix qui lui est dû. Ni l'un ni l'autre ne peuvent se cacher des dieux, ni même, à la longue, des hommes. Dès cette vie ils sont souvent récompensés et punis ; ils le seront (et plus complètement) dans l'autre vie.



Jusqu'ici Platon a montré que la vertu de l'individu, comme de la cité, porte sa récompense, l'immoralité sa peine en elle-même, indépendamment des conséquences qu'elles peuvent entraîner. La santé de l'âme est un bien, la maladie un mal. (Doctrine haute et austère, vraiment philosophique.) Mais ce bonheur intérieur, que les injustices de l'opinion et les injustices de la fortune ne sauraient altérer, ne suffit pas à la Théodicée de Platon.

C'est ainsi que la vieille femme dans Joinville (ch. 87) voudrait détruire paradis et enfer, parce « qu'elle ne veut que nul fasse jamais bien pour le guerredon de paradis avoir, ne pour la paour d'enfer ».

18 D

Mythe.

La justice divine sauvée, son salut par la rémunération (et la punition) après la mort, mais encore (et ceci est plus original) parce qu'avant d'entrer dans la vie, chaque âme choisit son corps, sa condition. Système ingénieux : substitution importante de la liberté à la fatalité : déjà indiqué dans le Phèdre, 249 B : αἱροῦνται (βίον) ὃν ἂν ἐθέλῃ ἑκάστη.

Ce trait se rattache à la th. de la préexistence et de la migration des âmes, th. conforme à l'ensemble du syst. de Platon, aux dogmes de l'éternité des âmes et de la réminiscence, et cependant puisée dans les croyances Orphiques et Pythagoriciennes, devenues assez populaires pour entrer dans la poésie de Pindare.

Ajax, se souvenant de l'injustice humaine, ne veut pas devenir homme, mais lion ; Atalante, athlète. Ulysse, homme du peuple. Platon s'est-il souvenu du rôle qu'Euripide fait dire à Ulysse dans son Philoctète ?

Mythes qui se complètent, sans s'accorder dans tous les détails, du Phèdre (préexistence), du Gorgias (jugement), du Phédon (séjours de élus et des damnés etc.), de la Rép. (rentrée dans les corps), du Timée p. 41 et 42 (résumé sommaire).

Platon fonde la méthode des inventions mythiques. Traits frappants, comme les mugissements du gouffre arrêtant les damnés au moment de franchir la limite du salut (Rép.). Raisonnements tournés en récits. Le ~~jugement~~ mode imparfait de juger les morts sous Kronos, opp. au mode parfait sous Zeus (Gorgias)

Voyez pour les mythes, mes « Idées et croy. sur la mort et l'autre vie » feuilles c et d.

Platon

Mythes

Image commentaire. <u>Métaphore</u> correctif de l'abstraction.

<u>Phédon</u> ch. 34. La sensualité ~~cloue~~ l'âme au corps ὥσπερ ἧλον ἔχουσα

<u>Image</u>. Les 3 êtres établis dans l'enveloppe humaine.

~~Plaisir et peine [illegible] unis par les bouts. Esope en eût fait un apologue~~.

<u>Description allégorique</u>. La caverne

<u>Récit parabole</u>. En germe (<u>Phédon</u> comm.) Peine et plaisir deux êtres unis par les bouts (κορυφαί). Esope en eût fait un <u>apologue</u>.

Platon l'a fait lui-même. Eros fils d'Indigence et de Ressource, ni beau ni laid, ni bon ni méchant, ni sage ni ignorant, il aspire à beauté, bonté, sagesse. C'est l'élan qui porte en ~~[illegible]~~ haut, ailleurs présenté sous l'image des ailes de l'âme.

Voilà un récit, un mythe, mais allégorique, dialectique, Platon s'explique aussi directement.



17 B

Mythes proprement dits, employés non par choix, mais par nécessité.

Préexistence, Phèdre.
Jugement après la mort, Gorgias.
Séjour des âmes [illegible] Phèdre.
Rentrée dans le corps Rép. Substitution de la providence de la liberté au fatalisme.
Résumé des migrations de l'âme. Timée p. 41 29
Création du monde Timée. Ar.

Temps inconnus, qu'en sait-on? Le raisonnement n'y peut atteindre. L'imagination alors est la plus nécessaire. C'est pourquoi d'après [illegible] Platon ne s'est-il nullement appliqué, à développer ces mythes qui se [illegible], de les faire accorder dans tous les détails.

Il ne les a pas inventés tout à fait, en ce genre, le nouveau ne se fait pas accepter. L'éternité des âmes et la réminiscence sont d'une partie du système philos. de Platon : la préexistence et les migrations des âmes en découlent, et cependant elles s'accordent avec les croyances orphiques et pythagor., devenues [illegible] populaires dans la poésie de Pindare.

Platon les adapte à ses vues, et ne les développe. C'est une méthode qui est la vraie méthode de création mythique.

18 C

Les êtres de feu (diables d'Enfer) sont, ce semble, empruntés [antérieures] aux légendes populaires; ils proviennent de Πυριφλεγέθων [illegible] ce qui procède des éruptions volcaniques.

[illegible] au moment de [illegible] (Rép.)

Raisonnement [illegible] - Mot imparfait de peser les morts en Kronos.

Quelquefois Platon a écrit de l'ironie. Ajax [illegible] lion. Achille, athlète, Ulysse, homme de peuple (Philosophie d'Homère)

Imagination et abstraction marchent toujours de même pas. La dialectique est [illegible], philos. et poésie se joignent nulle part mieux que dans le Banquet.

La philos. est une religion. [illegible] il a raison! nom de Dieu.





Les deux Banquets.

Le Banquet de X. est un vrai banquet ; aucun des divertissements que l'on offrait aux convives dans les maisons riches, n'est retranché : musique, tours de force, ~~tableaux vivants~~ ballet, jeux de société, rien n'y manque. On cause beaucoup, on ne disserte guère, le seul discours suivi et développé est celui de Socrate au ch. 8, et Socrate l'a en cause.

Au milieu de ces amusements, de ces conversations, tous les personnages se montrent tels qu'ils sont, naïvement, chacun a sa physionomie propre ; et, ce qui plus est, cette variété curieuse ne laisse pas d'avoir son unité cachée ; une espèce de ~~doctrine~~ se dégage de cet ensemble de scènes familières, et cette doctrine se confond avec le personnage de Socrate, qui la représente, qui en est l'expression vivante.

L'amour, qui est une école de vertu, l'amour Socratique, ne recherche aucune satisfaction des sens ; il a pour unique objet de rendre meilleur l'objet aimé. C'est l'amour pur dégagé de ses éléments impurs.

Il n'en est pas de même de l'amour de l'homme et de la femme, de l'amour conjugal, qu'il a sa part de sensualité qui ~~de ces plaisirs qui sont le voeu~~ est le voeu de la nature et sans laquelle l'espèce ne se perpétuerait pas.

La réprobation des égarements d'un peuple amoureux de la beauté est peut-être plus explicite dans Xén. ~~Socrate~~, et la conclusion pratique se dégage plus nettement

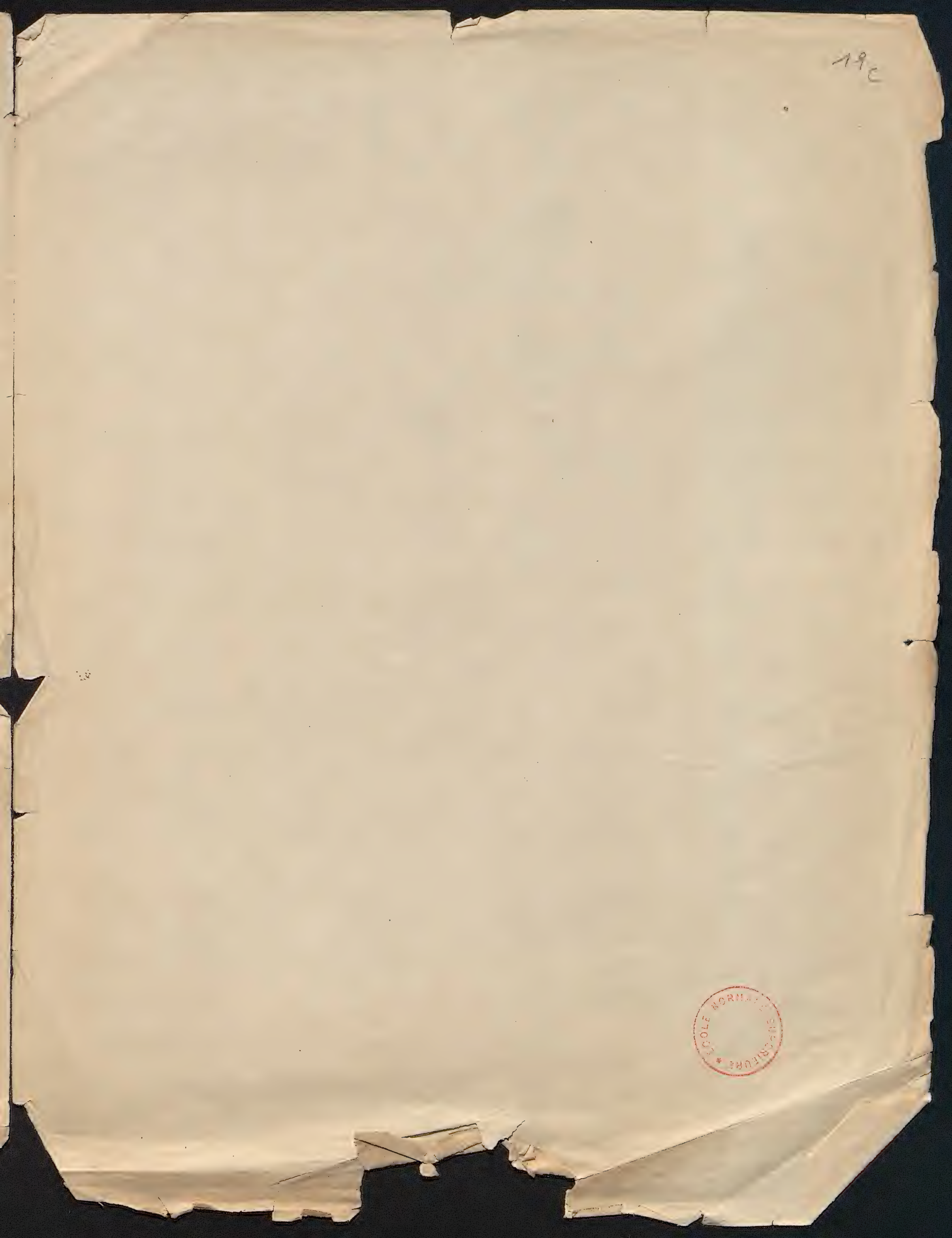
Mais Platon s'élève plus haut, il prend son vol vers le monde invisible, vers l'idéal du beau.

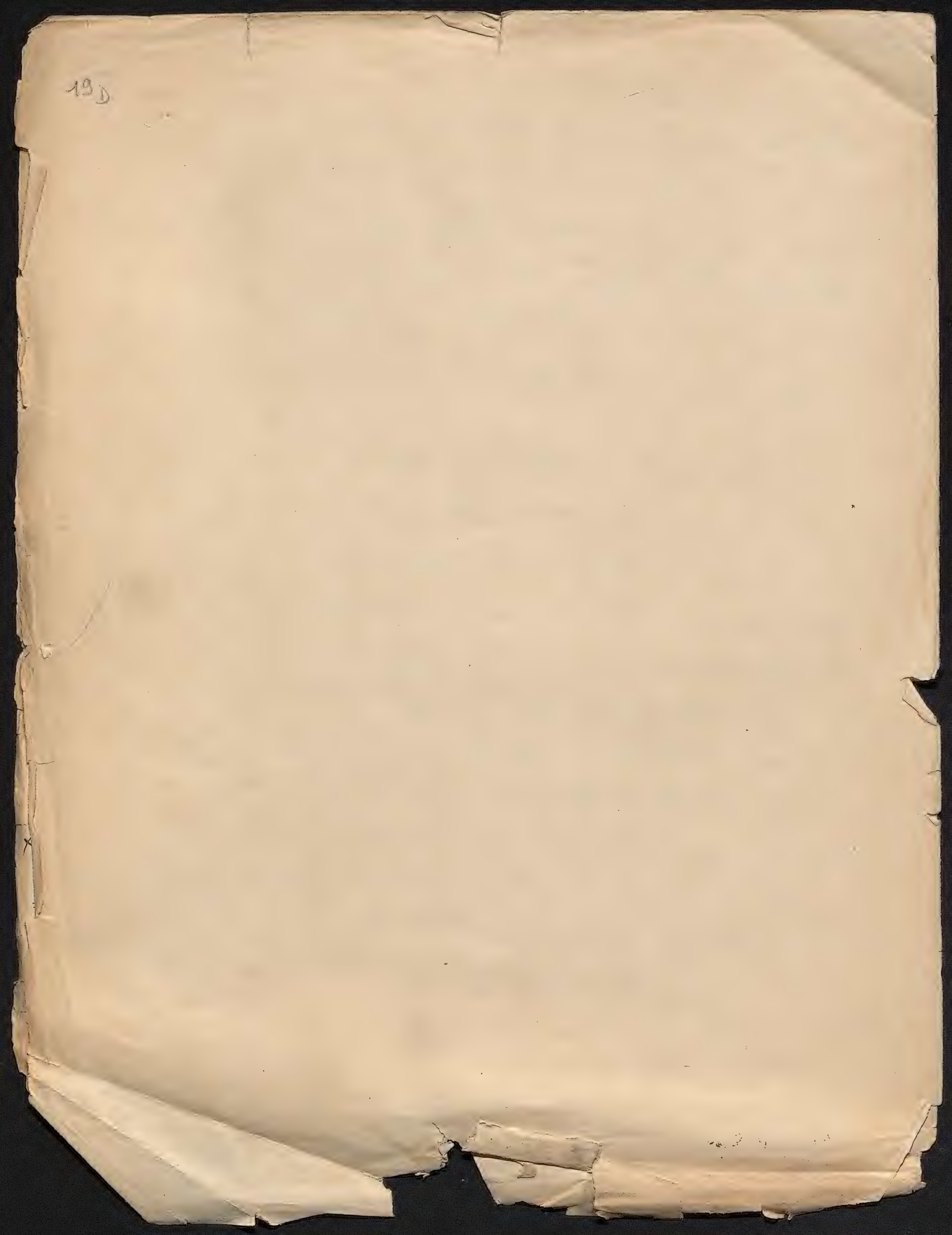
Platon s'interdit les détails qui donnent tant d'intérêt et de vie au Banquet de Xén., il est plus discret, plus sérieux; et cependant la scène où il introduit Alcibiade est plus dramatique que tout ce qu'on voit dans X. Elle est vraiment incomparable.

On peut croire que Platon écrivit après Xén.

Xénophon mentionne, il est vrai, certains propos tenus par Pausanias, l'amant d'Agathon. Mais il ne faut pas voir là des allusions au rôle de Pausanias dans le B. de Platon. L'amour était alors un sujet à l'ordre du jour dans les écoles d'Athènes, on discutait, s'affirmait ces théories, les hommes d'esprit exprimaient en causant ou en écrivant leurs vues, leurs opinions (Lysias, le Pseudo-Démosthène). Certains propos de table circulaient dans les écoles, on en attribuait à Pausanias, à Agathon, à d'autres. C'est à cette tradition orale que se réfèrent et Xénophon et Platon. Comme elle variait, il ne faut pas s'étonner si Xénophon attribue à Pausanias ce que Platon fait dire à Phèdre ×

× Xén. 8, 32 (Des amants et des mignons on formerait l'armée la plus vaillante) = Plat. p. 178 E. — Dans X., Paus. cite à l'appui la coutume de Thèbes et d'Élis. Dans Platon, Paus. critique cette coutume (p. 178 D)


19c
ECOLE NORMALE SUPERIEURE


19 D

Platon
Phédon.

Bonitz, Plat. Studien, 2e éd. Berlin, 1875, p. 273,
« Die in Phädons enthaltenen Beweise für die Unsterblich-
« keit der menschlichen Seele ».

B. établit que ces démonstrations tiennent au système de Platon.

Il distingue des démonstrations certaines considérations morales qui s'y rattachent, mais qui ne sont pas des preuves, qui ne sont pas données comme telles par Platon, quoi qu'en disent certains commentateurs récents.

[Avant ch. 9 : sans se donner la mort, ce qui est défendu, le sage l'attend joyeusement.]

a. Considération qui sert d'introduction : Le sage cherche, en s'élevant à la pensée pure, à dégager son âme du corps, à mourir tout vivant : il se réjouit donc de mourir (ch. 9–13)

b. Considération rattachée ~~à la~~ aux deux premières ~~preuve~~ démonstrations, et amenée à leur suite. (Seule l'âme du sage, délivrée des influences sensuelles, parvient après la mort à une existence céleste ; les âmes infectées de plaisirs sensuels, de l'erreur qui s'attache aux illusions de ce monde comme à des réalités, errent inquiètes après la mort autour du lieu de leur attachement jusqu'au moment où elles entrent dans le corps d'une bête en rapport avec leurs passions. Voilà déjà un mythe.
(ch. 29–34)

c. Considération finale. Si l'âme est immortelle, il faut en prendre soin en vue, non seulement de cette vie, mais aussi de la vie future. Le sort qui l'y attend dépend de l'état de pureté ou d'impureté qu'elle aura acquis. Mythe. (ch. 57–63).

[ch. 14. Cébès : les hommes craignent que l'âme ne s'évanouisse en se dissipant, comme un souffle, après être sortie du corps.]

Voici maintenant les preuves :

Ire démonstration.

1) Les contraires naissent des contraires : c'est là une loi générale de la nature. Si les morts se rencontrent parmi les vivants, les vivants doivent donc aussi se rencontrer parmi les morts. La mort n'est ~~pas~~ donc pas une destruction. Les âmes des morts doivent avoir une certaine existence (ch. 15-17).

2) Cébès rappelle la proposition souvent établie par Socrate, qu'apprendre c'est se souvenir. La ἀνάμνησις suppose ~~démontre~~ une existence antérieure de l'âme, existence intelligente. (ch. 18-22).

[La 1e empruntée aux anciens philosophes, et part. à Héraclite, la 2e toute platonique ;

Le rapprochement de ces deux preuves forme une démonstration complète. La 1e ne prouve que l'existence ~~de l'~~ de l'âme avant comme après cette vie, sans ~~rien nous apprendre sur~~ déterminer cette existence ; la 2e détermine l'exist. antérieure, mais n'établit rien sur l'ex. future. Leur réunion donne la démonstration demandée (23).

εἰ θέλετε συνθεῖναι τοῦτόν τε τὸν λόγον εἰς ταὐτὸν καὶ ὃν πρὸ τούτου ὡμολογήσαμεν.

IIe démonstration. Pour combattre les doutes (qui persistent) (ch. 24).

1. Le semblable ne peut être connu que du semblable. Cette proposition très-répandue parmi les philos. antérieurs à Socrate, est appliquée 2. à la théorie platonique. L'âme connaît les idées, elle doit donc participer de leur nature, être simple, exempte de la destruction qui est le sort des êtres composés (ch. 25-29).

(Deux espèces d'êtres) Des δύο εἴδη τῶν ὄντων, les visibles, composés, passagers, et les invisibles, simples, éternels, l'âme participe de la nature des derniers.

20c

Après la considération morale, rappelée plus haut (29–34) les objections de Simmias (l'âme serait la l'harmonie du corps[+]), et de Cébès (l'âme survivrait à un certain nombre d'existences terrestres, sans être immortelle ?)] ; la réfutation de la 1re objection (par les points déjà établis et d'autres considérations) [(ch. 35–37)] ; l'exposé, [(38–43)] donné par Socrate (c-à-d. par Platon), de son histoire intellectuelle, de l'influence qu'avaient eue sur lui les systèmes antérieurs et de la formation de sa propre doctrine (la doct. des idées) (ch. 44–48), vient la

[+] [une résultante.]

III[e] démonstration, qui est la réfutation de l'obj. de Cébès.

L'âme participant à l'idée de vie (apportant la vie au corps dans lequel elle entre) c'est exclusivement à l'idée contraire. Car les contraires s'excluent [, dans le domaine des idées,]. Elle ne saurait donc mourir (ch. 49–56).

Cette dernière démonstration repose tout entière sur la théorie des idées. La 1re et la 2e rapprochaient de cette théorie certaines propositions empruntées à d'autres philosophies.

Toutes les démonstrations ne sont probantes que si l'on admet le système de Platon.

[57–63 Mythe. 64–67 Récit de la mort de S.]

[Voyez un autre argument dans Rép. X.]

x Il y a dans l'âme plusieurs vertus, qui concourent à former une harmonie : Or dans une harmonie il n'y a saurait y avoir une autre harmonie. — Il y a des âmes perverses, mal équilibrées, peu harmonieuses. Or il ne saurait y avoir d'harmonie discordante. — Si l'âme résultait du corps, lui commande. Elle n'est pas une résultante de l'état physique.

306

Le Phédon se divise en deux parties, abstraction faite du prologue et de l'épilogue.

La I^e comprend les 2 premières démonstrations mentionnées plus haut, et le mythe des ch. 29-34.

La IIe débute par deux nouvelles objections de Cébès et de Simmias. L'idée que l'âme serait une résultante est d'abord écartée. Mais afin de prouver que l'âme ne survit pas seulement au corps, mais qu'elle est de nature immortelle, Platon expose la théorie des idées, à laquelle il avait déjà fait des emprunts plus haut.

Il commence par son histoire intellectuelle, la genèse de son système, l'influence qu'eurent sur lui les φυσικοί et Anaxagore. Ce qu'il n'y trouvait pas, c'est l'idée du bien, comme cause finale. Cependant cette voie n'est pas suivie plus loin. Aux idées abstraites répondent des substances concrètes qui en sont inséparables, au chaud le feu, au froid la neige, au pair et à l'impair d'une série de nombres etc. Ainsi ce qui vit, ~~est~~ vivant, non seulement parce qu'il participe à l'idée de vie, mais par la présence de l'âme. Âme et vie sont indissolublement liées, il est de la nature de l'âme d'être vivante. Après cette démonstration, ch. 56, l'aveu de la faiblesse de l'esprit humain en face de si grands problèmes. Puis le mythe final.

[, comme d'autres, Boeckh était du même avis.]

Cousin veut ramener l'immortalité enseignée par Platon à qq chose de vague, d'impersonnel : mais la réminiscence, telle que l'entend Platon, implique l'immortalité personnelle.

Dans le Timée (41 sqq.) le démiurge prépare la partie immortelle de l'âme ~~[illegible]~~ des êtres mortels dans le même vase qui lui avait servi pour l'âme du monde. L'âme humaine a-t-elle donc commencé? Non, répond Zeller (II, 690 sqq.). ~~c'est là~~ il faut distinguer l'expression mythique de la doctrine philosophique. Zeller résume le Phédon dans la grande note de p. 698-9.



Phédon.

Passages notables.

II, p. 58-59. Sentiments mêlés des disciples, joie et tristesse, rires et larmes.

V, 61 B. Salut à Evénos, s'il est philosophe, il sera heureux de me rejoindre bientôt.

III), 60 B : plaisir et peine attachés ensemble.

V, 61 E. Nous l'avons entendu dire à Philolaos, mais οὐδέν γε σαφές.

VIII, 63 A. Cébès cherche toujours des objections, ne se rend pas facilement.

Ib. Socrate va rendre compte de sa conviction, se défendre devant ses amis, comme devant un autre tribunal.

cf. p. 63 fin

VIII, 63 D. Il faut avant de t'en aller, nous faire part des motifs qui te font affronter la mort joyeusement. Allusion au dicton des Pythag. κοινὰ τὰ τῶν φίλων.

Ib. Socrate conversera sans crainde de trop s'échauffer et d'être obligé de répéter la potion.

20'B

64. 115 B. Les dernières volontés. Prenez soin de vous mêmes. Quant à mon corps, vous en ferez ce que vous voudrez. Criton a l'air de croire qu'il ensevelira Socrate. Soyez donc ma caution et assurez lui le contraire de ce qu'il a, lui, garanti aux juges : que je ne sauverai.

65. 116 A. ὥσπερ πατρὸς ἀποστερηθέντες, διάξειν ὀρφανοὶ τὸν ἔπειτα βίον.

Ib. Le geôlier attendri.

Ib. Socrate ne fait pas comme les autres, il ne cherche pas à différer le moment de la mort, ni à se procurer des jouissances sensuelles avant de mourir.

66. 117 C. Phédon se cache pour pleurer, non Socrate, mais lui-même.

Socrate donne deux fois audience à sa femme et à ses enfants ; mais ses disciples sont sa vraie famille.

70 'D

Platon

1 A

Dialogues qui font suite à la République

Nous jugeons que la Cité idéale de Platon est comme la jument de Roland. Elle a toutes les qualités. Construite d'après les géométries les plus savantes, elle est une œuvre d'art parfaite. Il ne lui manque que la vie. Platon ess. cependant de la faire vivre.

La meilleure cité a été décrite, on l'a vue en repos ; on voudrait la voir en mouvement, la voir agir, faire la guerre à d'autres États, traiter avec eux.

C'est Critias qui se charge de contenter Socrate sur ce point, en se servant d'une tradition de famille. Critias tient de son grand père Critias [le bisaïeul de Platon] des récits sur l'Atlantide (l'Athènes primitive (antédiluvienne) et sur) que Solon avait recueillis en Égypte et se proposait de mettre en vers.) (Tim. 2, 3)

Mais auparavant, Timée, Locrien d'Italie, philosophe et grand personnage dans son pays, exposera la formation du monde et de l'homme. Ce sera une introduction à l'histoire de l'humanité primitive.

Le grand empire d'Occident, plus tard englouti par la mer, allait subjuguer tous les pays d'Orient, si Athènes, à la tête des Hellènes, n'avait pas victorieusement résisté aux envahisseurs. (Image préhistorique des guerres Médiques)

Lantiquité anté que Nil. Solon vint dire qu'on [illegible]

1 B

Le Timée renferme donc la cosmogonie de Platon, philosophie de la nature, oeuvre d'imagination plus encore que de science, enveloppée des voiles du mythe. Depuis le vieux Phérécyde, les philosophes grecs s'étaient essayés à ces constructions hardies.

Dans cet exposé la forme de dialogue est abandonnée. Timée parle sans interruption.

Le récit de Critias est resté fragment. Il ne va pas au delà d'un côté de la description de l'antique Athènes (d'il y a 9 mille ans), conforme à la cité idéale de Platon, d'autre côté de la description de l'Empire des Atlantes.

L'écrit περὶ ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος, en dialecte dorien, qui porte le nom de Timée Locrien, n'a pas servi de modèle à Platon; c'est l'oeuvre d'un faussaire qui s'est servi lui du dialogue de Platon. Ce point ne fait plus doute aux yeux des critiques.



1C

Les Lois.

Voy. la déclaration du philosophe Lois. V, 10 (p. 739)

La cité parfaite est un idéal, παράδειγμα, habitée par des dieux ou des fils de Dieux. Existe-t-elle quelque part aujourd'hui? existera-t-elle un jour? Là règne l'union la plus parfaite, tout est mis en commun, tous y voient, y entendent, y jugent, y sentent de la même façon.

Les Lois décrivent une cité d'une perfection moins absolue; la deuxième par ordre de dignité; Platon se propose, si Dieu le permet, de retracer un jour l'image de la cité de 3e rang. (Lois V, 10). Cf. Aristote, Polit. IV (VI), 1.)

Ici, on ne vise pas à ce qui est au-dessus de la condition actuelle de l'homme [Il me semble que Platon, quand il écrivait la Rép., n'avait pas encore vu aussi nettement ce brillant idéal (C'est aussi l'avis de Zeller.)]. Ou ce n'est là chimère. Les biens ne seront pas mis en commun, mais il y aura égalité des biens (dans chaque classe de citoyens), et le législateur s'efforcera de maintenir cette égalité en prescrivant des mesures tendant à maintenir le nombre des lots de terre, des foyers, des citoyens (femmes élevées comme les hommes; censure des poètes). Les chefs seront mathém. et astronomes, il n'est plus question de dialectique. Les hautes spéculations sont remplacées par une religiosité mystique, pythagoricienne?

1D

Les interlocuteurs sont Clinias, de Cnossos en Crète, Mégillos, Lacédémonien, et un hôte Athénien (le philosophe lui-même.)

Ces 3 pers. se réunissent près de Cnossos, afin de donner une constitution à une ville qu'il s'agit de fonder. ~~A l'exemple de la fin d~~ Dans les livres ~~L'ouvrage~~ elle est désignée sous le nom de Magnésie.

La constitution de Crète et de Sparte servent de point de départ; elles sont cependant critiquées ~~imitées~~ par le philos. Athénien; et pour le détail des lois, la législation d'Athènes a été mise à profit.

[Et les institutions propres à la dévotion per. intérêt divin]

Au début, la disposition du dialogue est tracée d'avance. D'abord les vertus; (l. V milieu) ensuite le détail des Lois. Cette (dernière partie) est bien ordonnée, et dans Les livres XI et XII sont très-confus. Cela vient à l'appui de la tradition, suivant laquelle un ami de Platon, Philippe d'Oponte, aurait arrangé l'ouvrage après la mort du philos. [Diog. L. III, 37. Suidas ~~Φίλιππος~~] Φιλόσοφος, lisez Φίλιππος]

On attribue à ce même Philippe l'appendice qui porte le titre de Ἐπινομίς.

Les historiens cherchent à dégager ce que Platon emprunte à la législation attique.

Les philosophes recueillent dans les Lois des indices sur les variations du système de Platon. La doctrine des Idées a reçu, ce semble, des modifications importantes par le philosophe vieillissant. Elle n'est plus identique à ce qu'elle était dans le Phédon et la Rép.

Platon. Education

Lois, Νόμοι.

Il en parle au l. VII des Lois, et ce qu'il en dit ne s'éloigne pas trop des principes posés dans la Rép.

L'éducation commence avec la vie, et même auparavant.

Elle est publique, réglée par les magistrats.

La gymnastique, comme la musique, est ramenée à la simplicité qui ~~garant~~ est un gage de la santé physique et morale.

Ch. XV, p. 810 E sq. La pratique usuelle. Faire ~~apprendre~~ connaître et faire apprendre par cœur des poésies de toute espèce et de tout mètre, sérieuses ou enjouées. Quelques-uns font apprendre un choix, des anthologies.

On n'admettra, en vers et en prose, que ce qui est conforme aux principes généraux posés plus haut. Voilà pour l'enseignement du grammatiste.

Cithariste. Cithare et chant à l'unisson : ni hétérophonie, ni rythmes compliqués.

2B

Ch. 19, p. 816 D sq. Il admet jusqu'à un certain point l'imitation du laid, les danses bouffonnes et la comédie. Mais elles seront exécutées par esclaves et étrangers, aucun homme libre ne les apprendra, qui ne fera le moindre cas

Ἄνευ γὰρ γελοίων τὰ σπουδαῖα καὶ πάντων τῶν ἐναντίων τὰ ἐναντία μαθεῖν οὐ δυνατόν.

Quant à la tragédie, il est plus sévère : c'est qu'elle a la prétention de se faire prendre au sérieux. On n'aura pas besoin dans l'État de Platon : les conditions mises à l'admission des poèmes tragiques équivalent, ce semble, à leur exclusion.

L. III, ch. 15, p. 700. La licence théâtrale engendra aussi la licence politique, la licence en toutes choses. La foule prétend juger de la musique, des poètes de talent, mais ~~flattant~~ κατεχόμενοι ὑφ' ἡδονῆς, ont avili tous les genres et dépravé l'art.


2D

Musique avant gymnastique ?

Grasberger ne croit pas l'accorder, et je crois qu'il a raison.

Il se réfère à Platon Lois, 794 C ~~320 D~~ ; ~~643 D~~, passages qui ne sont peut-être pas tout à fait concluants que ces anciens disputations etc. mais qui semblent prouver cependant ~~qu'une gymnastique médicale~~, appropriée à l'âge tendre, ~~[illegible]~~, ainsi le cours de gymn. (proprement dite (796 B)) réservé aux adolescents.

Rép. II, 376 e sq. place musique avant gymnastique. — Mais je crois que Platon suit cet ordre parce que la vertu de l'âme ~~produit~~ précède celle du corps, d'où à l'inverse (p. 403 D) et aussi que le pouvoir commence par les traditions poétiques et que celles-ci sont déjà données

3B

à l'enfant par la mère et la nourrice (377 C)

Si on lit p. 403 C: Δεῖ ... ταύτῃ (τῇ γυμναστικῇ) τρέφεσθαι ἐκ παίδων διὰ βίου, cela n'est pas à négliger non plus.

Je trouve que la contradiction entre la Rép. et les Lois est plus apparente que réelle.

Platon.

Style.

Aristote dans D.L. III, 37 : Φησὶ δ' Ἀρ. τὴν τῶν λόγων ἰδέαν αὐτοῦ μεταξὺ ποιήματος εἶναι καὶ πεζοῦ λόγου.

Denys, Rhét. ch. 5-7 cite un fragment qu'il reproduit et justifie dans sa Lettre à Pompée. Il dit que Platon veut mêler le style sublime au style simple, mais qu'il ne réussit pas également dans les 2 styles. Quand il écrit simplement, il est clair, transparent, comme une source limpide, d'une propriété, d'une précision, d'un naturel incomparables ; une légère fleur d'archaïsme ajoute à l'agrément ; on croit respirer un parfum comme d'un pré délicieux. — Mais quand il s'élève, son style s'obscurcit parfois, sa phrase s'embarrasse, il abuse en certains endroits des épithètes, des métaphores, il se plaît à des ornements qui dénoncent un goût vicieux, il s'enivre de sa parole et devient, comme il le dit lui-même (dans le Phèdre) dithyrambique.

ἐν τέχνῃ

Denys accorde cependant que ces taches ne se trouvent pas dans tous les morceaux sublimes de Platon. Il a surtout en vue les parties les plus fameuses du Phèdre. On voit où le bât blesse : le rhéteur ~~aimait~~ chérit ~~autrui~~ trop Lysias pour pardonner à Platon d'avoir médit de ses amours.



210

Le style de Platon est déterminé par la forme de ses ouvrages — f. du dialogue.

Cette forme, il ne l'a pas inventée, il l'a trouvée — comme Théo. trouva les harangues dans les récits.

Dialogue socratique. Cadre en vogue. ~~Aristote et [illegible]~~

Δῆλόν ἐστιν, φησί, pour Diodore: [illegible] comme auteur, comme [illegible], comme [illegible].

Antisthène. — Eschine. [illegible]. De ses 7 dialogues [illegible] les plus intéressants Alcibiade

[illegible]. Miltiade, [illegible] Τηλαύγης. — Aspasie. Un autre [illegible] —

Callias personnage connu. — Axiochos. [[illegible]

Eryxias, [illegible] περὶ ἀρετῆς [illegible] Simon.

Le dialogue [illegible], pour Platon, ~~[illegible]~~ est une [illegible] — hommage.

Pourquoi il est [illegible].

Le culte de Bendis, déesse qui avait qq. rapport avec Artémis, apporté dans le Pirée par des négociants Thraces, finit par être reconnu par l'État, et du temps de Platon la fête de Bendis fut la 1re fois célébrée officiellement avec une grande pompe.

Rép. Commencement — Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος προσευξόμενός τε τῇ θεῷ [Bendin dicit] καὶ ἅμα τὴν ἑορτὴν βουλόμενος θεάσασθαι τίνα τρόπον ποιήσουσιν, ἅτε νῦν πρῶτον ἄγοντες. [Καλὴ μὲν οὖν μοι καὶ ἡ τῶν ἐπιχωρίων πομπὴ ἔδοξεν εἶναι, οὐ μέντοι ἧττον ἐφαίνετο πρέπειν ἣν οἱ Θρᾷκες ἔπεμπον. προσευξάμενοι δὲ καὶ θεωρήσαντες ἀπῇμεν πρὸς τὸ ἄστυ. Κατιδὼν οὖν πόρρωθεν ἡμᾶς οἴκαδε ὡρμημένους Πολέμαρχος ὁ Κεφάλου ἐκέλευσε δραμόντα τὸν παῖδα περιμεῖναί ἑ κελεῦσαι.

[Cette période ou quasi-période est loin d'être [illegible] sur elle-même: les compléments et les membres de phrases complémentaires suivent les mots qui les régissent: c'est la [illegible], analytique du français. Cependant le génie diff. des langues se fait sentir dans les phrases suivantes:

(Ici on peut insérer ce qui est dit plus haut du dialogue socratique.)

Platon écrit des dialogues. Le fond de son style, c'est la langue de la conversation, de la meilleure société, avec son laisser-aller, ses aimables négligences, mais aussi ~~son ton~~ distinction, son urbanité, voilant l'agrément et au sérieux, une légère ironie à la politesse, sans recherche, comme sans banalité, parcourant des nuances infinies sans changer brusquement de ton.

Il en est de son style, comme de sa méthode d'exposition. S'il compose aussi peu que possible, il écrit aussi peu que possible, il ne veut pas faire un livre : il parle, il fait parler, et le meilleur il consigne par écrit, cette parole toute vivante, sans lui ôter sa fraîcheur, sa spontanéité, sa vie.

Platon écrit comme on parle dans le meilleur monde, c-à-d. avec un ~~naturel~~ exquis, qui ne ~~peut~~ pouvait être saisi et reproduit que par un art exquis.

Début de la Rép. (remanié, dit-on, encore sur le lit de mort), exemple de cette simplicité distinguée. ~~Hermogène~~ Démétrios, §21, en cite la première phrase comme exemple de περίοδος διαλογική (μόλις ἐμφαίνουσα ὅτι περίοδός ἐστι), opposée à π. ῥητορική, la π. ἱστορική tenant le milieu. [Cf. Panétios ap. DL. III, 37.

Le ton varie suivant les personnages qu'il fait parler. Voy. l'ampleur de Protag., la stérile abondance d'Hippias, la perfection compassée de Prodicos, la sonorité creuse de Polos, la suffisance de Thrasymaque, l'impertinence des élèves, en général la mauvaise humeur des adversaires réduits au silence, l'aimable déférence des jeunes amis éclairés par Socrate, et [illegible] ~~[illegible]~~ [illegible] des tempérament et des caractères moins indiqués et plus difficiles à saisir. Le Phédon en donne [illegible]

Le grand modèle est Socrate. ~~La simplicité sublime~~, la bonhomie ironique, la simplicité sublime, la familiarité du langage et la supériorité de l'esprit — tout Socrate vit dans les pages de Platon. Ce n'est pas un personnage général et vague, le maître, le philosophe, le sage, l'homme vertueux, c'est une figure aux traits individuels, c'est Socrate en personne, avec ses particularités, ses étranges mœurs. Socrate et non pas un autre. + S'il faut choisir, ~~et~~ on peut donner la préférence aux écrits où paraît Socrate à la veille de sa mort, ~~entouré d'une auréole~~, ~~Apol.~~, Criton, Phédon.

Cf. imitation des [illegible] exemples malicieuse, chargée. V. plus bas.

+ Platon ne dissimule pas les traits de la figure de Socr. qui prêtaient aux railleries de ses détracteurs, mais il les tourne, avec beaucoup d'esprit, à l'éloge du maître. Le disc. d'Alcib. [illegible] admirables [illegible] La figure de Silène : comme les armoires où les statuaires enferment les images des dieux.

(En son genre, il est aussi beau que le disc. de la *Couronne*)

L'Apol. est un discours, qui n'a rien d'oratoire. L'accusé cause comme il avait fait pendant toute sa vie. [Cette causerie a été, je crois, le modèle de P.-L. Courier dans son *Simple Discours* et ailleurs, modèle non atteint par le vigneron ~~littérateur~~ de Touraine, malgré tout son esprit et ~~son~~ talent.] Franklin s'est formé sur Xénophon ou plutôt par son Platon, les tendances ~~côtés~~ ~~et~~ pratiques, et les ... de X. allait à l'esprit du gentil.

Dans le *Criton*, dans le *Phédon* surtout, Socrate, sans changer de ton, s'élève de plus en plus, est entouré d'une auréole. Les sentiments les plus hauts lui sont si familiers qu'il n'a pas besoin de se guinder pour s'y élever, il les exprime avec une adorable simplicité. Condamné à mort, sur le point de quitter la vie, Socrate entretient ses amis de ses espérances d'immortalité. Bien que les arguments ~~sentiments~~ que Platon met dans sa bouche soient rigoureusement discutables, c'est la situation du philosophe mourant, c'est son calme, sa sérénité digne et enjouée, qui agissent ~~autres~~ bien autrement sur le lecteur par le charme pénétrant et persuasif du récit. C'est un peu la même chose dans le *Gorgias*

Il engage à l'opération une conversation avec ses accusateurs, les presse de questions, et les réduit à l'absurde. Le plus beau morceau est peut-être au ch. XVII, quand Socrate dit que si les Athén. voulaient l'acquitter à condition qu'il renonçât désormais à philosopher, qu'il s'engageât à ne plus causer avec les concitoyens [illegible] demandant de s'occuper de leur âme plus que de tout autre bien, il leur dirait, je vous baise les mains et vous rends grâce, mes chers amis, mais il faut obéir à la mission que le dieu de Delphes m'a imposée, et je ne la trahirai pas, dussé-je souffrir mille morts. L'absence de pathétique, de sonorité oratoire, le langage le plus familier pour dire les choses les plus hautes — ~~voilà~~ là est le charme de ces pages immortelles.

Platon

Style

L'imitation discrète du ton des autres interlocuteurs introduit une certaine variété dramatique dans les dialogues de Platon.

Nulle part cette variété n'est plus grande, le talent de l'artiste ne se montre plus heureusement allié au plus haut vol de la spéculation philosophique que dans le Banquet, le joyau de Platon, l'œuvre ~~qui~~ la plus chère, peut-être, ~~aux~~ à ses amis. ~~de Platon~~, Il y est tout entier, condensé, comme il est développé dans la République. Parmi les pers. qui entourent Socrate, ~~le~~ ceux qui ressortent avec le plus de relief sont peut-être Aristophane d'un enjouement qui n'exclut pas la profondeur, et le mauvais sujet d'Alcibiade, si spirituel entre deux vins, d'une ambition irrésistible, quand ~~il est~~ il parle de ses rapports avec Socrate et fait l'éloge du sage, en le comp. avec les images de Silène.* [illegible]

Imitation se glisse, quelque peu chargée, frisant la parodie, jusque dans les formes de langage. Le discours d'Agathon dans le Banquet, d'Hippias et Prodicos dans le ~~Prot~~ Protagoras, Polos dans le Gorgias.

Partout ?

C'est ce qui a fait dire que Platon avait étudié les mimes de Sophron, qu'il les avait apportés de Sicile et fait connaître à Athènes, qu'il considérait [illegible] Syracuse et d'Athènes.

Platon a cédé à la tentation de rivaliser avec les orateurs-rhéteurs qu'il méprise, de les vaincre sur leur terrain,

* Cette comparaison, faite évidemment par des railleurs et des détracteurs de Socrate, est tournée ici avec beaucoup d'esprit de manière à en faire sortir l'éloge de Socrate. De même la moquerie d'Aristophane βρενθυόμενος καὶ τὠφθαλμὼ παραβάλλων devient admirable sur le champ de [illegible] (p. 221, B).

22B

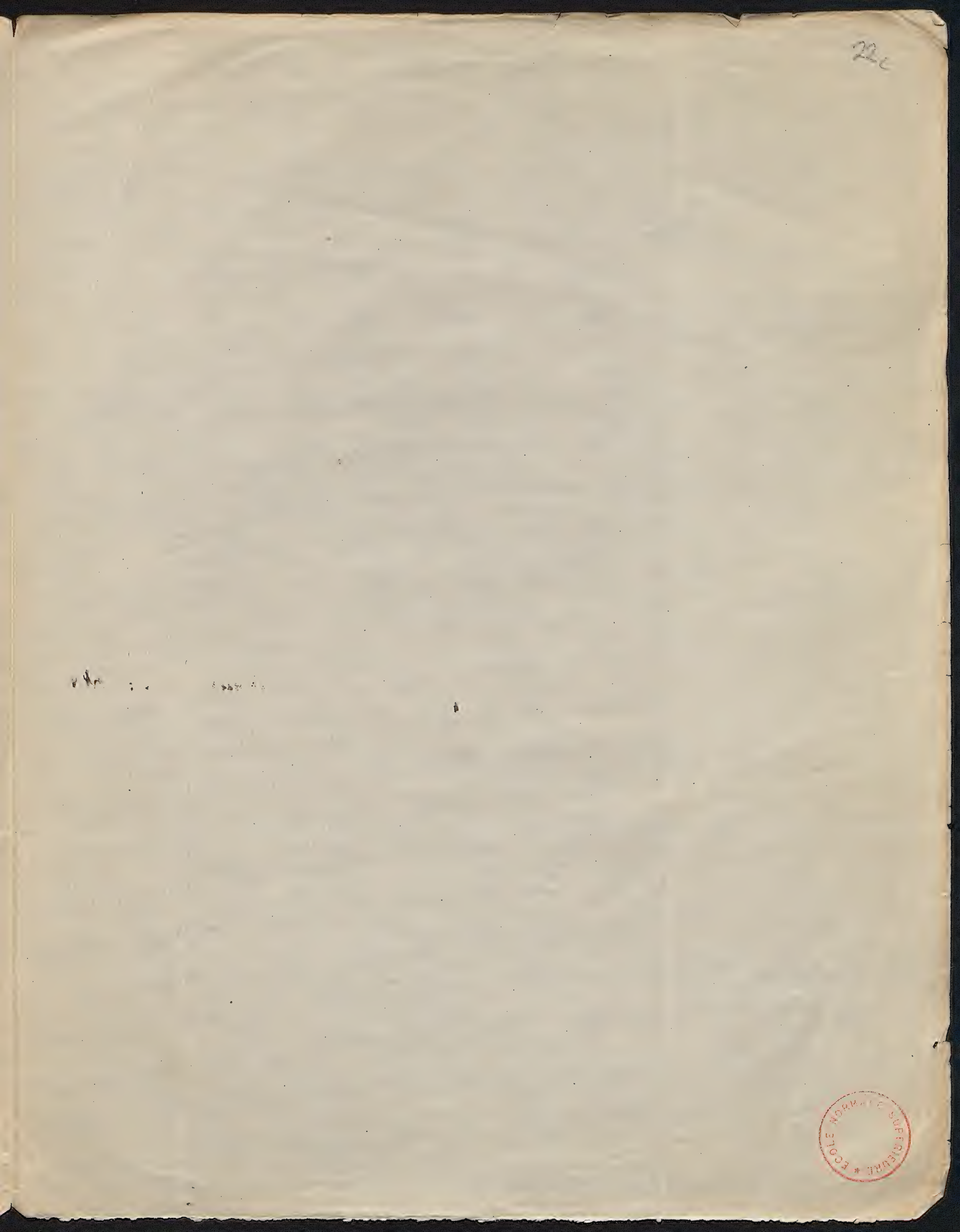
de montrer que dans ce genre même, genre qu'il estime faux, il sait faire mieux qu'eux.

Premier discours de Socrate dans le *Phèdre*. Platon est presque honteux de s'amuser ainsi à des jeux d'esprit indignes d'un philosophe. Son orateur se voile la face.

Le *Ménexène* est une composition de même genre. Il s'explique ainsi. Les philosophes n'y reconnaissent pas leur Platon; ils ne peuvent se résoudre à y voir une œuvre authentique du maître. Ils ont tort. Aristote *Rhét.* III, 14 et I, 9 en cite deux endroits qu'il attribue à Σωκράτης ἐν τῷ Ἐπιταφίῳ, c-à-d. à Platon. Un philosophe a bien le droit de s'amuser, si c'est l'exercice bien inspiré. Denys le prend au sérieux, et il a beau jeu, en comparant cette demi-parodie à l'éloquence de Démosthène, pour grandir ~~déprécier~~ ce dernier aux dépens de Platon (*Dém.* ch. 23).

C'est ainsi que dans le *Protag.* le Socrate de Platon s'amuse à opposer son explication, peu sérieuse, il faut le croire, d'un morceau du poète Simonide à l'explication qu'en avait donnée Protagoras.

Les prodigieuses étymologies du *Cratyle* lui viennent d'une conversation contagieuse avec Euthyphron!


22c
ECOLE NORMALE SUPERIEURE

L'absolu décrit plutôt en déficit d'une manière populaire.
Décrit dans le Banquet ; défini dans la Rép.

Banquet XXIX, p. 210 E. [arrivé au terme de la science de l'amour] Πρὸς τέλος ἤδη ἰὼν τῶν ἐρωτικῶν ἐξαίφνης κατόψεταί

τι θαυμαστὸν τὴν φύσιν καλόν, [le beau en lui-même, l'absolu] τοῦτο ἐκεῖνο, οὗ δὴ ἕνεκεν

καὶ οἱ ἔμπροσθεν πάντες [efforts] πόνοι ἦσαν, πρῶτον μὲν ἀεὶ ὂν καὶ

οὔτε γιγνόμενον [naît] οὔτε ἀπολλύμενον [périt], οὔτε αὐξανόμενον [croît] οὔτε φθίνον [décroît],

ἔπειτα οὐ τῇ [par un côté] μὲν καλὸν τῇ δ' αἰσχρόν, οὐ τε τοτὲ μὲν [tantôt] τοτὲ δ' οὔ,

οὔτε πρὸς [par rapport à une chose] μὲν τὸ καλὸν πρὸς δὲ τὸ αἰσχρόν, οὐδ' ἔνθα μὲν καλὸν [dans un endroit, une circonstance]

[ ] Silence.

ἔνθα δ' αἰσχρόν, [ὡς τισὶ μὲν ὂν καλὸν τισὶ δ' αἰσχρόν.]

οὐδ' αὖ φαντασθήσεται αὐτῷ τὸ καλὸν οἷον πρόσωπόν τι

οὐδὲ χεῖρες οὐδὲ ἄλλο οὐδὲν ὧν [d'une nature corporelle] σῶμα μετέχει, οὐδέ τις λόγος

οὐδέ τις ἐπιστήμη, οὐδέ που ὂν ἐν ἑτέρῳ τινι (ni comme résidant

dans un objet distinct de lui-même), οἷον ἐν ζῴῳ ἢ ἐν γῇ ἢ ἐν οὐρανῷ

ἢ ἔν τῳ ἄλλῳ, ἀλλὰ αὐτὸ καθ' αὑτὸ μεθ' αὑτοῦ μονοειδὲς

ἀεὶ ὄν (ce dans le bien en lui-même, avec lui-même, toujours

à lui-même), τὰ δὲ ἄλλα πάντα καλὰ ἐκείνου μετέχοντα

d'une façon toute particulière, et qui a pour effet que, tandis que...

(participent de lui) τρόπον τινὰ τοιοῦτον οἷον (de façon à ce que)

γιγνομένων (naissent) τε τῶν ἄλλων καὶ ἀπολλυμένων (périssent)

μηδὲν ἐκεῖνο μήτε τι πλέον μήτε ἔλαττον γίγνεσθαι (n'augmente

ni ne diminue) μηδὲ πάσχειν μηδέν (ne subit aucun changement)

Dans Rép. VI, p. 507 D, l'absolu est défini.

Platon

Style

Le naturel de la composition tourne d'un côté à la rigueur de l'argumentation philosophique, de l'autre à l'abondance du style poétique.

Style philosophique.

Rigoureux, ~~[illegible]~~ sévère, abstrait, il ne s'éloigne cependant pas trop du langage usuel. Pl. sait user de toutes les ressources que lui offre l'admirable idiome de son pays, il se contente de marquer certains mots d'une empreinte plus précise, d'y attacher un sens philosophique, sans tomber dans le jargon de l'école. C'est que Platon philosophait en compagnie, aussi ~~et~~ il écrit pas comme un penseur solitaire.

(Faire comprendre ce qu'est l'absolu.) Banquet XXIX, p. 210 E (en regard)

Rep. VI, p. 507 B. *Πολλὰ καλά, ἦν δ' ἐγώ, καὶ πολλὰ ἀγαθὰ καὶ ἕκαστα οὕτως εἶναι φαμέν τε καὶ διορίζομεν τῷ λόγῳ. Φαμὲν γάρ. Le pluriel ἕκαστα, intraduisible pour nous, a une grande justesse : il maintient l'idée de pluralité dans chaque espèce. Καὶ αὐτὸ δὴ καλὸν καὶ αὐτὸ ἀγαθόν, καὶ οὕτω περὶ πάντων ἃ τότε ὡς πολλὰ ἐτίθεμεν, πάλιν αὖ κατ' ἰδέαν μίαν [Lit. trop ?] ἑκάστου, ὡς μιᾶς οὔσης, τιθέντες ὃ ἔστιν ἕκαστον προσαγορεύομεν. En termes ἰδέα, αὐτό, ὃ ἔστιν distinguent

*a Nous parlons d'une pluralité de belles choses (de beautés), d'une pluralité de bonnes choses (de biens), et de même des autres choses que nous définissons ainsi par le discours" ἕκαστα.

Qques exemples des langues philos. de Platon dans le Ménon. (Fouillée)

doit (et définissons par le discours que « Nous disons ~~de~~ beaucoup de choses qu'elles sont belles, que beaucoup ~~qu'elles~~ sont bonnes et ~~c'est~~ ainsi que de toutes les autres » ~~nous déclarons et définissons par le discours que toutes les choses sont belles ou telles~~

« Ensuite nous arrivons au beau même (absolu), au ~~bien~~ bien même, et ainsi de suite, lorsque toutes ces choses que nous venons de poser comme plusieurs nous les considérons par rapport à l'espèce, comme étant une, et nous ~~a~~ appellerons chacune d'elles essence. »

ἕκαστον en singulier.

73 B

d'une manière claire pour tout le monde, presque populaire, l'espèce, l'absolu, l'essence. Cf. *Phéd.* p. 75 D περὶ ἁπάντων οἷς ~~σφραγ~~ ἐπισφραγιζόμεθα (imprimer comme par cachet) τοῦτο, ὃ ἔστι. On voit naître une terminologie philosophique, très-voisine encore de la langue de tout le monde. Aristote fixera complètement et fixera la langue philos.

Définitions. Tour synthétique et précis des questions qui amènent une définition.

Ἡ τίσι τί ἀποδιδοῦσα ὀφειλόμενον καὶ προσῆκον τέχνη, ἰατρικὴ καλεῖται; *Rép.* I, 332 C. « L'art donnant à qui quoi de convenable s'appelle médecine? » c-à-d. « Quel est l'art appelé médecine? à qui donne-t-il ce qui lui convient, et que lui donne-t-il? — Réponse ἡ σώμασι φάρμακά τε καὶ σιτία ~~καὶ~~ ποτά « celui qui donne aux corps des remèdes et des aliments solides et liquides qui leur conviennent »

Tournure d'une définition.

Ἡ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ ὂν ἰόντι ὁτῳοῦν αἰτία πᾶσά ἐστι ποίησις (création?) (*Banquet* p. 205 B.) « Toute cause qui fait passer ~~de l'être~~ du non-être à l'être quoi que ce soit ».

La plupart des définitions de Platon ont une tournure synthétique. C'est qu'il les amène à la fin d'une longue analyse : il réunit alors en faisceau les éléments qu'il trouvait. ±

La définition du sophiste qui se trouve à la fin du dialogue qui porte ce nom, est un exemple assez effrayant de ce procédé synthétique.

L'~~Aristote~~, suivant une autre méthode (la division), commence souvent par une définition. Aussi les déf. d'Aristote sont des souvent formulées dans une phrase à construction analytique.

Ἀνάγκη φίλον εἶναι τὸν συνηδόμενον τοῖς ἀγαθοῖς καὶ συναλγοῦντα τοῖς λυπηροῖς, μὴ διά τι ἕτερον, ἀλλὰ (δύνασθαι τὸν)

Il y a dans Platon deux natures, deux hommes, un logicien et un poète.

Plus Platon devient abstrait, plus il sent le besoin de donner un corps à la pensée, ou le secours d'une image, comme d'un commentaire. La métaphore est chez lui le correctif de l'abstraction. Ex. Phédon, p. 83 D : Ἑκάστη ἡδονὴ καὶ λύπη ὥσπερ ἧλον ἔχουσα προσηλοῖ αὐτὴν (τ. ψυχὴν) πρὸς τὸ σῶμα καὶ προσπερονᾷ καὶ ποιεῖ σωματοειδῆ (matérielle), δοξάζουσαν ταῦτα ἀληθῆ εἶναι ἅπερ ἂν καὶ τὸ σῶμα φῇ. — Ib. tout le chap. 34.

(Platon oppose la pensée qui dégage l'âme du corps et l'affranchit, à la sensation qui enfonce l'âme dans la matière.)

Souvent il développe la métaphore de manière à en faire une allégorie ou une parabole. Exemples : la Caverne (Rép. VII comm.), l'Homme présenté comme la combinaison de trois animaux (Rép. IX fin). Le cocher et les deux coursiers sont une autre image des 3 parties de l'âme. Plaisir et peine (deux êtres) indissolublement unis ensemble par les bouts (κορυφαῖ) : Ésope en eût fait un apologue (Phédon, comm.). Ailleurs Platon fait lui-même l'apologue, ou, si l'on aime mieux, l'allégorie.

(On peut distinguer l'allégorie (image, description, récit, μῦθος (parabole, apologue)). On peut aussi distinguer l'allégorie didactique, du mythe des régions inconnues. Cette dernière distinction est la plus importante.)

(... Πενία (Banquet). Indigence et Richesse ... elle devient ici un récit mythique.)

Les allégories diffèrent des mythes. Celles-ci sont didactiques : Platon s'explique directement et indirectement, dans l'intérêt de la clarté. — Dans les mythes mêmes il y a des parties allégoriques. L'attelage du Phèdre est une allégorie de l'âme, comme la combinaison des 3 animaux dans la République. Cette allégorie devient le p. de départ d'un récit mythique. Les ailes d'Éros dans le Phèdre répondant à l'Éros intermédiaire entre terre et ciel dans le Banquet. Le mythe des Cigales dans le Phèdre est d'un genre populaire, non philosophique. Les Grecs aimaient le merveilleux, et les sophistes en inventaient : Protagoras (p. 320 C) Prométhée et Épiméthée ; Prodicos, Hercule à la croisée des routes. L'histoire Théopompe se prenait la fantaisie d'un imaginaire qu'il est dans ses Hist. — Mythe d'Aristophane dans le Banquet.

Les mythes sont poétiques, non par choix, mais par nécessité. Non de pure invention, mais trad. populaires, orphiques, pythag. L'imagination et la foi ont leur place nécessaire là où le raisonnement et la science ne peuvent atteindre. modifiés.

Les mythes donnent une vérité approximative. C'est

23 D

Ainsi que sur les cartes géographiques, dans les pays peu explorés, les contours des côtes et le cours des fleuves sont marqués par des lignes pointées.

L'apologue, rattaché à la doctrine des révolutions périodiques du monde. Polit. p. 269 sqq. Cf. Timée, et Lois 713 B sqq.

Préexistence. Vie future (Voy. Notes sur Rép.) Cosmogonie du Timée. Atlantide, Critias.

Platon possède la méthode des inventions mythiques. Traits frappants, comme les mugissements du gouffre qui arrêtaient les damnés au moment d'opérer sur le chemin du salut (Rép.) — Raisonnements tournés en récit. Le mode imparfait de juger les morts sous Κρόνος, et le parfait sous Ζεύς (Gorgias).

L'aridité de ~~l'imagination~~ l'abstraction et [illegible] de l'imagination se mêlent naturellement chez Platon. En généralisant, en dégageant sa pensée de tout alliage et de tout élément particulier, il lui semble se ~~dégager des~~ délivrer des entraves du corps et prendre son essor vers le monde céleste des purs esprits. La dialectique est un hymne : le philos. Il le porte en prêchant.

Phases. Exubérance presque juvénile du Phèdre.

Maturité, perfection — Banquet. Phéd. Rép.

Raideur, glaces de la vieillesse (le charmant ~~[illegible]~~ ironie, la grâce, presque absentes). Lois. « des lois gravées sur des tables de pierre avec un burin d'airain » [Boeckh.]

2 A

Platon.

Manuscrits.

d'après Schanz.

Martin Schanz a écrit plusieurs dissertations sur la filiation et la valeur des manuscrits de Platon.

« Studien zur Geschichte des Platonischen Textes. » Würzburg, 1874 ?

Nous avons tout Platon, et dans un texte d'une rare pureté.

Les dernières se trouvent dans Philologus XXXV (1876), p. 643 sq. et Hermes XII (1877) p. 173 sq.

L'archétype se composait de 2 volumes contenant les 7 prem. et les 2 dernières tétralogies de Thrasylos.

Nos deux manuscrits les plus anciens (1re classe) donnent l'un, le Bodleianus ou Clarkianus, le premier de ces deux volumes, moins la 7e tétral. écrit en 896.

l'autre, le Parisinus, la 8e et la 9e tétral. (c-à-d. Clitophon, République, Timée, Critias — Minos, Lois, Epinomis, Lettres). du 9e siècle.

La 7e tétral. (les deux Hippias, Io, Menexène) n'existe pas dans les 2 meilleurs manuscrits.



24 B

(Pour les 7 prem. titres.

Subsidiairement

d'autres mss. de la 1e famille, copiés sur les meilleurs, quand le 1er ms. n'avait pas encore été corrigé.

la 2e famille.

Repris de la 1e famille, Bodleianus, et quand la 1e leçon de ce man. est difficile à déchiffrer, le Venetus II et le man. de Tubingue.

Cependant dans son édition du Cratyle (1877), Schanz consulte subsidiairement le Vaticanus V (Δθ de Bekker).)

Lacunes dans les meilleurs mss., particul. les 7e titres.

Rarement leçons préférables dans la 2e f. — Représentant de la 2e famille Venetus T (= t de Bekker).

La supériorité de la 1e fam. est incontestable. Cependant Schanz, moins absolu, aujourd'hui, que Cobet, estime que dans certains dialogues, et partic. dans le Cratylos, la 2e famille a droit à être prise en sérieuse considération.

Cobet lui-même est obligé de combler par d'autres man. certaines lacunes de deux meilleurs.

Platon. Manuscrits

(Pour les 6 premières tétralogies, le Bodleianus ou Clarkianus, écrit en 896, d'abord ~~comparé~~ connu par Blomfield (Oxford 1820)

Schanz, Wohlrab, fait usage du Vaticanus, qu'il appelle Y, et qui est copié sur le B., où la 1re main de ce dernier est diff. à distinguer.

Pour la 9e tétralogie, le Parisinus, IXe siècle.

A. Jordan (Hermes, XII (1877, p. 161-172) établit que le Parisinus A est le seul manuscrit à consulter pour Lois et Epinomis, et que, contrairement à ce qu'avait pensé D. Peipers (Qu. crit. de Plat. Legg. Gött. 1863) que Vaticanus Ω (original de beaucoup d'autres manuscrits) et le Vossianus dérivent eux-mêmes du Parisinus.

Martin Schanz (ib. 173-181). Des 12 man. coll. par Bekker pour la République, il n'y a à tenir compte que de A Paris. A, seul représentant de la première famille, et de Venetus Π, seul représentant de la 2e fam.; les autres dérivent soit de Π, soit de A et de Π à la fois.

T? T? T?

Schanz (ib. p. 514) assure que cod. Ven. app. class. 4, n. 1, t (allemand) de Bekker, T de Schanz, est l'original de tous les man. de la 2e famille.)



Platon

Éditions.

2 A

— Traduction latine (d'après des manuscrits) par Marsile Ficin, le chef de l'Académie Platonicienne de Florence, (imprimée plusieurs fois 1483-84) à Florence, 1491 à Venise, 1518 à Paris, à la fin du XVe et au comm. du XVIe

— Éd. princ., Aldine, Venise 1513, avec une dédicace en vers par Marcus Musurus au pape Léon X de la famille des Médicis, ce qui lui valut d'être nommé archevêque d'Épidaure.

2 éd. de Bâle 1534 et 1556.

— Henri Étienne, Paris 1578, 3 vols. in fol.: les pages en sont reproduites dans la plup. des autres éditions: texte qqf. corrigé, qqf. corrompu par précipitation. (Reproduite, Lyon 1590 et Francf. 1602.)

Nulle éd. complète durant presque 2 siècles. Les études grecques languissaient.

Deux-Ponts 1781-87. 12 vols.

— Immanuel Bekker Berlin 1816-17 (avec [illegible] et schol.) (10 vol.), 1823, Lond. 1826. Emploi, encore hésitant, du Par. et du Bodl.

— F. Ast, Leipzig 1819-32, 11 vol. Lexic. Platon. 3 vol. Leipz. 1834-38.

Commentaire.
— G. Stallbaum, avec comm. Gotha & Leipz. 1827-60; 1836-61 etc. — Il doit beaucoup à
— Dialogi Selecti, avec comm. de Heindorf, Berlin 1802-10, deux encore. Buttmann, B. 1820-28. 4 Voll.

— Baiter, Orelli et Winckelmann, Zurich 1839-42, (in-4o) 1861 etc. Base de texte les 2 meilleurs manuscrits.

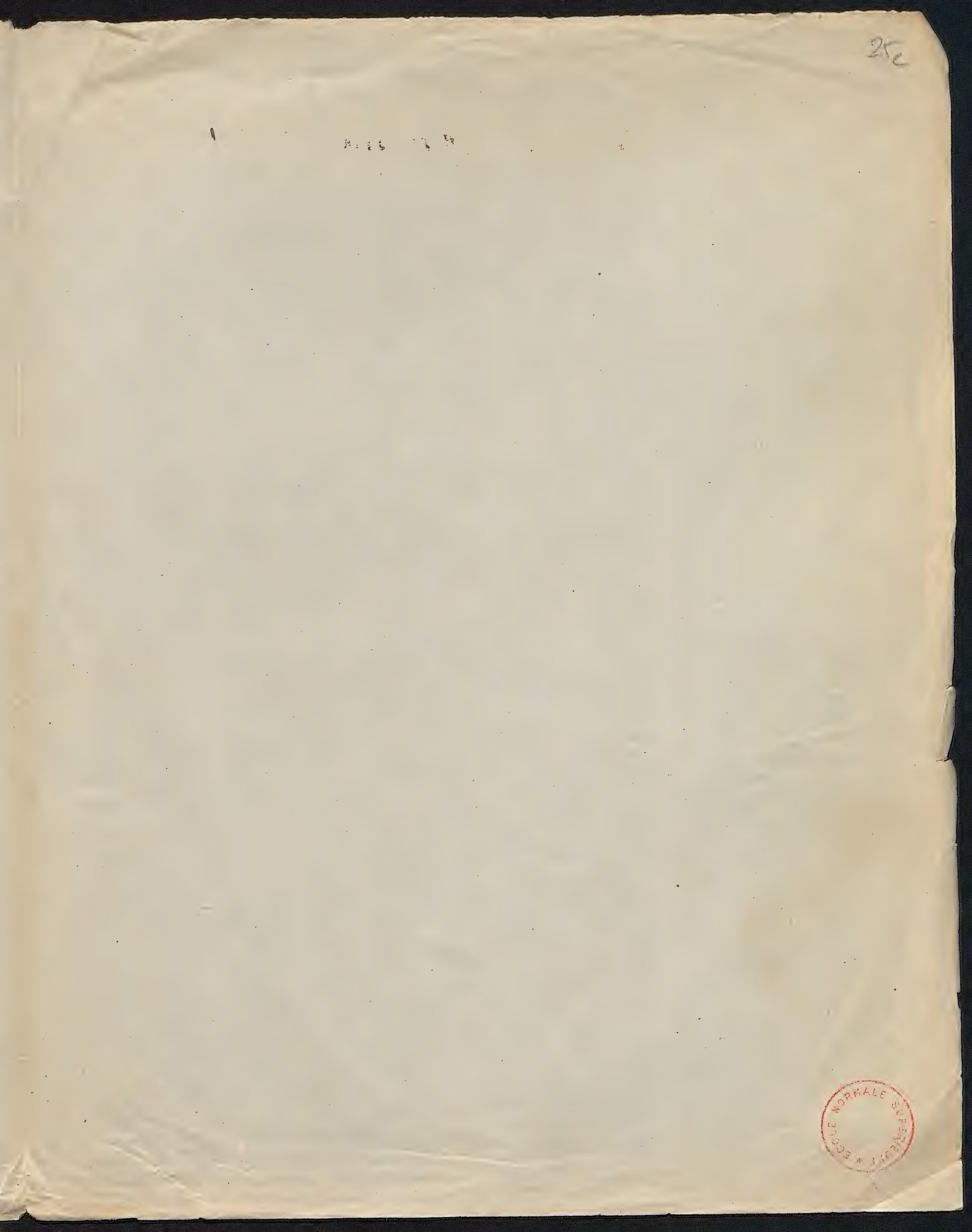
Grec-latin, Didot, par C. E. Ch. Schneider et R. B. Hirschig. Paris 1846-56.

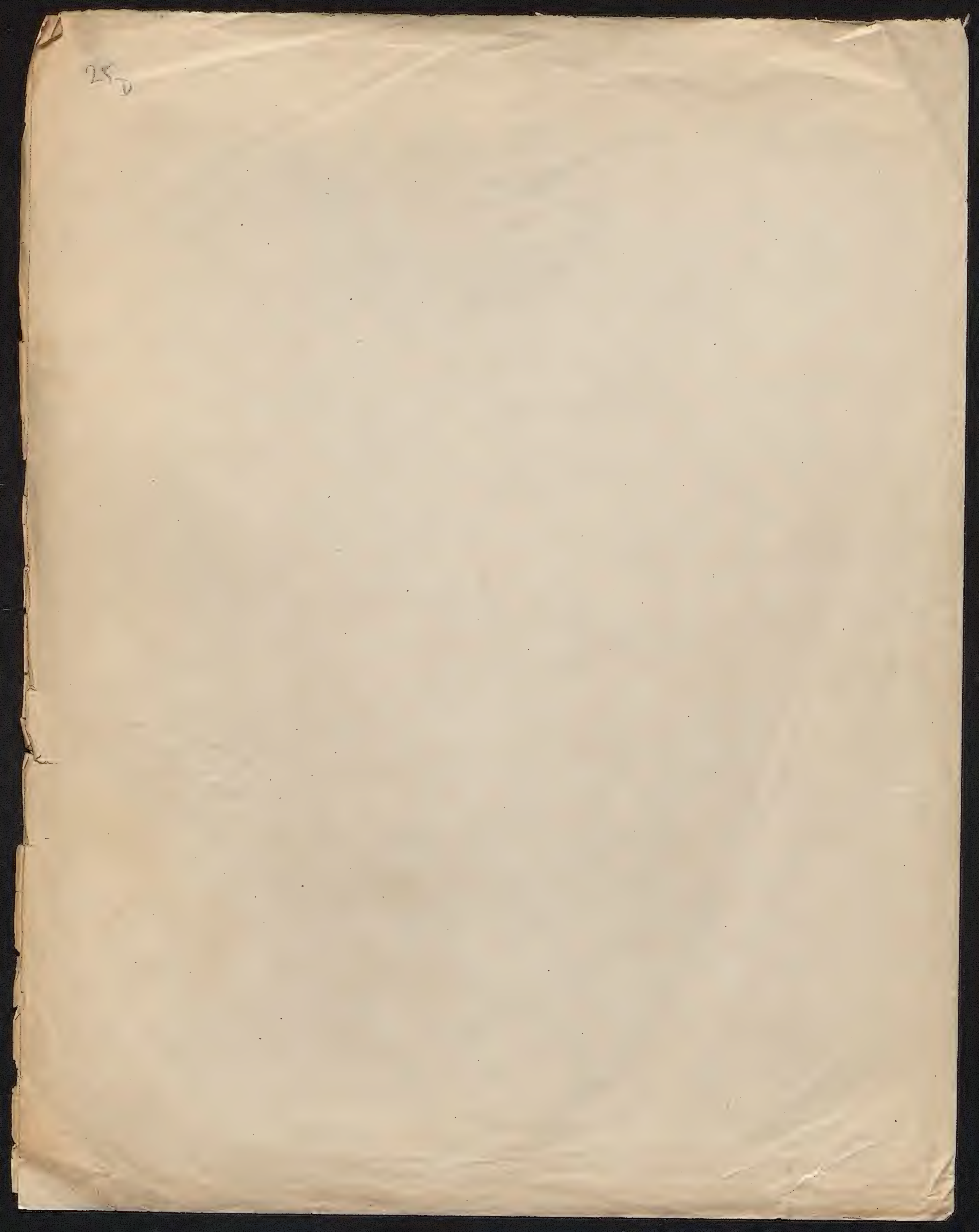
— K. F. Hermann, Teubner, Leipz. 1851-53. Base du t. les 2 meill. man. (édition critique, et aussi simple texte.)

— Martin Schanz, Vol. I, Leipz. 1875. Nouveaux travaux critiques. Vol. II, 1. 1877. B. Tauchnitz.
Depuis plusieurs autres éditions ont paru.

258

Clear sense, neither [illegible]. Bonitz, Platon Studien, 3e éd. 1887 [illegible].


ECOLE NORMALE SUPERIEURE



Feuillets non classés
non foliotés

(Zénon d'Élée s'était-il déjà servi dans ses écrits de la forme du dialogue ? D.L. III, 47 le dit avec un φασί. Les paroles d'Aristote, El. Soph. 10 prouvent seulement qu'il y avait des questions et des réponses, non un vrai dialogue (Zeller, I, p. 421 n.).)

Dialogue philosophique.

Pourrait se placer plus bas au Style de Platon.

Que faut-il penser d'Alexamène (Ἀλεξαμενός) de Téos, premier auteur de dialogues socratiques ?+ Cf. Diog. L. III, 48 et Ath. XI, p. 505 C. Ils en appellent à Aristote, et le dernier cite qqes lignes du premier livre περὶ ποιητῶν, lignes qui ont une relation évidente avec d'autres qu'on lit Poét. 1. Après les mimes de Sophron et de Xénarque, on y voit τοὺς Ἀλεξαμενοῦ τοῦ Τηΐου + προτέρους Dübner, alii τοὺς πρώτους+ γραφέντας τῶν Σωκρατικῶν διαλόγων.

2) 4) Alexamène ad 1)

+ En lisant προτέρους ou πρώτους on arrive à une conclusion satisfaisante. Alexamène a écrit des dialogues mais non des dial. socratiques.

Zeller II, 1, 479, 3 en dit qqes mots, peu satisfaisants.

Nous ne savons rien d'Alexamène, nous savons en outre très bien à quoi nous en tenir au sujet de Simon.

Enfin Diog. L. II, 123 dit du cordonnier Simon : Οὗτος, φασί, πρῶτος διελέχθη τοὺς λόγους τοὺς Σωκρατικούς. Socrate entrant qqf. dans son atelier, il aurait consigné par écrit ce qu'il avait retenu de sa conversation. — Ib. 105 Σίμων est le titre d'un dialogue de Phédon, à qui sont aussi attribués par quelques-uns les Σκ. λόγοι ; d'autres encore les attrib. à Eschine. — Ils étaient écrits puisque un grand nombre se trouvaient écrits en un seul volume.

4) Simon (?)

[Les σκυτικοὶ λόγοι — Athen. à la 3e p. de cette feuille.]

Plus bas !

Deux de ces petits dialogues portent les titres Περὶ δικαίου et Περὶ ἀρετῆς ὅτι οὐ διδακτόν. Ce sont sans doute les mêmes qu'on lit dans l'Appendice aux œuvres de Platon (vol. 6 Hermann). Socrate y converse avec un interlocuteur anonyme. Boeckh en a rapproché deux autres dialogues (pseudo) platoniques [que Thrasylle connaissait et admettait comme authentiques.]: Μίνως ἢ περὶ νόμου et Ἵππαρχος ἢ φιλοκερδής, les deux également entre Socrate et un anonyme. Les titres περὶ νόμου et περὶ φιλοκερδοῦς figurent dans la liste des dial. de Simon. Boeckh regardait ces 4 dialogues comme des essais imparfaits des dial. voués à la plume du cordonnier. (Simonis Socratici dialogi quattuor, Heid. 1810) Mais Hermann (Plat. I, 419; 585) et Zeller (II, 1, p. 206) regardent tous ces dialogues comme apocryphes et doutent même de l'existence de ce cordonnier. Les σκυτικοὶ διάλογοι étaient aussi attr. à Eschine et à Phédon (Dl. II, 105). — Ib. un dialogue de Phédon, intitulé « Simon ». [— Le περὶ ἀρετῆς est extrait du Ménon. L'hypothèse de Boeckh est avec raison abandonnée.

Ueberweg, Grundriss, p. 128 pense qu'ils ont été écrits au plus tôt au 3e s. av. J.-Chr. — Cela ne peut s'appliquer au Minos et au Hipparque. [Ce dialogue est probablement l'origine du prétendu cordonnier et des dial. à lui attribués. Voy. Wilamowitz, Hermes, XIV (1879) p. 187–193, et ib. 476–7, indication de fragments négligés de Phédon.

Le Πίναξ de Κέβης n'est pas du Pythagoricien, lié avec Socrate, intime de Phédon, mais de l'époque de l'Empire Romain.

Dialogue philosoph.

(Μῖμοι de Sophron. La peinture des moeurs est tout, les idées rien.

Interlocuteurs abstraits, ~~comme~~ A, B, C, dans les dial. de Fénelon sur l'Éloquence.

En était-il écrit des dialogues de Zénon ? Il est fort contestable que ce phil. ait écrit des dialogues.

Dans Platon le car. des pers. est peint, souvent avec verve.

Pris dans la nature, ~~Dio~~ dans l'enseignement de Socrate et ailleurs.

Dialogue socratique.

Simon, plus que douteux.

Alexamène de Téos. Obscur pour nous.

Panétius admettait 4 ou 6 auteurs de dial. socrat.

Dans Xén. distinguer Mémor. du ~~Platon~~ Banquet, de l'Écon. et des dialogues socratiques qu'on pourrait découper dans la Cyrop.

Eschine.

Antisthène.

Après Platon.

Dialogues d'Aristote, de Théophraste, d'Héraclide du Pont.

Moins dramatiques. Ἀριστοτέλης καὶ Θεόφραστος αὐτῶν ἥψαντο τῶν πραγμάτων. St Basile, Ep. 167.

Aristote et Héracl. se réservent à eux-mêmes d'exposer dans leurs dialogues la doctrine qu'ils soutiennent (Ad Cic. Ad Att. XIII, 19. Ad Quintum III, 5-6).

Aristote, comme Cic. dans le de Fin., semble avoir observé dans ses dialogues la méthode de ses traités. Exposer d'abord les vues de ses devanciers, puis les siennes.

1) Dial. dramatique. <u>Gorgias</u>, <u>Phèdre</u> : Ὦ φίλε Φαῖδρε, ποῖ δὴ καὶ πόθεν ; Division antique.

2) Diégématique. Dialogue raconté. <u>Rép.</u> Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ, dit Socrate. À qui parle-t-il ? L'auteur n'a pas pris la peine de le dire. S'il l'avait fait, nous aurions un dialogue mixte.

3) Mixte. <u>Protagoras</u>. <u>Phédon</u>. Introd. dramatique au dialogue raconté. Échécrate demande à Phédon s'il a assisté aux derniers entretiens de Socrate, et, sur sa réponse affirmative, le prie de les lui rapporter. Phédon garde ensuite la parole et fait une relation détaillée : cependant par le fait il laisse la parole à Socrate et à ses interlocuteurs.

2) et 3) obligent à des tournures plus longues, ἔφη, φάναι ; Mais ils sont en quelque sorte plus dramatiques que 1), puisque le narrateur peut rendre compte des gestes de ceux qui sont mis en scène et d'une foule de détails accessoires qui entrent plus difficilement dans le dial. dramatique.

2) suppose, à vrai dire, l'introduction expressément donnée dans 3)



Banquet de Platon

Le jeune Phèdre fait un éloge enthousiaste de la passion qui exalte l'âme, l'élève au-dessus de l'égoïsme, la rend capable d'un dévouement absolu, du sacrifice même de la vie. Comme c'était l'habitude, il cite les trad. mythiques et les poètes. Mais il a appris chez les rhéteurs à interpréter les mythes et à critiquer les poètes. [Alceste, qui mourut pour son mari, revient, par une faveur spéciale des dieux, de la maison d'Hadès. — Orphée, le citharède sans courage, ~~prétend~~ n'osa point mourir : les dieux ne lui montrent que le fantôme d'Eurydice, et le font ignoblement périr par des femmes.

Achille, ~~plus jeune que Patrocle~~, n'était pas

l'amant de Patrocle, son aîné : Eschyle radote.

C'est Patrocle qui était l'amant ; et le dévouement d'Achille en devient d'autant plus rare et plus admirable.


ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Plato Symp.

Phèdre a une idée élevée, exaltée de l'amour, tout en confondant l'amour avec la sensualité la plus grossière. L'amour remplit d'une généreuse ambition, de courage, de dévouement, jusqu'au sacrifice de la vie, fait rougir de tout ce qui est petit et honteux. Nous dirions, que l'amour élève au-dessus de l'égoïsme. Comme l'homme est au-dessus de la femme, l'amour du grec l'emporte sur l'amour naturel. — Aristophane en dira autant. Socrate semble le penser aussi. C'est ce que pensaient les Grecs en général.

Pausanias distingue deux Amours, comme deux Vénus, l'amour de l'âme et l'amour du corps. Mais tout en préférant le premier, il ne le dégage pas du second : l'un est la fleur de l'autre, mais une fleur qui reste sur sa tige : l'amour sensuel est ennobli par l'amour des âmes, mais il n'est pas supprimé ; l'objet aimé doit abandonner son corps à celui qui aime mieux son âme que son corps. Cette théorie serait très acceptable, si elle ne s'appliquait pas à l'amour grec. — Le discours ajoute à ce qu'avait dit Phèdre, la distinction des deux amours.

Eryximaque a le point de vue du médecin et du physicien. L'amour est, dans la nature entière, la conciliation des contraires (qui se désirent, s'attirent). De plus, l'homme de l'art doit distinguer les désirs sains des désirs malades.

Aristophane développe avec beaucoup d'esprit, une autre idée singulièrement répandue : cf. p. 205 D), que l'amour tendrait à rechercher sa moitié.
(Rötig assez gentil, recommande l'amour conjugal, condamne la pédérastie! Je n'y comprends rien.)

Agathon loue le dieu Amour en poète et en esprit subtil.

Socrate critique Agathon et est catéchisé par Diotime. Amour, fils de Πόρος et de Ἀπορία, est un être intermédiaire

entre dieu et homme, un démon, médiateur entre le ciel et la terre ;

Il n'est mi-lieu, ni sage ni beau, il ne mérite aucun des éloges que lui prodiguait Agathon

Il n'est ni beau ni laid, ni bon ni mauvais, ni ~~sage~~ sage ni ignorant, il aspire à tous les biens qu'il n'a pas, mais dont il possède une notion juste et vague, il est comme l'opinion vraie (qui joue un rôle important dans la th. platon. de la connaissance), c'est philosophe, philo-sophe. L'aspiration amoureuse traverse les degrés, amour d'un beau corps, de la beauté sensible en général, des belles mœurs, des belles sciences, et du Beau absolu. L'homme aspire à l'immortalité, il veut se reproduire en des enfants charnels, ou des enfants intellectuels : les âmes ~~pleines~~ grosses de beaux discours les enfantent à la vue de belles âmes aimables, ~~les~~ fécondent ces âmes, s'élèvent avec elles à la contemplation du Beau.

L'union des âmes est la vraie union d'amour, puisqu'elle est féconde

Voilà le véritable amour. — Ces vues complètent les indications de Phèdre, Alcibiade peint Socrate tel qu'il était, et cette peinture réalise l'idéal ~~portrait~~ du philosophe et de l'amour philosophique.

Ceux qui parlent avant Socrate exposent des vues sur l'amour qui étaient répandues dans la société athénienne, où ce sujet était à l'ordre du jour*: ces vues, sans être justes, renferment cependant un peu de vérité. Sans connaître l'amour, on en entrevoit la noblesse.

Pausanias et Agathon avaient étudié cette matière : on ~~citait~~ citait d'eux certaines paroles. Xénophon (8, 32-34) et Platon en font foi. Certains propos de table couraient certainement. Platon, ch. I, prétend même savoir que d'autres rapportaient. Il a cependant soin d'ajouter que lui (ou son Apollodore) n'assistait pas au banquet, étant encore enfant.

Platon ~~attribue~~ fait dire à Phèdre ce que X. attribue à Pausanias.

* Voy. les Ἐρωτικοί de Lysias et du Pseudo-Dém. (écrit, ce semble, du temps d'Alexandre).

Panétius (DL. II, 64) pensait que parmi les dial. Socrat. 1) Quatre Socratiques authentiques
il n'y avait d'authent. que ceux de Platon, Xénoph., Antisthène,
Eschine. Il doutait sur Phédon et Euclide, rejetait tous les autres.
Ainsi ceux de Simon, cela va sans dire (si tant qu'ils existassent déjà de son temps.) Quant à ceux d'Alexamène, il paraît qu'il ne les connais-
sait pas : ils n'existaient plus, je suppose. voy. plus haut.

Eschine. On édite sous son nom le περὶ ἀρετῆς (v. plus haut), 2) Eschine.
le (faux) Axiochos, et le remarquable Eryxias. Ces 3 dial. aussi
dans l'App. Plat. Ed. Fischer. 1786.
Rien d'authentique.

Les 7 dialogues authentiques, τὸ Σωκρατικὸν ἦθος ἀπομεμαγμένοι
(DL. II, 61) étaient Miltiade (jeune homme contemp. de Socrate), Callias (de la famille du grand [illegible]; figurant aussi dans X. et Pl.),
Axiochos (le vrai), Aspasie, Alcibiade, Rhinon (prob. celui qui figurait
parmi les Dix, après les Trente), Télaugès. Fragments remarquables de
Miltiade, d'Aspasie (parlant au jeune Xénophon et à sa femme, Cicéron,
Inv. I, 31), d'Alcibiade.

L'homme [illegible] trop fort, Rühl pense à Xénophon fils d'Euripide stratège dans Thuc. II, 70-79; Ξενοφῶν ὁ Εὐριπίδου ... Lys. 19, 14.

C. Fr. Hermann, De Aesch. Socr. reliquiis,
Marb. 1850.

Il passait pour le représentant le plus fidèle des traits qui caractérisaient
Socrate, comparable à Xénophon, et même supérieur, par la simplicité (ἀφέλεια)
et la clarté (transparente) du style (τὸ καθαρὸν, τὸ συνεστραμμένον, τὸ ἀφελὲς, et cependant
ἐπιμελὴς ὡς ἐν ἀφελείᾳ σφόδρα). Voy. Hermogène π. ἰδ. II, 3, p. 394 Walz.
Plus littéraires, que philosophiques.

3) Antisthène.

Fragments publiés par A. W. Winckelmann, Zürich 1842.

Chappuis, Antisthène, Paris 1854.

Ad. Müller, De Ant. vita et scriptis, Progr. Dresde 1860.

(Cf. Krische, Die theol. Lehren der gr. Denker, Gött. 1840, p. 234–46).

Les 2 déclamations, Αἴας et Ὀδυσσεύς (discours de ces deux héros, prononcés devant les captifs Troyens) ~~font~~ figurent dans la liste de DL. La plupart des critiques, et en partic. Ad. Müller, les croient d'un faussaire. Blass, II, 310, en défend l'authenticité.

Ici on peut reprendre les dialogues du prétendu Simon.

Eschine, le Socratique

(le titre avec celui qui est une preuve à notre.

Idéal, authentiques. Trois portent les noms de personnages célèbres : Aspasie, Alcibiade, Callias. Miltiade ~~tout~~ jeune ?, contemp. de Socrate. Rhinon (ou de Dit) Télaugès. Axiochos, qui a de commun que)

Fg. du Miltiade (Excerpta Florentina du Floril. de Stobée) :

Éloge de ce personnage d'ailleurs inconnu, (à toute âge de la croix) ~~[illegible]~~ ... Ἐπεὶ δὲ μειράκιον ἤρχετο γίγνεσθαι, σιωπᾶν καλὸν ἡγήσατο εἶναι· σεσιώπηται αὐτῷ μᾶλλον ἢ τοῖς χαλκοῖς ἀνδριᾶσι. Cf. Xénoph. Laced. Resp. III, 5 : Ἐκείνων μὲν ἧττον ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων.

Alcibiade. Plusieurs fragm. ~~Aristide le Rhéteur en cite deux fragm. (Éloge de Thémistocle)~~ (ne sais qui.) (racontait un entretien qu'il avait eu avec Alcibiade. ~~Dans~~ l'introd. Socrate disait : Ἐγὼ δὲ διὰ τὸν ~~ἔρωτα~~ ἔρωτα ὃν ἐτύγχανον ἐρῶν ~~τοῦ~~ Ἀλκιβιάδου οὐδὲν διάφορον τῶν Βακχῶν ἐπεπόνθειν· καὶ γὰρ αἱ Βάκχαι, ἐπειδὰν ἔνθεοι γένωνται, ὅθεν οἱ ἄλλοι ἐκ τῶν φρεάτων (ou τινος?) οὐδὲ ὕδωρ δύνανται ὑδρεύεσθαι, ἐκεῖναι μέλι καὶ ὕδωρ ἀρύονται. Καὶ δὴ καὶ ἐγὼ οὐδὲν μάθημα ἐπιστάμενος ὃ διδάξας ἄνθρωπον ὠφελήσαιμ' ἄν, ὅμως ᾤμην ξυνὼν ἂν ἐκείνῳ διὰ τὸ ἐρᾶν βελτίω ποιῆσαι.

Comm. de l'entretien : Ὦ παῖ, πόσα σοι χρήματα ἀπέλιπεν ὁ πατήρ ; ἢ πολλά τινα καὶ (οὐκ) εὐαρίθμητα ; — Πολλά, ὦ Σώκρατες. — Ἆρα οὖν καὶ ἐπιστήμην ἀπέλιπέ σοι τὴν χρησομένην αὐτοῖς ;

Alcibiade croyait pouvoir se comparer à Périclès, à Thémistocle, aux douze dieux (disait Eschine). Pour rabattre son arrogance Socrate lui fait voir que Thém., quoiqu'il était un grand homme, D. la l'éloge de Thémistocle, deux pages [illegible], critiquait, organisé par [illegible].

Une certaine ressemblance avec le 1er Alcibiade de Platon (?) pour la tendance générale du dialogue, non dans les détails.

Aspasie. Cic. de Inv. I, 31. Le jeune Xén. et sa femme. Aspasie leur fait voir qu'ils ne seront heureux qu'en se rendant mutuellement meilleurs. Le Xénophon n'est probablement pas notre Xén.

Cet éloge fait valoir l'intelligence de Thémistocle, la merveilleuse prévoyance par laquelle il se ménageait un asile chez le grand Roi, absolument comme fait Thucydide, qu'Eschine semble avoir eu sous les yeux, mais sans tenir aucun compte du plus ou moins de loyauté, de moralité, de [illegible], qu'une telle conduite indique. Enfin, malgré cette intelligence, Th. n'a pu éviter l'exil et une ignominieuse condamnation. Cet exemple est bien fait pour humilier Alcibiade. Aussi se met-il à pleurer. Ἀναγκάσει κλάειν θέντα τὴν κεφαλὴν ἐπὶ τὰ γόνατα, ἀθυμήσαντα ὡς οὐδ' ἐγγὺς ὄντα τῷ Θεμιστοκλεῖ τὴν παρασκευήν (Aristide, II, p. 369 Ddf). Ces lignes, négligées par K. F. Hermann, rappellent Platon, Symp. 215 E: δάκρυα ἐκχεῖται ὑπὸ τῶν λόγων τῶν τούτου.

Eschine le Socratique.

Lysias fr. 1. Le logographe nous montre cet ancien disciple de Socrate vivant d'expédients : il mange et boit à crédit[1], il emprunte de l'argent, il éconduit ses créanciers, il fait la cour à une femme de 70 ans, pour lui tirer de l'argent. Ôtez la malice et l'hyperbole, reste un fond parfaitement croyable. Nous connaissons l'homme qui se fait recommander par Aristippe, son ami, à Denys, qui devient le commensal et, cela va de soi, le flatteur du tyran, pour vivre. Si une anecdote rapportée par D.L. est historique, Eschine était déjà le même quand il vivait dans l'intimité de Socrate. Pauvre et besogneux, il reçoit du maître ce conseil : παρ' ἑαυτοῦ δανείζεσθαι τῶν σιτίων ὑφαιροῦντα (II, 62), c-à-d. au lieu d'emprunter aux autres, fais un emprunt chez toi-même en retranchant sur ta nourriture.

1) Tel est le sens de προδόσεις λαμβάνειν. Cf. Hermippe le comique ap. Poll. VII, 194.



Antisthène

Dion Chrys. XIII est d'après le dialogue l'Archélaos attribué à Antisthène : Usener (dans Dümmler, Antisthenica, Halle 1882) l'a contesté de 631 sq. R., coll. 424 sq.

Ce dialogue n'est pas d'Antisthène, d'après Susemihl (Jahrb. f. Philol. 1887, p. 207). Comme la liste des ouvrages d'A. dans Dl. est très méthodique, il faut croire que les ouvrages du Xe tome étaient en appendice douteux ou apocryphes. Chappuis était sur le point de le reconnaître. Plusieurs déjà contestés par Persaios.

Du reste ce dialogue semble avoir été favorable à Archélas.

Contradictions sur le grand Héraclès, antérieur à celui-ci, d'après Dümmler.



Plan?

Quand le Théétète?

1. Jahrb. f. Philol. 1881, p. 322

E. Rohde, Philolog. 49 (1890), p. 230 sq. reprend cette question. Il persiste dans l'opinion [que ce dialogue est plus récent que veut Zeller?

p. 174 et s. Platon fait allusion à des ἐγκώμια de rois contemporains. Nul exemple avant l'Evagoras d'Isocrate, vers 374.

p. 175. A, personnages qui comptent 25 πρόγονοι jusqu'à Héraclès. Rohde avait pensé à Agésilas, en comptant ce roi lui-même parmi les 25. Il accorde aujourd'hui que le texte ne se prête guère à cette explication. Il faut donc descendre à Archidamos II, objet d'éloges, 361–333, ou à Agésipolis II 371/70 ou à son frère Cléomène II (370–309).

Cela est conforme aux résultats chronol. tirés de la langue de Platon. R. renvoie aux recherches de Dittenberger etc., et il connaît surtout la dernière des dissertations de ce genre (Constantin Ritter, Untersuch. über Plato, Stuttg. 1888). Ce dernier place le Théét. après le Banquet, et vers 370



Le nombre des écrivains grecs qui subirent l'influence de Socrate est très considérable. Pour nous en tenir à ceux que l'on peut appeler ses disciples, Platon, Antisthène, Xénophon, Eschine, d'autres encore, furent des auteurs féconds et rendirent souvent hommage au maître, en le mettant en scène dans leurs écrits. Parmi les quatre que nous venons de nommer, ~~Xénophon est celui~~ deux seulement, Xénophon et Platon, nous sont parfaitement connus. Leurs ouvrages ayant été conservés, complètement ou peu s'en faut.

L'oeuvre de Xénophon est extrêmement variée. L'histoire, la philosophie, la fiction didactique, des matières spéciales, y sont représentées, et ces écrits divers se rattachent aux phases de la vie de l'auteur, très diverses elles aussi et très accidentées. Xénophon était un de ces jeunes hommes de bonne

1B

famille ~~qui entouraient Socrate~~
prirent dans le commerce de Socrate
l'habitude de réfléchir et le désir de
se rendre meilleurs. Mais son esprit
n'était pas tourné vers la spécu-
lation ; il aimait la vie active, la
guerre, les aventures, et en des temps
plus heureux il aurait sans doute
servi sa patrie avec distinction.
Depuis la bataille d'Aegos-Potamos,
pendant qqs années Athènes était déchue de sa puissance
et de sa splendeur, courbée, comme les
plus petites cités de la Grèce, sous le
joug de Sparte. Aussi Xénophon
saisit-il avec empressement l'occasion
de voir des pays étrangers et de prendre
part à des actions brillantes, quand
son ami Proxène de Thèbes lui proposa
de s'engager avec lui au service d'un
prince aussi brave et aussi généreux
que le jeune Cyrus. Socrate, avec son
grand bon sens et son merveilleux

instinct}, sentit que le dessein de son
jeune ami pourrait avoir pour lui des
conséquences fâcheuses. Cyrus avait été
dans les dernières années de la guerre
l'allié le plus utile de Lacédémone; qu'al-
lait-il entreprendre maintenant? on
l'ignorait, mais on savait qu'il pou-
vait compter sur le secours, plus ou moins
ostensible, de Sparte. En 401, deux ans
seulement après le gouvernement des
Trente, Athènes n'avait pas encore de
politique à elle, et rien n'empêchait un
Athénien de s'enrôler au service d'un
prince ami de Sparte; mais la démo-
cratie était rétablie, et la situation
générale pouvait changer, de manière
à compromettre Xénophon aux yeux
de ses concitoyens, s'il s'engageait au
service du prince perse. On sait comment
Xénophon éluda le conseil de Socrate,
qui lui avait recommandé de ne rien



1D

faire sans avoir consulté l'oracle de Delphes. Il avait grande envie de sortir de l'inaction où le condamnait l'abaissement de sa cité et il prit une détermination dont il ne prévoyait pas, ou ne voulait pas prévoir, les conséquences éloignées.

[La question n'en est plus une aujourd'hui. Mais il n'est pas inutile de l'exposer, pour montrer, dans un exemple, l'application des règles d'une saine critique.

Quel âge, Xénophon avait-il quand il partit pour l'Asie ? [Plus de 40 ans, s'il fallait en croire une anecdote racontée par Diogène Laërce II 22, et avec plus de détails, par Strabon IX, p. 403. A la bataille de Délium, Xénophon, entraîné par la fuite des siens, ~~et~~ tombé de son cheval, aurait été sauvé par Socrate qui, le voyant étendu à terre, l'aurait pris sur ses épaules. Or, comme cette bataille eut lieu en 424, et que les jeunes Athéniens ne servaient en dehors de l'Attique qu'après l'âge de 20 ans, il en résulterait que Xénophon, né

avant 444, aurait eu plus de 40 ans en partant pour l'Asie.

La plupart des biographes modernes de Xénophon se sont donné beaucoup de mal pour concilier cette date avec les vraisemblances générales et les inductions qu'il est permis de tirer de certains passages de l'Anabase. La lecture de cet ouvrage laisse, à tout esprit non prévenu, l'impression que l'auteur était encore jeune quand il s'engagea dans cette expédition. Du reste il le dit lui-même assez explicitement. Quand l'armée, privée de ses généraux, se trouve dans une situation désespérée Xénophon prend une ~~hardie~~ initiative, qui semblait appartenir à ~~des compagnons~~ les aînés. Il dit à ses camarades : "Il faut élire d'autres chefs, je suis prêt à obéir à ceux que vous nommerez ; ~~et~~ mais si vous me chargez d'un commandement, je ne prétexterai pas mon âge." Ce n'est pas ainsi que parle un homme de 40 ans.

III, 1, 25 : Εἰ δ' ὑμεῖς τάττετέ με ἡγεῖσθαι, οὐδὲν προφασίζομαι τὴν ἡλικίαν.

2B II, 6, 20

Proxène, dont il va prendre la place, n'en avait pas eu plus de 30. Plus loin

III, 2, 37

~~ὁ Ξενοφῶν~~

nous voyons Xénophon et Timasion placés à l'arrière-garde, comme les plus jeunes parmi les stratèges. Et, pour n'ajouter qu'un le passage le plus explicite, on voit en une autre

VI, 4, 25

ὁ Ξενοφῶν … ἐβοήθει καὶ οἱ ἄλλοι οἱ μέχρι τριάκοντα ἐτῶν ἅπαντες

(Quand une partie de l'armée se trouve dans une situation périlleuse) occasion, Xénophon et les autres soldats ~~jeunes~~ qui n'avaient pas dépassé 30 ans, venir au secours de leurs camarades.

Qui en croirons-nous de préférence? ~~L'auteur lui-même~~ sur la vie de Xénophon? Xénophon lui-même, ou des auteurs ~~qui~~ qui répètent une jolie anecdote? Celle-ci ressemble trop à ce que Platon raconte de Socrate et

(Banquet)

d'Alcibiade pour ne pas éveiller des soupçons.[1] Néanmoins, l'anglais Mitford a été longtemps seul à contester la vérité de cette anecdote. Cobet

Mitford Hist. Gr. ch. 23, s. 6.
Cobet Nov. Lect. p. 535 sqq

la réfuta définitivement, et aujourd'hui tout le monde à peu près, je crois,

1) Athénée, V (p. 216 D), 56 dit qu'à l'époque ~~fictive~~ de où Xénophon place son Banquet (421), l'auteur n'était pas ~~encore~~ né ou pas encore sorti de l'enfance. Le premier membre de phrase ôte app. à l'autorité de ce témoignage. — Quant au dialogue d'Eschine (Cic. De Inv. I, 31) le Xén. qui y paraît avec sa femme en présence d'Aspasie, est peut-être Xén. de Mélité, fils d'un Euripide, collègue de Périclès dans la guerre de Samos [Conj. de Rühl.] A moins d'admettre un énorme anachronisme.

abandonne une tradition mal autorisée.[1])

Plaçons donc la naissance de Xénophon vers 430, ou un peu plus tard. Parti d'Athènes en 401, il ne devait plus revoir Socrate, qui but la ciguë l'année après, pendant que Xénophon prit part à la fameuse retraite qui illustra son nom. Après avoir fait, avec ce qui restait des Dix mille, une campagne dans la Thrace, ~~un~~ au service d'un petit prince de ce pays, Xénophon remit, en 399, les troupes qu'il commandait à Thimbron, général que les Lacédémoniens, ~~dans~~ en leur qualité de chefs de la Grèce, avaient envoyé au secours des Hellènes d'Asie, menacés par Tissapherne. en 399

Xénophon revint-il alors à Athènes, ou continua-t-il de commander ses anciens soldats, sous Thimbron et ensuite sous Derkyllidas? Nous reviendrons sur cette question, qui a divisé les biographes de X. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de 396 nous trouvons Xénophon à la en 396

1) Provenant peut-être, on l'a conjecturé avec assez de probabilité, d'un dialogue socratique.

2D

tête des Κυρειοι, sous le commandement d'Agésilas. Il reste avec le roi de Sparte l'année suivante, et quand la ligue des anciens alliés de Sparte, les Thébains et les Corinthiens, avec Argos et ~~avec con~~ Athènes, et Argos son ancienne ennemie, force Agésilas de renoncer à ses grands projets, X. accompagne le roi et se trouve à ses côtés dans la bataille de Coronée, 394. Les appréhensions de Socrate s'étaient réalisées. Aucun obstacle légal, il est vrai, n'empêcha X. de s'associer à la fortune du jeune Cyrus. S'il servit plus tard en Asie Mineure sous les ordres de chefs lacédémoniens, Athènes elle même avoit été obligée de fournir un contingent à l'armée de la ville en possession alors de l'hégémonie. Et cependant, après s'être mis au service d'un ancien ennemi d'Athènes, X. était devenu l'ami ~~et le confident~~ d'Agésilas, ~~le confident des~~

| bientôt

qui allait | faire la guerre à Athènes -

grands projets qui tendaient à ébranler un vaste empire, dont X. avait, par sa propre expérience, reconnu la faiblesse réelle; indigné de voir échouer ses espérances : Revenu à la tête d'une poignée d'hommes du fond de la Perse, il avait surpris le secret de la faiblesse réelle de cet imposant empire, et il s'associait avec enthousiasme aux nobles projets du roi de Sparte. Les petites querelles, les jalousies entre les cités de la Grèce, ~~déjouèrent~~ vinrent ces espérances helléniques. Les anciens alliés de Sparte, Thèbes et Corinthe, se levèrent contre ~~la~~ ville directrice, Athènes était entrée dans cette ligue [; ~~mais Athènes~~ la démocratie athénienne à peine rétablie avait mis Socrate à mort. Sans approuver la conduite de X., on comprend qu'il restât attaché au roi dont il avait sans doute subi l'ascendant. ~~Par une suite de circonstances~~ C'est ainsi que

Xénophon 3A

[qui déjouèrent une grande et noble entreprise ; nous sentons que



3B

cet ~~historien~~ enfant d'Athènes se trouva insensiblement et, pour ainsi dire fatalement, amené dans les rangs des ennemis de sa patrie.
394 En ~~38~~ 394, sous l'archonte ~~Eubouleus ou~~ Euboulidès[1], ~~il fut~~ un décret du peuple le frappa d'exil, probablement après la bataille de Coronée.

Xénophon continua-t-il de rester auprès d'Agésilas, d'abord à Sparte, puis dans les campagnes des années suivantes? Il y a lieu de le penser. Plus tard nous le trouvons ~~retiré~~ établi à ~~Scil~~ Scillonte, près d'Olympie, retraite charmante, dont il a laissé une si jolie description. L'exilé athénien y est l'hôte des Lacédémoniens, et il fait élever ses fils à Sparte, afin qu'ils se rendent un jour capables de commander, en apprenant à obéir.
387 Depuis la paix d'Antalcidas, 387, sinon plus tôt, Scillonte devint le séjour permanent de X. Là

---

1) Nom confirmé par les inscriptions. Non Eubouleus.

commencent ses loisirs, là se place la rédaction de la plupart de ses écrits

Scillonte faisait partie de la Triphylie, territoire que les Lacédémoniens avaient arraché aux Eléens en 400. Quand ces derniers s'en emparèrent de nouveau, X. se trouva chassé de son asile. Cela se passa probablement après la bataille de Leuctres, en 371. A la suite de ces événements, X. se rendit à Corinthe; bientôt les revirements de la politique les succès rapides et l'accroissement de la puissance de Thèbes, amenèrent un rapprochement entre Athènes et Sparte. C'est alors, en 369 ou un peu plus tard, qu'un décret d'Eubule ~~leva~~ mit fin à l'exil de X. En 362, X. envoya ses deux fils servir dans ~~les~~ rangs des cavaliers athéniens. Athènes secourut Sparte contre Thèbes dans la mémorable campagne qui se termina par la bataille de Mantinée

371

362

3 D

L'un des fils de X., Gryllos, trouva la mort dans un engagement de cavalerie, peu de jours avant la grande bataille. Quant à X. lui-même, il mourut dans un âge avancé, peut-être en 354.

Résumons la vie de X. 1° Sa jeunesse se passe à Athènes. C'est là qu'il subit l'influence de Socrate et reçoit des principes de conduite, qui le dirigeront pendant toute sa vie. II° Avec la campagne d'Asie commence la vie active de X. La retraite des Dix-mille est son plus grand titre de gloire. La personnalité du jeune Cyrus laisse aussi dans son esprit un souvenir ineffaçable. III° Cette vie militante se prolonge dans les campagnes qui attachent X. à Agésilas. 4° Le séjour de Scillonte procure à X. des loisirs qu'il consacre à la culture des lettres. Hôte de Sparte, il se fait lacédémonien de cœur, sinon d'esprit et de langage.

5° La réconciliation d'Athènes avec Sparte ~~devient aussi la~~ réconciliation aussi l'exilé avec sa patrie.

A ces cinq phases de la vie de X., on peut rattacher ses divers écrits. Les Mémorables, avec l'appendice suspect qui porte le titre d'Apologie de Socrate, ~~nous~~ ramènent aux premières années de la vie de X., non qu'ils aient été écrits alors, mais par le sujet qui s'y trouve traité; et cette observation s'applique au rapport que nous établissons entre les autres écrits de X. et les événements de ~~la~~ sa vie. Aux Mém. on peut rattacher le Banquet. Quant à l'Economique, quoique Socrate y tienne un grand role, il conviendra de le placer plus bas. L'Anabase est le récit de la seconde époque. A la 3ième et à la 4ième se référait ~~appartiennent~~ les écrits de X. qu'on peut appeler lacédémoniens, les Helléniques, le Gouvernement de Sparte, l'Agésilas.

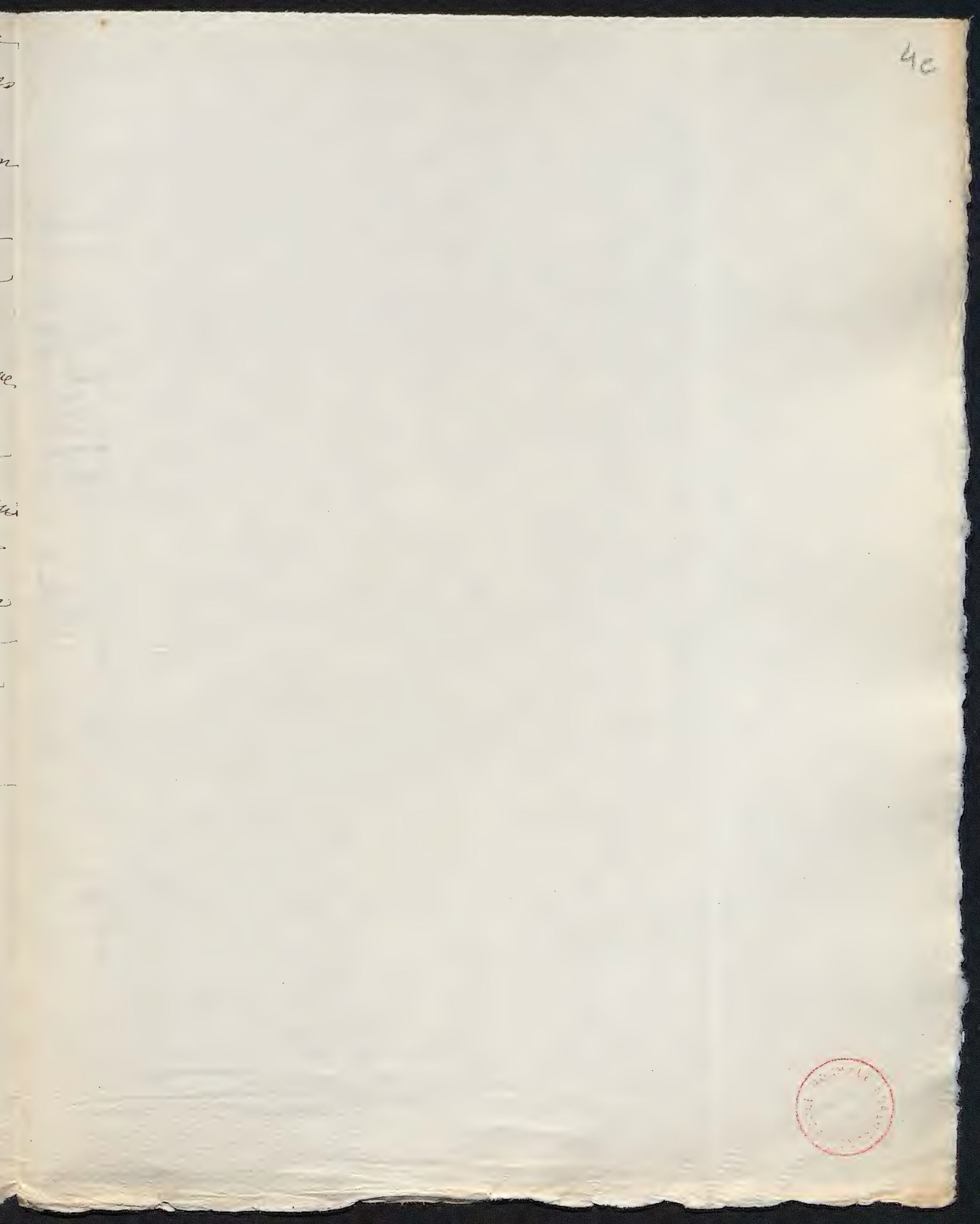
43

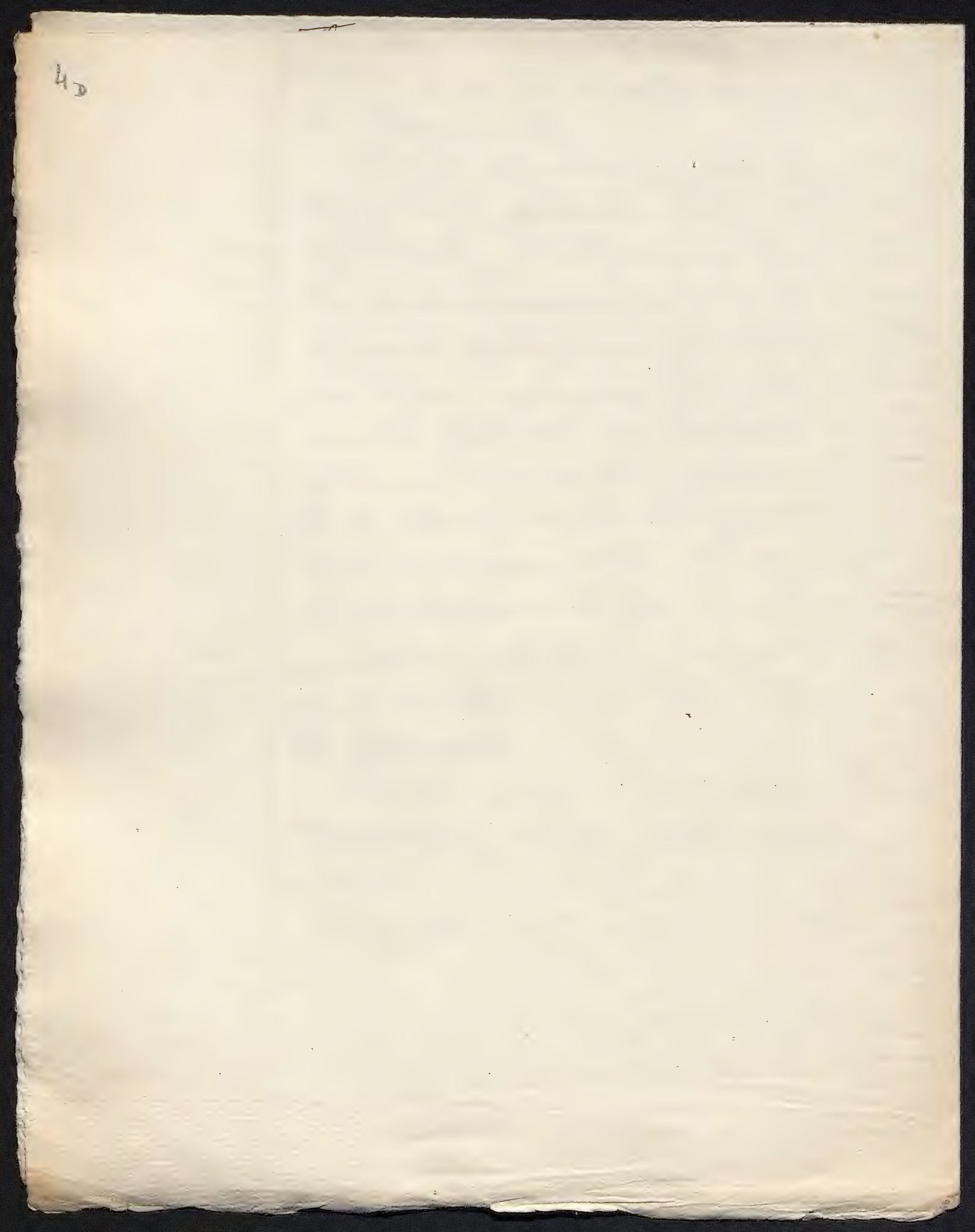
[On retrouve l'enfant d'Athènes, de X. de la 3ième période, dans l'*Hipparchique* et dans les *Revenus*.

Dans cette revue ne figure pas un des quatre grands ouvrages de X., la *Cyropédie*. Si X. admira tour à tour trois génies supérieurs au sien; s'il fut subjugué d'abord par Socrate, ensuite par Cyrus, enfin par Agésilas; on trouve dans la Cyropédie la marque de ces trois influences réunies. On y reconnaît à la fois le Socratique, le soldat ~~qui a parcouru~~ de la campagne d'Asie, et l'admirateur des institutions de Sparte. Une certaine ressemblance des sujets permet de rapprocher l'*Hiéron* et l'*Économique* de la Cyropédie.

Les Opuscules sur la *Chasse* et sur l'*Équitation* traitent de matières spéciales.

Le *Gouv. d'Ath.* n'est pas de X.




4 D

Commençons par les Mémorables. Ils sont peut-être le plus précieux des écrits de X., quoique X. y ait mis moins du sien que dans les autres écrits, ou peut-être à cause de cela même. Il a tenu la plume; le fond du livre est de Socrate. Nous y recueillons les paroles de cet homme unique; il revit dans ces pages; nous le suivons sur les places sous les portiques, dans les ateliers d'Athènes; nous l'entendons converser avec des hommes de toute condition, ~~de toute condition~~, de toute profession, des artisans, des artistes, des ambitieux, des sophistes, des femmes légères même (Voy. l'entretien avec Théodota sur l'art des hétères, III, 11). Il les instruit tous, en faisant semblant de se faire instruire par eux. S'ils sont arrogants ou malveillants, comme certains sophistes, il les confond ou les réduit au silence. Mais le plus

Xénophon 5A

5B

souvent il cause avec de jeunes amis, les aide de ses conseils, les corrige de leurs travers, les forme à la connaissance d'eux-mêmes, les amène à devenir meilleurs. L'enjouement se mêle à la gravité, la grandeur morale, à la plus aimable simplicité, le ton populaire s'élève au suprême bon sens.

On a dit que X. n'avait pas l'esprit assez philosophique pour comprendre Socrate méthaphysicien. Je le veux bien, j'accorde que le côté spéculatif de la pensée du maître lui ait échappé. Que les Mémorables ne nous donnent pas tout Socrate, il faut en convenir, mais en revanche ils ne nous donnent rien que Socrate. X. s'est borné, autant que possible, au rôle de rapporteur. L'individualité du maître, son admirable ironie, son art d'accoucher les esprits,

sa haute morale éclairée, son inaltérable dévouement à la mission qu'il s'était donnée de travailler à ~~so~~ rendre les hommes meilleurs, X. les met sous nos yeux, et sans X. nous ne connaîtrions pas aussi bien cet homme unique, nous n'en aurions pas une image aussi fidèle.

S'il faut faire un choix là où tout est du plus haut intérêt, je signalerai surtout une suite d'entretiens ~~du~~ du 4ème livre, ~~surtout~~ la plupart avec Euthydème, qui présentent comme l'ébauche de tout un cours d'éducation. On voit comment Socrate commence par ôter à ses jeunes amis la trop bonne opinion qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes. Puis, après les avoir rendus modestes en leur faisant comprendre leur ignorance, il les forme à la piété, à la tempérance, à toutes les vertus; et comme pour

Sur l'Éducation

5c

5D

Socrate la vertu est toujours raisonnée, éclairée et se confond avec la science, il les forme aussi à la dialectique, à l'art de distinguer, de généraliser et de définir.

Tout le 4ième livre, sauf les ch. 2 et 8, roulent sur cette matière. Ailleurs encore on peut trouver plusieurs entretiens formant des groupes naturels. Dans une grande partie du livre II, il est question de la vie privée et des vertus domestiques; dans plusieurs entretiens du livre III, de la vie publique et des vertus du citoyen. Cependant, dans son ensemble, l'ouvrage n'est pas disposé régulièrement, l'ordonnance en est capricieuse. Il y a même de doubles emplois (2 entretiens sur la Providence, I, 4 et IV, 3); et jusqu'à des redites (quelques définitions établies par induction dans III, 8 et 9, reviennent dans IV, 6). Est-ce là une raison de supposer, avec certains critiques, que

l'ouvrage de X. a été ~~interpolé, ou~~ bouleversé ou remanié ? Je ne le pense pas. Il n'y a pas lieu d'être choqué outre mesure de ce défaut d'ordre. Arrien, ce jeune Xénoph., comme il s'appelait lui-même, n'a pas rangé plus méthodiquement les Entretiens d'Épictète. Ils se suivent chez lui comme ils peuvent, au hasard des souvenirs de l'auteur. Je trouve même que la comparaison est à l'avantage de X. et de Socrate. Malgré l'admirable élévation de la doctrine morale du stoïcien, cette longue suite de pages abstraites fatigue par sa monotonie ; bien entendu je parle des Entretiens, non du Manuel. Dans X., au contraire, quelle variété, comme tout est individuel et vivant ! A côté et au-dessous de Socrate, nous voyons défiler des hommes de tout âge, et de toute condition, ayant chacun sa physionomie propre.

Xénophon – 61

variété, vie

Peut-on accepter comme historiques toutes les paroles prêtées à Socrate dans les Mémorables ? Un passage du IIIième livre, (5, 26) peut inspirer quelques doutes. Socrate y parle des Mysiens et des Pisidiens, restés, dans leurs montagnes, indépendants du roi de Perse. X., qui avait vu de près ces peuples, quand il guerroyait dans l'Asie Mineure, n'aurait-il pas prêté à Socrate ~~ses~~ souvenirs personnels ? Je crains qu'il n'en soit ainsi ; mais c'est là le seul indice d'une pareille liberté. X. avait-il pris des notes ? Peut-être. Mais rien n'empêche qu'il n'ait assez exactement conservé dans sa mémoire des entretiens qui l'avaient frappé et qu'il avait sans doute raconté plus d'une fois de ~~viv~~ voix.

Cf. Anab. III, 2, 23
Hell. III, 1, 13.

6c

Si les Mémorables sont de Socrate, plus que de X., leur comparaison avec les ouvrages plus personnels de cet auteur est d'autant plus intéressante. Si nous retrouvons ailleurs dans X. les idées déposées dans ces conversations et quelquefois jusqu'à la forme qu'elles y avaient revêtue, jusqu'aux termes dans lesquels elles y étaient rendues, ce rapprochement nous fait comprendre combien X. dépend de Socrate, et qu'il doit à son maître ce qu'il y a de meilleur chez lui. Si nous pouvions l'interroger, je crois qu'il en conviendrait volontiers lui-même.



60

Apologie.

Jusqu'ici nous avons considéré les Mémorables comme un recueil des dits de Socrate; mais X. ne se proposait pas seulement de faire connaître son maître, de ~~nous donner~~ présenter une image fidèle de son enseignement, de son apostolat. Il voulait aussi, et tout d'abord, le justifier, démontrer combien sa condamnation était inique. Aussi les deux premiers chapitres de l'ouvrage sont-ils consacrés à la réfutation des accusateurs de Socrate. Mais ici il convient de faire une distinction sur laquelle Cobet[1] a d'abord attiré l'attention des critiques.

1/ Novae Lectiones, p. 662 sqq.

X. commence par citer les considérants de l'acte d'accusation (γραφή), ensuite il les réfute, il prend à parti les auteurs de cet acte. Le premier chef d'accusation, la prétendue impiété de Socrate, est discutée dans le premier chapitre. Le reproche d'avoir corrompu la jeunesse, qui est l'autre chef d'accusation, est traité au ch. 2. Si on examine de plus près ce dernier chapitre, on trouve que les 6 premières et les 3 dernières sections s'en tiennent à l'acte d'accusation, tandis que dans tout le reste de ce chapitre il est question des arguments produits dans le discours de l'accusateur. (Cet accusateur est-il Mélétos, et les arguments relatés sont ils ceux du plaidoyer prononcé devant l'Héliée? On répondrait affirmativement à cette question n'était le début de l'ouvrage. ~~Après avoir~~

Xénophon

7 A

τοὺς γεγραμμένους

§§ 1-8, 60-64.

ὁ κατήγορος

En

7 B

sans
reproduit la teneur de l'acte d'accusation, X. dit qu'il admire quels arguments on a pu produire pour les appuyer, et il répète plusieurs fois cette question, qui semble impliquer que l'auteur ignore de quels moyens on s'était servi à l'audience pour établir le bien-fondé de l'acte d'accusation.

§1/
I, §2 . §20
Ajoutez I, 2 etc: ὅθεν ἂν μάλιστά μοι δοκοῦσιν αὐτοῦ αἰτιάσασθαι καινὰ δαιμόνια εἰσφέρειν.

Comment se fait-il donc que dans la plus grande partie du 2ième ch. X. se trouve si bien instruit des arguments de celui qu'il appelle l'accusateur. Cet accusateur ne serait-il ~~pas le même~~ un autre que celui qui fit condamner Socrate par l'assemblée judiciaire ? Nous savons par ~~Isocrate et~~ Diogène Laerce qu'un rhéteur du nom de Polycrate lança, après la mort de Socrate, un écrit contre la mémoire du philosophe, et, d'après la coutume du temps, donna à cet écrit la forme (fictive) d'un

~~Is. Bus. 4.~~
~~D.L. II, 5, 39.~~

plaidoyer prononcé devant les juges. Cette κατηγορία provoqua une ἀπολογία composée par Lysias, où la même fiction était observée. Aussi, dans l'Antiquité même, quelques-uns s'y sont laissé prendre. On prétendait que Polycrate avait écrit son discours à l'usage de Mélétos, et que Lysias avait offert le sien à Socrate. (Favorinus, cité par) Diogène Laerce [F ou ~~plutôt l'auteur cité par D. L.~~, II, ~~5~~, 39] a déjà fait remarquer qu'une allusion au rétablissement des longs murs par Conon indique que l'écrit (de Polycrate) ~~est~~ postérieur à l'an 393. A plus forte raison faut-il en dire autant de la réfutation par Lysias. (D. de L. ne s'aperçoit pas, [illegible], qu'il se contredit lui-même en faisant (§ 40) offrir cette défense par Lys. à Socrate.)

Nous savons quelque chose de la déclamation de Polycrate grâce à Isocrate, qui y fait allusion dans l'exorde de son *Busiris*, et au scholiaste d'Isocrate, où quelques arguments attribués par Is. à celui qu'il appelle l'accusateur (§ 5)

étaient précisément employés par Polycrate. Il reprochait à Socrate d'avoir formé Alcibiade, ~~Il~~ Mais il produisit contre lui un autre grief, qui a quelque chose de plus particulier. Socrate aurait souvent loué la conduite ~~d'~~ (que tient) Ulysse dans le 2ième livre de l'Il. Là ce héros châtie outrageusement Thersite, l'homme du peuple, tandis qu'il se contente de faire des remontrances aux princes. Or, en approuvant Ulysse, Socrate s'était montré peu démocratique. Il y a là une coïncidence plus que fortuite. L'argument sent son rhéteur; il a dû être inventé, plutôt que reproduit, par Polycrate. ~~L'hypothèse de Cobet, qui croiste~~. Voilà pourquoi Cobet pense que l'accusateur visé par X. n'est pas l'accusateur proprement dit, mais le sophiste Polycrate; et cette hypothèse ne laisse pas d'être très plausible. Elle a été approuvée

Mélétos pouvait en avoir fait autant; cependant Platon n'y fait pas d'allusion dans son Apologie.

Xén. I, 2, 58.

par beaucoup de critiques, et n'a trouvé que peu de contradicteurs. 1)

Si on adopte le système de Cobet, on doit admettre que les Mémorables ont été composés au moins six ans après la mort de Socrate, quand X., exilé d'Athènes, vivait dans le Péloponnèse. Sans méconnaître la justesse des observations du savant hollandais, je crois cependant qu'on peut ne pas adopter toutes ses conclusions. Les pages dans lesquelles X. réfute les allégations de l'accusateur tranchent si

---

1) L. Dindorf. G. Sauppe, Bergk, Brandis, Ueberweg partagent l'avis de Cobet. Breitenbach le combat, dans Jarb. f. Phil. 1869, p. 801, sqq. Mais ses objections ont été réfutées par Schenkl. Xenoph. Stud. II (Wien 1873) Cependant A. Roquette ~~les objections~~ se range du côté de Brittenbach; mais son raisonnement est faible. Christ (G. Litt.) est aussi de l'avis de Cobet. D'un autre côté Blass, II p. 340, se prononce contre Cobet.

8 B

singulièrement avec celles qui les précèdent et les suivent, que je ne puis me défendre d'un soupçon. Je suppose que X. les inséra après coup, et si cela est vrai, elles ne prouvent rien pour la date].

[De la 1e rédaction

Cependant il faut décidément mettre un certain intervalle entre la mort de Socrate et les Mémorables. X. fait à deux reprises allusion à des auteurs antérieurs, qui avaient pris parti, soit pour Socrate, soit contre lui. "Quelques uns écrivent et disent que Socrate savait exhorter à la vertu, mais non y conduire"; et ailleurs : "d'autres ont rapporté d'autres conversations de Socrate sur les dieux et la piété".

I, 4, 1 ... ὡς ἔνιοι ~~περὶ αὐτοῦ~~ γράφουσί τε καὶ λέγουσι περὶ αὐτοῦ τεκμαιρόμενοι, προτρέψασθαι μὲν ἀνθρώπους ἐπὶ ἀρετὴν κράτιστον γεγονέναι, προαγαγεῖν δ' ἐπ' αὐτὴν οὐχ

IV, 3, 2 "Ἄλλοι μὲν ([illegible]) οὖν αὐτῷ πρὸς ἄλλους οὕτω ὁμιλοῦντι παραγενόμενοι διηγοῦντο· ἐγὼ δέ...

Cette question se rattache à une autre, que nous discuterons plus loin, celle de savoir si X. ~~rendit~~ se rendit à

Athènes dès 399, où il resta en Asie jusqu'au moment où il revint en Grèce avec Agésilas.

L'Apologie se rattache aux Mémorables par les premiers mots, qui annoncent une suite ou ~~une~~ appendice au grand ouvrage. Aussi plusieurs la considèrent-ils comme une espèce de dernier chapitre, ajouté aux Mémorables. On est étonné de voir Dobet au nombre de ceux qui croient à l'authenticité de cet opuscule. Il a été sans doute séduit par le style, qui est fort agréable ; mais Walckenaer

Σωκράτους δὲ ἄξιόν μοι δοκεῖ μεμνῆσθαι καὶ ὡς . . . ἐβουλεύσατο τε περὶ τῆς ἀπολογίας καὶ τῆς τελευτῆς τοῦ βίου.

La petit écrit

déjà l'avait jugé indigne de X., et il est bien difficile de ne pas partager cet avis.

L'Apologie se compose de deux parties : l'entretien de Socrate avec Hermogène avant le débat judiciaire et le discours de Socrate devant le tribunal. La première de ces deux parties fait double emploi avec le dernier chapitre des Mémorables. Là aussi, on entend Socrate expliquer à Hermogène pourquoi il ne veut pas préparer une défense étudiée. Quant aux paroles prononcées par Socrate à l'audience, elles sont conformes en partie à ce que X. allègue pour défendre la mémoire de son maître, en partie à ce que nous savons par l'Apologie de Platon. Seulement le Socrate de Platon est humble dans sa fierté, attique dans le bien qu'il dit de lui-même, il est enfin de bon goût. Le Socrate de ce petit écrit est tout

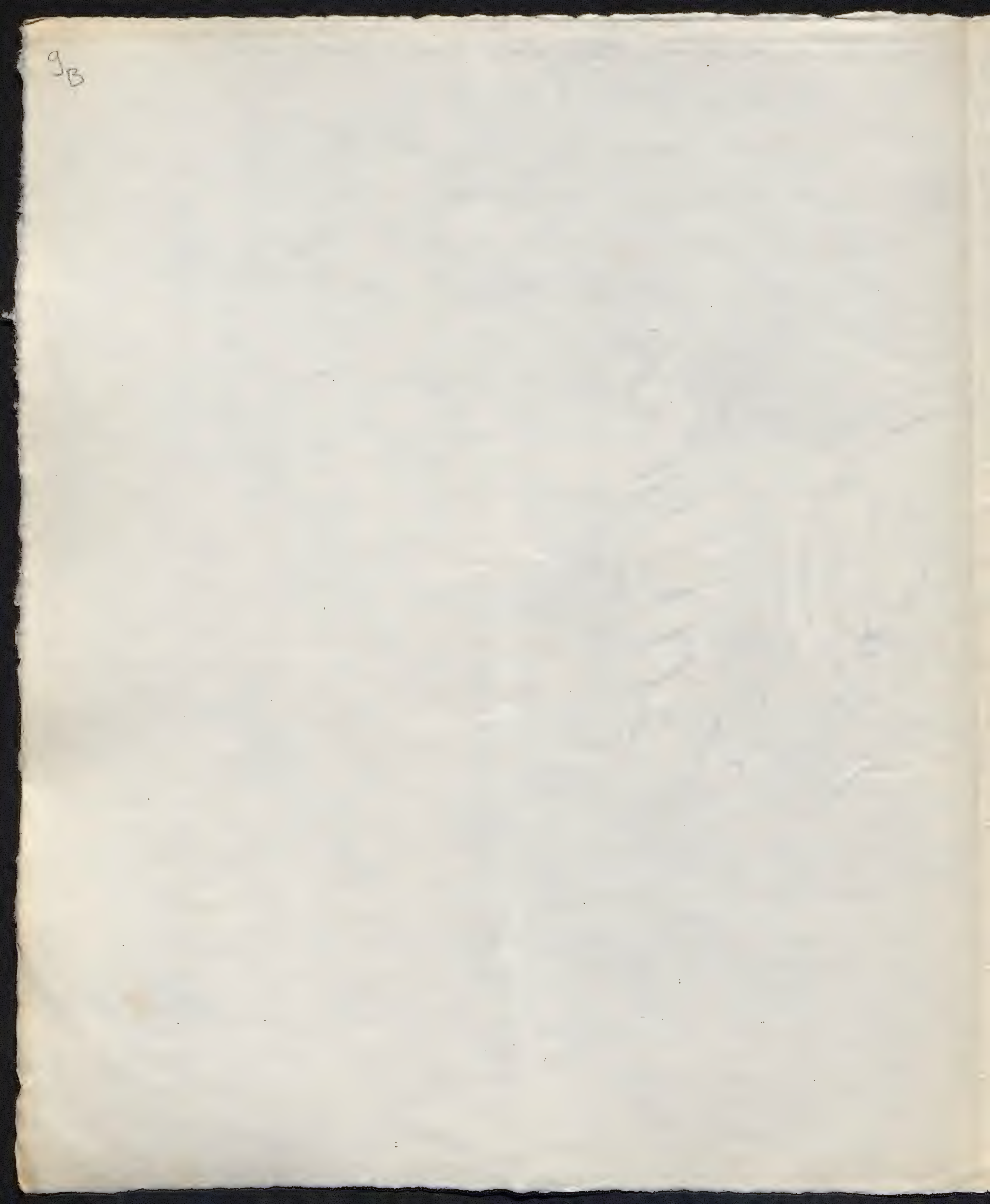
le contraire. Il justifie l'oracle de Delphes en se proclamant le plus tempérant, le plus désintéressé, le plus juste, le plus sage des hommes, le plus digne d'être loué par les dieux et les humains. Il parle de lui-même comme parleront de lui ses amis et ses disciples. Xénophon avait l'esprit trop fin pour prêter à Socrate un tel langage, que je ne saurais mieux désigner que par le mot grec φορτικόν.

Xénophon

94

{ Comme parlera X. lui-même. Cf. Apol. 16 et 18 entr. avec Mém. fin.




9B

Le Banquet se rattache aussi, si l'on veut, aux Mémorables ; il en est cependant tout à fait distinct, et a un caractère entièrement différent. X. n'y est pas simplement rapporteur, il y fait œuvre d'écrivain, d'artiste, il mêle vérité et fiction avec tant d'habileté qu'il ~~y~~ est malaisé de dire où finit l'une, où commence l'autre. Nous assistons à un petit drame, dont les acteurs et, en général, les éléments sont pris dans la réalité ; mais la combinaison de ces éléments, la mise en scène, appartiennent à Xénophon.

Et d'abord, tout est d'un naturel parfait, nous ~~assistons~~ voyons comment les choses se passaient alors à un vrai banquet, tous ~~aucun~~ les divertissements que l'on offrait aux convives dans les maisons riches, y figurent, et sont agréablement décrits. Plaisanteries d'un bouffon, Musique, tours de force, ballet pantomime, rien n'est omis. Les convives s'amusent aussi entre eux par des jeux de société : on cause beaucoup, on ne discute guère, le seul discours suivi est celui que Socrate prononce au ch. 8, et Socrate s'en excuse. Il n'en est pas de même dans le B. de Platon.

~~Tout~~ En assistant à ces divertissements et en conversant librement ensemble, les personnages se montrent tels qu'ils sont



9 D

naïvement, avec abandon, si bien qu'en fermant le livre on croit les connaître. ~~Cepen~~ Mais il y a plus : cette suite variée de scènes familières ne laisse pas d'avoir une unité cachée ; il s'en dégage une espèce de doctrine, et cette doctrine prend un corps dans le personnage de Socrate, qui la représente, en est l'expression vivante.

Le héros de la fête est un bel adolescent, Autolykos, fils de Lycon, vainqueur aux grandes Panathénées dans les épreuves du pancrace. ~~À côté de lui est~~ [Son admirateur, tranchons le mot,] son amant, le riche Callias, qui donne une ~~la~~ fête en son honneur. Les convives, tous des hommes, éprouvent ~~à la vue du jeune~~ un délicieux ravissement à la vue d'une beauté si parfaite alliée à la plus charmante modestie. Un silence religieux règne dans la salle, on sent la présence d'un dieu : les plaisanteries d'un bouffon qui entre ne font rire personne. C'est bien l'adoration hellénique de la beauté, ~~un~~ l'enthousiasme d'âmes remplies d'un pur et ~~sage~~ chaste amour. [ὑπὸ τοῦ σώφρονος ἔρωτος ἔνθεοι (I, 10)] Cet amour (qualifié de chaste par Xén.) est bien l'amour grec, amour admis,

Xénophon
10 A

~~exalté~~ glorifiée même, par la société dans laquelle vivaient Socrate et Xénophon. Ils sont assez de leur temps pour parler la langue de la galanterie grecque, pour entrer même dans les sentiments d'affection exaltée qu'inspirait un bel enfant, y entrer, bien entendu, jusqu'à ~~un~~ certain point, en s'arrêtant à ~~une~~ la limite au delà de laquelle il n'y a plus qu'égarement grossier. [On peut dire que le dessein de Xénophon, en écrivant cet opuscule, était de bien déterminer cette limite. Autolykos, sa beauté, l'hommage rendu à cette beauté, en est le point de départ, le grand discours de Socrate en est le point culminant. Malgré de nombreuses digressions le vrai sujet du *Banquet* c'est l'amour, sujet à l'ordre du jour alors. On discutait beaucoup sur l'amour parfait, sur la conduite que devaient tenir les amoureux, en théorie. Témoin le *Banquet* de Platon, l'*Érotikos* de Lysias, chacun ~~avait~~ disait son mot ou composait ~~quatre~~ cinq autres *Erotikoi logoi* du même auteur, sans compter l'*Érotikos* du Pseudo-Démosthène beaucoup d'écrits perdus ~~auxquels~~ et vaguement connus par des allusions.



10B

Ce serait cependant donner une idée très imparfaite du *Banquet* que de s'en tenir à ce qui en fait l'unité, l'amour tel qu'il est professé et pratiqué par Socrate ; il faut voir aussi les personnages secondaires et les autres sujets traités incidemment dans ce charmant écrit.

On peut distinguer deux sociétés, d'un côté Callias et son monde, de l'autre côté Socrate et ses amis.

(Callias et son monde)

Le maître de la maison a ses invités à lui et ~~des~~ aussi des personnes qu'il paye pour amuser la ~~société~~ compagnie. Ces dernières, tout à fait subalternes, tranchent avec les autres par leur mauvais ton. Un Syracusain ~~suivi avec~~ amené outre une joueuse de flûte, un danseur et une danseuse, qui sont en même temps musiciens et exécutants de tours de force : il les a instruits, dressés, et il les appelle ses marionnettes (νευρόσπαστα). (4, 55) Cet homme grossier en veut à Socrate de proposer d'autres amusements plus dignes de gens d'esprit, il lui semble que le philosophe captive à ses dépens l'attention de la société. Aussi lui dit-il des injures, répète ~~le chant~~ l'histoire du saut de la puce et autres railleries tirées des *Nuées* d'Aristophane. (6, 6) En plaçant ces choses dans une telle

bouche, X. venge spirituellement son maître du poète comique.
En même temps cet impertinent personnage sert à faire ressortir l'égalité d'humeur et la douceur du penseur.
Le Syracusain lui-même finit par être subjugué, et il acceptera avec reconnaissance les conseils de Socrate sur la meilleure manière d'égayer la société.

Le bouffon Philippe est moins provoquant : fidèle au métier de parasite, il cherche à plaire à tout le monde. Il paye son écot par des bons mots et des saillies qui rompent heureusement le sérieux de certains propos et ramènent l'hilarité qui convient à un banquet.

Arrivons à la société de Callias. Le jeune Autolycos est, nous l'avons dit, le héros de la fête, mais un héros passif. Assis décemment sur une chaise à côté de son père, tandis que le reste de la société s'étend sur les lits de table, il ~~Cet enfant, comme son honnête homme de père~~, joue le rôle d'un personnage muet, et on peut ~~il en faut~~ en dire presque autant de l'honnête Lycon.
Nicératos, fils du riche Nicias, avoue ingénument qu'il aime l'argent et qu'il fait grand cas des biens qui passent

~~10 D~~

IV, 45

σταθμῷ καὶ ἀριθμῷ ἐστι πλείστου πλούτου ἐπιθυμῶν ἂν παυοίμην· ἐξ ὧν ἴσως καὶ φιλοχρηματώτερός τισι δοκῶ εἶναι. Ἔνθα δὴ ἀνεγέλασαν ἅπαντες νομίζοντες τὰ ὄντα εἰρηκέναι αὐτόν

(prétend avoir appris cela d'Homère, et il)

le compter et le peser. Il se vante de savoir tout Homère par cœur, chose qui fait plus d'honneur à ~~son~~ sa mémoire qu'à son esprit.

Le maître de la maison a plus de relief. Le fils d'Hipponicus est un personnage considérable dans Athènes par sa naissance, comme par sa fortune. Eupatride, revêtu des fonctions héréditaires de dadouque aux mystères d'Eleusis, immensément riche, d'une taille imposante, il ~~est~~ a des prétentions au bel esprit et plus de vanité que de mérite réel. On sait comment il se laissait plumer par les sophistes et les femmes légères. Eupolis l'avait mis sur la scène entouré d'une cour de flatteurs (Κόλακες), Platon (dans le Protag.) décrit avec une fine moquerie son train de maison : Xénophon le traite un peu mieux, il le ~~loue même, mais un grain~~ fait louer par ses convives — comment feraient-ils autrement, puisqu'ils sont si magnifiquement traités dans sa maison. — Mais l'éloge

Xénophon
11 a

(ou bien il cache une leçon : (un des convives) Hermogène, fait observer (8, 12) que Socrate, tout en ~~flattant~~ louant Callias, le ~~bon~~ sophiste entend, moins ce qu'il est, mais ce qu'il devrait être. n'est pas sans une pointe d'ironie ;) Ailleurs (Hell. : VI, 2, 3)

X. dit que Callias aimait autant à se louer lui-même qu'à s'entendre louer par d'autres. Ici, ce richard se pique de rendre ~~tous~~ les hommes meilleurs — ni plus, ni moins que Socrate, que dis-je ?, mieux encore. [Quel est ce moyen ~~emploie-t-il~~ ? Il leur donne de l'argent, et les met ainsi au-dessus du besoin et des mauvaises tentations. C'est une plaisanterie, mais elle ne laisse pas de caractériser notre homme.

Ἅμα χαριζόμενος Καλλίᾳ καὶ παιδεύων αὐτόν.

[Pendant que le philos. dispute sur la définition de la justice, lui a trouvé un moyen pratique de rendre les hommes justes (IV, 1)

(Socrate et son monde)

I, 4

Socrate et ceux qui l'accompagnent ne sont pas de la société habituelle de Callias. Ce dernier les rencontre par hasard et les prie de s'asseoir à sa table : des hommes, dit-il, qui ont purifié leurs âmes (ἐκκεκαθαρμένοι τὰς ψυχάς) seront pour son festin un plus bel ornement que des stratèges, des hipparques, et tous les gros bonnets d'Athènes. « Tu te moques de nous, lui répond Socrate : tu as ~~dépensé~~ donné beaucoup d'argent pour acquérir des lumières (ἐπὶ σοφίᾳ) à Protag., à Gorgias, à Prodikos, à beaucoup d'autres, et tu ne vois en nous que des espèces de ~~travailleurs~~ travailleurs qui cultivent péniblement de leurs propres mains un petit domaine philosophique (αὐτουργούς τινας τῆς φιλοσοφίας).

110

~~On voit que~~ Il y a là en présence comme deux camps : de l'un à l'autre on se fait des compliments, qui ne ressemblent pas mal à des épigrammes ; on n'est pas plus aimables et, tout à la fois, plus malicieux.

Parmi les compagnons de Socrate, le beau Critobule, fils de Criton, a les passions trop fougueuses pour se conformer toujours aux préceptes du maître et pour bien écouter ses leçons : il est comme un cheval fringant, mais généreux. Il prend même avec Socrate des libertés qu'il ne pardonnerait pas à un autre ; mais c'est une nature si aimable, il jouit des privilèges d'un enfant gâté et on peut le comparer à l'Alcibiade du Banquet de Platon. Les autres, tous gens vertueux, ne se ressemblent cependant pas entre eux. Charmide[1], grand seigneur ruiné par la guerre, supporte philosophiquement sa pauvreté, se plaît même à en apprécier les bons côtés, à en goûter les avantages, sans aller toutefois jusqu'à dédaigner les biens de la fortune.

Antisthène aime son indigence, il s'en fait gloire,

1) C'est l'oncle (maternel) de Platon. Il mourut à côté de Critias, avec lequel il s'était retiré au Pirée. (Hell. II, 4, 19)

La vraie richesse consiste à n'avoir ~~point~~ pas de besoins factices. Aussi est-il scandalisé de la thèse du riche Callias, qui prétend, avec son argent, répandre la vertu autour de lui. Quand il entend de pareilles choses, il sort des gonds, il devient plus sérieux, plus austère qu'il ne convient en joyeuse compagnie. III, 4. IV, 2-3. Cependant il sait aussi plaisanter à l'occasion, il ne sort pas toujours du ton.

L'excellent Hermogène, modèle de piété et de douceur, est silencieux et triste, c'est un convive maussade.

Socrate dépasse tous les autres, en réunissant au plus haut point les qualités sérieuses et aimables : sa vertu est souriante, sa sagesse enjouée, sa douceur piquante, sa sérénité inaltérable. Sa supériorité est telle qu'il dirige constamment la conversation, il y jette des mots qui font penser, des vues profondes, il élève et ~~il~~ ennoblit tout ce qu'il touche, et toutefois il préside aux divertissements de la fête, devient en un mot le centre du petit drame mis sous nos yeux.

11 D

(Sujets de la conversation)

S'il faut ~~encore~~ parler maintenant ~~du hasard~~ des sujets de la conversation qui s'engage entre les convives, elle marche au hasard, et cependant le hasard, obéissant au dessein de l'auteur, ramène plusieurs fois certaines questions. La vertu, l'honnêteté, la καλοκἀγαθία, peut-elle s'enseigner ? Cette question, souvent discutée dans les dialogues de Platon, était évidemment ~~à l'ordre du jour~~ une question du jour.

Les tours de force et d'agilité ~~courageusement~~ bravement exécutés par la danseuse, font faire à Socrate la réflexion [que le courage peut s'enseigner, et cette autre,] que la femme ~~n'est pas à l'homme naturellement~~ est perfectible par l'éducation et que sa nature n'est pas inférieure à celle de l'homme. Voilà une doctrine chère à toute l'école de Socrate.

Arrivons au jeu de société. Chacun doit dire de quel avantage il est le plus fier. Cela se fera d'une manière piquante, paradoxale, moitié plaisante, moitié sérieuse. Nous avons déjà vu quel est le titre de Callias : il prétend

Xénophon
12 A

rendre les hommes meilleurs ~~par~~ grâce à sa richesse. — Critobule, qui est beau, et qui connaît aussi, ~~par sa propre expérience~~ pour l'avoir éprouvé, l'amour que la beauté inspire, soutient que cet amour rend capable des plus nobles actions et ~~se fait~~ tire gloire d'une beauté qui peut inspirer toutes les vertus. — Nicératos, qui sait Homère par cœur, n'a, pour être utile aux hommes, qu'à leur réciter des vers où se trouve ~~toute~~ renfermée sagesse. — Socrate se vante de posséder l'art de l'entremetteur (μαστροπεία), de savoir procurer à ses amis l'affection de ceux dont ils voudraient être aimés ;

Nous revenons toujours aux moyens de communiquer la vertu, et aussi à la beauté, et à l'amour qui en est inséparable.

Après une scène plaisante, concours de beauté entre le brillant Critobule et le philosophe au nez camus (ch. V), et d'autres incidents secondaires, Socrate fait l'éloge d'Éros, le dieu qui remplit Callias de sa chaste ardeur et qui semble présider à la fête.
Socrate distingue deux amours, celui qui est inspiré par Aphrod. Pandémos, et celui auquel préside A. Ourania. (Ce que fera Pausanias chez Platon, sans toutefois tirer de cette distinction les mêmes conséquences). Socrate

12 B

combat
l'amour vulgaire, ~~l'amo~~ la passion sensuelle, le désir éhonté ; il exalte l'amour des belles âmes, amour qui rend meilleurs et celui qui en est l'objet et celui qui le ressent. C'est ce pur amour qui unissait les jeunes héros d'Homère, qui règne parmi les dieux, si l'on interprète les traditions d'une manière digne de la divinité, c'est l'amour qui fleurit à Sparte et grâce auquel les Lacédémoniens sont dignes de commander à tous les Grecs.

§ 39 κράτιστοι δοκοῦσιν ἡγεμόνες εἶναι.

(il remplit le ch. 3)

Ce discours, le seul d'une certaine étendue[1], le seul qui soit d'un sérieux soutenu (et dont Socrate lui-même demande pardon ~~s'excuse~~), est évidemment le morceau capital de l'ouvrage.

§ 41

Quelle est la nature de l'amour ? comment la vertu peut-elle se communiquer ? Les deux questions, qui défrayent le ~~plus~~ plus souvent la conversation, se ramènent donc, on le voit, à une seule. L'amour est l'école de la vertu ~~παιδαγωγὸς d'Ἔρως σοφίας : ce nom d'Éros-pédagogue est l'école de la doctrine socratique~~. On l'appelle généralement l'amour

---

[1] Rettig a beau le contester, ses subtilités ne me convainquent pas.

platonique, parce que le Banquet de Platon est plus connu que celui de Xénophon ; mais il convient d'en faire honneur au maître. Cet amour, il faut en convenir, est né de l'amour grec ; mais il en est la purification, et Socrate ~~n'a pas de termes~~ en condamne les égarements dans les termes les plus vifs. Il s'excuse d'en parler crûment pour mieux en montrer la perversité. « L'amour qui est le compagnon de ma vie (ὁ ἀεὶ σύνοικος ἐμοὶ Ἔρως), dit-il, ch. 8 § 24
m'aiguillonne à parler librement contre l'autre amour, son adversaire, son antipode (κεντρίζει εἰς τὸν ἀντίπαλον Ἔρωτα παρρησιάζεσθαι). Socrate s'efforce de tourner à bien des instincts qui s'égarent ; l'amour qu'il prêche ne recherche aucune satisfaction grossière ; il n'a d'autre objet que de rendre les amants meilleurs.

Après le discours de Socrate, il y a un dernier chapitre, une page, qu'il ne faut pas négliger ; elle a son importance. Les convives assistent à un ballet pantomime, dont Socrate a suggéré l'idée : les amours d'Ariane et de son divin époux. ~~Après~~ Ce spectacle ~~les~~ transporte les convives,

12 D

Ceux qui sont encore garçons jurent qu'ils se marieront bientôt, les hommes mariés montent à cheval pour regagner au galop le domicile conjugal.

L'intention de l'auteur est-elle assez évidente ? S'il cherche à dégager l'amour grec de ses éléments impurs, il y oppose, comme le vrai remède, l'amour qui est le voeu de la nature, l'union conjugale de l'homme et de la femme.

C'est ainsi que le Banquet prélude à l'Économique ;

Xénophon. 13 A

Le temps de la fiction, la victoire d'Autolykos, nous est connu grâce à Athénée V, p. 216 E. C'est l'an 421.

Xénophon dit au début de son écrit qu'il assista au banquet ; mais Athénée fait observer avec raison que cela n'est pas possible, puisque l'auteur n'était pas encore sorti de l'enfance. X. n'entendait pas qu'on le prît au mot. Il prétend aussi avoir entendu Socrate et Critobule s'entretenir sur l'Économie domestique : façon de parler.

En général les faits sont librement modifiés. Le fils d'Alcibiade a déjà du duvet sur les joues, en 421. Alcibiade encore en bas âge, quand son père mourut à la bataille de Coronée, en 447, naquit vers 452 : à l'époque supposée du banquet il n'avait donc que 31 ans.

Charmides dit qu'il est privé de ses propriétés en dehors de l'Attique (4, 31) et qu'il ne peut exploiter celles qui se trouvent dans le pays même. Or en 421 les campagnes de l'Attique n'avaient aucune invasion à redouter, et Athènes était maîtresse de la mer.

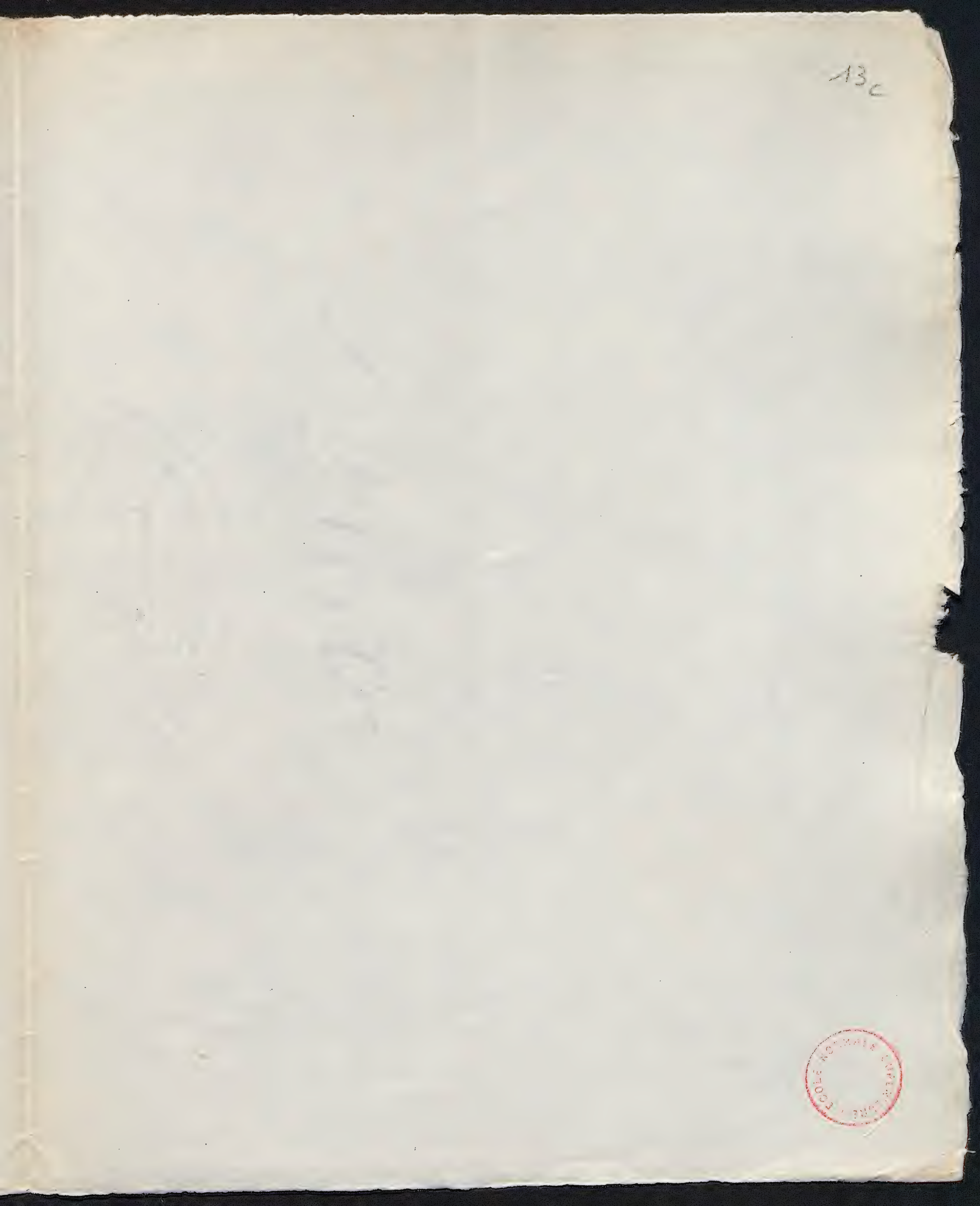
Le B. est-il écrit du vivant de Socrate ? Le début semble faire allusion aux Mém., mais cela n'est pas évident (le texte)

Le mot sur l'hégémonie lacédémonienne (8, 39) nous transporte plus bas. X. n'a pu parler ainsi quand il se trouvait encore à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse.

Aristippe (de la nouv. Académie) π. [illegible] [illegible] le suppose [illegible] écrit du vivant de Socrate.

La rédaction d'un ouvrage où l'art est si parfait ne peut guère se placer dans la jeunesse de l'auteur.

13 B


13c
ECOLE NORMALE SUPERIEURE

13D

L'Anabase (titre qui ne convient, à vrai dire, qu'aux 2 premiers livres de l'ouvrage) est peut-être le plus célèbre, le plus lu, de tous les écrits de X. Dans les Helléniques, X. a fait oeuvre d'historien, l'Anabase appartient au genre des ~~M~~émoires, et cependant ces mémoires ne sont pas seulement plus attachants pour le littérateur, ~~et~~ ils offrent plus d'intérêt ~~pour~~ à l'historien, que les Helléniques. L'auteur raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait lui-même; ~~et~~ son récit détaillé est un modèle de narration, par la lucidité, par l'agrément, par la fraicheur des impressions, par une certaine bonne humeur toute militaire. Au point de vue historique, le retour des Dix Mille est un évènement d'une grande portée, ~~non~~ moins en lui-même, ~~mais~~ que par

Xénophon

14 A

(Anabase)



143

ses conséquences. Cette retraite révéla au monde la faiblesse de l'immense empire des Perses : on vit que le colosse avait des pieds d'argile. Les campagnes d'Agésilas en Asie, les plans de Jason de Phères, repris par Philippe de Macédoine, réalisés par le grand Alexandre, furent inspirés par la retraite des Dix Mille et par le livre de X.

On sait que X. publia sous un pseudonyme la relation de faits mémorables dans lesquels il joua lui-même un très grand rôle. Pourquoi se cacher ainsi ? Nous y reviendrons. Mais insistons tout d'abord sur deux points. Quelle était la position de X. dans cette armée, depuis le moment où la trahison l'avait privée de ses chefs ? On se figure généralement que X. commanda la

Rien n'est plus intéressant que les précurseurs, et il y a des faits précurseurs, comme il y a des hommes précurseurs. La retraite des Dix mille est un symptôme, comme la conjuration de Catilina, que Salluste a choisie à cause de son caractère symptomatique.

retraite. Cela est inexact. On répète aussi que X. parle de lui-même et de ce qu'il fit avec la plus grande modestie. C'est là une autre erreur, une illusion produite par la méthode du récit. Le rôle de l'auteur dans les événements qu'il raconte va grandissant à mesure que l'on avance. A cet égard on peut diviser l'Anabase en ~~trois ou quatre~~ plusieurs parties, qui coïncident d'ailleurs avec les divisions indiquées par la nature des faits. D'abord, pendant l'Anabase proprement dite, Cyrus et Cléarque paraissent sur le premier plan. Cyrus disparaît à la fin du premier livre, Cléarque à la fin du second. X. ne joue aucun rôle dans cette première partie de l'ouvrage. Tant qu'il ~~Cyrus~~ est en vie, ~~il~~ Cyrus a la place d'honneur dans le récit. X. admirait et aimait ce jeune prince,

L'exp[édition] de Cyrus, la X de Cunaxa et la mort du prince (l. I); les Grecs qui avaient suivi le prétendant perse, abandonnés des restes de l'armée de Cyrus, et faisant bonne contenance sous la conduite de Cléarque (l. II). Après la mort de Cléarque et des autres stratèges, la réorganisation ~~[illegible]~~ de l'armée et leur retraite d'abord jusqu'au Pont Euxin (III et IV), ensuite jusqu'au Bosphore (V et VI). Enfin la campagne de Thrace (VII)

Voy. mon art. „Des Anabases de Xén. et de Sophénète" dans Journ. général de l'Instr. publ. 1854, n° 14, (18 févr.). Il avait été lu à l'Acad. des Inscr. le 3 févr. 1854.

14 b

et il n'était pas de ceux qui aiment à demi. Aussi a-t-il tout fait pour nous faire partager ses propres sentiments à l'endroit du prince perse. Son habileté à rassembler sans bruit une grande armée; la parfaite discipline qu'il

I, 5, 8 sait maintenir, même parmi les plus grands seigneurs de sa suite; la rapidité de sa marche, son courage personnel dans la bataille, sont mis en pleine lumière. Vient ensuite un éloge en forme, une espèce d'oraison funèbre, comprenant toute la vie et toutes les qualités de ce prince. Après la mort de Cyrus, Cléarque est le héros du récit. Nous voyons ~~bien~~ sa fermeté dans les situations les plus dangereuses, la noblesse

[aux envoyés d'Artax. de ses réponses[sa résolution lorsqu'il

II, 2, 5. faut agir: "Il commandait, et les autres obéissaient; non qu'il eût été élu,

ὁ μὲν ἦρχεν, οἱ δ' ἐπείθοντο, οὐχ ἑλόμενοι, ἀλλὰ ὁρῶντες ὅτι μόνος ἐφρόνει, οἱ δ' ἄλλοι ἄπειροι ἦσαν.

mais parce que seul il savait commander, et que les autres n'y entendaient rien." Ces lignes suffisent pour faire connaître la valeur de l'homme. On lit cependant à la fin du 2ième livre un portrait de Cléarque, qui est un petit chef-d'oeuvre en son genre. Il fait autant d'honneur au talent qu'aux sentiments de l'auteur. X. fait l'éloge de Cléarque comme général, sans juger l'homme; mais on pourrait deviner, à travers les réticences de l'amitié, si on ne le savait pas d'ailleurs[+], que la vie de ce condottiere n'avait pas toujours été belle et honorable. Même comme général Cléarque ne remplit pas l'idéal conçu par X.[1] Il se fait craindre, mais il ne sait se faire

Diodore : il était φιλοπόλεμος, il était πολεμικός, enfin ἀρχικός.

[+] Diodore XIV, 12.

---

1) Καὶ ἀρχικὸς δὲ ἐλέγετο εἶναι ὡς δυνατὸν ἐκ τοῦ τοιούτου τρόπου. II, 6, 8.

15 B

aimer de ceux qu'il commande. X. ménage Cléarque; il admire Cyrus, de cette admiration absolue qu'il avait vouée, avec plus de raison à Socrate, qu'il éprouvera plus tard pour Agésilas. Il semble que l'éloge de Cyrus contienne comme le germe de la Cyropédie, l'image de ce jeune prince, en s'idéalisant dans l'esprit de X., a fourni les traits que porte le héros de ce roman didactique.

~~La~~ La personne de l'auteur ne figure pas dans les deux premiers livres, si ce n'est que son nom y est prononcé trois fois* incidemment et pour des faits insignifiants. X. paraît enfin au début du 3ième livre, et son entrée en scène est ménagée avec un art infini

*I, 8, 15
II, 4, 15 ~~et 19~~.
II, 5, 37.
Faut-il ajouter II, 1, 12 et II, 4, 19?

15c

Nous voyons une poignée d'hommes perdus au milieu d'un empire immense, entourés d'ennemis, séparés de la patrie par des distances effrayantes et de grands fleuves, qui semblent infranchissables ; pour comble de malheur, privés de leurs généraux les plus capables ; livrés, sans chef, sans direction, au ressentiment d'un prince qu'ils avaient voulu détrôner. Comment ces infortunés se tireront-ils d'une situation si désespérée ?

"Or il se trouvait dans l'armée un certain Xénophon d'Athènes, qui n'y avait aucun rang, n'étant ni stratège, ni lochage, ni simple soldat." 1) III, 1, 4. [τις. L'auteur ne se nomme pas.]

Ici nous apprenons comment et pourquoi X. s'était engagé dans cette expédition comme volontaire à la suite de son ami Proxène, comment il avait

1) Ἦν δέ τις ἐν τῇ στρατιᾷ Ξενοφῶν Ἀθηναῖος, ὃς οὔτε στρατηγὸς οὔτε λοχαγὸς οὔτε στρατιώτης ὢν συνηκολούθει.

15 D

consulté Socrate et éludé le conseil qu'il en avait reçu. C'est seulement après cette digression, qui ne peut qu'ajouter à la curiosité du lecteur, que l'auteur reprend le fil de son récit. Il nous dira les angoisses de cette nuit mémorable, le songe que fit X., le discours, qu'après son réveil il se tint à lui-même; le discours qu'il tint à ~~ses~~ camarades du corps de Proxène et à la suite duquel il obtint le commandement de ce corps; le discours qu'il tint dans la réunion des officiers de l'armée; le discours enfin qu'il adressa à l'assemblée générale de tous les soldats. ~~Tous~~ Ces discours, rapportés en détail, très simples et cependant très travaillés, sont gradués avec art ~~en même temps~~; le dernier est de beaucoup le plus beau, le plus

(Ad p. 15) 15A

Xénophon. Anabase. Les portraits.

Polyen, II, 2, 7.

II, 6. — Sur Cléarque, v. Diodore XIV, 12. Xénophon l'a ménagé.

1. ὁμολογουμένως ἐκ πάντων ... δόξας. ἐμπείρως αὐτοῦ ἐχόντων. Les Grecs disent aussi avoir l'expérience d'un homme. Cf. I, 9, 1.
καὶ πολεμικὸς καὶ φιλοπόλεμος. Habitude de distinguer les idées voisines. Conformément à l'usage, il revient d'abord sur le point mentionné en dernier lieu. — Le troisième point est ἀρχικός.

Amour de la guerre.
Dons du guerrier ? Il qui fait la guerre.
Don du commandement.

2 - πόλιν citoyens, autorités de la cité.
2. διαπραξάμενος ὡς ἐδύνατο. Réticence.

3 πως, pour une raison ou pour une autre.

3. οὐκέτι πείθεσθαι ἀλλ' ᾤχετο. Atticisme dans l'emploi des temps.
4. ἐκ τούτου. La conduite de Cléarque à Byzance, ses actes tyranniques — sont passés sous silence.
ἀπειθῶν, désobéissant, indiscipliné. Sparte est en cause.
ὁποίοις μὲν λόγοις ... ἔδωκε ..., sans répéter..., il suffit de dire ici...

5. ῥᾳθυμίαν, vie douce, sans fatigue ni souci — se donner du bon temps.
6. Résumé des faits, pour arriver à la conclusion annoncée, au q. e. d.
βούλεται πονεῖν ὥστε πολεμεῖν, à condition de..., pouvoir que...
ὥστε εἰς παιδικά action de démontrer qu'il était φιλοπόλεμος, au pied de la lettre, qu'il avait l'amour de la guerre.

χρήματα ἔχειν, garder son argent.

7. φιλοκίνδυνός τε a pour corrélatif καὶ ἐν τοῖς δεινοῖς φρόνιμος. Au milieu καὶ ... καὶ ... développe le premier point.

8. ἐλέγετο marque une réserve. Jusqu'ici ὁμολογουμένως ~~ἐδόκει~~, δόξας étaient simplement des termes attiques, mettant l'appréciation de l'auteur sous le couvert de l'appréciation générale.

3e point ἀρχικός.

τρόπον, caractère, humeur, manière d'être. On lui reconnaît le don du commandement.
φροντίζειν, imaginer les moyens, appliqué à παρασκευάζειν, procurer
ἐμποιῆσαι, faire entrer dans l'esprit.

στυγνός et σκυθρός
est ici dit p̄ la tristesse

χαλεπός, dur, sévère. — ὁρᾶν στυγνὸς ἦν καὶ τῇ φωνῇ τραχύς, il avait l'aspect sombre et la parole rude [ὁρᾶν]

9. ἐποίει, effrayait, il y arrivait

καὶ … δέ, et de plus, mais … aussi. γνώμη, par calcul.

ἀκόλαστος, indiscipliné, (seulement le prendre ici dans son sens étymologique : qui n'est pas châtié.

10. ἀπροφασίστως, sans hésitation, résolument.

αὐτοῦ se construit avec τὸ στυγνόν, ce qu'il avait de sombre dans la figure.

11. τὸ στυγνὸν … φαιδρόν, l'expression sombre … sereine, joyeuse.

ἐν τοῖς [ἄλλοις] προσώποις. ἄλλοις est inadmissible, et Plutarque Mor. p. 69 A, 620 C, ne le cite pas. Breitenb. veut ἐν τῷ προσώπῳ.

τὸ χαλεπὸν ἐρρωμένον …, la sévérité et l'énergie qu'il avait déployées semblait,
σωτήριον, salutaire, gage de salut.

14. [J'aimerais à supprimer ταρῶν.] Non.
χρησίμους, bons soldats.

On voit que ce qui fait l'homme de guerre, suivant Xénophon, ce sont moins les connaissances spéciales (le il attache plus d'importance, ce semble, à l'organisation des services de subsistances qu'à la tactique et à la stratégie), que les qualités morales, le don de se faire obéir et aimer.

La rudesse se tempérait même par la conscience de l'état de ses troupes.

16. Τὰ μεγάλα πράττειν, non „faire de grandes choses", mais s'occuper des grandes affaires, τὰ πολιτικά, τὰ πολεμικά. Cf. I, 2, 15 ἱκανωτάτω λέγειν τε καὶ πράττειν; II, 9, 4 ἱκανὸν εἶπαί τε καὶ πρᾶξαι.

16. ἔδωκε Γοργίᾳ ἀργύριον. C'est le disciple de Socrate qui parle.

17. μὴ ἡττᾶσθαι ἀντεργετῶν, en rivalisant avec les grands, se payer de retour moins des services qu'il en recevait.

19 (Je demande τοὺς ἀρχομένους (p. τ. στρατιώτας) ἢ οἱ ἀρχόμενοι
ἑαυτοῦ. Do̲i̲b̲ de αἰδῶ.) | Ἀπιστεῖν = ἀπειθεῖν.

ἠσχύνοντο, il s'inquiétait de l'opinion que ses soldats pouvaient avoir de lui.

18. Cf. Solon, χρήματα δ' ἱμείρω μὲν ἔχειν κτλ.

15 'c

21. ~~27~~. [illegible] τοῖς ἑταίροις. L'énumération est la même que dans §17, auquel ce § se réfère. — ἰσχυρῶς « passionnément » [illegible] τοῖς ἑταίροις, ἵνα πλείω λαμβάνοι (πλεονεκτοίη) pour avoir la part plus grande [que ses compagnons].

2?. Cf. Thucydide III, 82. Le tableau général est dans ce portrait : les idées sont les mêmes, l'expression est plus claire. — τὸ ἁπλοῦν, la simplicité (opp. à la πονηρία) τὸ αὐτὸ εἶναι, d'être autre chose [illegible].

25. Cf. Thuc. τὸ δὲ σῶφρον τοῦ ἀνάνδρου πρόσχημα.

26. φίλους διαγελᾶν, jouer ses amis ; χλευάσθαι, faire la [illegible] ?

27. Thuc. καὶ τὰς ἐς σφᾶς αὐτοὺς πίστεις οὐ τῷ θείῳ νόμῳ μᾶλλον ἐκρατύνοντο ἢ τῷ κοινῇ τι παρανομῆσαι.

Εὐεργεσίαν δὲ κατελάμβανεν, il comptait comme bienfait.

29. ἀποθανεῖν, après avoir subi des outrages ... il finit par succomber.

Dans Thuc. à peine un seul portrait, celui de ~~Thucydide~~ Périclès. C'est plutôt un éloge de sa sagesse politique. Mais Th. fait les portraits des 2 grands acteurs de la lutte, Athéniens et Lacédémoniens. De même le tableau général de la corruption des mœurs dans Th. répond à la corr. individuelle de Ménon dans Xénophon. Ici les individus, là les peuples. Thucydide, d'ailleurs rapproché d'Euripide, est, à ce point de vue, l'Eschyle de l'histoire.

Quant à Ménon, est-ce le même que l'interlocuteur du dialogue platonique ? Athénée XI, 505 A, l'assure et il reproche à Platon de le louer afin de contredire Xénophon, qui avait justement flétri sa trahison. Je ne vois pas que Platon fasse l'éloge de ce ~~jeune~~ disciple de Gorgias, il le présente, au contraire, comme un jeune homme assez impertinent.



15'D

On peut remarquer que X., tout grec qu'il est, s'attache au moral, et ne parle pas du physique, comme on fait aujourd'hui.

Le portrait de Proxène est d'un ami, mais non d'un ami aveugle. Des deux parties qui font le capitaine, le don de se faire obéir et de se faire aimer, Cléarque ne possédait que le premier, Proxène le second.

La naïveté honnête de Proxène contraste avec la perversion calculée de Ménon. Le portrait de Ménon n'est pas exprimé en propres termes, mais en lisant les faits rapportés par X. le lecteur ajoute la conclusion. Cléarque est ménagé.

Beaucoup d'esprit, de sous-entendu.

éloquent. Ils nous font connaître comment X. réorganisa l'armée, rendit aux soldats le courage et la confiance, fit décréter une série de mesures salutaires, et régla définitivement l'ordre de la retraite. Si X. entre si tard en scène, on voit qu'il n'a rien perdu pour attendre, et que son apparition est d'autant plus frappante, plus merveilleuse, que jusque là il avait été à peine nommé.

Xénophon
16-A

Depuis ce moment, X. reste constamment en vue. Ses actes, ses paroles, ses pensées, remplissent la plus grande partie du récit. Sans doute, il ne peut être partout, et nous apprenons quelquefois ce qui fut fait par d'autres; mais nous n'apprenons jamais ce qu'ils pensèrent, et rarement ce qu'ils dirent.

16 B

C'est X. qui donne les meilleurs conseils, qui semble tout diriger, être l'âme de tout ce qui se fait. Je dis qu'il <u>semble</u> tout diriger, parce que tous ses frères d'armes ne lui auraient certainement pas accordé ce mérite, et que la part de chacun dans les beaux faits de cette retraite pourrait en effet être douteuse, ni X., ni aucun autre, n'étant le chef avoué de l'armée. Il commandait un corps d'environ deux mille hommes, il était l'égal des autres généraux, et même l'un des plus jeunes parmi eux,

Chirisophe

Il convient cependant de faire ici une distinction. Pendant la retraite proprement dite, d'abord en présence de l'armée perse (livre III) ensuite à travers des tribus guerrières jusqu'au Pont-Euxin (l. IV) Chirisophe de Sparte figure à côté de X.

avec une autorité plus grande, puisqu'il représente la cité alors directrice de la Grèce, mais avec moins d'éclat, et surtout avec moins d'éloquence. Après la ~~mort~~ départ de Chirisophe, quand l'armée longe les bords du Pont-Euxin (l. V et VI) X. remplit la scène, seul et sans rival. Enfin dans la campagne de Thrace (l. VII) il commandera en chef.

La retraite proprement dite (les livres II et III) est certainement ce qu'il y a de plus ~~frappant~~ saillant et de plus important dans tout l'ouvrage. On assiste aux épreuves par lesquelles passa cette petite armée, on la voit surmonter tous les obstacles, échapper à tous les périls grâce à l'activité, à l'intelligence, au ressort, des soldats comme des capitaines ; grâce à la supériorité du génie grec sur l'indolence des sujets du despote qu'on appelait le Grand Roi ! X. dit à ses Hellènes, pour

-16 D

III, 2, 13 Οὐδένα γὰρ ἄνθρωπον δεσπότην, ἀλλὰ τοὺς θεοὺς προσκυνεῖτε.

leur faire sentir leur supériorité :
"Vous ne reconnaissez aucun homme ~~comme~~ pour votre maître, et ne vous prosternez que devant les dieux". Chose à noter, les populations libres de certains pays montagneux opposèrent aux Grecs une résistance bien plus redoutable que les troupes d'Artaxerxès. Xénophon n'a pas manqué de relever ce fait important. "Pendant les sept jours qu'ils mirent à traverser le pays des Kardouques, ils ne cessèrent de combattre, et ils souffrirent plus de mal que ne leur avait fait pendant toute la retraite le Roi et Tissapherne".

IV, 3, 2 : Ἑπτὰ γὰρ ἡμέρας ὅσασπερ ἐπορεύθησαν διὰ τῶν Καρδούχων πάσας μαχόμενοι διετέλεσαν, καὶ ἔπαθον κακὰ ὅσα οὐδὲ τὰ σύμπαντα ὑπὸ τοῦ βασιλέως καὶ Τισσαφέρνους.

[Enfin l'avant-garde, arrivée au haut d'une montagne, aperçoit la mer ; des cris de joie s'élèvent, augmentent de moment en moment, car tous les hommes accourent pour jouir de ce spectacle.

Xénophon à l'arrière-garde et les hommes qui sont avec lui ignorent la cause d'un si grand mouvement. Serait-ce ~~l'~~ une attaque subite de l'ennemi ? Mais bientôt ils distinguent le cri θάλαττα, θάλαττα. La mer, c'est la fin des souffrances, c'est l'élément du Grec, c'est la patrie ; dès qu'il l'aperçoit il croit être chez lui. Les marins longtemps ballotés par la tempête n'entendent pas avec plus ~~cri~~ de joie le cri : "Terre, terre" que le cri "la mer" réjouissait alors les Grecs. Xénophon et ses hommes se précipitent à leur tour vers le sommet de la montagne ; officiers, soldats, tout le monde s'embrasse, un

Xénophon

17 A

[en pleurant]

17B

monument est improvisé ; sans ordres, par un accord tacite, les hommes apportent des pierres qu'ils entassent et qu'ils couvrent de bâtons et de boucliers pris à l'ennemi (1). Le guide qui les avait conduits est magnifiquement récompensé ; bientôt arrivés sur le bord même du Pont-Euxin les Grecs offrent les sacrifices qu'ils avaient promis aux dieux, et célèbrent des jeux gymniques suivant l'usage de leur pays. Tout semble terminé ;

IV, 8 fin

un mot peint d'une manière vive et spirituelle la disposition des esprits. Arrivé à Trapézonte un soldat dit : « ~~Hors~~ Je suis las de toutes ces marches, ces courses, ces factions et ces combats. puisque nous avons la mer à portée je désire revenir au pays nonchalamment étendu sur un navire et en sommeillant comme Ulysse. »

Ἐγὼ μὲν τοίνυν, ὦ ἄνδρες,
ἀπείρηκα ἤδη συσκευαζό-
μενος καὶ βαδίζων καὶ
τρέχων καὶ τὰ ὅπλα φέ-
ρων καὶ ἐν τάξει ὢν καὶ φυ-
λακὰς φυλάττων καὶ μα-
χόμενος, ἐπιθυμῶ δὲ ἤδη
παυσάμενος τούτων τῶν
πόνων, ἐπεὶ θάλατταν
ἔχομεν, πλεῖν τὸ λοιπὸν
καὶ ἐκταθεὶς ὥσπερ Ὀδυσ-
σεὺς ἀφικέσθαι εἰς τὴν
Ἑλλάδα.

V, 1, 2

C'est ici que finit l'intérêt historique de l'Anabase : ~~désormais le reste ne~~ regarde plus que ces dix mille aventuriers

(1) L'empereur Adrien contempla à son tour la mer du haut de cette montagne et y fit élever un monument plus somptueux. Cf. Arrien, Périple, Comm.

désormais les Dix mille ne sont plus pour
nous que des aventuriers ordinaires:
ils ont échappé aux grands dangers, ils
cheminent à travers un pays parsemé
de colonies grecques. Cependant le récit
de Xénophon présente ici un intérêt
d'un autre genre que dans la partie
précédente, ou plutôt il prend à un
plus haut degré un genre d'intérêt
qui avait été primé auparavant par
un ordre de faits plus intéressants.
Dans cette retraite il n'y a pas seulement
des faits militaires: l'armée est composée
d'Hellènes, c'est-à-dire de citoyens.
Quand les chefs ont péri dans un guet-
apens, de nouveaux stratèges ~~ont~~ sont
désignés par l'assemblée des officiers et
confirmés par l'assemblée générale des
soldats, c'est-à-dire par le suffrage uni-
versel. Cette origine ne laisse pas de
compromettre quelque peu leur autorité[1]
ils sont obligés de faire comprendre à leurs
soldats l'opportunité des mesures qu'ils
prennent, de les éclairer, de les entraîner
par la persuasion, de résister à leurs

1) Cf. les mobilisés de 1870.

170

passions irréfléchies, quelquefois de se justifier devant eux, ils ne sont enfin que des magistrats responsables. De là vient que le récit de cette expédition est plus varié que celui des guerres ordinaires; dans le camp des Dix-mille les émotions de la vie civile s'ajoutent à celles de la vie militaire, l'armée qui a gardé la souveraineté, tout en déléguant une partie de ses pouvoirs, présente l'image d'une démocratie grecque: c'est une petite république ambulante. Tant qu'on se trouvait entouré d'ennemis et d'obstacles, le danger servait de frein aux passions indociles, et les généraux se faisaient plus facilement obéir. Cependant, dans cette phase même de la campagne, l'obéissance n'était point complète: un jour ~~un hoplite à pied~~ qu'il s'agit de monter à la course au sommet d'une hauteur, un hoplite se plaint de peiner à pied sous son bouclier pendant que Xénophon, son chef se trouve à cheval: aussitôt X. met

III 4, 47 pied à terre, arrache le bouclier à l'hoplite

Xénophon

18 A

et prend sa place dans les rangs. Ce fait est assez significatif ; mais quand les grands dangers sont passés, la discipline se relâche tout à fait ; la rivalité éclate entre des généraux tous égaux par le rang ; la jalousie et l'intrigue règnent dans le camp. Les hommes se défient de leurs chefs, les mettent en jugement, les forcent, comme des magistrats électifs, à rendre leurs comptes.

Ici le caractère personnel du récit devient de plus en plus évident : si le public éprouve moins d'intérêt à connaître ces événements, l'auteur a un plus grand intérêt à en publier le détail. Xénophon est en butte aux calomnies à cause de sa supériorité et s'il a écrit ce qui précède pour ne pas laisser ignorer son mérite, il écrit la suite pour se défendre contre des accusations et repousser des bruits injurieux. + À Cotyore l'armée ouvre une enquête sur la conduite de ses chefs ; Xénophon ne dit qu'un mot

+ Ici, une partie de la page suivante !

12 B

au sujet des griefs élevés contre les autres généraux et des amendes qui leur furent infligées, mais il rapporte au long sa propre défense, qui est un petit chef-d'œuvre dans le genre socratique une application charmante de l'art d'interroger un adversaire et de le

V, 8 — réduire à l'absurde à l'aide de ses propres réponses. [~~Plus tard~~

A la page précédente.

Les autres stratèges se liguent contre lui ils le traitent d'ambitieux qui ~~veut~~ prétend gouverner toute l'armée l'accusant de vouloir fonder une colonie dans la Colchide dont il serait le chef. En effet il songea un instant à un établissement de ce genre. Son apologie pleine d'esprit et de bon sens

V, 6, 7 — est insérée tout entière dans le récit

Dans la Thrace, c'est pis encore. L'armée ne se sépare pas à Byzance: ces hommes qui étaient partis pour faire fortune ne veulent pas revenir les mains vides, ils pensent absolument

comme Ulysse, et leur odyssée ne leur sem-
blerait pas complète s'ils ne rapportaient
pas des trésors à leurs Pénélopes. Ils se
mettent donc au service d'~~un~~ prince thrace, de Seuthès,
~~Seuthès~~, qu'ils aident à reconquérir son
patrimoine; mais une fois rétabli dans
son pays, ce prince est peu disposé à
tenir des promesses qu'il avait faites
dans le besoin. L'armée s'en prend
à Xénophon, devenu alors, mais alors
seulement, commandant en chef.
On l'accuse de s'être laissé corrompre par
Seuthès, de s'être approprié la solde des
troupes. Il se trouve dans la position
fâcheuse d'un honnête homme qui
déplaît aux deux partis en faisant son
devoir. « Les soldats se plaignaient de lui
parce qu'ils ne recevaient pas de paye;
Seuthès lui en voulait parce qu'il récla-
mait énergiquement la paye des soldats » VII, 5, 7
Enfin on l'accuse ouvertement de malver-
sation dans une assemblée de l'armée.
un Arcadien propose de le lapider sur
le champ. Il est encore obligé de se défendre,

VII 6

18 D

mais s'il insère cette défense dans ses mémoires, c'est moins pour répondre à cet Arcadien ~~mais~~ que pour réfuter les calomnies que ses ennemis, probablement ses frères d'armes mêmes, répandaient dans la Grèce. [Si la portée de ces apologies et la tendance apologétique de l'ensemble des trois derniers livres échappent aujourd'hui à la plupart des lecteurs, c'est grâce à un procédé de narration en apparence absolument désintéressé. X ne fait aucune réflexion; nulle part il ne se défend, il ne réfute ses calomniateurs directement; il ne fait que rapporter ses discours; ce n'est pas X. l'auteur, c'est X. le personnage historique qui parle. Souvent aussi le plaidoyer est dans le récit, absolument comme chez Lysias. [Remarquez combien X. insiste sur l'intention où il avait été de quitter l'armée avant la campagne de Thrace. Dès son arrivée à Chrysopolis il informe de ce dessein

[Exemple.

p. ex. la côte asiatique.

le navarque (lacédémonien) Anaxibios, qui le prie d'accompagner les troupes jusqu'à Byzance. Dans cette ville, il prend congé de son ami Cléandre, qui l'engage à ajourner son départ. Il part enfin et passe le Bosphore. Lorsque le navarque lacédémonien lui donne l'ordre formel de rejoindre les troupes. Ce n'est donc point par ambition ou intérêt que X. prit part à la campagne de Thrace.

Xénophon 19

VII, 1, 4

Ib. 8

Ib. 38

VII, 2, 8

Après cette campagne il nous apprend ~~de nouveau qu'il était sur le point de s'embarquer~~ pour Athènes, et que† au moment où il n'avait encore rien reçu du butin qu'on fit plus tard en Asie, et que son dénûment était si grand qu'il se vit forcé de vendre son cheval. La chose sembla incroyable à un ami qu'il rencontra (et sans doute elle sembla telle à beaucoup d'autres Grecs, dont les mémoires durent précisément combattre l'incrédulité malicieuse) Mais cet ami était devin, et l'inspection des entrailles d'une victime

†

VII, 7, 57

d. X.

† que, ayant enfin obtenu de Seuthès de quoi payer tant bien que mal aux ~~soldats~~ trop la paye qui leur était due, il s'en remit à d'autres du soin de la distribution, et s'apprêta à partir

190

VII, 8

le convainquit de la véracité de Xénophon.
~~En effet~~ La preuve ~~est irrécusable~~ nous fait souvenir

Si l'on partage ces vues sur l'Anabase on s'expliquera facilement une déclaration que X. fait au comm. du 3e l. de ses Helléniques, et qui embarrassa plusieurs biographes et commentateurs. (de ses) Au lieu de raconter l'expédition de Cyrus et le retour des Dix-Mille, il renvoie pour ces faits au récit, non de Xénophon, mais de Thémistogène de Syracuse. Il y a là une difficulté qu'on a essayé de résoudre de diverses manières. Faut-il croire que l'Anabase [que nous lisons] est l'œuvre de Thémistogène? Ne parlons pas des naïfs qui ~~enter~~ se sont arrêtés à une idée réfutée non seulement par ~~le~~ le témoignage unanime de l'antiquité, mais par un témoin plus irrécusable encore, l'ouvrage même qui porte, on peut le dire, la ~~signature~~ marque de son auteur. D'autres ont pensé que X. renvoyait aux

mémoires d'un tiers parce qu'alors il n'avait pas
écrit ses propres mémoires sur cette expédition.
On leur répond que les Helléniques ont été évi-
demment écrites après l'Anabase. Le [illegible]
qui cite et réfute ces opinions dans sa biographie
de X., imagina un système plus compliqué
et plus ingénieux pour sauver la véracité de
notre auteur. La 1re partie des Helléniques
qui est le complément de l'histoire de
Thucydide, aurait paru avant le reste de l'ou-
vrage rédigé beaucoup plus tard. Admettons
cette hypothèse: n'est-il pas clair que le
complément d'une histoire de la guerre du
Péloponnèse a dû s'arrêter à la fin de cette guerre,
ou bien encore, si l'on veut, après la chute des 30 T.
et le rétablissement de la démocratie à Athènes.
Avec l'expédition du jeune Cyrus, à laquelle
se rattachent les campagnes des Lacédémoniens
dans l'Asie Mineure, commence une nou-
velle série de faits et on ne peut raisonnablement
faire entrer les premiers paragraphes du
IIIe livre dans le complément de Thucydide

19 D

Et quand même on admettrait une hypothèse aussi peu probable il serait bien étonnant que X renvoyât à l'ouvrage d'un autre pour des faits que personne ne connaissait mieux que lui. L'auteur d'un ouvrage historique ne se dispense pas de donner un récit substantiel d'~~un événement~~ faits importants sous couleur que ces faits se trouvent exposés au long dans des mémoires contemporains à moins que ces mémoires ne soient de lui. Enfin si X trouvait le prétendu livre de Thémistogène si parfait qu'il n'osa pas même en faire un résumé, comment expliquer qu'il eût plus tard l'idée de traiter lui-même le même sujet tout au long ?

Il ne faut pas en douter ; et après ce que j'en ai dit, on ne saurait même s'en étonner, X voulait faire passer ses mémoires pour l'ouvrage d'un autre. Le bon Plutarque, plus malin cette fois que certains critiques modernes, l'a très bien vu

De glor. Ath. I : ἵνα πιστότερος ᾖ διηγούμενος ἑαυτὸν ὡς ἄλλον, ἑτέρῳ τὴν τῶν λόγων δόξαν χαριζόμενος.

X. renonça à la gloire d'auteur pour donner plus de crédit au bien qu'il disait de lui-même. Aujourd'hui on peut dire que tout le monde s'en tient au sentiment de Plutarque.

Xénophon 20[4]

Essayons maintenant de donner plus de corps à ces hypothèses. Un des compagnons d'armes de X., un des généraux qui comme lui avaient commandé un corps de troupes pendant la retraite, Sophénète de Stymphale avait, lui aussi, publié une Anabase, tombée aujourd'hui dans l'oubli. Quatre citations d'Étienne de Byzance, toutes relatives à des noms de lieux, suffisent pour établir que cet ouvrage exista; malheureusement elles n'en disent pas davantage. Mais il ne sera peut-être pas impossible de tirer du récit de X. quelques conjectures sur la tendance de cette Anabase perdue. Le nom de Sophénète revient plusieurs fois dans X., mais sans qu'aucune action d'éclat y soit attachée. Nous apprenons que S. était un des généraux les plus âgés, qu'on le jugea peu capable de rendre de grands services, et qu'on le mit sur la flotte, dès qu'on put se procurer

Sophénète

Là Sophénète des vaisseaux. X. rapporte que lors du jugement
des généraux, les soldats infligèrent (à) une
V, 8, 1 amende pour avoir négligé ses devoirs; et
ailleurs, que dans une situation dangereuse
il ouvrit un avis d'une faiblesse qui aurait tout compromis, si X. n'eût été là
pour le combattre et entraîner l'armée
par une chaleureuse harangue à un
VI, 3, 13 parti plus sage et plus courageux.
N'est-il pas à croire que le récit d'un vieux
militaire qui s'était vu éclipser par le plus
jeune de ses collègues n'ait pas fait beaucoup ressortir les mérites de ce rival? X.
qui était en fort bons termes avec la
plupart des lochages, et qui aimait à raconter
V, 9, 19 ter les actes de bravoure de quelques
IV, 7, 8–14 uns d'entre eux, se trouvait brouillé
avec les stratèges; ils intriguaient contre
lui(1) il était leur égal par le rang, sa
supériorité les offusquait. Le seul de ses
collègues avec lequel il fut toujours en
bonne harmonie, Chirisophe, mourut
avant la fin de l'expédition. ~~La conduite~~

(1) Voy. V, 9 la conduite de Timasion
et de tous ses collègues (cf. paragr. 34)
La conduite de Néon (V, 7 – VII, 3, 7)

~~de Néon~~ X nous dit que, durant toute la campagne, il n'eut qu'une seule discussion avec lui; et il ne le dit pas sans intention, ce me semble: il a l'air d'invoquer le témoignage du défunt contre les vivants, et de vouloir insinuer qu'il n'était pas mauvais camarade. IV, 6, 3

Sophénète n'était pas seulement collègue de X, il était encore Arcadien; or les Arcadiens s'indignaient d'obéir à un Athénien, ils formaient la majorité des troupes et se plaignaient que les peines fussent pour eux les distinctions et les profits pour d'autres. Parce qu'ils étaient robustes et braves, parce qu'ils étaient bons soldats et bons officiers subalternes, ils crurent être aussi bons généraux, et réclamaient le commandement en chef pour un des leurs: aussi se séparèrent-ils en Bithynie du reste de l'armée pour faire bande à part. Ils furent à la vérité bientôt ramenés par des revers qui ~~eus~~ faillirent être désastreux pour eux quand X. vint généreusement à leur secours. Alors la reconnaissance et l'affection V, 10, 9

200

VI, 1, 24 furent très vives : on s'embrassa comme des frères ; mais rien ne prouve que ces bons sentiments aient duré long-temps et chez tous. Après la campagne de Thrace c'est encore un Arcadien qui accuse X. avec la der-

VII, 6, 8 nière violence et propose de le lapider. X. lui-même semble avoir gardé une impression fâcheuse contre les Arcadiens ; nous verrons comment il se moquera dans ses Helléniques de leurs sottes présomptions, quand ils pensaient être capables d'arracher l'hégémonie aux mains de Sparte même sans le secours de Thèbes. A ces prétentions il reconnaissait ses

Hell VII, 1, 23 anciens camarades de la Retraite.

— 32 Il est vrai que la main de Sophénète ne paraît ni dans les intrigues des généraux, ni dans la sédition des Arcadiens. Vieux et indolent, il semble avoir laissé agir les autres, dont tout porte à croire qu'il partageait les sentiments.

Mais cette indolence même peut suggérer une autre conjecture; si d'autres frères d'armes de X, des Arcadiens jaloux de sa supériorité, mirent la main aux mémoires de Sophénète, et publièrent leur Anabase sous le nom de ce vieux militaire, X n'aurait-il pu se croire autorisé à mettre ses mémoires également sous un nom emprunté? Quoiqu'il en soit de cette dernière hypothèse, sur laquelle je ne veux pas insister, il me semble très probable que X répondait à une relation malveillante pour lui, et que ce furent les omissions et les calomnies de ses envieux qui le portèrent à se faire si bien valoir, à mettre continuellement en relief les services qu'il avait rendus pendant la Retraite, et à consacrer trois livres d'un caractère si évidemment apologétique aux

Xénophon

21 A

21b

aventures qui la suivirent, à des faits qui n'avaient plus le même intérêt général et qui étaient plutôt des affaires de famille pour l'armée.

D'autres indices viennent à l'appui de l'opinion que tous les contemporains de X. n'appréciaient pas son mérite dans cette expédition comme il faisait lui même. Le récit de Diodore, apparemment puisé dans Ephore, qu'il cite une fois, tend à le prouver. Quoique ce récit soit fort ~~circonstancié~~ étendu et fort circonstancié, on y cherche en vain le nom de X., et si cette belle retraite ne nous était connue que par Diodore, nous en prendrions une idée très nette, mais nous ignorerions

1/ Diod. XIV, 19_31; Ephore est cité au ch. 22.

21c

absolument le rôle brillant qu'y joua notre auteur. X. n'est mentionné que dans un autre endroit, à propos de la petite campagne que les restes de ~~la petite~~ l'armée firent plus tard sous son commandement dans la Thrace. Diodore, qui écrivait plus de deux siècles après l'évènement, n'avait aucun motif de supprimer le nom de X., s'il l'eût trouvé dans le récit où il a puisé et ~~dont il donne un abrégé extrêmement détaillé~~. qu'il résume sans trop l'abréger, ce semble. C'est donc Ephore, ou l'auteur, quel qu'il soit, extrait par le compilateur, qui crut pouvoir passer sous silence la part que X. eut dans ces évènements. Chose curieuse, ce même auteur se servit évidemment pour composer son récit

ch. 37



21 D

des Mémoires de l'homme qu'il traita ~~avec~~ ce tant de défaveur. Pour la première partie de l'expédition, jusqu'à la bataille de Cunaxa et à la mort de Cléarque, l'historien que suit Diodore compléta et rectifia les données de X. par celles d'un autre auteur, sans doute Ctésias. On ne pouvait connaître dans le camp de Cyrus les préparatifs d'Artaxerxe, ni le chiffre exact de son armée; ces faits et quelques autres proviennent de Ctésias 1). Mais, à partir de la mort des généraux, tout le détail de la retraite est

---

1) Cf. Diodore XIV, 22. Il résulte de Plutarque, Artaxerxe XIII, que le chiffre de 40 myriades est celui que donna Ctésias (Voy. Müller, Fr. hist. graec. 1 p. 63). Si les ~~T. p. 63~~ réponses que les généraux grecs firent à l'~~ambassadeur~~ envoyé d'Artaxerxe ne sont pas tout à fait les mêmes ~~chez~~ X. II, 1, et chez Diodore, XIV, 25, cette différence semble encore remonter à Ctésias, qui prétendait avoir fait partie de cette ambassade (Plutarque, ib)

évidemment emprunté à X.
La ressemblance d'un grand nombre de phrases et de tours ne laisse pas de doute à ce sujet. Il n'y a qu'une seule inexactitude, et elle semble commise avec intention. On prétend que Chirisophe fut élu général en chef, après la mort de Cléarque, et on lui attribue ainsi tout l'honneur de la retraite. L'injustice est grande, mais X. n'aurait peut-être pas le droit de s'en plaindre. Un historien qui put raconter la bataille de Leuctres sans prononcer le nom d'Epaminondas, méritait qu'on effaçât le sien du récit d'une campagne qu'après tout il n'avait pas seul dirigée.



22B

A la fin de l'Anabase, X. raconte qu'il remit les troupes qu'il avait ramenées de Thrace à Thibron, général lacédémonien qui faisait alors (en 399) la guerre à Tissapherne afin de protéger les cités helléniques d'Asie; mais X. ne nous dit pas positivement où il se rendit ensuite de sa personne. Retourna-t-il à Athènes? Beaucoup l'ont pensé, en se fondant sur un passage qui n'est pas concluant. Après avoir enfin obtenu de Seuthès de quoi ~~payer tant bien~~ que mal ~~aux~~ contenter les troupes ~~troupes la solde qui leur était due, X. s'en remit à d'autres du soin de la distribution, sans réclamer rien pour lui-même~~ | malgré le dénûment où il se trouvait | il fit, nous dit-il,

ses préparatifs pour rentrer dans son pays, n'ayant pas encore été alors frappé d'exil. Mais ses amis l'engagèrent ~~à conduire~~ à ne pas quitter l'armée avant de l'avoir remise aux Lacédémoniens. Il la conduisit donc d'abord ~~l'armée~~ par mer à Lampsaque, et de là, par la Troade et la Mysie, où l'on eut enfin la bonne fortune de faire un riche butin, dont le général eut sa part légitime. ~~jusqu'~~À Pergame, ~~où~~ enfin, Thibron réunit les restes de l'ancienne armée de Cyrus avec celle qu'il commandait en vertu de l'hégémonie, alors incontestée, de Sparte, sa patrie.

X. ne dit pas qu'il ait donné suite à son dessein de retourner en Grèce : il ne le mentionne (ce dessein) que pour marquer son désintéressement et répondre à des bruits calomnieux. Et pourquoi ajoute-t-il qu'alors il n'avait pas encore été exilé ? Évidemment, pour prévenir une objection, pour répondre aux incrédules. Or, s'il était bientôt après rentré à Athènes, cette observation eût été inutile. En 398, Dercyllidas succéda à Thimbron dans le commandement de l'armée d'Asie. En 396.

φανερὸς ἦν οἴκαδε παρασκευαζόμενος : Anab. VII, 7, 57.
οὐ γάρ πω ψῆφος αὐτῷ ἐπῆκτο Ἀθήνησι περὶ φυγῆς.

22

le roi Agésilas succéda à Derkyllidas. Nous savons que X. servait sous Agésilas, et il y a des raisons ~~de croire~~ qu'il ne revint pas en Asie avec ce roi, mais qu'il y avait déjà fait les campagnes précédentes.

Dans ses Helléniques, il raconte ces campagnes avec des détails qui semblent indiquer un témoin oculaire.
III, 2, 7 Il rapporte en particulier une réponse aussi fine que sensée faite au commissaire lacédémonien par le commandant des anciennes troupes de Cyrus. Il ne désigne pas cet officier par son nom, et c'est une raison de croire que cet officier n'était autre que l'auteur lui même 1/

1/ Oberservation déjà faite par Morus.

(Mais voici qui est plus décisif. Dans l'Anabase, V, 3, 6, X. raconte que l'armée consacra ~~la dîme~~ à Apollon et à Artémis la dîme du butin que l'on venait de faire. ~~Une part de cette dîme fut confiée à Xénophon~~ Cette dîme ~~était~~ fut remise (à Xénophon et) aux stratèges ; or X. nous dit qu'il déposa la ~~part~~ somme qui lui avait été confiée, dans le temple d'~~Artémis à~~ Éphèse, quand il partait avec Agésilas pour la périlleuse campagne de Béotie, ~~se réservant~~ en attendant que les circonstances lui permissent de la consacrer à la déesse. Si X. avait déjà revu la Grèce auparavant, il n'eût pas, ce semble, rapporté en Asie l'argent dû à la déesse.)

[~~destinée à Artémis de ce~~

Cependant il avait d'abord consacré ~~une~~ une offrande à Delphes, ib. 5. — Le passage n'a donc rien de concluant

23 B

23c

D'après ce qui précède, il est probable que X. ne cessa de faire la guerre depuis son départ d'Athènes en 401, jusqu'à la bataille de Coronée 394, et peut être plus longtemps encore. Cela n'exclut pas absolument toute espèce de travaux littéraires; en hiver surtout, il pouvait avoir des heures de loisir. Cependant aucun des écrits de X. ne paraît avoir été publié pendant cette période toute militante.

Si X. servait en Asie sous les ordres des généraux de Sparte, on ne pouvait guère lui en faire un crime à Athènes. Thibron, Dercyllidas, Agésilas commandaient une armée hellénique destinée à agir contre les Barbares; et Athènes elle même envoya son



23 D

contingent en Asie. Il n'en est pas moins vrai que X. subit dès lors l'influence de Sparte, se lia avec ses chefs, s'habitua à partager leurs vues. Quand il fut exilé de sa patrie, quand il eut accepté, à Scillonte l'hospitalité que lui offrait Lacédémone; il lui arriva de confondre de plus en plus ses intérêts avec les intérêts de Sparte. C'est le moment de parler de ceux de ses ouvrages qui sont le plus empreints de ces sentiments ~~affection~~ lacédémoniens: les Helléniques, l'Agésilas et le Gouvernement de Sparte.

(Helléniques)

Les Helléniques peuvent se diviser assez naturellement en trois parties: le récit des sept ou huit dernières années de la guerre

du Péloponnèse sert de suite ou de complément à l'ouvrage inachevé de Thucydide. On peut y rattacher le Gouvernement des Trente et les événements qui amenèrent le rétablissement de la démocratie à Athènes : voilà ce qu'on lit dans les deux premiers livres de X.

Xénophon 24 A (Helléniques)

2° Pendant vingt-cinq ans, de 404 à 379, Sparte est maîtresse de la Grèce. Il est vrai que sa domination est ébranlée par une guerre de sept ans (394-387), appelée de son théâtre principal, la guerre de Corinthe. Mais la paix d'Antalcidas (387) rétablit plus que jamais la toute puissance de Sparte. (I, 1)

III, IV, et V les 3 prem. chap.

3° Depuis 379, Thèbes, délivrée de sa garnison lacédémonienne, prend un essor imprévu. D'abord V, 4

alliée avec Athènes, ensuite seule Thèbes, grâce au génie de deux de ses citoyens, en faisant renaître la Messénie et en fondant l'unité de l'Arcadie, ruine à jamais la base même de la puissance de Sparte; La bataille de Mantinée (362) est le terme de cette période et de l'ouvrage de X. La grandeur et la décadence de Sparte: voilà son sujet.

Exilé, comme Thucydide, et soustrait ~~en outre~~ ainsi aux préventions athéniennes, X. ne sut pas, comme son grand devancier, s'élever au-dessus des partis et juger les événements avec la sereine impartialité de la postérité. Hôte de Sparte, attaché par la reconnaissance et l'admiration au roi Agésilas, l'Athénien qui fit

élever ses fils à Sparte, prit les sentiments et les idées d'un Lacédémonien patriote ; et comme à Sparte même il y avait des partis, des courants divers de politique, il faut ajouter que X. épousa les préventions des partisans d'Agésilas. C'est dans cet esprit qu'il écrivit l'histoire de son temps ; pour entrer dans ses vues, pour rendre l'impression que laisse son livre, on pourrait dire que X. s'est proposé de raconter le siècle d'Agésilas. Il est vrai que l'histoire impartiale place Epaminondas bien au-dessus d'Agésilas ; mais X. ne voulait ni ne pouvait comprendre la supériorité de ce grand adversaire de Sparte.

24 D

Je ne regrette pas trop la partialité de X. Sparte n'a pas eu de grand historien indigène; il est heureux qu'un Athénien se soit trouvé pour nous dire les sentiments, les idées qui régnaient à Sparte à une époque remarquable de son histoire. Quelque chose d'analogue était arrivé plusieurs siècles auparavant, à l'âge poétique des lettres grecques: alors deux hommes venus eux aussi de l'étranger, Tyrtée et Alcman, s'étaient faits Lacédémoniens, et avaient dit dans leurs vers ce qu'était au VII.e siècle cette Laconie muette.

Xénophon (Helléniques) 25A

Les trois divisions de l'Histoire grecque de X.[1] ne sont pas traitées d'après la même méthode. Tant qu'il complète Thuc. X., comme son prédécesseur, ~~observe l'ordre chronologique~~ raconte année par année; ordre chronologique auquel il ne s'astreindra pas toujours dans la suite; et son récit même s'y distingue par d'autres caractères particuliers. Dans cette première partie tout est rapide, abrégé; très peu ~~ou point~~ de narrations détaillées. On dirait un précis, assez complet, puisqu'aucun fait important n'y semble omis, mais souvent maigre et décharné, faute de développements. Plus loin, on remarquera plus d'abondance dans les récits, mais aussi plus d'omissions d'évènements notables. Ajoutons toutefois

---

1) I et II. — III, IV, V, 1-3. — V, 4 jusqu'à la fin.



25 B

qu'il y a, même dans les premiers livres, qqs morceaux plus nourris.

I, 4 Tel est le récit du retour d'Alcibiade, où l'on peut remarquer que ce personnage est traité avec une certaine faveur ;

§ 17 les propos de ses ~~amis~~ adversaires étant écoutés, et ceux de ses amis rapportés au long. Tel est encore le procès des généraux vainqueurs aux Arginuses, morceau instructif et qui contient un excellent discours. D'une manière indirecte

I, 7 et sans que l'historien ait l'air de s'en mêler, la folie des Athéniens y est mise en pleine lumière.[1] Si on aimerait à être mieux informé des révolutions politiques d'Athènes dans les dernières années de la guerre, ~~lesquelles restent obscures dans X.~~, en revanche le gouvernement des Trente, leurs violences, la mort de Théramène, le

1) Sur qqs points Xén. est plus exact qu'Aristote, Αθ. πολ. 34.

retour de Thrasybule et des amis de la démocratie, sont exposés dans un récit substantiel et plein d'intérêt.[1)]

Dans quel esprit sont écrits les deux premiers livres ? Il est curieux de voir combien les impressions des critiques diffèrent sur ce point. Niebuhr pensait que X. s'y montrait plus ami d'Athènes que dans la suite de l'ouvrage. D'autres, au contraire, croyaient y remarquer une certaine hostilité, le désir d'insister surtout sur les fautes commises par les Athéniens. On peut citer certains passages à l'appui de cette dernière opinion. Après la bataille d'Ægos-Potamos, la consternation règne à Athènes « La galère Paralienne arrive de nuit et aussitôt II, 2, 3
le désastre se publie ; les gémissements se répandent du Pirée à travers les Longs murs jusque dans la ville,

1) Ce récit est heureusement complété et, sur qqs points de détail, rectifié par Aristote, 34 sqq. L'ordre chronologique des faits n'est toujours pas le même dans les deux auteurs ; c'est tantôt une version tantôt l'autre qui semble mériter la préférence. En général X. nous instruit mieux des décrets et affaires intérieures, & des faits de guerre. Les discours de Lysias sont intéressants, mais sujets à caution.

25 D

la nouvelle passant de bouche en bouche. Cette nuit personne ne dormit et ils ne pleuraient pas seulement sur les morts mais bien plus encore sur eux-mêmes : ils s'attendaient à être traités à leur tour comme ils avaient traité les Méliens . . . les Histiéens, les Scionéens, les Toronéens, les Aeginètes et tant d'autres peuples grecs. » Et plus

§. 10 bas « Les Athéniens assiégés par terre et par mer . . . ~~croyaient~~ voyaient inévitablement fondre sur eux-mêmes toutes les rigueurs qu'ils avaient exercées, non pour venger des injures reçues, mais

διὰ τὴν ὕβριν ἠδίκουν ἀνθρώπους μικροπολίτας

en abusant de la force contre de petites villes qui n'étaient coupables d'autres crimes que d'avoir suivi le parti de Sparte » Ces réflexions sont dures pour Athènes,

mais peut-on dire qu'elles ne soient pas justes? et, si elles sont fondées, doit-on les reprocher à un historien? Quand X. ~~dira les déf~~ arrivera aux défaites de Sparte, il ne cachera pas ~~(que)~~ non plus que Sparte les avaient méritées par sa perfidie. | Xénophon 26 A

Le récit de la prise d'Athènes par Lysandre, de ses murs rasés au son des flûtes, est bien maigre et bien froid dans X.[1] S'il ajoute que les vainqueurs croyaient que ce jour inaugurerait la liberté pour la Grèce, on ne voit pas s'il partage ce sentiment ou s'il le regarde comme une amère illusion. Quoi qu'il en soit, Thucydide, qui a peint le désastre de Syracuse en traits si navrants, | II, 2, 23

1) Quatre lignes lui suffisent. Μετὰ δὲ ταῦτα Λύσανδρός τε κατέπλει εἰς τὸν Πειραιᾶ, καὶ οἱ φυγάδες κατῄεσαν (exilés: ceux qui étaient avec Lysandre) καὶ τὰ τείχη κατέσκαπτον ὑπ' αὐλητρίδων πολλῇ προθυμίᾳ, νομίζοντες ἐκείνην τὴν ἡμέραν τῇ Ἑλλάδι ἄρχειν τῆς ἐλευθερίας. Plutarque, Lys. 15: ἐστεφανωμένων καὶ παιζόντων ἅμα τῶν συμμάχων, ὡς ἐκείνην τὴν ἡμέραν ἄρχουσαν τῆς ἐλευθερίας.

aurait trouvé d'autres accents pour parler de cette catastrophe. En revanche il faut rendre cette justice à X. qu'il met à nu les excès des Trente et tout l'odieux de leur conduite, qu'il parle avec sympathie de Théramène et de sa belle mort, et qu'il s'exprime en excellents termes au sujet de Thrasybule et de l'amnistie proclamée par les démocrates victorieux. Le 2e livre se termine par ces mots « après avoir juré d'oublier les injures, les deux partis continuent de vivre ensemble sous les lois de la cité, et le démos reste fidèle au serment » καὶ ὀμόσαντες ὅρκους ἦ μὴν μὴ μνησικακήσειν, ἔτι καὶ νῦν ὁμοῦ τε πολιτεύονται καὶ τοῖς ὅρκοις ἐμμένει ὁ δῆμος.[1]

Passons aux deux grandes divisions de l'ouvrage. Comment l'auteur y a-t-il disposé les matières ? Dans quel esprit y a-t-il raconté les faits ?

Et d'abord, la disposition des matières n'est pas la même partout.

---

1) On peut comparer aujourd'hui une belle page de l'Ἀθ. πολ. d'Aristote. Le philosophe apprécie avec plus d'affection.

Dans les livres III et IV, X. abandonne l'ordre chronologique, et essaye de grouper les faits par grandes masses. Pour les années 402 jusqu'à 395, (c-à-d. jusqu'à ~~le~~ ~~commencement~~ la guerre de Corinthe) époque de la suprématie incontestée de Sparte, l'historien donne d'abord les campagnes en Asie des Lacédemoniens, Thibron et Dercyllidas ~~en Asie~~ (jusqu'à III, 2, 20); et ensuite les événements simultanés dans la Grèce, guerre d'Élide, avènement d'Agésilas, complot de Cinadon (jusqu'à la fin du ch. 3). Ces deux séries parallèles sont judicieusement établies. (Dans chacune les faits se tiennent; et il n'y a pas de relation sensible entre l'une et l'autre.) Les deux campagnes d'Agésilas en Asie (III, 4 ~~– IV, 1~~), n'ont pas dans le récit de X. d'événements simultanés dans la Grèce.

Arrivé à la guerre de Corinthe, (394 – 387), X. raconte d'abord avec suite ce qui s'est passé sur terre (III, 5 – IV, 7)

26 b

quand à la guerre maritime, le lecteur
ne s'en douterait même pas, si la bataille
de Cnide ne se trouvait pas inci-
demment mentionnée, à propos de
celle de Coronée. Enfin, quand
les opérations sur terre ont été
racontées jusqu'à la fin de 390
on trouve un résumé rapide, ~~et~~ in-
complet, une espèce d'appendice
sur les entreprises maritimes pen-
IV, 8 – V, 1. dant la même période. C'est ainsi
que des faits qui ont entre eux une
relation étroite, étant séparés les
uns des autres, l'ensemble de cette
guerre de sept ans ne se dessine
pas nettement.

A partir de V, 2 et de la ~~guerre~~ paix
d'Antalcidas, le récit suit l'ordre des temps
jusqu'à la fin de l'ouvrage;

mais avec beaucoup moins d'exactitude que pour la guerre du Péloponnèse, et sans s'y astreindre rigoureusement, ~~mais~~ en admettant quelques digressions. Si l'on ajoute à cela qu'il y a des temps vides et qu'en particulier les intervalles de paix relative entre les trois guerres (gu. du Péloponnèse, gu. de Corinthe, gu. béotienne) sont traités négligemment et sans suite, on comprend que la chronologie de ces temps ne serait guère possible à établir avec le seul livre de X.

Xénophon
27 A
Helléniques

Comme Thucydide, X. s'occupe surtout des guerres, et laisse dans l'ombre la vie intérieure des Etats



27 B

Mais ce défaut est beaucoup plus sensible dans X., qui omet de parler de ~~faits~~ certains faits politiques sans lesquels les faits de la guerre même ne s'expliquent pas assez. ~~C'est par~~ l'esprit de son ouvrage ~~pour ta~~ X. a toucher à un point par lequel ~~quel~~ X. se montre encore bien plus inférieur à son prédécesseur : il ne juge pas les hommes et les choses avec impartialité, parcequ'il ne les voit pas de haut, parceque son horizon politique est borné. Sparte a toutes ses affections, Thèbes lui est odieuse, ~~il~~ n'est pas injuste envers Athènes, ~~quoi~~ et quoi qu'on en ~~dit~~ ait dit, il aime sa patrie. Mais depuis la fin de la guerre du Péloponnèse, il laisse l'histoire d'Athènes dans l'ombre

Les péchés d'~~omissions~~, il est vrai, X. les commet moins pour les affaires de Sparte que pour celles des ennemis de Sparte. Cela nous conduit à parler de

27c

jusqu'au moment où ~~elle~~ cette ville se rapproche de Sparte. La ligue de Thèbes, de Corinthe et d'Argos avec Athènes vient interrompre les succès d'Agésilas en Asie et allume la guerre dite de Corinthe. A entendre X., l'or perse a tout fait; le régime oppressif des harmostes, petits despotes insolents et toujours assurés de l'impunité, le mécontentement très légitime qui rapprocha alors d'Athènes les anciens alliés de Sparte, ces causes qui agirent autant et plus que l'or d'Artaxerce, X. les ignore ou ne veut pas les ~~voir~~ apercevoir (.) c'est qu'il souffre de voir échouer de nobles projets auxquels il s'était associé avec ardeur.

(.) Grote, XIV, ch. suivants, trad. fr. fait aussi cette remarque.

23 D

La revanche des Grecs contre les Perses avorte; et pourquoi? pour les plus ignobles motifs. X. parle de ces faits, comme on dut en parler dans l'entourage d'Agésilas. Il est de cœur avec ce général; et son récit l'accompagne, suit la marche de l'armée lacédémonienne, comme l'auteur l'avait suivie en réalité. Cette disposition particulière du récit des faits serait peu de chose, si le point de vue de l'historien ne s'en trouvait faussé. En 394 furent livrées à peu de jours de distance deux batailles: celle de Cnide, la 1e en date, qui eut lieu sur mer et celle de Coronée dans la Béotie

Xénophon
28 A

Cette dernière, très sanglante, procura au roi de Sparte une victoire plus nominale que réelle, de toutes manières assez stérile. Celle de Cnide eut une influence décisive sur la marche de la guerre ; elle mit fin à la passagère domination maritime de Sparte et releva la marine d'Athènes. Cependant Xén. ~~raconte~~ expose longuement ce qui se passa à Coronée ; quant à la bataille de Cnide, il n'en dit que deux mots en passant. Il se borne à rapporter qu'Agésilas, ayant reçu la nouvelle de cette défaite à la veille de combattre, eut soin, en général avisé, de la cacher à ses compagnons. IV, 3, 10 à 12

Nous comprenons que X. raconte ~~ce~~ qu'il a vu lui-même plus longuement que ce qu'il ne ~~connaît~~ sait que par ouï-dire ; mais il n'écrit pas des Mémoires, il écrit l'histoire, et un historien doit mettre chaque fait au rang que lui donne son importance réelle ; qu'il ait été témoin de certains événements, que d'autres soient venus à sa connaissance indirectement, ce sont là des circonstances accidentelles.

Plus loin (IV, 4, 12) une scène de carnage est racontée avec ~~un~~ des sentiments là comme quelque peu féroces. Il s'agit des Argiens et de leurs alliés, l'auteur a l'air de jouir de leur massacre « Les uns montaient les

IV, 4, 11-12 échelles, sautaient du haut du mur et se tuaient; les autres perdaient la vie dans le tumulte qui se fit autour des échelles; d'autres encore étaient foulés, écrasés sous les pieds les uns des autres. Les Lacédémoniens n'avaient qu'à frapper, les victimes ne leur manquaient pas. La divinité leur accorda alors un succès qui dépassa ~~les~~ toutes leurs espérances. Qu'une nombreuse armée soit tombée en leur ~~puissance~~ pouvoir tremblante, éperdue, prêtant le flanc ne songeant point à se défendre, faisant tout pour sa propre ruine

qui ne reconnaîtrait en cet événement la main de Dieu[2] On voit souvent des ~~monceaux~~ tas de blé, de bois, de pierres; alors tant d'hommes périrent dans un espace si étroit que l'on vit des ~~monceaux~~ tas de cadavres. » — Πῶς οὖν οὐκ ἄν τις θεῖον ἡγήσαιτο; — 28c — σωροὺς νεκρῶν.

Quant à la paix d'Antalcidas, X. n'a pas un mot pour flétrir des négociations dans lesquelles les Etats rivaux de la Grèce acceptaient le grand Roi pour arbitre de leur querelle. Il se borne à signaler les avantages que Sparte en retira. De nouveau Sparte abuse de sa suprématie, elle démembre Mantinée, divise cette cité en un certain nombre de hameaux incapables d'exercer aucune influence politique: X. assure que c'était pour le plus grand bonheur des Mantinéens — V, 2, 7

28 D

[Viennent ensuite la guerre béotienne les défaites de Sparte depuis Leuctres jusqu'à Mantinée, et l'abaissement de cette cité histoire douloureuse pour tout cœur lacédémonien.

L'origine de cette guerre, c'est l'occupation en pleine paix, en dépit des traités, de la citadelle de Thèbes, la Cadmée, par un corps de troupes lacédémonien. Cet acte a été trop visiblement expié par Sparte pour que X. n'en reconnaisse pas l'iniquité & Tout avait réussi aux Lacédémoniens: les Thébains et les autres Béotiens leur étaient entièrement soumis; les Corinthiens étaient devenus leurs plus fidèles alliés; les Argiens ~~ot~~ étaient abaissés . . . les Athéniens se trouvaient isolés; les alliés récalcitrants

V, 3, ~~27~~ fin, 4 comm.

avaient été châtiés; enfin la domination de Sparte semblait désormais établie ~~sur~~ inébranlablement. Or on pourrait ~~alléguer~~ tirer de l'histoire des Hellènes et des Barbares plus d'une preuve ~~que~~ les dieux ne sont pas indifférents aux actes impies: voici celle que me fournit mon sujet. ~~Les Lacédémoniens ayant juré de respecter l'indépendance des cités~~ Quand les Lacédémoniens, après avoir juré de respecter l'indépendance des cités, eurent occupé la citadelle de Thèbes, les victimes de cette injustice, à elles seules et sans autre secours, châtièrent un peuple qui auparavant n'avait jamais été vaincu par personne; ~~et~~ quant aux ~~les~~ citoyens qui les avaient introduits dans la citadelle et avaient voulu

[Marginal note: ἀσεβούντων, sacrilèges: ἀνόσια ποιούντων, auteurs d'actes impies? La différence ~~[illegible]~~ n'est pas claire]

[Marginal: occupé la citadelle de Thèbes après avoir]

asservir la ville aux Lacédémoniens pour en être eux-mêmes les tyrans il suffit pour mettre fin à leur pouvoir de sept exilés. »

A cet aveu presque sa conscience et l'évidence des faits arrachent à X., il raconte en homme qui a le cœur spartiate [: aussi parle-t-il excellemment de tout ce qui est honorable pour Sparte.]. En voici des exemples : voyez l'attitude des magistrats et des citoyens de Lacédémone après la défaite de Leuctres

VI, 4, 16 « Le messager chargé d'annoncer ce malheur à Sparte y arriva le dernier jour des Gymnopédies, à l'heure où le chœur des hommes exécutait ses danses. Les éphores informés du désastre étaient dans l'affliction (il ne pouvait, sans doute, en être autrement), et cependant ils ne firent pas sortir le chœur, mais le lais-

sèrent achever ses exercices. Ils firent connaître aux familles les noms de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille; et par une proclamation ils ordonnèrent aux femmes de ne pas pousser de cris, mais de supporter leur douleur en silence. Le lendemain les parents des guerriers morts pour la patrie se montraient en habits de fête et le visage rayonnant. Quant aux parents de ceux qui survivaient ~~on n'en pouvait voir~~ vous n'en auriez pu voir dans les rues qu'un petit nombre; et encore avec un air triste et abattu. »

Τῇ δ' ὑστεραίᾳ ἦν ὁρᾶν, ὧν μὲν ἐτέθνασαν οἱ προσήκοντες λιπαροὺς καὶ φαιδροὺς ἐν τῷ φανερῷ ἀναστρεφομένους, ὧν δὲ ζῶντες ἠγγελμένοι ἦσαν, ὀλίγους ἂν εἶδες, τούτους δὲ σκυθρωποὺς καὶ ταπεινοὺς περιιόντας.

Au milieu de ces désastres, une victoire inespérée sur les Arcadiens fait ~~couler des larmes~~ pleurer de joie les citoyens de

VII, 1, 32 Sparte; tous, à commencer par
29D Agésilas et les sénateurs, et les
éphores, fondaient en ~~pleurs~~ larmes.

X. fait bien voir l'isolement
des anciens maîtres de la Grèce quand
l'envahissement de la Laconie
amène la défection des Périèques.
Les citoyens, les Spartiates, restent
seuls pour défendre la ville,
leur nombre est exiguë, ils font
appel aux hilotes, leur promet-
tent la liberté, il s'en présente
6000; c'est trop, ils s'effrayent à
VI, 5, 28-29 la vue de cette foule armée.

VI, 5, 23 suivants Deux fois, en 370 et en 362, ils
VII, 5, 10 sqq. opposent une résistance héroïque
dans leur ville non fortifiée à l'en-
nemi, étonné de leur courage et
comme subjugué par leur ancienne
réputation. La 2e fois, où le péril

Xénophon

30 A

(Helléniques)

est encore plus grand, les dieux eux-mêmes veillent sur Sparte, ce sont eux (θεία τινὶ μοίρᾳ) qui font avertir Agésilas de la surprise méditée par Epaminondas, qui font réussir la lutte désespérée et inégale d'Archidamos et de ses cent braves contre l'armée thébaine « Alors ces grands courages, ces vainqueurs des Lacédémoniens, ces hommes qui avaient l'avantage du nombre et du terrain (tous les avantages, ou : du nombre et du terrain), n'attendirent point une poignée de braves, mais lâchèrent pied devant eux »

VII, 5, 12 — Ἐνταῦθα δὴ οἱ πῦρ πνέοντες, οἱ νενικηκότες τοὺς Λακεδαιμονίους, οἱ τῷ παντὶ πλείους καὶ προσέτι ὑπερδέξια χωρία ἔχοντες — οὐκ ἐδέξαντο τοὺς περὶ τὸν Ἀρχίδαμον (ἐπεὶ μάλα ὀλίγοι ὄντες) ἀλλ' ἐγκλίνουσιν.

X. a l'esprit attique et le cœur lacédémonien.

Son attachement pour Sparte s'étend à tous les partisans de cet État; dans cet ouvrage où beaucoup de choses importantes sont passées sous silence on trouve un long chapitre consacrée à l'éloge de Phlionte

30 B

VII, 2

la plus fidèle et la plus brave des
alliées de Sparte, et au récit des actes
de courage que ses habitants ac-
complirent dans ~~cette~~ la guerre béotienne.

La part qu'il fait à Athènes dans ses récits est particulièrement curieuse et significative.

Athènes devient doublement chère
à l'historien depuis qu'elle est
l'alliée de Sparte. Dans les 1res an-
nées de la guerre, elle avait, en lut-
tant contre Sparte, reconquis une
partie de son ancienne supériorité
maritime, et formé une nouvelle
confédération toute à son avan-
tage. X. en parle à peine; et cette
partie de l'histoire d'Athènes reste
chez lui tout à fait obscure. La

V, 4, 61 mention en deux lignes de la
bataille de Naxos, gagnée par
Chabrias sur Pollis, ne laisse
pas soupçonner au lecteur la

30c

grande portée de cette victoire, point de départ du relèvement de la puissance d'Athènes. En revanche nous apprenons dans le plus grand détail les actes qui, depuis 372, rapprochèrent Athènes de Sparte. X. rapporte avec une visible satisfaction les discours des trois ambassadeurs athéniens venus pour conclure la paix avec Sparte. Après Leuctres, lorsque Thébains et Arcadiens ravagent la Laconie et que Sparte semble près de périr, les Athéniens viennent au secours de leur ancienne rivale. Depuis la chute des Trente l'historien ne nous avait pas menés à Athènes. En cette conjoncture, il nous fait de nouveau assister à une assemblée du peuple athénien, il donne les

VI, 3.



30 D

VI, 5, 33-49. discours des orateurs, note l'impression qu'ils font sur le peuple, fait un beau tableau très complet. X. en fait autant pour la discussion qui eut lieu un peu plus tard sur l'agora et qui amena une alliance entre les deux Etats, à la condition du partage de l'hégémonie.

VII, 1

Arrivé à la campagne de 370, la 1re où les nouveaux alliés combattirent ensemble, avec quel bonheur X raconte-t-il le zèle généreux de la jeunesse d'Athènes, impatiente des délais d'Iphicrate ! Et dans la dernière

VI, 5, 49

campagne comme il loue de bon cœur le courage des Athéniens venus au secours de Sparte, de ces brillants cavaliers surtout avec lesquels il avait fait partir ses deux fils pour n'en revoir qu'un seul !

VII, 5, 15 suivants et 25

Avec de tels sentiments X. ne pouvait aimer Thèbes; mais il pouvait cependant expliquer les causes de l'élévation subite de cette ville; il n'essaye pas même de le faire. Tant que Sparte ~~était maîtresse~~ dirigeait les affaires de la Grèce X. avait raison de s'établir à Sparte comme au centre de son récit. mais pendant les dix années comprises entre Leuctres et Mantinée (371-362), l'initiative passe du côté de Thèbes; cependant l'historien reste à Sparte où sont toutes ses affections. À une seule exception près ~~qui ne~~, trop insignifiante pour compter, il ne nous transporte jamais dans la ville d'Epaminondas, il ne dit rien de ce qui se passait dans les conseils de Thèbes, de sa politique, de ses grands

Xénophon
31 A
Helléniques

VI, 4 – VII fin

VII, 3

31 B

hommes, les vrais mobiles de tout ce qui se faisait alors dans la Grèce. Il ne parle pas même de toutes les guerres et entreprises politiques de Thèbes; mais se borne à celles qui concernèrent Sparte. Thèbes ne l'intéresse que comme adversaire de Sparte, il ne dit pas ce qu'elle fit il dit ce que Sparte souffrit. Il ramène tout à cet objet de ses affections, Thèbes n'est pour lui qu'un instrument dont les dieux se servirent pour punir l'injuste abus que Sparte avait fait de sa puissance.

Comment Thèbes parvint-elle à soumettre les Etats de la Grèce centrale? Nous n'en apprenons rien. Comment étendit-elle sa puissance et son crédit sur la Thessalie et jusqu'au fond de la Macédoine?

31c

X. parle des affaires de la Thessalie dans une digression sur la suite des princes et des assassinats dans la maison de Phères; mais il ne dit rien des campagnes de Pélopidas dans ce pays. Epaminondas essaya de faire de sa patrie une puissance maritime sans Diodore nous l'ignorerions. [Les noms mêmes des deux grands hommes de Thèbes ne figurent presque pas dans l'ouvrage de X; celui de Pélopidas n'est prononcé qu'une seule fois et dans une circonstance peu glorieuse pour lui. Les principaux Etats de la Grèce avaient envoyé des ambassades à la cour de Perse pour se disputer l'amitié et le secours du Roi. Le titre invoqué par l'envoyé de Thèbes c'était d'avoir fait jadis cause commune avec le despote asiatique qui envahissait la Grèce. Grâce à cet argument

VI, 4, 27 suivants

Diodore XV, 78 suivants

31 D

adieux, Pélopidas obtint un traité par lequel les affaires de la Grèce étaient réglées conformément aux intérêts de Thèbes. Mais quand Pélopidas proclama ce traité, aucun État ne voulut l'accepter il en ~~était~~ fut pour ses frais de voyage.

VII, 1, 33-40

Qui n'aurait lu que l'ouvrage de X., ne saurait pas qu'Épaminondas est le vainqueur de Leuctres, et que l'année d'après, c'est lui qui fit à la tête de son armée trembler les femmes de Sparte, qui n'avaient jamais vu d'ennemis dans leur pays. Les faits sont racontés, mais le nom d'Épaminondas y manque. Et cependant nous lisons les noms du roi de Sparte et de plusieurs autres Lacédémoniens qui succombèrent héroïquement (dans la bataille).
X. commence par expliquer d'avance et assez longuement, ~~et~~ par excuser en

quelque sorte la défaite des Lacédémoniens; cette défaite même, la bataille de Leuctres, est racontée en courant et comme à regret. Les grandes choses qu'Epaminondas fit dans le Péloponnèse, l'établissement de l'Etat de Messénie arraché à sa longue servitude, la fondation de Mégalopolis métropole de l'Arcadie désormais unifiée, ~~sont~~ tout cela est, on peut le dire, passé sous silence. Il est vrai que nous apprenons incidemment l'existence de Mégalopolis et de la Messénie;(1) mais nous ne pouvons nous en rendre compte. Epaminondas est nommé la 1re fois pour une campagne qu'il fit en Achaïe, et dont les fruits lui furent bientôt ravis par l'aveugle passion des démocrates de l'Arcadie. Il ne paraît vraiment que dans sa dernière campagne; mais là il est entouré, même chez X.

Xenophon
32 A
Helléniques

VII, 1, 41.

1/ L'indépendance de la Messénie est supposée dans les négociations, VII, 1, 27 et VII, 4, 9, et dans les faits racontés VII, 4, 27. — On voit poindre l'idée de l'union arcadienne à Tégée et à Mantinée, immédiatement après Leuctres VI, 5, 6. Le chef des Arcadiens Lycomède figure VII, 1, 23; τὸ κοινὸν τῶν Ἀρκάδων VII, 5, 1. Mégalopolis est nommée VII, 5, 5; οἱ Μεγαλο- VII, 1, 38; 4, 2 et 4, 33.

32 B

d'un grand éclat, du moins de tout l'éclat d'un capitaine accompli. L'historien ne lui marchande ni l'éloge, ni l'admiration ; mais il ne le fait paraître que pour le faire mourir ; comme Zeus dans l'H. couvre de gloire les héros qui vont succomber. S'il est un peuple grec que X. haïsse plus que les Thébains, ce sont les Arcadiens. Ils trahissent ~~la~~ cause du Péloponnèse ; ils croient pouvoir arracher l'hégémonie des mains de Sparte, même sans le secours de Thèbes, parce qu'ils sont nombreux et robustes. X. semble avoir conservé une dent contre eux depuis la retraite des dix-mille ; aussi ne manque-t-il pas l'occasion de se moquer de leur sotte présomption. Quand leur chef Lycomède leur a démontré qu'ils sont les plus vaillants de tous les Hellènes,

et qu'ils n'ont plus besoin de se laisser commander, ni par Lacédémone, ni par Thèbes ; les Arcadiens s'enflent[x] d'orgueil, et se prennent à chérir Lycomède, à en faire leur héros.

[x] ἀνεφυσῶντό τε (comme la grenouille de la fable) καὶ ὑπερεφίλουν τὸν Λυκομήδην καὶ μόνον ἄνδρα ἡγοῦντο. VII, 1, 23-24.

Si nous passons des États, des cités, aux personnes, nous trouvons la même partialité. Agésilas est le seul capitaine dont toutes les campagnes soient racontées en détail, et dont le caractère soit mis en lumière par des traits de la vie privée. L'éloge des exploits maritimes de Téleutias, ~~[illegible]~~ frère d'Ag., V, 1 montre que cette affection s'étend à toute la famille. ~~jusqu'au frère d'Agésilas~~ Aussi lorsque X. voulut, après la mort de ce roi, composer ~~son éloge~~ sa biographie, ou plutôt son éloge, il n'avait qu'à extraire divers passages de ses Helléniques pour en former la 1e partie de son discours. Nous avons dit comment il traite Épaminondas et Pélopidas. Parmi les

32 D

Athéniens, Iphicrate est l'objet d'une prédilection marquée; X. raconte notamment sa campagne de Corcyre avec ~~un détail insolite~~ beaucoup de
VI, 2, 27-39 complaisance avec le dessein avoué de louer ce général et aussi pour faire en passant un petit traité sur l'art d'exercer ses soldats tout en naviguant; car notre historien ne hait pas de donner parfois aux militaires de petites leçons sur la tactique et l'art de traiter le soldat. On peut citer à ce ~~x~~ sujet des considérations assez singulières. Après avoir raconté comment Téleutias perdit une bataille et la vie par suite d'un emportement
V, 3, 7 inconsidéré, X. ajoute: on peut apprendre par là qu'il ne faut céder à la colère ni en punissant ses esclaves ni surtout en se battant contre
V, 2, 7 l'ennemi. Ailleurs Agésilas faisant le siège de Mantinée

Xénophon
33 A
Helléniques

barre la rivière de Mantinée qui déborde alors et fait crouler les murs; voici la morale que X. tire de ce fait, l'affabulation qu'il ajoute à son récit: les hommes ont appris par là qu'il ne faut pas laisser traverser leurs murs par une rivière.

Timothée, fils de Conon, n'eut pas moins de mérites qu'Iphicrate; mais il était partisan de l'alliance thébaine, et c'est peut-être pour cette raison que X. le laisse un peu à l'ombre. — Il faut en dire autant de Chabrias; la fameuse manoeuvre qui arrêta la phalange d'Agésilas près de Thèbes [et qui valut une statue au général Athénien,] est passée sous silence. X. semble avoir eu en histoire le principe qu'Agésilas appliquait trop souvent

330

en politique : 2° préférer ses amis et faire plier en leur faveur l'exacte justice.

En résumé, ce qui décide X. à mentionner ou à taire un fait, à en parler brièvement ou avec étendue, ce n'est pas tant l'importance, la portée historique de ce fait que les affections politiques ou personnelles de l'auteur. Il convient cependant d'ajouter que pendant son long séjour dans le Péloponnèse, X. eut toute facilité pour savoir ce qui se passait à Sparte, et qu'il était probablement moins bien informé de ce qui se faisait et se disait à Athènes, à Thèbes, en général dans le reste de la Grèce. ~~Militaire distingué,~~ Homme de guerre lui -

même. X. était un juge très compétent des opérations militaires, on peut croire toutefois qu'il s'entendait moins aux choses de la marine : dans la Cyropédie, traité en action, écrit en grande partie à l'usage des militaires, il n'est rien dit de la guerre maritime. Ainsi s'explique peut-être, du moins en partie, l'insuffisance du récit de X. pour les batailles navales : celle de Cnide, nous l'avons dit, est rapportée incidemment et d'une façon tout à fait sommaire ; la bataille de Naxos qui est une ère dans l'histoire d'Athènes n'occupe que deux lignes, V, 4, 61
tout le chapitre consacré aux faits IV, 8
maritimes de la guerre de Corinthe est des plus maigres, nous l'avons dit. Quant aux Arginuses, le lec- I, 6, 27
teur est désappointé, l'ordre de

33 D

bataille des navires athéniens est parfaitement expliqué, on s'attend à une narration suivie de la bataille elle-même; mais le récit tourne court et le combat naval est ~~expédié~~ en 998 mots.

Ce n'est pas tout: on doit aussi tenir compte du talent de l'écrivain; il n'a pas, comme Thucydide, le don du pathétique, et son style ne sait pas s'élever à la hauteur des grands drames de l'histoire. Il excelle au contraire dans le récit des petits faits; il sait rendre à merveille les scènes familières. Voyez Mania, (veuve d'un satrape de l'Eolide,) une maîtresse femme, tuée par son gendre, et le traître si joliment éconduit par

III, 1 Dercyllidas. — Sisyphe. — Voyez Agésilas, ~~s'entremettant~~ se faisant, avec une grâce parfaite, ~~du mariage~~ l'entremetteur d'un ami. il lui procure une riche héritière en

IV, 1 persuadant au père de la jeune

fille que c'est elle qui fait un beau ~~parti~~ mariage. — Un autre morceau parfait ~~dans~~ en son genre, c'est l'entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze ; deux hommes de bien apprennent à se connaître, à s'estimer, se lient d'amitié en dépit de la guerre qui divise leurs pays, qu'ils se sont faite et qu'ils se feront peut-être encore ; c'est un pendant à l'épisode de Glaucus et de Diomède. — Il faut encore citer le fils d'Agésilas, homme mûr qui commandera bientôt les armées de Sparte, n'osant pas demander à son père la grâce d'un ami coupable. Cela est raconté avec un détail délicieux qui rappelle les plus jolies pages d'Hérodote, et l'on louerait sans restriction ces morceaux avec

Xénophon
34 A
(Helléniques
ibidem

V, 4, 25 sqq.

[Si ce n'est que Xén., avec une mesure, une discrétion tout attique, ne se laisse pas aller au babil des auteurs ioniens,

34 B

dotiques, si leur étendue n'était sans proportion avec la concision de la plupart des ~~la~~ narrations vraiment historiques. Cependant les critiques

(Hypothèses)

ont eu recours à toutes sortes de conjectures pour expliquer ce qui les choquait à bon droit dans les Helléniques; à savoir: le développement inégal du sujet, l'omission de faits importants, le rôle ~~qu'y jouèrent~~ des acteurs principaux souvent passés sous silence, une rédaction enfin et une disposition des matières bien inférieure à ce qui se voit dans l'Anabase et dans la Cyropédie. Palmerius

Exercit. page 75

ou pour lui donner son vrai nom, Jacques Le Paulmier, gentilhomme français du XVII.e siècle pensait que l'ouvrage n'était qu'une ébauche, une suite de notes m-

encore définitivement rédigées, et publiées après la mort de l'auteur. F. A. Wolf partageait cet avis. De nos jours on a hasardé des hypothèses bien plus aventureuses: le texte que nous possédons ne serait que l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable qui se serait perdu. L'Agésilas, les Institutions (d'Athènes) ~~[illegible]~~ de Sparte l'Apologie de Socrate ne seraient aussi que des parties démembrées de ce même ouvrage hypothétique. Un Grec ~~[illegible]~~, Kyprianós de Paros, et un Allemand, Grosser,[1] ont mis en avant ce système et ont cru trouver dans l'~~analyse~~ examen de plusieurs Vies de Plutarque la preuve que le biographe avait eu sous les yeux un texte des Helléniques plus complet que le nôtre.[1] Ces extravagances ont été dûment réfutées. L'idée de Palmerius

Vorlesungen Ed. Gürtler II, 95.

(1) Comme si Plutarque n'avait pas puisé à un grand nombre de sources.

[1] Κυπριανός, Περὶ τῶν Ἑλληνικῶν τοῦ Ξενοφῶντος, Ἀθῆναι 1859.
Grosser, Jahrb. f. Philol. 1866, p. 721–32; 1867, 737–48. —
Réfutation par Büchsenschütz, Philol. 14, p. 548.

34 D

est plus admissible, pourvu qu'on n'en exagère pas la portée. On peut croire que X. n'a pas mis la dernière main à son ouvrage, mais il faut bien se garder d'expliquer par là tout ce qu'il y a de défectueux dans ~~la~~ rédaction. Si les faits maritimes de la guerre de Corinthe ne sont indiqués que très rapidement, cela était bien conforme à l'intention de l'auteur, qui en fait expressément l'aveu. — Si X. ne mentionne la bataille de Cnide qu'en passant, à propos de celle de Coronée; il ~~en~~ indique cependant, très sommairement et insuffisamment, à cette occasion les principaux incidents du combat ~~naval~~, ce qu'il n'aurait pas fait s'il s'était proposé d'y revenir. — En lisant dans X. la bataille de Leuctres, on s'aperçoit facilement que ~~X.~~ l'historien en a dit tout ce qu'il voulait en dire. Au § 9, il se sert de la locution générale "Ceux qui

VI, 4, 6.

Θηβαίων οἱ προστάται

commandaient les Thébains." Cette tournure indique assez que l'auteur ne voulait pas nommer Epaminondas et que cette omission ne doit être attribuée ni à la négligence d'un copiste, ni à la précipitation d'un abréviateur, ni à l'insuffisance d'une rédaction provisoire.

Xénophon
35
(Helléniques)

Comment se fait-il que tout ce qui regarde Agésilas et son frère Téleutias, tout jusqu'aux faits domestiques et intimes, soit raconté avec tant de développements et présenté avec tant d'intérêt, tandisque la part des capitaines et des politiques des autres villes de la Grèce, et notament de Thèbes, se trouve réduite à la portion congrue? On ne saurait rendre responsable de ces disparates je

|qui amène 99 f.

35 B

ne sais quel abréviateur; ni le hasard | des mutilations accidentelles du texte. Le hasard aurait-il laconisé? L'abréviateur aurait-il pour Sparte et pour Agésilas une prédilection qui ne s'explique que dans un contemporain et un ami?

Il faut donc ~~accorder que le~~ ~~développement inégal des faits.~~ ~~rendre l'auteur lui-même responsable du~~ Cette inégalité tient, nous le répétons, à ses préférences politiques et personnelles, à la nature de ses informations, à sa compétence plus ou moins grande à la pente naturelle de son talent et de ses goûts littéraires. Nous verrons cependant qu'il y a dans les Helléniques comme dans beaucoup d'autres livres, ~~quelques lacunes~~ quelques omissions de copiste, mais peu considérables et tout à fait

accidentelles, il y a même des traces de l'intervention d'un rédacteur; mais ~~des modifications q~~ on ne peut lui attribuer que des modifications très discrètes.

Autre question: avons nous affaire à ~~se~~ un seul ouvrage ou à plusieurs ouvrages? Les trois parties ~~distinguées~~ signalées plus haut sont regardées par quelques critiques comme des ouvrages distincts, publiés à des dates différentes. Le premier de ces ouvrages serait le complément de Thucydide qui s'arrêterait soit à la fin de la guerre (II, 3, 10) soit après la chute des Trente (II fin). Que ce complément ait été écrit avant le reste, peut-être même longtemps auparavant, cela est fort probable, mais on ne saurait prouver qu'il ait été publié à part. Les passages de Denys,

35D

*Roquette page 52

V, 1 fin (Nitsche, Roquette)

V, 3 fin (Grosser, Bazin)

Ep. à Pompée 4 et de Marcellin, Thuc. 45 ne disent pas ce qu'on veut leur faire dire, ils disent plutôt le contraire.

La 2e coupure est faite par les uns à la paix d'Antalcidas, par les autres un peu plus loin avant la délivrance de la Cadmée. Ces derniers ~~jugent~~, estiment, ~~que~~ la réflexion placée au commencement de V, 4, marque un revirement des sentiments politiques de X. à l'endroit de Sparte. Je ne puis partager ces opinions, car tout ce qui suit est visiblement écrit par un ami de Sparte. Si X. déclare en cet endroit que les malheurs inattendus qui frappèrent les Lacédémoniens après la surprise par trahison de la Cadmée révèle visiblement la main des dieux, il parle en honnête homme et en

Xénophon

36 ~~A~~

(Helléniques

esprit religieux, mais il n'y a pas lieu de supposer une conversion politique. [En somme on peut croire que X. a plus d'une fois posé et repris la plume pour raconter les évènements qui se déroulaient sous ses yeux. ~~On peut croire aussi~~, Mais loin d'admettre des publications successives, je serais plutot disposé à croire qu'aucune partie de l'ouvrage ne parut du vivant de l'auteur. Enfin, ~~aux yeux de X.~~, tout ce qui est réuni dans les manuscrits sous le titre d'Helléniques, en y comprenant la fin de la guerre du Péloponnèse, formait aux yeux de X. un seul corps d'ouvrage. Je n'en veux d'autre preuve que la déclaration finale : Quant à moi, qu'il me suffise d'avoir conduit le récit jusqu'à ce point.* Quelque autre sans doute ~~s'occupera de~~ aura soin de raconter la suite"

*Ἐμοὶ μὲν δὴ μέχρι τούτου γραφέσθω· τὰ δὲ μετὰ ταῦτα ἴσως ἄλλῳ μελήσει. Cela veut dire « De même que j'ai continué les récits de Thucydide, un autre continuera les miens. »

36 B

~~Nous~~ Après avoir montré les défauts des Helléniques, Les Mémoires sur la Retraite des Dix-Mille semblaient promettre un historien ; l'histoire grecque est écrite avec les préventions, les vues personnelles d'un auteur de mémoires. Disons cependant en finissant que, si X. n'a pas bien apprécié les évènements contemporains, il a d'un autre coté une espèce de vue prophétique un pressentiment très juste, des choses à venir. On trouve signalés dans son livre les symptomes précurseurs ~~des con~~ la grande révolution historique inaugurée par les conquêtes d'Alexandre. Les campagnes des Lacédémoniens en Asie sont peut-être ce qu'il y a de mieux et de plus complètement ~~ex~~ exposé dans tout l'ouvrage. Cela tient, il est vrai, à ce que l'auteur avait pris personnellement part à ces

campagnes; mais on ne saurait contester qu'il y reconnaît des faits d'une grande portée historique. Plus significative encore est une digression sur Jason de Phères, et ses projets, qui sont admirablement expliqués dans un discours prononcé à Sparte par Polydamas de Pharsale. C'est un de ces récits masqués comme on en trouve aussi chez Hérodote; ~~et au moyen duquel X.~~ sans quitter Sparte où il a en quelque sorte établi son quartier général, X. fait connaître ce qui se passa dans la Thessalie. On y voit non seulement les qualités personnelles et la puissance de Jason, mais encore ses grands projets, les mêmes que Philippe et Alexandre exécuteront plus tard en se servant des mêmes moyens

36c

VI, 1

Dans ce discours

En voici la substance: Jason peut opposer une armée permanente de troupes d'élite à sa solde aux armées des villes de la Grèce, composées d'hommes mal exercés, ne faisant pas de la guerre leur métier, en partie de vieillards et d'enfants. Chef suprême (ταγός) de la Thessalie entière il disposera de la Macédoine d'où les Athéniens tirent leur bois de construction; et il aura bientôt une flotte plus nombreuse que la leur. La conquête de l'empire perse sera alors encore plus facile que celle de la Grèce: « Là, tous les hommes, à l'exception d'un seul, ont appris à servir plutôt qu'à se défendre. »

§ 12: Οἶδα γὰρ πάντας τοὺς ἐκεῖ ἀνθρώπους πλὴν ἑνὸς δουλείαν μᾶλλον ἢ ἀλκὴν μεμαθηκότας.

Avec une poignée d'hommes, Cyrus et Agésilas firent trembler le grand roi. Ne dirait-on pas une prophétie

~~de l'avenir~~ ? Philippe réunira la Thessalie à la Macédoine, comme Jason rêva de faire de la Macédoine une dépendance de la Thessalie ; et c'est ~~de~~ dans la même manière, par les mêmes moyens que la Grèce sera soumise par lui, et l'Orient subjugué par son fils. ~~Le discours de~~ Polydamas parla à Sparte en 375, quinze ans avant l'avènement de Philippe. La situation dont allait profiter ce futur maître de la Grèce est dépeinte en quelques mots d'une grande justesse à la fin de l'ouvrage. La bataille de Mantinée qui semblait devoir donner un maître à la Grèce eut un dénouement imprévu ; les deux partis se proclamèrent victorieux sans avoir obtenu aucun avantage et demandèrent à l'adversaire d'enterrer leurs morts comme s'ils étaient vaincus.

Xénophon
37
6 A

Hellénique

avec les sapins du mont Pangée Philippe construira des vaisseaux qui infestèrent l'archipel malgré la flotte d'Athènes ; son armée permanente enfin sera le grand instrument de ses victoires.

37 B

Coron. § 18: ἄκρι-
τος ἔρις καὶ τα-
ραχή.

Tout était confus et indécis dans la Grèce après la bataille plus encore qu'auparavant. Démosthène trace quelque part un tableau semblable de l'état de la Grèce; tous ces petits États rivaux presque nivelés alors, allaient tomber sous la domination d'un monarque belliqueux.



37 D

Xénophon. Helléniques

Fin.

37'4

Tel fut son plan d'attaque, et ses prévisions ne le trompèrent point. En effet, l'ayant emporté sur le point, où il chargeait en personne, il mit en fuite toute l'armée ennemie. Mais un coup mortel l'atteignit, et dès lors, les autres ne surent pas même profiter de la victoire. ~~En face d'eux~~ La phalange ennemie ~~était~~ fuyait devant eux, ~~déroute~~, et les hoplites (~~thébains~~) ne tuèrent pas un homme; ils restèrent immobiles sur le terrain où s'était engagé le combat. La cavalerie (ennemie) fuyait devant eux, et la cavalerie (~~thébaine~~) ne poursuivit pas non plus, ne tua ni cavaliers, ni fantassins; comme si elle avait été vaincue, elle se sauva effrayée à travers les ennemis en déroute. Les troupes légères ~~mêlées à la cavalerie~~ et les peltastes, qui avaient été mêlés à la cavalerie et l'avaient aidée à remporter la victoire, ~~se répandirent~~ arrivèrent jusqu'à l'aile gauche, comme vainqueurs; là ils furent presque tous taillés en pièces par les Athéniens.

Il arriva le contraire de ce que tout le monde avait attendu. Il n'y avait personne qui ne crût, en voyant la Grèce presque tout entière réunie et armée, que, si on livrait bataille, les vainqueurs seraient les maîtres, et les vaincus se trouveraient réduits à obéir. Mais ~~Dieu~~ on disposa de façon, que les deux partis dressèrent un trophée en qualité de vainqueurs, sans opposition de part ni d'autre. Les deux partis, comme s'ils étaient vainqueurs, rendirent les morts par traité, et les deux partis les reçurent par traité, comme s'ils étaient vaincus. Tous ~~deux~~ deux se proclamèrent victorieux, sans avoir gagné, ni les uns, ni les autres, ni ~~ville~~ + pays, ni ville, ni ~~domination~~ prééminence. Tout était confus et indécis dans la Grèce après la bataille plus encore qu'auparavant.

ὁ θεός
! la divinité

Ἀκρισία δὲ καὶ ταραχὴ ἔτι πλείων μετὰ τὴν μάχην ~~ἢ~~ ἐγένετο ἢ πρόσθεν ἐν τῇ Ἑλλάδι.

Tous ces petits États rivaux, presque nivelés alors, allaient tomber sous la domination d'un maître. Et ce maître était déjà né.



37'B

Xénophon

38A

Agésilas

Comme ~~le roi~~ Agésilas était le héros des Helléniques l'éloge de ce roi par X. ne pouvait guère être qu'un extrait de l'ouvrage historique; et si on trouve plusieurs pages identiques, ou peu s'en faut, dans les deux écrits, il n'y a pas lieu de s'en étonner, ni d'ôter la biographie à X. Pourquoi ne se serait-il pas copié lui-même? Remarquons que, si l'Agésilas est écrit après les Helléniques, ce dernier ouvrage n'a probablement pas été publié avant l'Agésilas, ne l'a peut-être pas même été du vivant de l'auteur.

L'éloge se compose de deux parties:

1° vie politique du roi, ses campagnes, les faits qui, l'auteur le remarque lui-même, ~~sont connus de tous~~ ont eu beaucoup de témoins. III, 1.

2° énumération des vertus d'Agésilas, et, à l'appui, faits plus intimes, moins généralement connus.

C'est dans la 1re partie qu'abondent les emprunts faits aux Helléniques. Il y avait d'autant moins à changer dans ces morceaux que l'ouvrage historique, nous l'avons vu, tournait déjà à la biographie et à l'éloge du grand homme admiré par l'auteur. Il y a cependant des différences : [~~Sans parler~~ Les aventures du roi octogénaire en Egypte eurent lieu après Mantinée, et ne pouvaient trouver place dans les Hell.] Les campagnes d'Asie, le retour en Grèce, la bataille de Coronée, sont tout au long redites ~~répétées~~ dans l'Agésilas. On le comprend, c'est la partie la plus glorieuse, la plus incontestablement belle, de la vie du roi. Plus tard, les revers sont mêlés aux succès, la conduite d'Agésilas prête à la critique, ses belles actions mêmes rappellent aux Lacédémoniens des souvenirs douloureux. Là le panégyriste abrège, omet, court sur les événements. Par un motif contraire Plutarque, le compatriote d'Epaminondas, insistera

sur les années marquées par les succès de Thèbes.

Notons quelques omissions significatives: le panégyriste ~~abrège~~ résume en deux paragraphes la guerre qui se fit pendant plusieurs années autour de Corinthe; et il passe sous silence le massacre du bataillon ~~s~~ μόρα spartiate sous les murs de cette ville. La défense de Sparte contre les invasions des Thébains et de leurs alliés est mentionnée comme une chose honorable pour Agésilas, mais rapidement et sans aucun détail. Et cependant le vieux roi résistant avec une poignée de braves à toute une armée, et cela dans une ville ouverte, sans murs, ni remparts, n'est-ce pas un beau sujet pour un panégyriste? Sans doute; mais c'était un sujet pénible pour un cœur Lacédémonien. ~~Grâce à la protection d'Agésilas~~ Deux attentats contraires au

II, 18-19

[c'était une guerre entre Hellènes

Hell. IV, 5, 11-17.

II, 24

La fâcheuse contestation entre Agésilas et ~~son frère~~ aîné Léotychidas, soupçonné d'être fils d'Alcibiade, est racontée dans Hell. III, 3, 1-3; ici l'auteur se contente d'une allusion discrète (ἀντιποιηθέντος τότε εἶναι Ἀγησίλαον καὶ τῷ γένει καὶ τῇ ἀρετῇ) I, 5

a plus [illegible] par la [illegible]

38 D

droit des gens restèrent impunis parce qu'Agésilas prit sous sa protection Phœbidas, l'auteur du coup de main sur la Cadmée, et Sphodrias après sa tentative contre le ~~Pyrée~~ Pirée. L'éloge n'en dit rien: en effet dans ces deux circonstances, la conduite du roi était aussi impolitique que contraire aux principes de la morale.

Voici maintenant quelques amplifications, peu considérables, mais dénotant une connaissance exacte du détail des faits. Agésilas quitte le théâtre de ses glorieux succès en Asie pour obéir aux ordres des magistrats de Sparte et pour défendre Lacédémone. L'éloge ajoute ici un trait caractéristique: Ayant rouvert les portes du Péloponnèse de retour chez lui pour la fête d'Hyakinthos, ~~il~~ le roi entonna avec les autres le Péan à la place que le maître du

II, 17: Καὶ ἀναπετάσας τὰς Πελοποννήσου πύλας, οὕτως οἴκαδε ἀπελθὼν εἰς τὰ Ὑακίνθια, ὅπου ἐτάχθη ὑπὸ τοῦ χοροποιοῦ, τὸν παιᾶνα τῷ θεῷ συνεπετέλει.

heur lui avait assignée ». — (Les Helléniques racontent que Spithridate rechercha l'amitié d'Agésilas et devint l'ennemi de Pharnabaze dont il avait demandé la fille en mariage. L'Agésilas nous ~~apprend~~ (en plus) les motifs du satrape.) ~~Dans la 2e~~

Xénophon

39 A

Agésilas

Dans la 2e partie, l'auteur fait le dénombrement des grandes qualités de son héros : c'est d'abord la piété, la fidélité au serment, qui inspirent confiance aux ennemis mêmes ; c'est ensuite la justice et le désintéressement ; puis la tempérance, l'abstinence ; puis le courage et les talents militaires. Après ces quatre vertus cardinales viennent le patriotisme lacédémonien et le patriotisme hellénique ; enfin la réunion de deux qualités qui vont rarement ensemble, l'affabilité et la magnanimité.

III 3

chap. 3 suivants (Le partage des chap. est bizarre. Les 2 premiers chap. beaucoup plus longs que les autres, remplissent plus de la moitié de l'ouvrage).

III

IV

V

VI

φιλόπολις, φιλέλλην.

VII

Cette disposition est tout à fait conforme à la méthode habituelle de X. On la retrouve dans les Mémo-

390

rables, où chaque entretien vient témoigner d'une qualité d'une vertu d'un mérite de Socrate. On la retrouve aussi dans l'Anabase. ~~Dans~~ chez Cléarque il se borne à signaler trois traits: l'amour de la guerre, le talent militaire, le talent du capitaine; mais l'éloge du jeune Cyrus est, ~~avec~~ en plus petit, ~~le pendant~~ mais de tout points, le pendant de l'éloge d'Agésilas. Après l'enfance du prince sa conduite comme satrape et comme général d'armée, on y trouve l'énumération de ses grandes qualités: fidélité aux traités, et de la confiance inspirée aux individus comme aux cités; gratitude; sévérité pour les malfaiteurs, honneurs accordés aux bons et aux vaillants; amour de la justice et des hommes justes; art de cultiver l'affection de ses amis en leur prodiguant bienfaits, distinctions attentions, et en provoquant ainsi un dévoûment absolu,

Faut-il encore d'autres preuves pour réfuter les sceptiques qui ne veulent pas que cet écrit soit de X.? L'idée de louer le roi de Sparte en le comparant avec le roi des Perses, est bien de l'homme profondément convaincu par sa propre expérience de la supériorité des Hellènes et de la possibilité de renverser le colosse d'Orient. On trouve dans cette comparaison quelques détails précis qui ne sont que là, et qui dénotent une connaissance exacte des choses de Sparte. La ~~sœur~~ fille d'Agésilas voyage dans un véhicule bourgeois, une espèce de panier, qui portait à Lacédémone un nom particulier, nom si rare dans les oeuvres littéraires que le savant Périégète Polémon y consacra une monographie, dont le titre indique que Polémon, comme tous les anciens, n'avait aucun doute sur l'authenticité de l'Éloge. ~~Dans la~~

VIII, 8

πολιτικὸς κάνναθρος

Περὶ τοῦ παρὰ Ξενοφῶντι καννάθρου (Athén. IV, 138 E)

39

Dans le même endroit, pour donner une idée de la simplicité de la demeure d'Agésilas, "regardez en les portes", dit l'auteur, on dirait que ce sont encore les mêmes qu'Aristodème, fils d'Hercule y plaça, quand il revint au pays

VIII, 7 de ses pères." Celui qui écrivoit ces lignes a longtemps vécu à Sparte, et cela à une époque où l'ancienne tradition, que l'on voit encore dans Hérodote, et d'après laquelle Aristodème vint en personne à Sparte, n'avait pas encore fait place à la version, généralement admise un peu plus tard, (grâce à Éphore, sans doute, et pour introduire une certaine chronologie dans ces traditions,) suivant laquelle les fils d'Aristodème ne s'établirent à Lacédémone qu'après la mort de leur père.

Le principe qu'un chef doit se faire à la fois obéir et aimer de ses

Cyropéd. I, 6, soldats, est, nous le savons, cher à X. — Celui qui loue Agésilas de ne pas s'être laissé embrasser par le jeune Mégabate

V, 4 qu'il aimait, est bien le même

qui reçut sur ce chapitre une si jolie leçon de Socrate[+] ~~et~~ qui écrivit certains morceaux de la Cyropédie (I, 4, 27 et) Partout nous retrouvons l'aimable simplicité de X., chaque ligne accuse son auteur. Sous la conduite d'Agésilas "l'armée marchait aussi tranquillement que la vierge la plus modeste". Quel autre aurait trouvé cette comparaison ? 1)

+ Mém. I, 3, 8.

VI, 7 : ὥσπερ ἂν παρθένος ἡ σωφρονεστάτη προβαίνοι.

Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que, dans Agésilas, l'auteur loue surtout le patriotisme hellénique et le dessein de réunir toutes les forces de la nation pour combattre le Grand Roi. Il insiste longuement sur les campagnes d'Asie [et sur celle d'Égypte], loue son héros d'avoir fait ~~la~~ à contre-cœur la guerre aux Hellènes et ~~depu~~ d'avoir déploré les hommes vaillants victimes de(s) luttes fratricides. Il fait enfin ~~un~~ parallèle significatif entre Ag. et le roi de Perse.

VII, 4–6

1) Les mots (I, 6) : ἔτι μὲν νέος ὢν ἔτυχε τῆς βασιλείας font une difficulté sérieuse. Agésilas avait ~~et peu près~~ plus de quarante ans à son avènement (en 397/8) ; cela résulte même de ce qui est dit dans le même éloge (II, 27) où il est dit, quand il partit pour l'Égypte (362/1), ἔτη γεγόνει ἀμφὶ τὰ ὀγδοήκοντα. Mais cette difficulté n'est [illegible] pas à elle seule, comme prétend Cobet, à ôter l'opuscule à Xénophon. Le texte est-il altéré ? Pour ἔτι μὲν νέος ὤν, on pourrait écrire ἔτη μ (ou με) γεγονώς. — On a supposé

---

des désaccords et contradictions entre l'Ag. et les Hell. Le résumé des deux campagnes d'Acarnanie (Ag. 20) s'accorde, si on sait lire et interpréter les textes, avec Hell. IV, 6, 1 – 7, 1, sauf un détail (καταλαβὼν τοῖς ψιλοῖς τὰ ὑπὲρ κεφαλῆς αὐτῶν) ; tout court qu'il est, il complète l'autre récit ; les Ἀργεῖοι sont, sans doute, ceux d'Argos Amphilochicum, voisins des Acarnaniens et des Étoliens. — § 21. Le retour des exilés de Thèbes est omis dans Hell., il n'en est pas moins exact. — § 23. συνεστηκότων ἤδη Βοιωτῶν ... : indique l'alliance, non la position des armées — § 24. Il est exact qu'Ag. défendit Sparte contre les Arcadiens avant Mantinée cf. Hell. VII, 5, 10 sqq. Son fils Archidamos commandait sous lui.

(Contre Ad. Sachse, Ueber Xenophons Agesilaus, Gött. 1875. L'auteur de cette thèse pour le doctorat examine les erreurs historiques que Hagen (De Xen. qui fertur Agesilao, 1865) (exagérées, ... dans cet ouvrage) ainsi que les objections de Beckhaus (Xen. der Jüngere und Isocrates, oder über die unechten Xenophons und der Hellenika — Programme de Rogasen, 1872, et Z. f. G. 1873, p. 225 sqq.). Sachse n'admet pas toutes les critiques de Hagen, mais il reconnaît assez de contradictions entre Hell. et Agés., pour soutenir la diversité des auteurs).

40c

g) Constitution de Sparte. —

Λακεδαιμονίων Πολιτεία.

Comment une des villes les moins peuplées de la Grèce[1] est-elle devenue ~~une des~~ plus puissante et la plus renommée ? Tel est le problème posé au début de ce traité. La solution est dans les moeurs, ~~la~~ ~~constit~~ manière de vivre | imposée par Lycurgue, ~~et~~ le législateur original qui s'écarta de la routine des autres États. L'auteur s'attache à exposer ce qu'il admire avant tout, la forte discipline qui régnait à Sparte, la toute-puissance de l'État, de la loi, qui façonnait tous les individus, les prenait au berceau et les tenait soumis, enchaînés, à sa règle pendant tout le cours de la vie. Les dix premiers chapitres exposent l'éducation du citoyen, éducation qui commence à la naissance, et même antérieurement à la

| τὰ ἐπιτηδεύματα

1) Aristote, Polit. II, 9 dit avec raison : μίαν πληγὴν οὐχ ὑπήνεγκεν ἡ πόλις, ἀλλ' ἀπώλετο διὰ τὴν ὀλιγανθρωπίαν. Aristote parle de Leuctres.

40D

naissance, par le soin que prend le législateur ~~de faire des filles de Sparte~~ former ~~à Sparte~~ des femmes capables de donner à l'État de beaux et vaillants enfants. Cette éducation ne cesse point avec la jeunesse, elle se continue à tous les âges et dure jusqu'à la vieillesse. Le résultat ~~se~~ se trouve résumé en ces mots: "Tandis que dans les autres villes ceux qui ont quelque influence ne veulent pas même avoir l'air de craindre les magistrats, chose qu'ils jugent indigne d'un homme libre, à Sparte les citoyens du premier rang montrent le plus de déférence aux magistrats, ~~ils~~ et s'enorgueillissent ~~de cette humilité~~ de leur, de leur empresse~~ment, à courir, plutôt que de marcher, au premier appel des magistrats~~" d'être humbles, et de se rendre à l'appel des magistrats non en marchant, mais en courant."

VIII, 2

Ἐν μὲν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν οἱ δυνατώτεροι οὐδὲ βούλονται δοκεῖν τὰς ἀρχὰς φοβεῖσθαι, ἀλλὰ νομίζουσι τοῦτο ἀνελεύθερον εἶναι· ἐν δὲ τῇ Σπάρτῃ οἱ κράτιστοι καὶ ὑπέρχονται μάλιστα τὰς ἀρχὰς καὶ τῷ ταπεινοὶ εἶναι μεγαλύνονται καὶ τῷ ὅταν καλῶνται τρέχοντες, ἀλλὰ μὴ βαδίζοντες, ὑπακούειν.

(Λακ. Πολ.

Dans les chapitres suivants nous apprenons à connaître les institutions militaires de Lacédémone, et ~~tous~~ ces exercices continuels dont le résultat est à son tour résumé par ces mots: "On peut dire que les autres improvisent les choses de la guerre et que les Lacédémoniens seuls en sont les artistes." XIII, 5

Ἡγήσαιο ἂν τοὺς μὲν ἄλλους αὐτοσχεδιαστὰς εἶναι τῶν στρατιωτικῶν, Λακεδαιμονίους δὲ μόνους τῷ ὄντι τεχνίτας τῶν πολεμικῶν.

Voilà le point de vue de l'auteur. Il ~~n'a~~ ~~s'est~~ a pas ~~proposé~~ voulu faire ~~comme on le ferait aujourd'hui dans un ouvrage didactique~~ (complet, comme on ferait auj., comme a fait Aristote) d'y ~~exposer~~ ses numéros toutes les institutions de cette Sparte, n'en fait pas connaître toutes les magistratures. [Il ~~parle~~ ~~bien~~ des Éphores et des pouvoirs étendus, mais temporaires, dont ils étaient investis; mais il n'entre dans quelques détails que pour les fonctions et les prérogatives royales (privilégiées). On ne peut

En s'attachant aux instit. militaires, il s'est attaché à l'essentiel: Sparte était un camp, et la grande affaire de tout Spartiate, c'était d'apprendre la guerre.

[Il ne dit rien ni des périèques, ni des hilotes: Sparte est pour lui tout entière dans les ~~Spartiates~~ maîtres (les citoyens, les Spartiates, petite minorité dans la population du pays;

reconnaître à ce trait l'ami d'Agésilas. [Au fond nous avons là un éloge de la constitution de Sparte plutôt qu'un exposé didactique et ~~désintéressé~~ impartial. L'auteur oppose sans cesse les lois et les coutumes de Sparte à celles des autres États grecs, et ce parallèle tourne toujours à la plus grande gloire de Lycurgue. Ce petit écrit est un panégyrique, ~~aussi~~ bien que l'Agésilas. Il y a comme un parti-pris de tout trouver excellent.

C'est ce qui fait le pendant de l'Or. fun. de Périclès.

L'auteur, subordonnant tout à l'intérêt de la cité [, approuve qu'à Sparte les maris soient autorisés à se prêter quelquefois leur femme entre eux[1].

[à la production d'une belle et forte race,

I fin

Il loue que les enfants soient encouragés au vol [, éducation détestable dont ailleurs il a lui-même reconnu le danger moral[2]

II, 6

La fin d'apprendre de bonne heure à savoir tromper l'ennemi par des ruses de guerre; Cyrop. I, 6, 31-33.

Un seul morceau fait tache dans cette suite d'éloges ~~étranges~~ et tranche avec le ton général de l'écrit. C'est l'avant dernier chapitre.

XIV

Aristote réfute les nombreux panégyristes de la constit. de Sparte, parmi lesquels il nomme Thibron.

---

1) Aristote, II, 9, trouve mauvais un régime qui favorise le dérèglement des femmes ζῶσι γὰρ ἀκολάστως πρὸς ἅπασαν ἀκολασίαν καὶ τρυφερῶς. — Hartman, Anal. Xen. nova, s'en fait (à tort) un argument pour prouver que ce traité n'est pas de l'auteur de l'Économique.

2) Le principe même de la constitution de Sparte et de l'éducation qui tendait à ~~faire~~ former des guerriers et ~~à faire de Sparte~~ des citoyens les maîtres d'un grand nombre de [illegible] et de serfs, est reprouvé par Aristote IV (VII) 14. « Sans doute, dit-il, il faut savoir faire la guerre, mais les arts de la paix sont encore plus nobles » Δεῖ μὲν γὰρ ἀσχολεῖν δύνασθαι καὶ πολεμεῖν, μᾶλλον δ' εἰρήνην ἄγειν καὶ σχολάζειν, καὶ τἀναγκαῖα καὶ τὰ χρήσιμα δεῖ πράττειν, τὰ δὲ καλὰ δεῖ

"Si quelqu'un me demandait, dit l'auteur, si je pense qu'aujourd'hui encore les lois de Lycurgue ~~sont~~ continuent à être observées, je ne pourrais par Zeus, l'affirmer hardiment". L'auteur avoue ~~que~~ les Lacédémoniens de son temps ~~sont d'avis de s'enrichir~~ aiment à quitter leur pays et à s'enrichir en gouvernant sous le titre d'Harmostes sur les autres villes grecques, qu'ils sont jaloux de commander ~~plutôt~~ que de se rendre dignes du commandement. Aussi les autres Hellènes se liguent-ils entre eux pour empêcher le renouvellement de l'hégémonie de Sparte. C'est que les citoyens de Sparte n'obéissent plus aux lois de Lycurgue, ni au dieu de Delphes, qui avait sanctionné ces lois.

Νῦν δὲ πολλοὶ ~~[illegible]~~ παρακαλοῦσιν ἀλλήλους ἐπὶ τὸ διακωλύειν ἄρξαι πάλιν αὐτούς.

Ce chapitre est peut-être écrit après la délivrance de Thèbes, quand Athènes formait une nouvelle confédération contre Sparte, en 378.[1] On peut être

[1] Hartman s'attache aux mots (πάλιν ἄρξαι), pour démontrer que les considérations émises dans ce chap. ne [illegible] à aucun moment historique.

tenté d'assigner une date antérieure au reste de l'ouvrage[1]. Cependant il n'y a peut-être pas de contradiction entre l'éloge de Sparte et les réserves ~~que~~ exprimées dans ce morceau, car ces réserves concourent à démontrer l'excellence des institutions de Lycurgue. Ce qu'il y a de vraiment singulier c'est que cette espèce de post-scriptum ne forme pas le dernier, mais l'avant-dernier chapitre. Il devrait être rejeté à la fin de l'écrit. Comment s'est-il égaré à la place qu'il occupe? Il n'est guère possible de l'expliquer d'une manière certaine.[2]

On peut trouver à redire à la disposition de l'ouvrage. Elle n'est pas rigoureuse. On peut critiquer les formules de transition, qui sont peu variées: "Voici encore une chose à admirer" – "Je vais dire aussi ceci" —

"Ἄξιον δὲ ~~καὶ~~ τοῦ Λυκούργου καὶ τόδε ἀγασθῆναι (IX) – Ἐρῶ δὲ καὶ … (XII) – Διηγήσομαι δὲ καὶ … (XIV)

1) Opinion soutenue par Naumann, de Xenophontis libro qui Λακ. πολ. inscribitur, Berlin 1876.

2) Quelques-uns regardent le dernier chap. comme un appendice [illegible].

[illegible]

Xénophon

42 A

(Λακεδ. Πολ.)

~~"Si quelqu'un me demandait, dit l'auteur,~~ Je vais aussi expliquer cela".

Avouons que X. réussit mieux dans les dialogues qui s'accomodent d'un certain laisser aller que dans les traités où l'absence d'ordre rigoureux est un défaut. Mais les critiques qui prétendent remédier à ces défauts en introduisant des transpositions dans le texte, corrigent (l'auteur lui-même, et ~~dépassent~~ non les copistes, mais[1])

Bien plus aventureuse encore est la critique qui prétend enlever ~~cet opuscule~~ à X. un écrit dont Plutarque, l'auteur du Traité du Sublime, et beaucoup d'autres écrivains anciens n'ont pas mis en doute l'authenticité. En attribuant ce traité à un faussaire, ils nous privent de gaîté de cœur d'un ~~document~~ précieux, le plus ancien exposé que nous possédions des institutions

1) Fr. Haase, dans son éd., d'ailleurs bien faite et instructive, Berlin 1833, fait de nombreuses transpositions. — Schenkl (dans Bursian's Jahresb. 1879, p. 26,) en propose de plus discrètes.

On en trouve autant dans les autres écrits de Xénophon. Cf. Mémorables, les transitions d'un entretien à l'autre. Cyrop. VIII, 6, 16 et 17. VIII, 8 (appendice) — tout le chapitre. De même chez les orateurs, particulièrement dans la partie épilogique (τὰ ἐπιλογικά) de leurs discours.

Pour ce qui est de la disposition . . .

de Sparte, fait, il est vrai, par un ami et un admirateur, mais qui était bien instruit des choses de Sparte. Il n'~~était~~ est pas douteux que l'auteur se conforme aux anciennes traditions lacédémoniennes. ~~Il~~ Il rapporte à Lycurgue la législation tout entière, sans excepter l'institution des Éphores, et il place le législateur ~~dans les~~
VIII, 3; X, 8 au début ~~de et~~ l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse. Par là, l'auteur
I, 65 sqq. de ce traité se rapproche d'Hérodote. Plus tard, au contraire, les historiens rectifièrent, ou crurent rectifier, la tradition ou, si l'on aime mieux, la légende relative à Lycurgue. Du reste on retrouve dans le *Gouvernement de Sparte* le style, la ~~gouv~~ manière d'écrire de X., et jusqu'à certains idiotismes par lesquels il se distingue des autres écrivains attiques.

J'ai rendu compte dans *Revue Crit.* 1886, I p. 461, de Bazin, *La Rép. des Lac. par Xén.*, qui ~~rend compte de~~ expose toutes les hypothèses émises au sujet de cet opuscule et construit à son tour un système assez ingénieux.

Hartman, Anal. Xen. nova, p. 265-282, attribue cet opuscule à un compilateur qui aurait cousu ensemble, sans les confondre assez et en étalant une vaine érudition, des lambeaux xénophontiques. Par une hypothèse aussi compliquée on échappe à certaines objections; mais les arguments de Hartman sont d'une faiblesse extrême.



Nous retrouvons X. redevenu athénien de coeur, comme de fait, dans deux écrits de sa vieillesse, l'Hipparchique et les Revenus. Le premier de ces traités contient des conseils adressés au chef de la cavalerie athénienne. On peut en reconnaître le germe dans un chapitre des Mémorables, III, 3, où Socrate s'entretient avec un citoyen qui vient d'être nommé hipparque. Mais ici on trouve des détails qui révèlent l'homme du métier. L'auteur indique un certain nombre d'exercices utiles; il parle des moyens d'exciter l'émulation parmi des cavaliers. Il propose des réformes appropriées aux circonstances. Il veut, entre autres, que l'on admette un certain nombre d'étrangers, de métèques, parmi les cavaliers; proposition qui revient dans le Traité des Revenus. L'éloge de cette classe d'habitants tranche avec les principes professés dans l'écrit

Xénophon

43. A

(Hipparchique.

IX, 6

II, 5

pseudo-xénophontique sur le Gouvernement d'Athènes.

Le ch. 7 peut servir à déterminer approximativement la date de cet opuscule. L'auteur y discute ce qu'il conviendrait de faire si les Athéniens envahissaient la Béotie, ou si les Thébains faisaient invasion dans l'Attique. On voit par là qu'Athènes se trouvait en guerre avec Thèbes. La rédaction du traité se place donc entre 369 et 362, probablement à une date plus rapprochée de cette dernière année. L'auteur semble s'adresser à un athénien de ses amis nommé récemment à la fonction d'hipparque. L'emploi fréquent de la deuxième personne[1] laisse peu de doutes à ce sujet. Cet hipparque aurait-il été Céphisodore, sous lequel les fils de X. servirent à Mantinée? Cette conjecture de Krüger est très spécieuse et a trouvé beaucoup

1) I, tout le chap., II, IV, V. Dans V, 4 il est facile d'écrire, avec Krüger, ἔχοι(ς) et προσέχοι(ς). La 2e personne du pluriel (III, 12. IV, 3. 4. 5) s'adresse à l'hipparque et à ses hommes, non aux Athéniens en général. L. Dindorf se trompe.

de partisans.

La vieillesse de l'auteur se trahit encore par d'autres indices. Le traité commence et finit par le conseil d'honorer les dieux. X. professa pendant toute sa vie de grands sentiments de piété, mais ici il y met une insistance particulière; la locution "avec l'aide des dieux" revient sans cesse, σὺν θεῷ au point que l'auteur s'en aperçoit (lui-même) VIII, 3 et IX, 8 et s'en justifie. C'est le langage d'un homme souvent exposé à de grands dangers et vivement pénétré du besoin de l'assistance divine. On dirait que la vieillesse fait donner X. dans la dévotion. Le traité sur les Revenus, (Πόροι ou plutôt sur les moyens de rétablir les finances d'Athènes a été composé plus tard encore, en 365, quand la guerre contre les alliés avait épuisé les ressources d'Athènes. X. conseille

à ses concitoyens de s'adonner au commerce et à l'industrie, aux arts de la paix. En faisant ainsi ils vivront heureux, en sécurité, dans l'abondance, capables de célébrer magnifiquement les fêtes des dieux; ils obéiront aux lois, ils deviendront même chose curieuse plus guerriers, car l'état florissant des finances permettra de donner une haute paye à ceux qui portent les armes.
Paisibles, tout en étant bien préparés à la guerre, les Athéniens par l'autorité dont ils jouiront, par l'affection qu'ils inspireront, deviendront les arbitres de la Grèce et ~~réconcilieront les villes ennemies~~ apaiseront les guerres entre les cités et les divisions des partis. -

Les intentions de l'auteur sont excellentes; il parle en bon patriote. mais les juges les plus compétents en ces matières, tels que Boeckh,

estiment que les réformes recommandées par X. n'auraient probablement pas eu les heureux résultats qu'il s'en promettait; ils trouvent ses idées chimériques et dangereuses. Nous ~~verrons~~ rencontrerons les mêmes idées, les mêmes conseils, dans Isocrate. Les deux écrivains paraissent s'être associés à la politique d'Euboulos, l'homme d'État qui présidait alors aux finances d'Athènes et qui dirigeait le peuple jusqu'au moment où Démosthène fit triompher une autre politique.

Xénophon

44 A

(Revenus.

On a voulu ôter cet écrit à X. en prétendant qu'il devait être postérieur à la fin de la guerre sacrée (346); c'est la thèse de H. Hagen. Il s'appuie sur un passage difficile où il est question de l'occupation du temple de Delphes par d'autres que les Phocidiens V, 9. Mais cette occupation n'y est pas donnée 1)

Vos II, 149

---

1) V, 9 : Οὐδὲν ἂν οἶμαι θαυμαστὸν εἶναι, εἰ καὶ πάντας τοὺς Ἕλληνας ὁμογνώμονάς τε καὶ συνόρκους καὶ συμμάχους λάβοιτε ἐπ' ἐκείνους οἵτινες, ἐκλιπόντων τῶν Φωκέων, τὸ ἱερὸν καταλαμβάνειν ἐπειρῶντο. Lisez πειρῶντο, avec Madvig et Bergk.

44 β

comme un fait et une correction très simple lève toutes les difficultés

A côté de ces deux écrits, plaçons
III, 1, 38-40. une page de la Cyropédie où l'on voit figurer un philosophe arménien, un autre Socrate. La fiction est transparente et rien n'est plus touchant que le conseil que l'auteur semble s'adresser à lui-même de pardonner aux auteurs de la mort d'un maître vénéré.



44D

44'A

Un Socrate arménien. Avril 44

Cyrop. III, 1, 38–40.

Comme ils se reposaient après le repas [διασκηνοῦντες, idiotisme laconien], Cyrus demanda : Dis moi, Tigrane, où est donc l'homme qui chassait avec nous et que tu semblais avoir en grande vénération. — Ah, dit-il, mon père que voici ne l'a-t-il pas mis à mort ? — Pour quel crime ? — Il prétendait qu'il me corrompait. διαφθείρειν αὐτὸν ἔφη ἐμέ. Et cependant, ajouta-t-il, sache, ô Cyrus, qu'il était si homme de bien, que, sur le point de mourir, il me fit venir près de lui et me dit : « Garde-toi bien, ô Tigrane, de t'irriter contre ton père à cause de ma mort. Ce n'est point par méchanceté qu'il agit, mais par ignorance. [Doctrine socratique. ~~Opposée à l'Apol. de Platon~~] : or les fautes que les hommes commettent par ignorance, je les estime toutes involontaires. — Quel homme ! s'écria Cyrus — Là-dessus le roi d'Arménie dit : Ô Cyrus, si les maris ~~ceux~~ qui surprennent d'autres hommes près de leurs femmes, les tuent, ~~ce n'est pas~~ ~~mais qu'ils~~ ~~les accusent~~ qu'ils leur reprochent de rendre leurs femmes moins intelligentes ; ils croient que les séducteurs leur dérobent l'affection de leurs femmes, et c'est pourquoi ils les traitent en ennemis. Et moi, dit-il, j'étais jaloux de cet homme parce que

44 B

καὶ ἐγὼ ἐκείνῳ ἐφθόνουν, ὅτι μοι ἐδόκει τοῦτον ποιεῖν αὑτὸν μᾶλλον θαυμάζειν ἢ ἐμέ.
Il me semblait faire en sorte que mon fils ait plus de vénération pour lui que pour moi.+ — Cyrus répondit : Arménien, ta faute me paraît humaine ; et toi, Tigrane, pardonne à ton père. [Et la réconciliation a lieu.]
Ἀλλὰ ναὶ μὰ τοὺς θεούς, ὦ Ἀρμένιε, ἀνθρώπινά μοι δοκεῖς ἁμαρτεῖν· καὶ σύ, ὦ Τιγράνη, συγγίγνωσκε τῷ πατρί.

+ Cf. Mémor. I, 2, (49-52), on voit qu'on reprochait cela à Socrate.
Ἀλλὰ Σωκράτης γε, ἔφη ὁ κατήγορος, οὐ μόνον τοὺς πατέρας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους συγγενεῖς ἐποίει ἐν ἀτιμίᾳ εἶναι παρὰ τοῖς ἑαυτῷ συνοῦσι ... ἀναπείθοντα οὖν τοὺς νέους αὐτὸν ὡς αὐτὸς εἴη σοφώτατός τε καὶ ἄλλους ἱκανώτατος ποιῆσαι σοφούς, οὕτω διατιθέναι τοὺς ἑαυτῷ συνόντας, ὥστε μηδαμοῦ παρ' αὐτοῖς τοὺς ἄλλους εἶναι πρὸς αὐτόν.



Xénophon 45
Économiques
I

Dans ce petit écrit, nous cherchons surtout la jeune femme : c'est elle qui en fait la popularité. Cependant le héros de l'ouvrage est Ischomaque, le καλὸς κἀγαθός, bon citoyen, excellent maître de maison (riche et actif). C'est ~~et~~ surtout en cette dernière qualité qu'il figure dans un dialogue dont le titre dit assez le sujet. Interrogé ~~accouché~~ par Socrate, il fait connaître comment il gouverne sa maison, ~~il est~~ de manière à être le modèle de l'ἀνὴρ οἰκονομικός ; et grâce à l'art suggestif [qu'il semble posséder autant que] ~~de~~ son interlocuteur, il ~~expose aussi~~ enseigne, en interrogeant à son tour Socrate, les principes de ~~l'art~~ l'agriculture, qu'il pratique si bien.[1]

Voici maintenant le cadre de l'ouvrage : l'entretien de Socrate et d'Ischomaque au lieu d'être ~~rendu~~ donné directement est mis dans la bouche de Socrate qui le rapporte à Critobule, fils de Criton. C'est un dialogue raconté comme il y en a tant dans Platon. Et comme Ischomaque

---

1) Si Ischomaque possède la méthode socratique, (en faisant parler Ischomaque,) on peut dire que Socrate se sert d'une fiction qui lui était familière, se dissimuler soi-même derrière un autre personnage, Diotima, Aspasie, dont il prétendait tenir sa sagesse. Mais il faut ajouter que ce. à son tour prend le masque du maître auquel il fait hommage de tout ce qu'il a pu penser grâce à sa première impulsion.

45B

raconte à son tour comment il s'était entretenu antérieurement des affaires de la maison avec sa jeune femme, on a des dialogues insérés dans un dialogue qui fait à son tour partie d'un autre dialogue. Le même procédé se rencontre chez Platon; son Banquet est raconté par un des convives, et le morceau le plus important de ce récit est le dialogue de Socrate avec Diotima, dialogue dont Socrate fait le récit dans le récit d'Apollodore. Ces entretiens, emboîtés les uns dans les autres, peuvent étonner, mais ils tiennent à la méthode socratique. Chercher ensemble, penser à deux, dialoguer, τὸ διαλέγεσθαι, voilà qui en fait le fond.

ch.1-6 Si l'entretien de Socrate avec Ischomaque constitue le corps de l'ouvrage, l'entretien du même Socrate avec Critobule est plus qu'un ~~simple~~ cadre. Il contient des

idées essentielles, il a sa portée philoso-
phique, et la division dramatique répond
à la division des matières.

~~Critobule,~~ ~~A la~~ A la tête d'une grande
fortune, Critobule se trouve gené, beso-
gneux, pauvre; Socrate est à son aise,
il est riche malgré sa pauvreté. Socrate
peut-il enseigner à Critobule l'art de
l'économie domestique? Qu'est que
οἰκονομία, et d'abord qu'est-ce que οἶκος?
Ce dernier terme comprend tous les biens
que l'on possède, toute la κτῆσις, même
en dehors de la maison, οἰκία. (Notons en
passant que cette distinction n'est pas
imaginée par le philosophe; elle est con-
forme à l'usage, et se retrouve chez les orateurs
où les interprètes l'ont quelquefois mé-
connue.) Mais les biens (κτήματα, χρήματα)
ne sont pas des biens en eux-mêmes,
ils le deviennent si on en fait un bon
usage. L'incapacité ou la négligence
rendent les biens inutiles; les mau-

45D

vaises passions ruineuses sont des maîtres qui convertissent les biens en maux. Enfin tous les biens, en y compré- ~~nant~~ l'argent même, deviennent inutiles ou nuisibles, cessent de mériter le nom de χρήματα (choses utiles, χρήσιμα), si l'on ne sait en user (χρῆσθαι).

Les stoïciens compteront tous les biens parmi les choses indifférentes, τὰ ἀδιάφορα; à leurs yeux la vertu sera le seul bien. Xénophon ne s'élève pas si haut; mais sa théorie a l'avantage de ne pas demander aux hommes un détachement absolu, tout en leur apprenant à distinguer entre les biens et à les estimer chacun à sa valeur réelle.

Le bon économe saura bien user des χρήματα; sa science consiste à savoir conserver et augmenter son bien.

Pour y arriver, il lui faut des aides: l'épouse d'abord, qui règnera dans la

maison, comme l'époux au dehors; ensuite les serviteurs, tant intendants qu'ouvriers. Le maître les formera tous, femme et serviteurs; et les dirigera continuellement. C'est lui qui est au centre, qui a l'initiative et la surveillance.

On peut conserver et augmenter son bien par divers moyens; mais il n'est qu'un seul moyen, un seul art (τέχνη, ἐπιστήμη) qui soit digne du καλὸς κἀγαθός. Les métiers sont banausiques, gâtent le corps et l'âme, l'agriculture seule convient au citoyen, à l'honnête homme. C'est la doctrine aristocratique; Aristophane se moque de tous les industriels des marchands ~~de~~ de lampes, ~~de~~ marchands de cuir qui prétendent diriger la cité d'Athènes; et il ~~imagine~~ [1, pour aller au beau idéal de l'absurde,] imagine un homme d'Etat (ignorant et grossier) marchand de boudins; mais le démos d'Athènes n'avait pas ces préjugés, témoin Cléon et tant d'autres.

Xénophon 46

Economiques

46

Voilà le programme; Socrate était capable de le tracer non de le remplir, on le comprend de reste; le rôle qui ne lui convenait pas sera celui d'Ischomaque. Mais les définitions, les principes sont trouvés; pour plus de clarté Socrate les résume et les précise au chapitre VI.

Cette 1re partie un peu abstraite n'est cependant pas aride; elle est relevée d'abord par la piquante originalité du personnage de Socrate; ensuite par un éloquent éloge de l'agriculture et par une digression sur l'estime qu'on en faisait en Perse. En effet dans ce pays les princes et notamment les deux Cyrus n'avaient pas dédaigné de s'adonner de leur personne aux travaux de l'agriculture et l'avaient mise sur le même rang que l'art militaire. L'axiome du vieux Caton « Ex agricolis et viri fortissimi et milites strenuissimi gignuntur » est déjà proclamé par X.

Ch. 5
Ch. 4.

Ici c'est évidemment X. lui-même qui parle sous le masque de Socrate; ce dernier ne pouvait être si ~~bien~~ informé des choses de l'Asie. Quand même on admettrait (ce qu'il est difficile d'admettre,) que Socrate pût connaître les détails de la mort du jeune Cyrus, arrivée peu de temps avant sa condamnation, encore X., qui se trouvait alors au fond de l'Asie, n'aurait-il pu, comme il le prétend, assister à l'entretien. Cette prétention n'est, du reste, qu'une façon de parler. L'Economique, comme le Banquet, est ~~trop~~ si artistement composé ~~pour~~ qu'on ne peut hésiter à faire à l'imagination de l'auteur tout l'honneur de la mise en scène. Dans ces fictions transparentes, Platon n'évite pas non plus les anachronismes, et peut-être faut-il y voir des intentions, plutôt que des inadvertances.

46c

46D

ch. 7, etc.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage le programme est rempli, nous voyons le maître de la maison à l'œuvre. Il n'est pas seul, nous l'avons dit, il a besoin du concours de l'épouse, des serviteurs, et parmi ces serviteurs il y a des rangs. L'intendant,

ἐπίτροπος,

qui doit jusqu'à un certain point remplacer le maître, ne peut être traité comme les simples ouvriers. Ischomaque nous explique ~~ses~~ des relations avec des auxiliaires, + ~~auxquels~~ il ne commande pas seulement, mais qu'il a formés, afin de les rendre capables de bien s'acquitter de leur tâche.

Et tout d'abord, c'est Ischomaque qui a instruit sa femme. Quand elle ~~l'avait reçue des~~ était entrée ~~était~~ dans sa maison elle était pure et chaste, soumise, docile, mais ignorante de toute chose et humiliée par le sentiment de son

ignorance. Telle est l'éducation de la jeune fille honnête à Athènes. On les mariait à l'âge de quinze ans, ou même auparavant. Jusque là on avait veillé sur elles avec beaucoup de soin afin qu'elle vît et qu'elle entendît aussi peu de chose que possible et qu'elle ne parlât guère. Elle avait vu comment on distribue aux servantes la laine à filer, elle savait présider à la confection des vêtements. En fait d'éducation "~~on~~ elle est nourrie et, ~~l'avait~~ élevée dans une grande épargne de bouche". Néanmoins la plupart des maris confient à leur femme les soins les plus importants, comme si elle était capable de bien s'en ~~occuper~~ acquitter. Ils ne s'occupent pas autrement de leur compagne, à peine daignent-ils s'entretenir avec elle. Critobule, qui est un fort honnête homme, avoue qu'il y a peu de

Xénophon

67

Économiques

Ἔτη μὲν οὔπω πεντεκαίδεκα γεγονυῖα ἦλθε πρὸς ἐμέ, τὸν δ' ἔμπροσθεν χρόνον ἔζη ὑπὸ πολλῆς ἐπιμελείας ὅπως ὡς ἐλάχιστα μὲν ὄψοιτο, ἐλάχιστα δὲ ἀκούσοιτο, ἐλάχιστα δ' ἔροιτο.

VII, 5 à 6

III, 12-13

personnes avec lesquelles il cause aussi peu qu'avec sa femme. L'Ischomaque de X. se fait, au contraire, l'instituteur de sa femme; de la manière la plus douce et la plus aimable, il lui apprend à remplir sa tâche dans l'association du mariage. Il ne faut pas s'y tromper, les relations que l'on voit ici établies entre mari et femme ne sont pas conformes à la réalité, à la pratique ordinaire ~~de la réalité~~ des ménages athéniens. X. ne décrit pas ce qui est, mais ce qui devrait être: il prêche une réforme. Cette réforme relève la femme, sans toutefois répondre à notre idéal, car le mariage est considéré comme une association utile aux deux conjoints. „Dieu leur a donné les enfants en commun; la coutume veut qu'ils administrent en commun le bien."

VII, 30: Κοινωνοὺς ὥσπερ τῶν τέκνων ὁ θεὸς ἐποίησεν, οὕτω καὶ ὁ νόμος τοῦ οἴκου καθίστησιν.

Quand ils auront des enfants, Ischomaque causera avec sa femme de la manière d'élever des enfants. Dans ce moment il s'agit de faire d'elle un bon auxiliaire pour la conservation et l'accroissement de la fortune. Cette conception du rôle de la femme, réduite à être une bonne ménagère, répond au sujet traité dans cet opuscule, lequel est l'économie domestique; mais elle tient aussi, il faut le dire, à l'esprit de l'auteur, à sa philosophie, à ses principes utilitaires. Cependant la pratique est plus belle que le principe. Le mari, tel que X. le conçoit, unit à la dignité ~~solennelle~~ de l'instituteur et au rôle solennel du chef de la famille l'affection la plus douce, les manières les plus aimables. Il descend au niveau d'une intelligence novice, il la forme, l'élève, fait de sa compagne son égale. Ischomaque

47 D

VII, 42 : ἐὰν βελτίων ἐμοῦ φανῇς καὶ ἐμὲ σὸν θεράποντα ποιήσῃς.

dit à sa jeune femme : "Enfin ce qu'il y aura de plus doux pour toi, ce sera de te montrer meilleure que moi, de faire de moi ton serviteur, et de n'avoir point à craindre qu'en vieillissant tu sois ~~d'être~~ (moins honorée ~~en vieillissant~~) dans la maison; mais d'être assurée qu'avec le progrès de l'âge, plus tu deviendras pour moi une bonne compagne, pour les enfants une bonne gardienne, plus tu seras honorée dans la maison; car ~~les~~ on se rend aimable et estimable, non par la fleur de beauté, mais par les vertus utiles à la vie."

Quant aux esclaves, X. veut qu'on les traite avec bonté, et, même ~~on~~ ~~les~~ [illegible] ~~qu'on n'oublie~~ libres, s'ils ont les qualités qui font l'homme libre 1) ~~point que ce sont après tout des hommes~~. Il est vrai que cette humanité repose aussi sur un principe utilitaire. X. recommande ~~aussi~~ la douceur au maître, dans son propre

---

1) XIV, 9 : τούτοις ὥσπερ ἐλευθέροις ἤδη χρῶμαι.

intérêt. Il ne s'en élève pas moins au-dessus de la pratique et des idées répandues dans la société antique. Aristote,* qui s'accorde avec X. à considérer l'agriculture comme le moyen le plus libéral, le plus noble, d'acquérir de la fortune, déclare que l'esclave est la chose du maître, un outil animé, une propriété, comme les autres biens que l'on peut posséder. L'homme est époux, père, maître et propriétaire. ~~Il exerce donc divers~~ A ces titres divers, il exerce des commandements, qu'il ne faut pas confondre ~~puisqu'ils sont de natures toutes différentes, comme les sujets sur lesquels ils s'exercent~~, ~~mais~~ qui diffèrent suivant la nature des sujets sur lesquels ils s'exercent. La faculté délibérative existe dans la femme et l'enfant,

Xénophon
48 A
Économiques I

* Polit. l. I.

ὁ γὰρ δοῦλος ἔμψυχον ὄργανον, ib. VIII, 13.

τὸ βουλευτικόν

ἄκυρον
ἀτελές

avec cette restriction que dans la femme elle n'est pas souveraine, dans l'enfant elle n'est pas mûre. Mais l'esclave est dénué de cette faculté; c'est un être fait pour l'obéissance absolue, une espèce de bête, ou bien un corps qui a juste assez ~~en a~~ d'intelligence ~~que~~ pour se conformer aux ordres d'un être vraiment intelligent. Aristote affirme que l'esclavage est chose légitime et naturelle; il fait entrer cette institution dans son système, avec la décision propre à son esprit ferme et dogmatique. Il est cependant forcé d'avouer que ceux qui contestaient dès cette époque, la légitimité de l'esclavage, n'avaient pas tout à fait tort. Il accorde que l'esclavage n'est pas toujours juste, que la guerre peut y réduire × des Hellènes,[1] des hommes faits pour

---

[1] ~~les~~ les Barbares naturellement esclaves, comme les Nègres longtemps.

être libres. Il est forcé de faire des distinctions subtiles. C'est ainsi qu'après avoir nié que le maître et l'esclave, cet outil animé, puissent être amis, il ajoute: "Il n'y a donc point d'amitié avec l'esclave, en tant qu'il est esclave, mais seulement en tant qu'il est homme"[1] Mor. Nic. VI, 11, 6-7.
X. ne pose pas même la question de la légitimité de l'esclavage; mais il veut que le maître les traite avec une douceur éclairée, dans leur intérêt et aussi dans le sien.

Quant à l'agriculture, X. prétend que c'est la science la plus simple et la plus facile du monde. Ceux-là seuls, dit-il, la trouvent difficile et compliquée qui dissertent sur elle le plus minutieusement, mais ne la pratiquent point. XVI, 1.
On voit par là qu'il existait de son temps des traités théoriques sur l'agriculture. En causant avec Ischomaque, Socrate

1) Dans Polit. I, 6 extr., il admet une certaine φιλία entre le maître et l'esclave, ce dernier étant comme une partie animée du corps du maître, à cette diff. près que cette partie est séparée, κεχωρισμένον. (Le maître aime l'esclave comme il aime sa main)

48 D

découvre avec surprise qu'il savait déjà, sans s'en rendre compte, tous les secrets de l'agriculture. C'est que l'enseignement s'est fait suivant la méthode socratique.

XIX, 15

Ἆρα, ἔφην, … ἡ ἐρώτησις διδασκαλία ἐστίν;

« Est-ce donc, lui dis-je, que questionner serait enseigner ? Je viens de m'apercevoir comment tu m'as interrogé sur chaque point : commençant par les choses que je sais, me montrant ensuite que celles que je croyais ne pas savoir y ressemblent, tu me persuades que je sais aussi ces dernières. »

[Voilà une excellente définition de la méthode.

On est quelque peu étonné de voir ~~cette méthode~~ la appliquée à une science qui est toute d'expérience. Aussi X. ne pense-t-il pas que cette méthode

ch. 15.

puisse ~~s'appliquer~~ être de mise pour enseigner ~~à~~ la ~~peinture~~ médecine et ~~aux~~ autres arts de ce genre. Mais les choses de l'agriculture sont si simples qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les connaître. Tout le monde en

(La vigne, en grimpant à l'arbre le plus voisin, vous apprend à l'étayer ; en enveloppant de feuilles le raisin quand il se forme au plus fort de la chaleur, elle vous enseigne à l'abriter etc. (19, 19).

Xénophon

49 A

Économiques

à quelques notions. (seulement les chap. 16-19, y sont consacrés)

La différence entre un bon agronome et un mauvais n'est donc pas dans le plus ou moins de connaissances, elle tient à ~~deux~~ des [deux] qualités morales, ~~choses~~, l'une que tout le monde peut se donner s'il le veut sérieusement, l'autre qui est un don du ciel. La première, c'est l'application, ch. 20
Ἐπιμέλεια, l'activité, la vigilance continuelle ;
la seconde, c'est l'art de commander ch. 21
aux hommes. L'excellence et la rareté de ce don sont exposées avec une grande force dans le dernier chapitre. On peut trouver le germe des idées qu'y développe X. dans un des entretiens rapportés dans les Mémorables. III, 4 : Οἱ ἀγαθοὶ οἰκονόμοι ἀγαθοὶ στρατηγοὶ ἂν εἶεν.
Là Socrate soutient que ~~de~~ d'un bon économe on peut faire un bon général.

49B

XXI, 2 Ici X. pose en principe qu'en toute chose, en agriculture, en politique, en économie domestique, dans l'art militaire, c'est par le don de commander que les hommes se distinguent les uns des autres...

ἐῤῥωμένοι §7 ἀρχόντων "Ce qui fait ~~les grands~~ la force du capitaine, ce n'est pas la vigueur du corps ni la virtuosité dans les exercices militaires, c'est le don de faire entrer dans l'esprit des soldats ~~à travers~~ l'idée qu'il faut suivre le chef à travers le fer et tous les dangers... Les hommes vraiment grands le sont par la force de l'esprit bien plus que par celle du corps, par cette volonté qui sait se faire obéir de mille bras. ~~Ce~~...

§10-11 C'est là le grand art, le don le plus rare, qui ne se

49C

trouve que dans les natures royales*... — * ἦθος βασιλικόν.

... Pour arriver à cette perfection, il faut le concours de l'éducation et d'une nature heureusement douée, et surtout de la faveur divine†... Commander à des ~~hommes~~ qui obéissent volontairement (commander aux volontés); c'est là un bien qui n'est pas humain, mais qui vient des dieux, ce me semble. Il est donné à ceux qui sont vraiment initiés à la sagesse. Être le tyran de sujets qui obéissent malgré eux, les dieux l'accordent, ce me semble, à ceux qu'ils jugent dignes de passer ~~tous les~~ jours de leur vie comme on dit que Tantale passe son existence dans l'Hadès, craignant toujours de mourir une seconde fois (2).

†1) θεῖον γενέσθαι
[illegible]
[illegible]
τὸ ἐθελόντων ἄρχειν

σωφροσύνῃ τετελεσμένοις

τὸ ἀκόντων τυραννεῖν

---

(2) Allusion, non au supplice de Tantale dans l'Odyssée mais au rocher suspendu sur sa tête, comme l'épée de Damoclès

1) Cf. Aristote, Eth. Nic. VII, 1: σπάνιον καὶ τὸ θεῖον ἄνδρα εἶναι, καθάπερ οἱ Λάκωνες εἰώθασι προσαγορεύειν ὅταν ἀγασθῶσι σφόδρα του (σεῖος ἀνήρ φασιν). Platon, Ménon 99 D.

Tandis qu'Aristote enseigne que l'on commande autrement à sa femme, autrement à ses enfants, autrement à ses esclaves, X. juge que l'art, ou plutôt le don, de commander est le même dans quelque sphère qu'il s'applique. Aussi l'Economique, par la conclusion à laquelle il aboutit, peut-il être rattaché à l'Hiéron et à la Cyropédie. Gouverner une cité, une armée, un empire, ce sont là pour X. des choses qui ne diffèrent pas essentiellement de gouverner sa maison.

En somme dans cet écrit, aussi peu technique que possible, X. montre quel doit être l'époux, le maître des esclaves, le propriétaire qui fait valoir son domaine ; il montre même incidemment le bon citoyen+, il n'y manque que le père de famille : Ischomaque n'a pas encore d'enfants.

+ Voir Oecon. Ischom. à l'agora, jaloux de remplir ses devoirs civiques ; quand il parcourt sa ferme à cheval, il a soin de monter, de descendre, de franchir des obstacles, afin de bien servir comme cavalier à la guerre.

Les premiers mots : "Ἤκουσα δέ ποτε αὐτοῦ καὶ περὶ οἰκονομίας τοιάδε διαλεγο-
μένου" semblent rattacher ce dialogue aux Mémor., et Galien (Comm. du π. ἄρθρων d'Hippocr., 18, p. 301 Kuehn) le considère-t-il comme le 5e livre des Mém. Mais la nature de l'ouvrage est toute différente. Et tout d'abord, le personnage au centre du tableau n'est pas Socrate, mais Ischomaque.

Xénophon 504
(Hiéron

Par quel don naturel ou par quel art l'homme peut-il arriver à commander à d'autres hommes, à diriger leur volonté ? Ce problème a préoccupé X. pendant toute sa vie. C'est le talent du commandement qui fait le bon maître de maison, et c'est le même talent (X. développe cette idée à la fin de son Économique), qui, appliqué sur un plus grand théâtre, fait le bon chef d'armée, le bon roi et conducteur des peuples. Avant d'en arriver à l'idéal du chef et du roi proposé dans la Cyropédie, arrêtons-nous sur un petit ouvrage, qui prélude, on peut le dire, au grand roman didactique. Cet opuscule a la forme d'un dialogue, dont les interlocuteurs sont Hiéron, tyran de Syracuse, et le poète Simonide. Socrate n'y figure pas, mais la méthode de Socrate s'y retrouve. Dans

508

la condition du

Dans la 1ière partie, ch 1-7, la confession d'Hiéron fait connaître ~~le souverain~~ absolu telle qu'elle est par le fait. Les conseils de Simonide, qui forment la 2ième partie, ch. 8-11, montrent cette même ~~souverain~~ condition telle qu'elle devrait et qu'elle pourrait être. Cette dernière exposition n'est interrompue que de loin en loin par quelques paroles d'Hiéron. La forme du dialogue est observée ~~d'une~~ d'une manière plus soutenue dans la 1ière partie.

Interrogé par Simonide, Hiéron déclare que la vie du tyran est bien plus misérable que celle des particuliers. Blasé sur les plaisirs des sens, qu'il a épuisés; entouré de gardes, couvert ~~d'une~~ jour et nuit d'une armure, passant toute sa vie au milieu d'ennemis; se défiant de tous, même de sa femme et de ses enfants; obligé de craindre, souvent de tuer, les

hommes de bien, de désarmer les citoyens et de leur préférer des étrangers mercenaires; honoré par crainte et non par déférence, ayant des flatteurs et non des amis; et, pour comble de malheur, ne pouvant pas même déposer ce pouvoir qui lui pèse tant; le tyran ne voit de soulagement à ses maux que dans la mort. ~~Sim~~

Ce que le vulgaire appelle bonheur n'est donc qu'un brillant malheur.

Simonide explique à son tour que celui qui commande a plus de facilités que tout autre pour se concilier l'affection des hommes, car une distinction qui vient de haut semble avoir bien plus de prix.
Qu'il laisse à ses serviteurs (à ses ministres) le triste devoir d'infliger des peines, et se réserve le soin agréable de distribuer personnellement des récompenses.
Qu'il institue des concours de tous genres; de bravoure, d'équitation,

IX, 6-7.

(cela est hellénique), de justice (cela est socratique); des concours agricoles et autres (cela est, dirait-on, moderne). Que ses gardes veillent à la sûreté de tous les citoyens, non moins qu'à la sienne; qu'ils protégent les maisons et les champs contre les malfaiteurs et les ennemis, et tout le monde payera volontiers l'impôt pour nourrir la garde du roi. Voilà le bienfait du gendarme.

ch. X

Que le prince consacre sa propre fortune au bien public, qu'il aime à donner et qu'il regarde comme le plus beau trésor les bienfaits par lesquels il aura enrichi ses amis, il sera aussi puissant qu'aimé et honoré.

(Simonide évite généralement le nom malsonnant de τύραννος; il dit ὁ ἄρχων, ὁ προστατεύων.

Une cité heureuse sous un prince excellent, c'est là une conception politique chère à toute l'école de Socrate.

Xénophon (Hiéron) 51A

Mais on peut se demander si, à côté
de sa portée générale, cet écrit
n'avait pas un certain à propos
d'actualité ; si X. prend le masque
de Simonide pour exposer ses
propres vues, Hiéron ~~de Syracuse~~
ne serait-il pas un prête-nom
pour le tyran qui faisait alors le
plus parler de lui et qui régnait,
lui aussi, à Syracuse ? Athénée rapporte X, 427, F.
un mot que S. aurait prononcé à
la table de Denys l'Ancien. Faut-il
en induire que S. visita la cour
de ce prince ? C'était l'opinion de
Letronne, qui plaça ce séjour, ainsi
que la rédaction du dialogue, avant
l'an 401. Mais Letronne ~~faisait~~
faisait remonter trop haut la nais-
sance de S, et cette date doit sembler
aujourd'hui très peu probable.
(L'anecdote rapportée par Athénée)
D'un autre côté, n'a pas la valeur

T, tout en n'ayant rien d'incroyable

51B

d'un témoignage historique, elle pourrait venir d'un dialogue à mise en scène fictive où figurait Denys de Syracuse, entouré de poètes et de philosophes. Cependant un passage de l'Hiéron fait certainement allusion à une mésaventure de Denys l'Ancien. Simonide donne à son

XI, 6

prince le conseil de ne pas concourir avec des particuliers aux grands jeux de la Grèce. Si tu étais vaincu, dit-il, tu prêterais à rire plus que tout autre. Or nous

Diodore, XIV, 109.
Denys Lysias

savons qu'aux jeux Olympiques de 384, la théorie envoyée par Denys fut outragée par les Grecs, à l'instigation de l'orateur Lysias, que les vers du tyran furent hués et que ses quadriges subirent un échec. X. se trouvait alors à Scillonte dans le voisinage d'Olympie et l'ont

51c

peut croire, avec Grote[1], que le passage que nous venons de citer fait allusion à ce fait. La confession d'Hiéron, peu d'accord avec ce que nous savons de ce prince, s'applique, avec beaucoup de justesse, à ce qu'on nous raconte de Denys. Platon se rendit plusieurs fois à la cour des deux Denys. Quand même il n'aurait pas visité personnellement le premier de ces deux princes, rien n'empêche de croire qu'il n'ait pensé à lui en composant le dialogue en question.

[pour ce qui est de la condition de tyran, sinon pour ses sentiments,]

[et que les conseils donnés par Simonide à Hiéron ne soient indirectement adressés par X. à Denys le Jeune (règne depuis 367)]

Platon, dans la Rép. a peint le tyran incurable [. ~~Telle n'était pas le dessein de Xénophon ; il prête un tyran qu'il veut convertir à ses idées : il lui prête donc quelques bons sentiments~~, [disons mieux, il a peint (l'homme à) l'âme tyrannique, misérable s'il n'arrive pas au pouvoir, également misérable s'il y arrive. Conception plus profonde ~~cependant dans la pe-~~] ~~il lui prête en particulier le désir d'être~~ aimé de ceux qui lui ~~obéissent~~.

que celle de X. ~~Sui~~ Ce dernier met en scène un homme revêtu du pouvoir tyrannique, mais ~~que Platon n'était pas moins clairvoyant que Xénophon~~. × ~~Le tyran de X. ne l'est que par sa position, il~~ est très loin d'avoir l'âme d'un tyran. Le tyran de Platon a l'âme pervertie, il est tyran par essence, quand même il n'exerce pas le pouvoir. ~~Platon voyait aussi qu'un homme, disposant d'un pouvoir absolu~~ et tyrannique peut ~~pouvait~~ devenir un bon roi.

1) Grote, Hist. of Greece, XI, 37 sqq.

571D

Le tyran de Xénophon a suivi la politique traditionnelle des tyrans grecs, et il s'en trouve très malheureux, il a de bons sentiments, il souffre de n'être aimé de personne. Xénophon lui indique les moyens de se faire chérir par ses sujets, de devenir leur chef, un roi, bienfaisant et heureux. S'il se fait illusion, s'il n'a pas vu que l'homme qui s'est emparé par la force d'un pouvoir illégal est (on peut le dire) fatalement condamné aux mesures violentes pour conserver une autorité mal acquise, il partage cette illusion avec Platon. En effet Platon tenta à plusieurs reprises la chimère de convertir le jeune Denys à son rêve de philosophe.

Xénophon

Cyropédie

La Cyropédie est de tous les ouvrages de X., je ne dirai pas le plus intéressant, mais le plus achevé, le plus travaillé, celui dans lequel l'auteur a résumé, condensé, plus que dans aucun autre les idées qui lui tenaient le plus à cœur, comme aussi les souvenirs de sa vie si accidentée. La pensée du livre est indiquée dans l'introduction. "À voir, dit l'auteur, tant de gouvernements, quels que soient leur nom et leur forme, renversés après une courte durée; à voir tant de particuliers incapables de gouverner leur maison, de tirer parti de leurs esclaves; tandis que les bergers obtiennent si facilement la docilité des troupeaux qu'ils conduisent; on dirait que les hommes sont de tous les animaux les plus ingouvernables". Mais d'un autre côté, l'exemple de Cyrus, qui à la tête de l'armée peu nombreuse des Perses parvint, par la persuasion ou par

1) ὡς ἀνθρώπῳ πεφυκότι πάντων τῶν ἄλλων ῥᾷον ἢ ἀνθρώπων ἄρχειν (I, 1, 3)
Platon, Politikos, XI, p. 267 E, sqq., expose la différence et par où cloche l'assimilation du roi au berger.

la force, à soumettre des peuples innombrables, à obtenir l'obéissance de tant d'hommes, dont beaucoup ne l'avaient jamais vu et savaient très bien qu'ils ne le verraient jamais, cet exemple montre qu'il n'est ni impossible, ni difficile de commander aux hommes, si on possède la science du gouvernement."

[marge : ἤν τις ἐπισταμένως τοῦτο πράττῃ]

L'auteur se propose donc de dire comment ce monarque parfait fut élevé, [marge : Il dira ensuite] comment il forma à son tour les hommes, les compagnons d'armes avec ~~les~~ lesquels il fit la conquête de l'Asie, comment enfin il organisa le vaste empire qu'il avait créé. Le titre de Cyropédie, qui veut dire l'Education de Cyrus, ne convient à proprement dire qu'à la 1re et plus petite partie de l'ouvrage. Il en est de même du titre d'Anabase

qui figure à la tête d'un livre intéressant surtout par le retour des Grecs, c'est-à-dire par la *Katabase*.

Cyrus ~~reçoit dans son enfance~~ fut élevé d'après la coutume des Perses à ce que nous assure X. Il est cependant visible qu'au système d'éducation usité de la Perse dont il pouvait avoir quelque notion, X. a mêlé volontairement et involontairement ses vues helléniques, et que notamment il l'a rapproché de l'éducation lacédémonienne. En Perse, dit-il, l'éducation n'est pas comme dans la plupart des États abandonnée aux individus, (critique du laissez faire athénien) on ne s'y borne pas à pr~~escrire~~oclamer des lois et à punir ceux qui les violent, l'État prévient les délits ~~par l'édu~~ en formant lui-même les citoyens à toutes les vertus, au moyen de l'éducation qu'il impose. X. se sert des mêmes considérations

52 D

en faisant l'éloge de l'éducation de Sparte. Comme à Sparte, cette discipline publique dure aussi longtemps que la vie de l'homme; ~~les enfants~~, non seulement les enfants et les éphèbes jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais aussi les hommes faits, et même les vieillards au-dessus de cinquante ans sont soumis à cette règle, vivent en commun sous l'œil de la loi et des magistrats. La liberté ~~domestique~~ individuelle dont Périclès fait l'éloge dans Thucydide est condamnée par X. Il rêve une espèce de socialisme voisin de celui de Lacédémone, socialisme de gentilshommes qui travaillent à se rendre parfaits, très différent on le voit, du socialisme bourgeois et travailleur de nos jours. Cyrus se félicite en mourant d'avoir passé par tous ces nobles exercices[1]. L'admission aux honneurs a pour

(comme par Platon)

1) VIII, 7, 6, cf. I, 2, 15: τὰ καλά. Cf. Hellen. V, 4, 32 (un Spartiate) πάϊς τε ὢν καὶ παιδίσκος καὶ ἡβῶν πάντα τὰ καλὰ ἐπετήδευσε. Ib. 3, 9: νόθοι τῶν Σπαρτιατῶν... τῶν ἐν τῇ πόλει καλῶν οὐκ ἄπειροι

condition cette éducation dont la loi n'exclut aucun Perse, quoique l'indigence en ferme l'accès au plus grand nombre. Ne pensez cependant pas à notre baccalauréat, le programme de X. ne ressemble en rien à nos exercices scolaires. Il ne ~~demande~~ prescrit pas ~~certaines~~ d'études (spéciales, ne demande pas) une instruction très variée c'est l'éducation qu'il impose. Il attache si peu de prix à la foule des connaissances, qu'il ne tient pas même à ce que les enfants apprennent à lire et à écrire. Il veut les habituer à la tempérance, à la frugalité, à l'obéissance, il multiplie les exercices guerriers, l'éducation enfin doit développer le corps et former le caractère. Parmi toutes les vertus, celle qui tient le premier rang et qu'il faut avant tout inculquer aux jeunes âmes, c'est la justice. Par là X. se rapproche de Platon : « En Perse, les enfants

Xénophon

53 A

Cyropédie



13 B

qui vont à l'école ne cessent d'y apprendre la justice; et comme ils disent chez nous nous apprenons à lire, ils répondent à ceux qui les interrogent : nous allons

I, 2, 6 à l'école apprendre la justice »

Le séjour du jeune Cyrus en Médie, à la cour de son grand père Astyage, fait ressortir par le contraste la sévérité et la frugalité de cette éducation. L'enfant se trouve tout à coup transporté dans un milieu où règnent les raffinements du luxe, les plaisirs de la table et toutes les autres ~~plaisirs~~ voluptés; dans son babil charmant il fait naïvement et inocemment la leçon à son grand-père, en enfant terrible qu'il est : il trouve qu'en Médie, on se donne beaucoup de peine pendant les repas à tendre la main vers tant de plats et à goûter de tant de mets de toutes sortes.

chez nous, dit-il, on suit un chemin
plus simple et plus direct pour arri-
ver à se rassasier; le pain et la viande
nous mènent bien plus vite au même
but où vous n'arrivez qu'après mille
détours. – Une autre fois en offrant
la coupe à Astyage, {(il imite tout ce qu'il a vu faire à l'échanson, cependant)} il ne veut pas
~~faire~~ comme l'échanson, déguster
le vin; il prétend qu'on y a mêlé
un poison. Interrogé à ce sujet il
répond: Au dernier banquet je ~~vous~~
~~ai vu~~ ai bien vu ~~comme~~ {que} vous perdiez
l'~~usage~~ {équilibre} de votre raison comme de vos
membres. Ce que vous nous défendez
à nous autres enfants, vous le faisiez
vous-mêmes, vous vous mettiez tous à
crier ensemble, et nul ne comprenait
ce que disait l'autre. Vous chantiez
sans écouter ~~celui qui donnait le ton~~ {les} autres

> I, 3, 4–5: πολλοὺς δέ τινας ἑλιγμοὺς ἄνω καὶ κάτω πλανώμενοι μόλις ἀφικνεῖσθε ὅποι ἡμεῖς πάλαι ἥκομεν.

> σφαλλομένους

> ridiculement, et

53

chacun jurant qu'il chantait le mieux ~~que tous les autres~~. Vous vous vantiez de votre force; et à peine levés pour danser, [loin de danser en mesure;] vous ne pouviez pas même vous tenir debout. Vous aviez oublié tout à fait toi que tu étais le roi, les autres, qu'ils devaient t'obéir. C'est alors que j'ai connu d'abord ce que c'est que la liberté de la parole vous la réalisiez ~~alors~~, jamais personne ne voulait se taire." ~~L'Ése~~ L'Isegorie [ἰσηγορία], c'est ce que nous appellerions aujourd'hui liberté et égalité". Par la bouche de l'enfant terrible, il donne en passant un coup de patte aux mœurs d'Athènes. [I, 3, 10]

D'autres traits révèlent le jeune lion: nous voyons l'enfant, l'adolescent, à la chasse, puis à la guerre. Quand on

le mène la 1e fois à la chasse ~~au sanglier~~ [en pleine forêt] son escorte a grand peine à retenir son ardeur. On l'oblige cependant à descendre de cheval; mais quand il entend les cris des chasseurs, il saute de nouveau sur son cheval comme en extase, se lance au devant du sanglier, le vise et l'atteint au front. Son oncle Cyaxare lui reproche sa témérité; mais il finit par lui dire cette parole prophétique: « Fais comme tu veux; car c'est toi, dirait-on, qui es aujourd'hui notre roi. » Rien n'est plus beau que la peinture qu'il fait à ses camarades de la chasse aux animaux sauvages, pleins de vigueur et de courage, comme de vaillants guerriers, et tout différents de ces animaux apprivoisés qu'on leur laisse chasser dans le parc, bêtes chétives,

Xénophon
5e 4 A
(Cyropédie

Ποίει ὅπως βούλει· οὐ γὰρ νῦν γε ἡμῶν ἔοι-
κας βασιλεὺς εἶναι.
I, 4, 7–9

Ib: 11. boiteuses et comme entravées." On reconnait bien à la vivacité de cette peinture l'auteur du traité sur la Chasse. Enfin à la bataille, où il va sans y être appelé, il s'élance au devant des dangers avec une audace irrésistible, enivré de la rage des combats. C'est ainsi qu'il entraine tous les soldats et décide la victoire. Quand tout est fini, il parcourt encore le champ de bataille; c'est à peine qu'on peut l'arracher à ce spectacle.

Rappelé en Perse, Cyrus obéit à cet ordre comme |ferait un enfant de Sparte; et, sans s'être laissé amollir par le séjour de la Médie, il se soumet de nouveau à toutes les rigueurs de la discipline (perse). Enfin, parvenu à l'âge d'homme, il |part pour la guerre à la tête des jeunes Perses qui ont passé avec lui par tous les degrés de l'éducation.

74C

publique. — Comme introduction aux récits qui suivront, nous avons un entretien sur l'art de la guerre. Le père de Cyrus, Cambyse, donne à son fils une leçon sur l'art de commander et de conduire une armée, leçon qui n'est qu'un résumé de beaucoup de conversations antérieures. L'idée ~~capitale~~ fondamentale de cette leçon toute socratique se trouve déjà dans un chapitre III, 1 des Mémorables. La voici : On se trompe en croyant former un bon général par l'enseignement de la tactique. Cette science est la moindre partie de l'art de la guerre, (comme, nous l'avons vu, ~~la science de l'agriculture n'est~~ les connaissances spéciales ne sont qu'une chose secondaire et facile dans l'art d'administrer un bien rural). Le grand point c'est de savoir commander à des hommes ~~et d'obtenir leur obéissance~~ et de se faire obéir par eux~~, de leur persuader qu'on entend les choses de la guerre mieux qu'ils ne les entendent, chose à laquelle on~~

54 D

~~parvient le plus facilement si on s'y entend en réalité, enfin de gagner leur affection en prenant soin de leur bien être~~

Après avoir parlé des moyens d'obtenir l'obéissance forcée, "mais il y a, dit Socrate

I, 6, 2 & 19. Ὑpascaré, une chose bien plus précieuse, l'obéissance volontaire, et on y arrive par un chemin plus court. Lorsque les hommes croient qu'un autre est plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs intérêts, ils lui obéissent de grand cœur ... et comment, mon père, peut-on, en peu de temps, donner de soi cette opinion? — ~~Le moyen le plus simple~~ Le chemin le plus direct, mon enfant, ~~de passer~~ pour arriver à pour habile dans un art, c'est de s'y rendre habile en effet. ⇒ Enfin, il faut s'appliquer à gagner l'affection de ceux que l'on commande, en leur faisant du bien, en veillant à leurs besoins, et en partageant

Οὐχ ἔστιν, ὦ παῖ, συντομωτέρα ὁδὸς ~~ἐπὶ~~ περὶ ὧν βούλει δοκεῖν φρόνιμος εἶναι ἢ τὸ γενέσθαι περὶ τούτων φρόνιμον.

Xénophon

55 A

Cyropédie I, 6, 31-33

leurs dangers et leurs privations.

Signalons ici une critique indirecte de la coutume de Sparte : « Il y avait, dit Cyaxare jadis chez nous un homme qui enseignait aux enfants non seulement à être justes et véridiques, mais aussi à se servir de ruses et de mensonges, afin de les préparer aux ruses de la guerre. Mais on s'aperçut des conséquences fâcheuses d'une telle éducation ; une loi fut donc portée (une ῥήτρα, c'est le terme usité à Sparte) d'enseigner tout simplement aux enfants à dire la vérité (ceci est éminemment perse) sans tromper, sans ruser afin que, formés à ces habitudes, ils prissent la douceur des moeurs qui convient à la vie civile. Voilà qui balance la satire de l'égalité athénienne.

Cf. Λακεδ. Πολ. où la coutume de Sparte est louée.

Formé ainsi par son père, Cyrus instruit à son tour ses capitaines et ses soldats. II, 1-3

Les Mèdes se trouvent menacés par une ligue formidable conclue par le roi des Assyriens avec Crésus et beaucoup d'autres rois de l'Asie. Cyaxare appelle

55 B

Cyrus à son aide, et tel est le point de départ d'une suite de campagnes et de conquêtes, légitimes puisqu'elles ont été entreprises pour la défense du pays.

L'on lit, Le récit de ces campagnes remplit la plus grande partie de l'ouvrage et s'étend jusqu'au milieu du cinquième

VII, 5, 36 chapitre du ~~septième~~ livre et avant-dernier livre. Ces campagnes sont habilement variées par l'auteur; avant d'envahir l'Assyrie, Cyrus veut forcer à l'obéissance les Arméniens rebelles, qui refusent les contingent d'hommes et de ~~troupes et le~~ tribut qu'ils doivent aux Mèdes, ainsi que leurs voisins turbulents les Chaldéens. Cyrus les surprend ~~accable~~ par la rapidité de ses mouvements, sans leur

II, 4, III, 1, 2 laisser le temps de préparer la résistance.

La 1re campagne vraiment sérieuse se fait en Assyrie; le pays est envahi une bataille est livrée devant le camp fortifié des ennemis. ~~Ce~~ Ces derniers, ayant déserté leur camp dans la nuit suivante, sont vivement

poursuivis par Cyrus qui parvient à occuper l'Assyrie toute entière. Ces grands succès réveillent la jalousie de Cyaxare, prince indolent et oiseux, Cyrus parvient cependant à calmer l'irritation de son oncle dans un long entretien à la suite duquel les princes se réconcilient. V, 5 L'auteur tient à écarter toute violence, tout ce qui ressemble à une usurpation. Cyrus épouse la fille de Cyax. qui lui apporte la Médie en dot (VIII, 5, 19)

Après avoir décidé la continuation de la guerre, on passe l'hiver en pays ennemi, ~~on construit des machines de siège~~, on augmente la cavalerie, on construit des chars de guerre, des tours mobiles, des machines de siège, et l'on fait tous les préparatifs d'une grande expédition lointaine. A l'entrée de la belle saison VI, 1-3, 4 on marche contre Crésus de Lydie, qui s'était allié avec le roi d'Assyrie. Ici se place une grande bataille livrée, non plus devant un camp fortifié, mais en rase campagne. La victoire ouvre à VI, 3, 4 - VII, 1 Cyrus le chemin de Sardes; après la prise de cette capitale Cyrus interdit le pillage, et fait une distribution

55 D

régulière des trésors tombés en son pouvoir.
Ensuite il réduit facilement: Cariens, Phrygiens, Cappadociens, Arabes. Nous assistons enfin au siège d'une grande ville; comme Babylone est traversée par l'Euphrate, Cyrus détourne les eaux de ce fleuve ~~dont il~~ et en remplit les fossés de ses retranchements. ~~Les~~ Il fait descendre ses soldats dans le lit desséché (et) ~~il~~ surprend les habitants dans la sécurité d'une nuit de fête.

Ces campagnes, ces batailles, ces sièges offrent des exemples des principales opérations militaires et présentent un enseignement complet, à une exception près: il n'est pas question de guerre maritime. Et cet enseignement ne se fait pas seulement d'une manière indirecte par le récit des faits. X. fait la leçon aux hommes de guerre par la bouche de son héros: Cyrus instruit continuellement ses soldats, leur expose l'à-propos et l'utilité de toutes les mesures qu'il prend soit pour

L'histoire sans comp[illegible] grâce à la rapidité des opérations. Bataille devant un camp retranché. Bat. en rase campagne. Siège d'une grande ville. Il n'y a pas [illegible]. Préparatifs avant les campagnes.

Ici la vérité historique s'accordait avec la compétence de l'auteur.

Xénophon
56A
Cyropédie

organiser l'armée, soit pour préparer une campagne, soit pour assurer la victoire dans un combat. Quand il a rencontré l'armée de Crésus, Cyrus explique à ses officiers les défauts de l'ordre de bataille adopté par son adversaire, leur expose le sien, et pendant l'action même, il rend compte à ses amis de tous les mouvements de son armée à mesure qu'ils s'exécutent d'après ses ordres.

Cet élément didactique jette ~~de la variété~~ dans le récit de la variété, et même un certain agrément, parce que les leçons sont mises en conversation à la façon socratique. Citons un discours prononcé à propos de la création de la cavalerie perse; il y a là un joli éloge de l'équitation où l'on reconnaît l'auteur de l'*Hippique*. Un Perse y dit: « En me faisant cavalier, il me semble que je deviens un homme

IV, 3, 15 199
Νομίζω, ἢν ἱππεὺς γένωμαι, ἄνθρωπος πτηνὸς γενέσθαι.

56 B

Τί ἄλλο ἢ διαιρετὸς ἱπποκένταυρος καὶ πάλιν συνθετὸς γίγνομαι ;

cité. – Un cavalier est-il autre chose qu'un hippocentaure capable de se diviser et de se recomposer. » Quelquefois l'enjouement se mêle à ces conversations du chef de guerre avec ses soldats ; car ce chef veut gagner leur affection, et il rit avec eux dans les banquets tout en gardant sa dignité. Encore un point de ressemblance avec Socrate.

Ajoutez à cela un certain nombre d'épisodes proprement dits ; il y en a qu'on pourrait appeler des épisodes philosophiques. Telle est l'histoire que nous avons déjà citée de ce Socrate arménien, allusion transparente à l'histoire du Socrate véritable. Telle est encore l'épisode

VIII, 3, 26-50 (II, 3, 7)

de Phéraulas homme du peuple élevé par son mérite aux plus hautes faveurs du roi. ~~En possession~~ Enrichi par les bienfaits de Cyrus, il fait don de toute sa fortune à un jeune Sace ~~afin d'avoir un intendant qu'il~~ à charge de lui fournir le pain dont il a besoin.

56c

Délivré de mille soins importuns, Phéraulas ~~il~~ a le loisir de devoir Cyrus, de faire la guerre, ~~qui lui permette~~ de s'occuper de ses amis le seul bien qu'il estime. Phéraulas est un vrai sage. Le Sace de son côté, heureux de posséder tant de biens, est un exemple du commun des hommes.

Arrivons à l'épisode le plus célèbre. Malgré sa tendance politique et militaire le roman de la Cyropédie prélude de loin au roman proprement dit, par un épisode d'amour qui s'y est glissé, comme dans notre Cyropédie française, le Télémaque. Cependant dans le roman grec le héros n'~~est pas amoureux~~ se tient à l'abri d'une passion, qui ne s'empare que de personnages secondaires. L'épisode de Panthée et d'Abradate commence comme cela devait être dans un écrit de ce genre, par une dissertation sur la nature de l'amour, dissertation mise en dialogue et nullement pédantesque. On peut trouver le germe de ce dialogue dans un chapitre des Mé- V, 1

533

Mém I, 3, 8

morables, et on doit se souvenir des Ερωτικοί de Lysias[. Araspe, chargé de la garde d'une belle captive, croit qu'on n'aime pas quand on ne veut pas aimer; et pour le besoin de la discussion, son ignorance en cette matière est même poussée jusqu'à un degré où elle peut sembler trop naïve. L'~~ignorance~~ enseignement que lui donne Cyrus est charmant; l'enseignement qui ressort de l'expérience est plus charmant encore. Le présomptueux qui se croit à l'abri du feu est brûlé en s'y jouant. [Des prières, ~~Araspe~~ il en vient aux menaces, et Panthée est obligée d'avertir Cyrus.] X. a su lier cet épisode à l'ensemble de son récit militaire; en général avisé, Cyrus tout en traitant Araspe avec beaucoup de bonté, lui inflige ~~xx~~ ostensiblement une disgrâce ~~et se sert des apparences pour~~ ~~envoyer~~ fait partir cet officier ~~compromis comme espion~~
sera reçu à bras ouverts

[pour comprendre l'intérêt qui s'attachait alors à ces dissertations.

[Araspe est chargé de la délicate mission de garder une belle captive, la princesse Panthée. Tombé amoureux,

ici est le point où

chassé du camp des Perses,

(et servira d'espion à son maître.

dans le camp de Crésus,) c'est ainsi qu'
Araspe devient une espèce de Zopyre et
il est possible que X. ait songé à ce fidèle
serviteur de Darius, si connu grâce à
Hérodote. [Panthée ~~qui a été~~ la cause
involontaire de cette disgrâce, voulant
donner à Cyrus un autre ami en
place de celui dont elle l'a privée in-
volontairement, engage son mari Abra-
-date, déjà brouillé avec le roi d'Assyrie,
à embrasser franchement le parti du
prince perse. Rien n'est plus cé-
lèbre que les adieux de Panthée et d'A-
bradate. Panthée est une épouse fidèle
non moins tendre qu'Andromaque
et X. a marqué cette tendresse par des
traits d'une vérité naïve; mais en elle
le sentiment de l'honneur triomphe
de la tendresse. Tandis que chez Homère
les plaintes d'Andromaque font ressortir

Xénophon

57 4

Cyropédie

[: les mutilations, les traits barbares, sont écartés, bien entendu.

VI, 4

57 b

le courage d'Hector, ici Abradate est subordonné à Panthée. Elle fait taire ses craintes, elle cache ses larmes, elle exhorte son mari à combattre vaillamment, à braver la mort, elle ressemble à ces héroïques femmes de Sparte que X. avait pu voir de près. Andromaque a coutume de ~~ôte l'armure~~ débarasser Hector de son armure quand il revient de la bataille, Panthée arme son époux quand il part pour le combat. Une pareille conception de l'amour conjugal n'eût pas été possible, je crois, du temps d'Homère. On prévoit que Panthée ne survivra pas à Abradate, son sacrifice est fait d'avance, le récit de sa mort couronne dignement ce

VII, 3 bel épisode.

Malgré le caractère hellénique de ce récit, dont il faut faire honneur à X., je ne crois cependant pas que l'écrivain grec ait ~~il l'ait~~ inventé de

57c

toutes pièces ; ~~mais~~ il semble qu'une tradition orientale lui en avait fourni les premiers éléments. Des récits d'amour romanesque, très rares dans la littérature classique de la Grèce, étaient, dès les temps les plus anciens, très répandus en Orient. C'est là que Ctésias prit les amours de Zarina et de Stryaglios, et, plus tard, Charès, auteur d'une histoire d'Alexandre le Grand, celles d'Odatis et de Zariadrès. Les fidèles eunuques qui ne veulent pas survivre à leur maîtresse et le monument élevé en leur honneur, sont des indices d'une tradition orientale.

[Une des *Images* de Philostrate représente (II, 9) une scène de cet épisode. (Lucien marque combien les pages de Xénophon l'ont charmé à propos d'une autre Panthée (*Imag.* § 10)) Du temps de Dioclétien, un poète égyptien nommé Sotérichos consacra une épopée à l'héroïne de X.[1] Elle est si bien de la famille des héroïnes de Corneille, qu'on peut presque s'étonner que ce poète ait laissé un sujet qui lui revenait de droit à des contemporains obscurs.

1) Les Βασσαρικά ou Διονυσιακά, et le poème τὰ κατὰ τὴν Ἀριάδνην, font supposer dans le poète égyptien un précurseur de Nonnos.

57 D

De 1570 à 1638 on ne compte pas moins de six tragédies de Panthée (Hardy 1604, Tristan l'Hermite 1638). [Revenons au sujet principal de l'ouvrage. Après ses victoires, Cyrus organise son nouvel empire. Mais tandis que le récit des conquêtes était extrêmement développé, l'organisation de l'empire est exposée sommairement. Voici les traits principaux de cette organisation. Le gouvernement est franchement établi sur le principe de l'inégalité. Une classe privilégiée gouverne en vertu de la double supériorité de la naissance et de l'éducation.

(Organisation de l'empire.)

VII, 5, 37 — VIII, 7.

Pour arriver aux honneurs et aux commandements il faut remplir deux conditions: la première, d'appartenir au peuple des Perses; la seconde, d'avoir été formé par la forte discipline dont nous parlions plus haut, discipline toute militaire, capable de donner l'habitude des privations, et de

toutes les vertus que X. définit d'après Socrate. Les Perses qui ont joui de cette éducation s'appellent οἱ ὁμότιμοι. A Sparte ils portaient le nom de ὅμοιοι (Xen. Πολ. X, 7) — Xénophon, Cyrop. 58

Cette éducation est interdite aux races sujettes. [~~Ces dernières sont habituées à~~ les dresse à obéir à Messire Gaster; ~~le roi~~ il gagne leur affection en les ~~bourrant~~ nourrissant grassement, en les abreuvant comme des bêtes*; ~~on~~ il les forme~~nt~~ méthodiquement à l'état d'esclaves. Il obtient ainsi un double avantage; il les rend inoffensifs, impropres à la guerre, et tout à la fois, il se fait aimer d'eux comme un père[1]. On se souvient qu'Agésilas, quand on lui offrit en Égypte un repas somptueux, fit distribuer aux ilotes toutes les friandises ~~aux ilotes~~ auxquelles des hommes libres ne devaient pas toucher.

* τὰ ὑποζύγια

VIII, 1, 43-44

[Les hommes libres sont habitués à supporter la faim et la soif, il ne leur est pas permis d'emporter de quoi manger à la chasse: les sujets sont libres de le faire. Le roi

Ce qui précède est hellénique, lacédémonien; voici maintenant des traits orientaux. Afin d'éblouir les masses ~~par un~~ et de se donner du prestige, les gouvernants, dissimulant leurs défauts physiques, se

VIII, 1, 40.

1) VIII, 1, 44: ὥστε καὶ οὗτοι αὐτὸν ὥσπερ οἱ ἄριστοι πατέρα ἐκάλουν, ὅτι ἐπεμέλετο αὐτῶν ὅπως ἀναμφιλόγως ἀεὶ ἀνδράποδα διατελοῖεν.

ISI 8

dont ~~reçoit~~ une taille plus grande, un teint plus beau, en mettant ~~usant~~ des souliers élevés, en se couvrant de l'ample vêtement flottant des Mèdes, en faisant

Ib. 40-42.

usage de fard et de tous les secrets de la toilette! Les grands vivent sous les yeux du prince, aux portes de son palais; où, chose curieuse, ils trouvent l'école de toutes les vertus. L'auteur ne semble pas s'apercevoir qu'il forme son aristocratie à la servilité. [C'est qu'il ne faut pas oublier que son Cyrus, prince ~~tout~~ idéal, donne l'exemple de toutes les vertus. Toutes les

Τὸν δὲ ἀγαθὸν ἄρχοντα βλέποντα νόμον ἀνθρώποις ἐνόμισεν. § 22.

lois écrites ne valent pas un prince parfait qui est une loi vivante. [Si cette pensée est conforme à la doctrine socratique et se retrouve dans Platon, le prince de la Cyropédie est cependant un despote oriental vivant invisible, comme un dieu, au fond de son palais, se montrant rarement en public, et s'entourant ~~à ces occasions~~

du prestige des pompes royales, qui sont complaisamment décrites par X.

Ce souverain absolu simplifie les affaires par une hiérarchie administrative et militaire. A chaque province préside un satrape pour les affaires civiles, et à côté de lui un gouverneur qui est chargé des affaires de la guerre. Les uns et les autres sont inspectés par des espèces de missi dominici. La poste royale des Angares porte toutes les nouvelles de la périphérie au centre et fait parvenir les ordres du centre à la périphérie. Ce sont des cavaliers qui se relayent de station en station pendant le jour, quelquefois même de nuit, à ce qu'on avait assuré à X., qui proclame qu'il n'existe pas au monde de transmission plus rapide par voie de terre. Hérodote (VIII, 98)[1] est encore plus admiratif. On comprend qu'une pareille organisation d'un vaste empire

ἄγγαροι

Τῶν ἀνθρωπίνων πεζῇ πορειῶν αὕτη ταχίστη VIII, 7, 18.

1) Hérod : Τούτων δὲ τῶν ἀγγέλων ἔστι οὐδὲν ὅ τι θᾶσσον παραγίνεται θνητὸν ἐόν.

58 D

ait vivement ~~[illegible]~~ frappé un enfant d'une
de ces ~~vingt~~ nombreuses petites républiques qui
faisaient la force et la faiblesse de la
Grèce. [X. admire aussi la police se-
VIII, 2, 10-12 crète, de ceux qu'on appelait les yeux
et les oreilles du roi ; il va jusqu'à vanter
l'institution des gardes du corps eunuques
VII, 5, 58-65 qui n'ont d'autre famille, d'autre attache,
d'autre intérêt, que le maître. L'auteur
se garde bien de parler du prix auquel
on achète ce dévouement ; il n'a pas
l'air non plus de s'apercevoir que les eunuques
tiennent à la polygamie, ~~ou du harem~~,
que c'est une institution domestique
plutôt que politique.

Toutefois n'est-ce pas aller trop loin
que de soutenir que X. admire sans
réserve toutes les institutions qui tiennent
au despotisme oriental, et qu'il était
bien obligé de conserver dans un roman
quasi-historique ? Voici un indice

des vrais sentiments de l'auteur. Nous avons vu qu'il expose les avantages de la réclusion des souverains de l'Asie; mais ailleurs le même X., en faisant, ~~un parallèle~~ dans son *Agésilas*, un parallèle entre le roi de Perse et le roi de Sparte, loue ce dernier d'avoir été d'un abord facile et d'avoir vécu en public sous les yeux du monde. IX

L'ouvrage se termine par la mort de Cyrus. Quand il sent approcher sa fin, il réunit ses fils et ses amis, et leur adresse ses dernières exhortations. Ces paroles sont très belles. Comme Socrate dans sa prison, Cyrus entretient ses amis de ses espérances. Les arguments qu'il allègue en faveur de l'immortalité de l'âme se retrouvent dans les *Mémorables*; le doute aussi auquel il finit par s'arrêter est tout socratique. Que penser de cette scène? Un despote oriental raisonne et parle comme un sage de la Grèce.

59 B

Est-ce bien le même homme que nous avons vu s'enfermer dans son palais et confier à des eunuques la garde de ~~son corps~~ sa personne? Singulier mélange des moeurs et des idées de l'Asie et de la Grèce. Il faut en dire autant de la Cyropédie tout entière. Les données historiques, les souvenirs d'un long séjour en Orient, et les conceptions grecques s'y croisent continuellement. Les traits du héros sont empruntés au jeune Cyrus, à Agésilas, à Socrate, les trois objets de l'admiration de X. La Cyropédie est un roman didactique dont l'Orient a fourni la scène et les personnages, et dont les idées, l'esprit, sont d'un Grec; et ~~encore d'un~~ ce Grec à son tour est complexe, a subi deux influences, c'est un Athénien qui laconise. Il est impossible de méconnaître cette triple inspiration. On peut se demander si le produit d'un

pareil amalgame est une oeuvre vraie, vivante; s'il n'y a pas là des disparates, des contradictions choquantes. Sans doute le Cyrus de X. ne répondait à rien de réel quand il fut conçu par son auteur. Mais n'est-il pas vrai de dire que ce mélange de deux civilisations s'est réalisé après X.? Les Séleucides et les Ptolémées ne seront-ils pas des souverains absolus, à la manière des Pharaons et des Achéménides, et à la fois nourris de la philosophie et, en général, des idées de la Grèce? Dans sa Cyropédie, comme dans ses Helléniques, on peut reconnaître que X. eût un certain pressentiment de l'avenir. Le disciple d'Aristote, qui s'accommoda aux moeurs de l'Orient, qui se plia aux usages de ses nouveaux sujets, sans renier l'esprit hellénique, ne répond-il pas jusqu'à un certain point à l'idéal conçu par X.? Je vais

519

plus loin. N'est on pas fondé à croire que X. agit sur le fils de Philippe. Alexandre dut lire et méditer l'Anabase; il n'y a pas de doute à ce sujet; mais je crois que la lecture de la Cyropédie laissa aussi des traces dans son esprit. Quand Araspe parle à Cyrus avec enthousiasme de la beauté de Panthée Cyrus refuse de voir la captive qu'on lui a réservée. S'il est vrai, comme

Al. 22 Plutarque raconte sur la foi d'une lettre d'Alexandre, que ce roi en agit de même envers la femme de Darius; l'exemple du Cyrus de X. pourrait lui avoir suggéré ce trait de noble délicatesse.

De curios. XIII. Plutarque lui-même a déjà fait ce rapprochement dans un autre traité.

[Disons que] [Sans attacher trop d'importance à ce détail,] la fusion des usages et des principes de la Grèce avec ceux de l'Orient constituent l'originalité de la politique d'Alexandre

Ce n'est pas une mince gloire pour X. d'avoir pressenti et inspiré, jusqu'à un certain point, des actes d'une immense portée historique.

Xénophon

Cyropédie

Pour revenir à la mort de Cyrus, et ~~sur~~ à ces discours qui nous ont étonné, mais qui deviendront possibles quand les rois de l'Orient auront été élevés par des philosophes grecs, ~~cette belle scène couronnerait~~ c'est sur cette belle scène que l'ouvrage devrait se terminer. Mais il y a un appendice dans lequel on nous apprend que les rois de Perse ne ressemblent plus au fondateur de l'empire; que les mœurs du souverain, comme des sujets, se sont dépravées, que l'empire est en pleine décadence. Que faut-il penser de cette espèce de post-scriptum, qui, jugé au point de vue de l'art et de la

Appendice

composition, doit être regardé comme un hors-d'oeuvre choquant. Depuis Valckenaer, la plupart des critiques condamnent cet appendice de la Cyropédie, de même que l'avant-dernier chapitre du Gouvernement des Lacédémoniens, qui est tout à fait sur la même ligne. Disons cependant qu'après avoir présenté l'empire fondé par Cyrus comme un idéal de gouvernement, X., qui savait par sa propre expérience que cet empire menaçait ruine, qui en rêvait la conquête, pour Agésilas d'abord, puis pour des princes à venir, X. a pu, ce semble, il a même dû ajouter un épilogue de ce genre. Que cet épilogue soit assez ancien, les citations d'Athénée et d'autres auteurs grecs le prouvent, et personne n'en a jamais douté.

Par le style, par le vocabulaire et l'emploi des particules, ce dernier chapitre ressemble aux pages incontestées de X.; aussi Cobet en maintient-il l'authenticité [1], et je crois que C. a raison.

Une dernière question se pose. L'histoire de Cyrus est très mal connue; quel parti peut-on tirer de l'ouvrage de X. pour la compléter, la rectifier et l'éclairer? X. a ~~certain~~ mis en oeuvre, on ne saurait en douter, un certain nombre de données historiques qu'il avait recueillies lui-même, ou empruntées à Ctésias et à d'autres sources d'information.

---

1) Mnemosyne, 1875, p. 66 sqq. — De même, avec beaucoup de verbiage, I. I. Hartman, Analecta Xenophontea nova, Leyde, 1889, p. 97-106.

609

Mais, d'un autre coté, il a modifié ces données avec la plus grande liberté, sans se soucier le moins du monde de fidélité historique. [X. ne pouvait ignorer que l'Egypte ne fût ~~réunie à l'emp~~ conquise que par Cambyse, cependant il attribue cette conquête à

I, 1, 4. VIII, 6, 20.

Cyrus. Il procède comme la légende, qui aime à faire remonter au fondateur d'un État, au législateur d'une cité, toutes les acquisitions et toutes les réformes ~~qui~~ accomplies par la suite [On remarquera le soin que prend X. de présenter les guerres entreprises par son héros comme des guerres défensives et de légitimer ainsi ses conquêtes. + En particulier ~~la~~ ~~rapports~~ conduite de Cyrus envers les princes de Médie, ses parents, est dans X. des plus correctes. Il ne leur fait point la guerre, n'use d'aucune

violence ; il est au contraire pour eux plein de déférence et de délicatesse. — A Zopyre, qui se meurtrit et se mutile affreusement pour s'insinuer dans la confiance des ennemis de son maître, X. substitue cet Araspe, qui réussit à espionner l'ennemi, sans recourir à des moyens si barbares. — Le Cyrus de l'histoire détourne l'Euphrate dans un des lacs de la Mésopotamie quand il assiège Babylone. Comme on ne trouve pas de grands lacs en tous pays, X., qui voulait donner aux militaires des leçons d'une application générale, veut que son Cyrus détourne les eaux du fleuve dans les fossés de son camp. — Ailleurs c'est le philosophe qui modifie l'histoire ou la tradition au gré de ses idées. En racontant la

Xénophon
61
(Cyropédie

VII, 2, 21 : Σαυτὸν γιγνώσκων εὐδαίμων, Κροῖσε, περάσεις.

chute de Crésus, X., comme Hérodote, tient à justifier le dieu de Delphes. Mais, à l'oracle connu, il en substitue un autre : Apollon promet à Crésus le bonheur lorsqu'il se connaîtra lui-même. C'est Socrate qui parle par la bouche de la Pythie.

Nous croyons donc qu'il est extrêmement dangereux de se servir de l'ouvrage de X. comme d'une source historique[1]. Quelque précaution qu'on y apporte, on s'expose à l'erreur. La réalité et la fiction se pénètrent trop dans la Cyropédie pour qu'il soit possible d'en faire le partage.

1) M. Büdinger l'a essayé.



61D

Xenophon

Caractère général

En lisant les écrits de Xenophon on apprend à connaître l'homme et jusqu'à sa constitution physique. Il semble voir un homme bien portant, vigoureux, sain de corps et d'esprit, formé par l'éducation hellénique de ces temps, ami des exercices chevaleresques qu'il vante partout, dont il a fait des tableaux si vifs dans sa Cyropédie et auxquels il a consacré ses traités de l'Equitation et de la Chasse. Cette santé physique se marque dans la gaité et la bonne humeur de l'écrivain. Il a certainement pratiqué le précepte qu'il donne si souvent, trop souvent peut-être, de ne jamais manquer de prendre de l'exercice après le repas. ἐκπονεῖν τὰ σιτία

1B

La santé de l'âme il la doit à Socrate. Grâce à ce maître, à son enseignement et plus encore à son exemple, Xénophon a conservé, au milieu d'une vie agitée, cette sérénité d'âme, qui est le fruit d'une bonne conscience, ~~au milieu d'une vie agitée~~. Socrate lui a appris à se rendre compte de ses actions, à mettre de la clarté et de l'ordre dans ses pensées. De là le goût de l'exposition méthodique, de la disserta-tion et particulièrement de la disserta-tion à deux interlocuteurs dont il y a dans la ~~Cyropédie~~ dans l'Écon. et ailleurs tant de jolis exemples et aussi peut-être des applications ~~quelque~~ qui lassant la patience du lecteur quelque peu à l'offenser ~~peu impatientantes~~, car X. aime à prêcher, à endoctriner.

Cependant ~~son~~ ~~nature~~ esprit n'était pas tournée vers la spéculation, c'était

1c

une nature pratique, faite pour la vie active. La guerre l'attire et le charme de bonne heure: la science de la guerre devient sa spécialité. L'*Anabase* est le récit de ses plus beaux souvenirs militaires; la *Cyropédie* promet l'art de gouverner les hommes, mais par le fait elle ne donne, à peu de chose près, ~~guère~~ que l'art de les conduire à la guerre. Encore X. semble-t-il être étranger à la marine et à tout ce qui y tient. Dans les *Helléniques*, les combats sur mer sont écourtés et peu satisfaisants. L'*Hipparchique* rentre aussi dans l'ordre de cette science spéciale.

Mais il faut dire que X. descend rarement aux détails techniques; il insiste sur les qualités morales que doit posséder l'homme de guerre: le grand point c'est de se faire obéir, de commander aux volontés; on y arrive en persuadant

1 D

aux autres qu'on est plus intelligent, plus habile, plus savant qu'eux, et le meilleur moyen de le leur persuader, dit X., c'est de l'être en effet. Le capitaine de X. agit toujours par la persuasion. De même que X. dans sa campagne d'Asie explique sans cesse à ses camarades quels sont les moyens de salut, ainsi Cyrus expose à ses officiers ses plans d'organisation, de campagne, de bataille. De là le grand nombre des discours dans l'Anabase et dans la Cyropédie, discours qui sont des modèles d'éloquence attique et socratique. Le capitaine de X. en éclairant les esprits veut aussi gagner les cœurs. Il s'occupe du bien être de ses hommes; il ne se fait pas seulement respecter, il se fait aussi aimer. X. critique ceux qui, comme Cléarque, ne savent se faire obéir que par crainte et non par affection.

| il partage leurs repas, il vit avec eux,

~~Voy. A. Croiset, Xénophon, son car. et son talent, Paris 1873.~~

Xénophon
Caractère général

Cet art de commander est essentiellement le même à la guerre et dans la paix, dans la cité et dans la famille. L'Oeconomique est donc le pendant de la Cyropédie.

Les militaires sont volontiers agronomes (mar. Bugeaud)

L'obéissance par l'affection, la femme tirée de son rang inférieur et devenue presque l'égale de l'homme, les esclaves traités avec humanité; telles sont les conséquences des principes de X. et ses plus beaux titres aux yeux de la postérité.

Néanmoins tout préoccupé qu'il est de l'art de commander, X. est d'une nature modeste, soumise, prête à se subordonner à ceux dont il reconnaît la supériorité. Il est soumis aux dieux, d'une piété exemplaire et qui plus est, d'une piété tout hellénique. Les oracles, les augures, les sacrifices tiennent une grande place dans sa vie comme

2 B

dans ses écrits, et ce n'est pas là une concession qu'il fait aux opinions reçues, ce sont des convictions très-réelles. De même pour les hommes. X. n'est pas seulement un excellent ami, il se subordonne, il se donne tout entier à ceux qu'il admire, à Socrate, à Agésilas. En philosophie il n'est pas allé au delà de ce que lui a donné Socrate ou de ce qu'il a pu s'assimiler de la méthode et des idées de ce maître; en politique il obéit à l'influence d'Agésilas, il voit tout par les yeux du roi de Sparte.

Aussi ne faut-il pas chercher dans Xénophon une forte originalité qui vous subjugue, il n'a ni la hauteur des vues, ni la profondeur des pensées. Les anciens l'ont bien surnommé l'abeille attique, mais personne n'a jamais dit, le grand Xénophon comme on dit le grand Thucydide, ni le divin X. comme on dit le divin Platon. Comme écrivain il n'est pas de ceux qui vous donnent de vues

secousses, vous transportent, vous ravissent ;
il est clair et instructif, il expose bien
ce qui est à la portée de tout le monde ;
il plaît ~~plaise~~ aussi, il charme, mais en se
tenant dans une région moyenne. On
converse de plain pied avec lui, on n'est
pas écrasé ~~par~~ de sa supériorité.

Son style est simple et agréable, d'un
tissu fin, uni, sans trop de saillies, si
ce n'est de temps en temps une image,
un mot, qui empêchent l'ennui. De
l'esprit, mais qui se dissimule plutôt
que de s'étaler, qui se contente d'une
allusion fine, d'un sous-entendu. De
l'agrément : l'auteur réussit dans les
tableaux de genre ; il sait faire parler
avec bonheur des femmes et des enfants.
~~Mais rarement~~ Parfois la recherche du joli lui fait
~~tomber dans~~ même frôler la mignardise.+ La plu-
part du temps son goût le ~~préserve~~
met à l'abri des critiques auxquelles

Voy. feuille ci-jointe.

+ Ag. VI,7 : Sous la cond. d'Ag. « l'armée marchait aussi tranquillement que la vierge la plus modeste » ὥσπερ ἂν παρθένος ἡ σωφρονεστάτη.
Gouv. Sp. III,5 : Ἐκείνων γοῦν ἧττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων, ἧττον δ' ἂν ὄμματα στρέψαι ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους δ' ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς θαλάμοις (ὀφθαλμοῖς Longin) παρθένων. — Chasse V,33 lièvres si gracieux qu'en les chassant on oublie ses peines d'amour (ἐπιλάθοιτ' ἂν εἴ του ἐρῴη)

20

Denys d'Halicarnasse lui accorde l'agrément et la douceur, mais lui refuse la beauté, la grandeur et l'élévation du style (ὕψος καὶ κάλλος καὶ μεγαλοπρέπειαν) Lettre à Pompée, 4 cap. et passim.

sont exposés des génies plus hardis.

Comme historien, il attache + quand il lui arrive de retracer des souvenirs personnels. + Aussi son Anabase est-elle bien au-dessus de ses Helléniques et dans ce dernier ouvrage les campagnes auxquelles il a pris part ~~personnellement~~, des faits dont il a été témoin ou qu'ont pu lui raconter ses amis de Sparte, sont certainement ce qu'il y a de meilleur. ⊥ Parmi ses ouvrages philosophiques, l'intérêt qui s'attache aux Mémorables est dû à Socrate plutôt qu'à Xénophon. La Cyropédie lui appartient en propre, mais elle tourne à la spécialité militaire et ne laisse pas ~~d'ennuyer quelquefois~~ de causer parfois un léger ennui. Littérairement elle vaut surtout par l'enfance de Cyrus et par quelques épisodes.

⊥ D'~~un~~ autre ~~côté~~ part ses préventions personnelles, ses vues étroites sont le côté faible de son histoire

encore

X. fait infiniment d'honneur à la ville d'Athènes qui l'a produit et nourri, précisément parcequ'il n'est pas un génie supérieur. X. a beau laconiser, il est profondément attique; il doit à sa patrie toutes les qualités qui le distinguent. Cela est aussi vrai de son style: il a beau se servir de certains mots Ioniens ou Doriens il restera toujours l'abeille attique

3A

Xénophon.

Agrément de son style

Scènes familières joliment contées.

~~Dans~~ D l'__Anabase__ IV,5,24 un régal plantureux, mais primitif, dans les habitations souterraines de l'Arménie.

__Ib.__ IV,6,14-16. Plaisanteries aux dépens de Sparte et d'Athènes, échangées entre X. et Chirisophe.

Ib. VII,3,16-31 Le banquet du prince ~~scythe~~ thrace Seuthès. L'agent de Seuthès arrête les Athéniens à la porte et leur fait habilement comprendre qu'il faut offrir des présents à Seuthès pour se faire bien venir de lui. Au banquet, les Thraces donnant l'exemple, ils jouent le rôle d'allumeurs. [Les convives donnent chacun quelque chose.] Xén. et un autre Athénien payant en monnaie de leur pays, ils se ~~trouvent~~ tirent d'affaire grâce à leur esprit.

Dans les Helléniques plusieurs jolis récits anecdotiques, que j'ai signalés plus haut.

Dans la Cyropédie, le tableau de l'enfant Cyrus est délicieux.

Écon. 8, 19. L'ordre donne de la beauté à toutes choses. Énumération. Καλὸν δὲ καὶ, ὃ πάντων ~~ἂν~~ ἂν καταγελάσειεν ἂν μάλιστα οὐχ ὁ σεμνὸς (l'homme sérieux) ἀλλ' ὁ κομψός (le bel esprit), ὅτι καὶ χύτρας φησὶ εὔρυθμον φαίνεσθαι (offrent un bel ensemble) εὐκρινῶς κειμένας (proprement rangés). bien rangés. Puis il les compare aux danseurs dans un chœur circulaire (κύκλιος χορός)

Ag. VI, 7. Sous la conduite d'A. son armée marchait aussi tranquillement que la vierge la plus modeste, ὥσπερ ἂν παρθένος ἡ σωφρονεστάτη.

Cf. Eschine, le Socratique, dans le Miltiade (peut-être petit-fils du vainqueur de Marathon) σεσιωπήκασι αὐτῷ μᾶλλον ἢ τοὺς χαλκοῦς ἀνδριάντας.

Gouv. de Sp. III, 5. Les jeunes gens de Sparte. Ἐκείνων... ἧττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων (en marbre), ἧττον δ' ἂν ὄμματα στρέψαις (faire détourner les yeux) ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους (plus modestes, remplis de pudeur) δ' ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς θαλάμοις (gynécée) παρθένων.

Chasse V, 33. Lièvre si gracieux qu'en le voyant, on oublierait ses peines d'amour, ἐπιλάθοιτ' ἂν εἴ του ἐρῴη. (Quis non malarum quas amor curas habet Haec inter obliviscitur?)

Citons quelques textes.

Cyrop. IV, 3, 20 : Ἢν ἱππεὺς γένωμαι ..... τί ἄλλο ἢ διαφέρων ἱπποκένταυρος καὶ πάλιν σύνθετος γίγνομαι, un centaure séparable et recomposable.

VIII, 3, 38. Phéraulas conte sa jeunesse (pauvre et laborieuse ?)
Ἔνθα δὴ ἐγὼ ἀνατρέφων ἐκεῖνον, ἕως ἔζη, αὐτὸς (τὸν πατέρα) σκάπτων καὶ σπείρων καὶ μάλα μικρὸν γήδιον (lopin de terre), οὐ μέντοι πονηρόν, ἀλλὰ πάντων δικαιότατον. ὅ,τι γὰρ λάβοι σπέρμα, καλῶς καὶ δικαίως (fort honnêtement) αὐτό τε καὶ τόκον οὐδέν τι πολύν (le principal avec un intérêt modique). ἤδη δέ ποτε ὑπὸ γενναιότητος (par ~~...~~ il lui arriva aussi une fois, par générosité) καὶ διπλάσια ἀπέδωκεν ὧν ἔλαβεν.



3'b

Exemple d'une éloquence simple, populaire, s'adressant au gros bon sens.

Hellén

Anabase, V, 7. Accusé de vouloir tromper les soldats et les conduire malgré eux dans le Colchide, X. en appelle au bon sens de ces hommes pour réfuter des propos absurdes.

on
hel
σε
ἡ -

Xénophon et l'usage attique.

Les puristes de la renaissance attique du temps des Antonins, sans contester à Xénophon les qualités de l'esprit et du style qui sont l'essence de l'atticisme, ont cependant relevé chez lui des formes et des vocables étrangers à l'usage des Athéniens. C'est que X. passa la plus grande partie de sa vie en dehors d'Athènes, chose dont ses écrits durent se ressentir.

Helladios (5e s.) était l'écho de ces puristes quand il écrivait : Εἰ δὲ καὶ Ξ. εἴρηκε τοὺς νομεῖς (pour νομέας), οὐδὲν θαυμαστόν, ἅτε ἐν στρατείαις σχολάζων καὶ ξένων συνουσίαις εἴ τινα παρακόπτει τῆς πατρίας φωνῆς· διὸ νομοθέτην αὐτὸν οὐκ ἄν τις ἀττικισμοῦ παραλάβοι. Cf. Hermogène, p. 419 W. ~~Cf. Her~~

ap. Phot. Bibl. p. 533, b, 25.

Rapprocher ἐδυνάσθην pour ἠδυνήθην.

L'atticiste du 19e siècle, Cobet, a relevé dans Xénophon un certain nombre d'Ionismes et de Dorismes (*Novae Lectiones* passim). L'idiome attique se sert de la désinence τήρ pour désigner des vases et des instruments (κρατήρ, ζωστήρ) ; pour les personnes, cet idiome emploie les formes en της ou τωρ, à l'exception du vieux κλητήρ des lois de Solon et de πρατήρ. Mais Xénophon dit, comme les Ioniens, γνωστῆρας, ἐπιτακτήρ, ὀπτήρ, ἐλαστήρ, θεραπευτήρ, ἀποδεκτήρ, δοτήρ, μνηστήρ, et même une fois (Hell. II, 8) ἁρμοστῆρας.

Παρσύνειν p. παρέχειν est signalé par Hermogène (l. c.) comme un ~~poi~~ mot poétique. Mais X. ne l'a certainement pas emprunté aux poètes, il l'a pris dans l'usage des pays grecs où il séjournait. Il faut en dire autant de ἀπημείφθη, p. ἀπεκρίνατο, σφίσι p. αὐτοῖς, μόλωσιν p. ἔλθωσιν, ἐξαλαπάξομεν p. ἐκπορθήσομεν, πέπασθαι p. κεκτῆσθαι, μαστεύειν p. ζητεῖν, ἀντίον p. ἐναντίον, ἀλέξασθαι p. ἀμύνασθαι, πελάζειν p. πλησιάζειν, σίνεσθαι p. βλάπτειν, μείους p. ἐλάττους etc. etc.

Laconismes : ἁρμόζοντας p. ὄντας ἁρμοστάς (Lac. Resp. 14,2), σκηνοῦν souvent p. σιτεῖσθαι, ainsi que συσκηνοῦν, σύσκηνος, συσκηνία, διασκηνοῦν p. ἀπὸ δείπνου γενόμενον ἀναπαύεσθαι

G. Sauppe (App. p. 298) compte dans Xén. 316 mots poétiques, 99 ionismes, 63 dorismes.

Une observation plus intéressante a été faite par Tycho Mommsen[1] : elle porte, non sur un de ces vocables qui reviennent de loin en loin, mais sur une particule qui entre continuellement dans le tissu du discours. La préposition σύν est étrangère, ou peu s'en faut, à la bonne prose attique. Isocrate, Platon, Démosthène, et déjà Thucydide, emploient μετά, si ce n'est dans ~~certains~~ les mots composés (συνεῖναι etc.) et dans certaines locutions consacrées par l'usage, comme σὺν θεοῖς. Lysias a deux σύν sur cent deux μετά. Or dans Xénophon, on trouve 556 σύν sur 275 μετά. Arrien, son imitateur, n'a pas manqué de se servir très souvent de σύν dans son Anabase d'Alexandre.

T. M. a constaté que la prép. σύν abonde dans Homère et dans les autres poètes, pour lesquels il faut ~~fonder~~ faire des distinctions. Chez les poètes tragiques, σύν domine, et cependant μετά gagne sur σύν, à mesure que leur langue se rapproche de la prose : Esch. 67 σ, 8 μ. Soph. 91 σ. 23 μ. Eurip. 197 σ. 101 μ. Dans la comédie attique μετά ~~σύν~~ l'emporte au contraire sur son vieux rival

---

1) T. Mommsen, Programmes du gymn. de Francfort s/M. Pâques 1874 et sqq. Depuis réunis en volume.



4D

Dans Aristophane on trouve 3 μετά sur 1 σύν, dans la nouvelle comédie (fragm.) 30 μετά sur 1 σύν.

Pour une fois, la statistique littéraire s'est montrée féconde. Elle a servi à restituer à Xénophon le Rép. de Sparte et d'autres écrits qu'on avait à tort ôté à leur auteur.

[Cela s'applique aussi à l'Épilogue de la Cyrop.]

Les lauriers de T. M. n'ont pas laissé dormir les philol. allemands. On a fait l'histoire d'autres particules. Dans les propositions finales, sans remonter à l'homérique ὄφρα, on a constaté que ὡς prime ἵνα chez les poëtes, mais est primé par ἵνα chez les prosateurs. Pindare n'emploie ἵνα qu'au sens local, ἵνα final se lit deux fois chez Esch., 14 f. chez Soph., 71 f. chez Euripide. Toujours la même proportion croissante. Ici encore Xénophon fait exception parmi les prosateurs attiques[1]

(Hermes XVI, 321 sqq.)

Dittenberger a fait des recherches sur μήν; il essaye de déterminer l'ordre chronologique des écrits de Platon et de Xén. d'après l'emploi de plus en plus fréquent de cette ~~adverbe~~ conjonction, et il établit des différences entre ἀλλὰ μήν et καὶ μήν d'un côté, et γε μήν de l'autre. — Roquette a étendu ces recherches à σύν, δή, τοί etc.

Ceci se place mieux plus bas, à propos de Platon.

Je suis un peu effrayé de cette invasion de la statistique dans la littérature, et je demeure sceptique.

1) Th. Weber, Entwicklungsgesch. der Absichtssätze, dans Schanz, Beitraege zur histor. Synt. der gr. Spr. Voy. Gildersleeve, Amer. Journ. of Philol. IV, 4 (1883), p. 416 sqq.

5A

Texte de Xénophon

II, 57

DL. donne la liste des ouvrages de X. Nous les possédons tous.

Il est vrai que Stobée, Anth. III, 167, donne un fragment de Xénophon Περὶ Θεόγνιδος. Mais il y a là quelque erreur, et on suppose avec raison que ce morceau est tiré d'un traité d'Antisthène portant ~~le nom~~ ce titre, ~~et~~ à ce qu'on voit dans DL.

Les prétendues lettres de Xénophon sont apocryphes.

Parmi les autres ouvrages portant son nom, il faut certainement lui ôter la Ἀθ. Πολ. Nous savons par DL. ~~D'après Denys d'Hal.~~ que Démétrius de Magnésie en contesta déjà l'authenticité. Il est vrai que le texte porte καὶ Ἀθ. καὶ Λακ. πολιτείαν, ἃς ἥν φησιν οὐκ εἶναι Ξ. ~~Δημ.~~ ὁ Μάγνης Δημήτριος. Faut-il transposer ces mots ? faut-il croire que les deux écrits étaient réunis sous un même titre ?

D'ailleurs, nous n'avons cru devoir écarter que l'Apol. de Socrate.



5B

Certains indices portent à croire que les Œuvres de Xénophon ~~ont~~ nous sont parvenus avec des modifications, des additions surtout, dues à un rédacteur.

Dans l'Anab. les résumés qui se trouvent ~~en~~ tête du l. II et des suivants, ne sont pas de la main de l'auteur. Cela est particulièrement évident pour le premier. Il finit ainsi : Ταύτην μὲν οὖν τὴν νύκτα οὕτω διεγένοντο. Le μέν réclame un δέ, lequel se trouve au §2 de II : Ἅμα δὲ τῇ ἡμέρᾳ συνελθόντες οἱ στρατηγοί. La suite du récit est interrompue par le résumé : Ὡς μὲν οὖν ἠθροίσθη Κύρῳ τὸ Ἑλληνικόν ... ἐν τῷ ἔμπροσθεν λόγῳ δεδήλωται.

Il faut en dire autant de l'indication des magistrats éponymes des années de la guerre du Péloponnèse dans les 2 premiers livres des Helléniques. Exacte pour les trois dernières années, elle est inexacte pour les précédentes.) Au commencement de la 22e année (I, 2) ~~on lit~~ l'éphore et l'archonte (ainsi que les vainqueurs d'Olympie) de l'année 24e ; au comm. de la 23e année (I, 3) l'éphore et l'archonte de la 25 année. Les éponymes de ~~ces deux années suivantes~~, la 24e et de la 25e année ne sont pas désignés. Par suite de cette omission on lit

La mention sommaire, à la fin des années de la guerre, d'événements contemporains arrivés en Sicile et en Asie est aussi suspecte.

Une fois dans les Hell. un récit est suivi d'un résumé des mêmes faits. VI, 4, 3 les quatre lignes Ὁ δὲ Κλεόμβροτος ... αὐτονόμους sont évidemment d'un abréviateur. L'interpolation a été reconnue par Valckenaer.

Plus singulier encore est le début de l'ouvrage. Il commence brusquement sans introduction, sans avertissement, par les mots : Μετὰ δὲ ταῦτα οὐ πολλαῖς ἡμέραις ὕστερον... Cette phrase ~~semble~~ se rattache (dirait-on) à celle qui termine l'ouvrage incomplet de Thucydide. Encore ~~faut-il dire que la série des faits~~ semble-t-il probable qu'il y a une lacune dans la série des faits.

Xénophon ne se serait-il pas nommé, comme Thuc., Hérod., Hécatée, ~~d'autres~~ avaient fait avant lui ? On lit à la fin des Helléniques : Ἐμοὶ μὲν ~~ταῦτα~~ μέχρι τούτου γραφέσθω· τὰ δὲ μετὰ ταῦτα ἴσως ἄλλῳ μελήσει. Les mots ne se comprendraient pas, s'il n'y avait pas eu une déclaration de l'auteur au commencement de l'ouvrage.[1]

[1] H. Kruse, Interpol. in Xen. Hell., 1887, est, dit-on, intéressant.



5D

Les Helléniques sont donc acéphales. On peut supposer que le msc, dont dérivent les nôtres, avait été accidentellement mutilé. On pourrait aussi expliquer la mutilation par une édition, pour ainsi dire, cyclique des historiens. Un msc de l'Ambrosienne contient les Hell. à la suite de Thucydide. Il est vrai que ce msc est récent : il a été écrit après 1344.

Le début de trois autres écrits a aussi qqchose d'assez particulier : c'est l'emploi dans la première proposition de la particule δέ. En tête du Gouv. d'Ath. on lit Περὶ δὲ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας ... ce n'est pas là une entrée en matière, et ces mots doivent relier ce traité au Gouv. de Lac. De même l'Apol. et l'Écon. sont reliés aux Mémor. par les formules : Σωκράτους δὲ ἄξιόν μοι δοκεῖ μεμνῆσθαι καὶ ὡς ... ἐβουλεύσατο περὶ τῆς ἀπολογίας καὶ τῆς τελευτῆς τοῦ βίου, et : Ἤκουσα δέ ποτε αὐτοῦ καὶ περὶ οἰκονομίας τοιάδε διαλεγομένου. Comme l'Ath. pol. ne saurait être de X., et que l'Ap. lui est aussi probablement étrangère, la conjonction provient dans ces deux cas d'un rédacteur. Cela fait penser qu'il n'en est pas autrement du début de l'Écon. Galien en a conclu que l'Éc. n'est autre chose qu'un 5e livre des Mémorables. Mais la nature toute différente des deux écrits s'oppose à cette manière de voir.

Comm. sur le περὶ ἄρθρων d'Hipp. (XII, p. 238 Chart.)

6A

Xénophon

Manuscrits

Voy. l'autre feuille, p. 2e.
Tous les grands ouvrages, la Cyrop. a le texte le mieux conservé. Viennent ensuite Anabase, Hellén., Mémorables.

2) Anabase

Deux familles de manuscrits.

1) C. Paris, 1640, écrit en 1320. — Ce manuscrit, ainsi que D et B, minutieusement collationnés (div. mains distinguées) par Dübner pour l'éd. L. Dindorf, Oxford. Autrefois coll. de Gail.

D. Oxford, Bodley. 39, fin du XIVe. Anab., Cyrop., Hipp., Equit. S'accorde avec la 1e main de C dans le premier livre seulement.

B. Paris, 1641, XVe s. Anab., Cyrop. Dérivé de C, sans valeur.

A Vatic. 987. E. Etonensis, Moins bien collationnés.

2) H. Guelferbytanus. Oecon. Cyrop. Anab. Le meilleur de cette famille, d'après Breitenbach, qui l'a exactement collationné, en distinguant les mains.

D. Voy. ci-dessus; pour les livres II–VII.

I. K. L. — F. G. Vaticani (les 2 derniers, sous Napoléon, à Paris, où Gail les a collationnés)

D'autres encore. C. Commentatio de Xen. Anab. cod. C Parisino, par A. Hug, progr. de Zurich, 1878. Voy. Graux dans Rev. Cr. 1878, 2, 389.

Les éditions récentes diffèrent suivant l'imp. qu'elles accordent aux deux familles et la part qu'elles font aux conjectures.

L. Dindorf [Oxford, 1855.] est pour la 1e famille, dont la prééminence est plus ou moins accordée par la plup. des derniers éditeurs, aussi par Breitenbach (Halle, 1867, éd. crit.) lequel cependant ne dédaigne pas toujours la leçon du Guelf. Cobet (Leyde, 1859) remanie le texte par conjecture.

63

1) Cyropédie

A. Paris, 1635. Avec (Hérodote et) Anab. Pour l'Anab. les éditeurs ne semblent pas accorder à ce man. une grand autorité. ~~C'est le même qui est désigné = parmi les man. de l'Anab.~~

C'est le meilleur man. parmi ceux qui ont été comparés. Mais il ne vaut pas le man. du (Xe ou) XIe siècle, à l'Escurial, venu du Mont Athos. Voy. Em. Miller, Catal. des man. gr. de l'Esc. Depuis Bussemaker et, tout dernièrement, Ch. Graux l'ont vu.

Fac-similés des mss. d'Espagne (Graux-Martin) 1891. Fac-similé 20, p. 44 du texte.

D. Erlangen, 88

G. Guelferb. = **H** pour l'Anab.

Voilà les 3 man. que L. Dind. (Oxf. 1857) juge les meilleurs et qu'il suit de préférence.

La Cyropédie est le seul ouvrage pour lequel nous puissions remonter à un man. du (Xe ou) XIe siècle. Cependant, d'après Ch. Graux, il n'ajoute pas grand'chose à ce que nous savions déjà par le msc. de Paris.

6c

3° Helléniques

~~A. Paris 1793~~

B. Paris., 1738, fin du XIV

D. Paris., 1642. XV. plus néglig. écrit que B.

V. Venetus Marcianus 368. XIV. manuscrit voisin des meilleurs, mais audacieusement corrigé.

L. Dindorf (Oxf. 2e éd. 1853) en énumère encore d'autres; mais il ne s'exprime pas nettement sur la valeur relative de ses manuscrits.

Dissertation de Riemann. (Lille) 1879.

4) *Mémorables*.

Tous nos manuscrits ont les lacunes, comblées par Stobée II, 3, 19 ὠφελείᾳ (... [2 grandes lignes] ὠφελείᾳ); III, 9, 12 τῷ εὖ λέγοντι (... τῷ εὖ λέγοντι); IV, 4, 13 ἄδικος (... δίκαιος).
Encore moins bons que les man. des 3 autres grands écrits de Xénophon.

A. Paris. 1302 (écrit en 1278) ne contient que les 2 premiers livres.

B[1] Paris. 1740 - XIII[e], le meilleur pour les deux autres livres, sans être bon. Tous les man. sont mauvais.

Dübner (après Gail) a comparé ces 2 man. et un 3[e] (C[1] Paris. 1642) pour L. Dindorf, Oxford 1862.

Schenkl, *Xenoph. Studien* II, p. 18-99. (Wien 1875) donne un supplément à la ~~une nouvelle~~ collation ~~de B~~ par Dübner de B, et une nouvelle collation de C.
Schenkl préfère B à A. Il considère C comme le meilleur des manuscrits de la classe inférieure, comme représentant de la *Mischclasse*, à laquelle appartiennent tous les man. sauf A, B et le *Vaticanus* employés par Edwards.

5) Petits écrits.

L. Florentinus, Medic. 53, n°21, ~~contient s. XII~~ XIV[e], contient entre d'autres écrits de Xén., *Cyrop.*, *Hipp.*, *Equit.*, *Sparte*, *Athèn.*, *Revenus*, les 2 derniers mutilés. L. Dindorf a réuni ces écrits dans un vol. *Xen. Opusc. politica, equ. et venatica*, Oxf. 1867.

Beaucoup d'éditions spéciales :

Cobet a donné l'Anabase, Leyde 1859. Hell. Amst. 1862. etc.
Ex ingenio, mais en prenant pour base les meilleurs manuscrits.

Sturz, Lex. Xenoph. 4 vol. Leipz. 1801-4.
Sauppe, Gust, Lexilogus Xen.; sive Index X. grammat. Leipz 1869.

Gail, Recherches histor. etc. Paris 1821.
Oeuvres compl. T. VII.

Manuscrits collationnés par Gail, Dübner (pour L. Dindorf), d'autres, partic. K. Schenkl.

La plupart sont à Paris.

Manuscrits de l'Hiéron. Schenkl dans Mélanges Graux.
O. Riemann, De constit. du texte de Hell. Thèse latine. Paris 1879.

~~A. Croiset, Xénophon, son caractère et son talent. Paris 1873.~~

7 B

Éditions

Juntine 1516 - Aldine 1525

tirées de manuscrits d'un ordre inférieur.

Castalio (Châtillon) Bâle, sans date (vers 1550 ?) : bonnes corrections.

H. Étienne, 1561 et 1581. Corrigé d'après des manuscrits et aussi ex ingenio.

(Leunclavius, Bâle 1569 et 1572, Franc. 1594, texte de H. Ét. parfois corr. par conjecture).

Weiske 1799, commentaire.

J.-G. Schneider, 6 v., Leipzig 1815-29.

(L. Dindorf, Variorum, 5 vol. Oxf. et Camb. 1857-64

Bibl. Graeca. Gotha - Leipz. Cyropédie Bornemann, Mém. Anab. ~~R. Ha~~ R. Kuehner, et L. Breitenbach ~~1838~~ 1863. Écon. Agés. Hiéro. Helléniques. par aucun texte fait complet.

(Didot. Les 2 Tauchnitz. Teubner.) G. Sauppe chez B. Tauchnitz. très recommandable 5 vol.

K. Schenkl, texte. Weidmann, Berlin 1866 (I et II, Anabase et Mémorables). Justification du texte dans Xenophontische Studien, Wien 1876 (tiré des Sitzungsberichte der Wiener Akademie 83,3 = 1276)

Xénophon.
Vie
Bibliographie

Diog. Laërce. Vie de X., et amis de Socrate.

— Letronne dans Biographie universelle, Michaud.

— Krüger, De Xenoph. vita, Halle 1832 (2e Vol. de ses ~~Philol.~~ Historisch-philol. ~~Schriften~~ Studien)

— Ranke, De Xen. vita et scriptis Berlin 1851

Grote, Platon, III, 562 sqq.

Bergk, dans Ersch et Gruber's Encyclop.

Bähr, dans Pauly's Realencyklop.

— Cobet, ~~Variae~~ Novae Lectiones, passim.

(Letronne, d'après les témoignages de Diog., Strabon, les anciens. En fermant les yeux à l'évidence que fournit la lecture de l'Anabase.

Cobet, prend pour guide unique Xén. lui-même.)

— Roquette, De Xenoph. vita. Thèse de Koenigsberg. 1884. Résumé raisonné de tous les travaux antérieurs, avec résultats (histor. et grammaticaux, lexicologiques surtout) sur la date probable de tous les écrits de X.

A. Croiset, Xén., son caractère et son talent. Paris 1873

J. J. Hartman, Analecta Xenophontea.

" " " " nova. Leyde, 1889.

Vie et ouvrages de Xénophon.

Peut-être vers 430

Date de sa naissance. Sur discussion à propos de l'Anabase. — Athènes encore ici.
Jeunesse. Enseignement de Socrate. De là les Mémorables, et les autres dialogues socratiques (Banquet. Économiques. même ~~[illegible]~~, l'Hiéron). De là encore sa méthode d'exposition partout.

401. Départ pour l'Asie. Campagne racontée ~~par~~ dans l'Anabase, jusqu'à 399 : troupes remises à Thibron. — ~~Après Dercyllidas (398-397), Agésilas commande en Asie (396-395), revient dans la Grèce en 394 (Coronée)~~. Le jeune Cyrus.

400 Mort de Socrate.

(Après Dercyllidas, 398-7) Agésilas en Asie 396-5, à Coronée 394. Liaison de Xénophon avec Agésilas. Il l'accompagne à Coronée. Exilé d'Athènes (avant ou après Coronée ?), il est à Scillonte l'hôte des Lacéd. et fait élever ses enfants à Sparte. — Helléniques (Agésilas, Gouv. de Sparte)

Chassé par les Éléens, qui s'emparèrent de nouveau d'un pays que Sparte leur avait enlevé, il se rendit à Corinthe. Vers 368, ou peut-être un peu plus tôt. Le rapprochement d'Ath. et de Sparte fit sans doute lever le décret de bannissement.

Plus tard, bannissement levé, réconcil. avec Athènes, Xénophon, comme Sparte elle-même. L'Hipparchique, les Revenus se rattachent à cette dernière époque.

Trois grands ouvrages se rattachent aux 3 phases de sa vie (Socrate — Cyrus — Agésilas), non qu'ils soient écrits alors même : ils l'ont été plus tard. Mais le sujet et l'esprit en viennent.

Le 1er grand ouvrage la Cyropédie porte la marque des 3 influences, réunies.

On peut grouper les petits ouvrages autour des grands.

Isocrate

H. Weil



[illegible] γράμμα

[illegible] 22 [illegible]

[illegible] μὲν [illegible] καὶ φύσει πάντες Ἰταλιῶται [illegible] τῇ τε σωματικῇ ῥώμῃ καὶ ταῖς ψυχικαῖς [illegible] καὶ διὰ τῶν ἐθ[illegible] πρὸς τοῦτο [illegible] παρόρμησιν. Ἓν δὲ ῥηθὲν ἱκανὸν [illegible] σπουδῆς ἣν ποιεῖται περὶ τὸ [illegible] ἄνδρας ὥστε πᾶν ὑπομένειν χάριν τοῦ τυχεῖν ἐν τῇ πατρίδι τῆς ἐπ' ἀρετῇ φήμης. Ὅταν γὰρ [illegible] τις παρ' αὐτοῖς τῶν ἐπιφανῶν ἀνδρῶν, συντελουμένης τῆς ἐκφορᾶς κομίζεται μετὰ τοῦ λοιποῦ κόσμου πρὸς τοὺς καλουμένους ἐμβόλους εἰς τὴν ἀγορὰν ποτὲ μὲν ἑστὼς ἐναργής, σπανίως δὲ κατακεκλιμένος. Πέριξ δὲ παντὸς τοῦ δήμου στάντος, ἀναβὰς ἐπὶ τοὺς ἐμβόλους, ἂν μὲν υἱὸς ἐν ἡλικίᾳ καταλείπηται καὶ τύχῃ παρών, οὗτος, εἰ δὲ μή, τῶν ἄλλων εἴ τις ἀπὸ γένους ὑπάρχει, λέγει περὶ τοῦ τετελευτηκότος τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς ἐπιτετευγμένας ἐν τῷ ζῆν πράξεις. Δι' ὧν συμβαίνει τοὺς πολλοὺς ἀναμιμνῃσκομένους καὶ λαμβάνοντας ὑπὸ τὴν ὄψιν τὰ γεγονότα, μὴ μόνον τοὺς κεκοινωνηκότας τῶν ἔργων, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐκτὸς [illegible]

Si Platon prétend que sa philosophie est la vraie et bonne rhétorique, Isocrate ~~au contraire~~ à son tour donne sa rhétorique pour la véritable philosophie. Nous entrons donc dans les vues d'Isocrate lui-même en le séparant de Lysias pour le placer à la suite des disciples de Socrate. Ce n'est pas qu'il appartienne à l'école de Socrate, mais une certaine influence des vues et de la méthode de ce grand initiateur se fait remarquer chez Isocrate.

Pour ce qui est de sa vie, il faut tout d'abord consulter l'Antidose, ~~discours que~~ que M. Havet appelle avec raison le discours ~~sur~~ d'Isocrate sur lui-même. Et en général, comme il ne manque pas de vanité, et qu'Isocrate

1B

est un sujet dont il aime à parler, on trouve dans tous ses ouvrages des renseignements biographiques. Cependant il parle moins des incidents de sa vie que de son enseignement et de ce qu'il appelle sa philosophie. Quelques faits, quelques dates, sont fournis par Denys d'Halicarnasse, par le pseudo-Plutarque et les petits biographes réunis dans le recueil de Westermann.

Isocrate naquit en 436, cinq ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse; Lysias était son aîné de quelques années; Platon naquit 7 ou 9 ans après lui. Il mourut presque centenaire, en 338, peu de temps après la bataille de Chéronée.

1c

Enfant, il vit Athènes puissante et florissante, vieillard il fut témoin de la chute de sa patrie. Son éducation était soignée, son père Théodore, facteur de flûtes, jouissait d'une grande aisance, ~~dont profita~~ le fils eut les loisirs et les moyens de ~~profiter~~ s'adonner aux études et de profiter des enseignements de toute sorte que les jeunes ~~athégens~~ trouvaient alors à Athènes. A entendre les biographes, Prodicos, l'inévitable Tisias, enfin Gorgias, auraient été ses professeurs de rhétorique. Quant à Gorgias, aucun doute n'est possible, Quintilien III, I, 13, invoque à ce sujet le témoignage d'Aristote. La liaison d'Isocrate avec Théramène et surtout l'anecdote d'après



1D

laquelle Isocrate (d'autres disent Socrate) aurait tenté de sauver la vie de l'adversaire de Critias, sont sujettes à caution. Il n'en est pas de même de ses rapports avec Socrate ; un passage connu du Phèdre de Platon ne laisse aucun doute à ce sujet. Socrate d'un côté, Gorgias de l'autre, ont contribué à former Isocrate, et cependant il n'est à vrai dire ni de l'école de Gorgias, ni de celle de Socrate. Les vrais disciples, les continuateurs du rhéteur comme du philosophe ont renié Isocrate et l'ont combattu. Nous le verrons bientôt.

La faiblesse de son organe et plus encore une timidité naturelle empêchèrent

Isocrate de suivre la carrière politique. Il avait horreur du bruit, il était casanier, jamais il ne siégea dans les assemblées délibérantes ou judiciaires, il ne voulut être ni juge, ni sénateur, ni remplir aucune charge publique. Il lui répugnait même de se produire en public, dans les parades oratoires, où les rhéteurs de cette époque aimaient à briller. — Isocrate vécut à Athènes sans se dérober aux charges que la loi imposait aux citoyens, mais c'était un citoyen passif. Lysias ne put obtenir le droit de cité qu'il ambitionnait, et resta métèque malgré lui; on peut dire d'Isocrate, qu'Athénien par la naissance, il se réduisit en quelque sorte volontairement à la position de métèque.

Isocrate 2A

Ant-d. 145.152.

2-B

Il parle souvent lui-même des cet ~~motifs~~ obstacles qui l'empêchèrent de se mêler activement à la vie publique. Tantôt il semble s'en féliciter, tantôt il s'en plaint. Dans son Panathénaïque (7-9) le vieillard avoue qu'avec tant de sujets de contentement, la santé du corps et de l'âme conservée à un rare degré jusque dans un âge avancé, l'aisance qui met à sa portée tout ce que peut désirer un homme raisonnable, il lui manque quelquechose, il se plaint des calomnies auxquelles son genre d'études et de vie est en butte, et aussi des défauts de sa nature, capable de discerner le vrai, mais peu propre à agir et à parler en public.

Ruiné, comme tant d'autres, par la guerre du Péloponnèse, Isocrate essaya de gagner sa vie par ses talents, et il est remarquable qu'en cherchant sa voie, il lui arriva de suivre une marche opposée à celle que suivit Lysias. Il commença par écrire pour les plaideurs, mais renonça bientôt au métier de logographe, pour se vouer à l'enseignement. Isocrate n'aime pas à se souvenir de ses débuts. Illustré par son professorat, il conçut un profond mépris pour les Lysias et les Isée. "Appeler Isocrate logographe, dit-il dans l'Antidose (2), ~~ce~~ autant vaudrait appeler Phidias fabricant de poupées". Et quand, ~~il rend compte~~ dans le même discours, il rend

2c

Antid. 161

χοροπλάθος



compte de sa vie, il semble en oublier cette partie. Son fils adoptif Apharée alla jusqu'à nier qu'Isocrate ait jamais exercé la profession de logographe; mais il s'exprimait ainsi dans un plaidoyer.[1] Aristote, au contraire, avait parlé quelque part de liasses de plaidoyers d'Isocrate, colportées par des marchands de livres; [et Céphisodore, disciple d'Isocrate, très attaché à son maître, en reconnaissait quelques-uns comme authentiques. Ce sont les six plaidoyers que nous possédons encore et qui se lisent à la fin du recueil des oeuvres d'Isocrate. Par leurs dates ils se placent tous entre l'an 400 et ~~au~~ l'an 387 au plus tard.

[1] Dans l'Antid. contre Mégaclide

Denys Isocr. 18

[ils mettaient leur marchandise sous cette étiquette pour la vendre plus cher; et leur dire n'offrait aucune garantie d'authenticité; mais

C'est vers l'an 393 qu'Isocrate, alors âgé de 43 ans, semble s'être voué à l'enseignement. Avait-il ouvert une école à Chios avant de s'établir définitivement à Athènes? Le renseignement tout-à-fait isolé que donne à ce sujet le pseudo-Plutarque est sujet à caution et ne repose peut-être que sur une leçon altérée.[1] Le Κατὰ σοφιστῶν qui, au témoignage de l'auteur, se place à cette époque[2] peut être considéré comme un programme dans lequel le nouveau professeur définit la nature de son enseignement et le distingue de l'enseignement de ceux qu'il appelle sophistes. Ce curieux écrit est malheureusement

---

2) Antid. 193: Ὅτ' ἠρχόμην περὶ τοιαύτην εἶναι τὴν πραγματείαν, λόγον διέδωκα γράψας.

1) Blass fait la conjecture ἐπὶ Λυκείου pour ἐπὶ Χίου.

t'incomplet. L'éloge d'Hélène et l'éloge de Bousiris sont des exercices brillants par lesquels Isocrate rivalisait avec d'autres rhéteurs. Dans le Bousiris il prend à partie Polycrate son contemporain. Il ne nomme pas l'auteur de l'éloge d'Hélène qu'il veut éclipser ; ~~Il~~ paraît cependant que c'est Gorgias qu'il avait en vue.

Le chef-d'oeuvre d'Isocrate, l'enfant chéri qu'il avait soigné, paré, perfectionné pendant dix ans, le <u>Panégyrique</u>, fut achevé après la paix d'Antalcidas (387) et l'occupation de la Cadmée (382), en 380 ; l'auteur avait 50 ans. — Aux relations

3c

d'Isocrate avec un prince généreux et philhellène de Chypre, se rattachent trois ouvrages évidemment postérieurs à l'avènement de ce prince, que l'on peut placer en 378 : d'abord le discours adressé à Nicoclès, ensuite le discours placé dans la bouche du jeune prince, enfin l'éloge d'Evagoras, père de Nicoclès. — Le discours fictif en faveur des Platéens et qui porte le titre de Plataïkos, est postérieur à 373, date de la seconde destruction de Platée par les Thébains.

Πρὸς Νικοκλέα

Νικοκλῆς

Εὐαγόρας

Dans les années suivantes on ne trouve d'autres écrits d'Isocrate que quelques lettres adressées à des

3D

princes, Denys l'Ancien (entre 369 et 366), les fils de Jason de Phères (peu après 359).

[Lettres [illegible] destinées à une grande publicité.

[Il y a ici une interruption des travaux littéraires d'Isocrate dont nous ignorons la cause. On peut croire qu'il se voua alors tout entier à l'enseignement.

Quand il reprit la plume il était déjà octogénaire. Un de ses écrits politiques les plus importants, le discours sur la Paix est de 356-55. Un peu plus tard il écrit la Lettre à Archidamos et le discours Aréopagitique. Son apologie, l'<u>Antidose</u>, se place en 353, le <u>Philippe</u> en 346. Le <u>Panathénaïque</u> enfin a été composé de 342 à 339. Isocrate mourut l'année suivante.

Περὶ Εἰρήνης

Ἀρεοπαγιτικός

Περὶ Ἀντιδόσεως

Φίλιππος

Παναθηναϊκός

Il résulte de ce tableau que les Isocrate 4 A
ouvrages les plus étendus, plus de la moitié des pages laissées par Isocrate, appartiennent à sa vieillesse la plus avancée. C'est là un fait dont il faut tenir grand compte dans l'appréciation du talent d'Isocrate.

Nous jugeons Isocrate, et cela est très naturel, sur les ouvrages qu'il a laissés; mais si sa vie s'est passée à écrire et à enseigner ~~à écrire~~, cette dernière occupation a été de beaucoup la plus importante. Dans Isocrate le professeur prime l'auteur, il l'absorbe même jusqu'à un certain point, je veux dire que la plupart de ses écrits



ont été composés en vue de son enseignement. Pour apprécier Isocrate à sa juste valeur il faut examiner son enseignement. [On peut dire qu'il ouvrit la première école régulière d'enseignement supérieur, je ne dis pas école officielle organisée par l'État, ces écoles là ne viendront que plus tard. Avant lui, les rapports entre maître et élèves avaient été assez libres. L'enseignement de Socrate et de Platon était gratuit; les Prodicos et les Gorgias avaient, il est vrai, demandé un salaire; mais ils allaient de ville en ville et menaient une existence nomade. On trouve Gorgias en Sicile, à Athènes, en Thessalie surtout, parmi

les riches seigneurs de ce pays, ailleurs encore, se soustrayant ainsi aux obligations qu'imposent la patrie et la famille. Cette espèce de professorat avait eu peu de dignité; Isocrate restait à Athènes, chez lui, il attendait les élèves, ne courait pas après eux. Ceux qui on appelle les sophistes avaient été quelque peu charlatans, Isocrate dès son écrit programme, comme plus tard, n'affiche aucune prétention exagérée et ne promet à ceux qui suivront son enseignement que des résultats modestes ~~et~~ : il tient le langage d'un homme sensé. Des trois choses nécessaires pour former un orateur parfait, les dons de la nature, l'application et l'enseignement théorique, il met au premier rang le génie naturel, qui à lui seul,

4c

Antid. 156

et, comme il n'était pas marié, aussi à celles de

Soph. 13–18.
Ant. 180–92.

dit-il, peut suffire pour faire un grand orateur et qui ne saurait être remplacé par rien. Le travail, les exercices suivis, obstinés, peuvent ajouter beaucoup aux heureuses dispositions et doivent être placés au-dessus de la science, ~~des~~ théorique, utile sans-doute, mais peu efficace sans les deux autres conditions. Aussi le professeur agit il sur tous ses élèves, moins par les préceptes généraux, qu'en dirigeant leurs études et en leur proposant lui-même des exemples qui puissent leur servir de modèles. Les exercices étaient donc multipliés, gradués d'une manière intelligente, et se poursuivaient pendant trois ans. Telle était la durée habituelle du cours d'Isocrate. Quelques uns restaient même une

Antid 87.

quatrième année, en redoublant leur „rhétorique". Isocrate avait déjà imaginé certains moyens d'exciter l'émulation, on nous parle de couronnes décernées tous les mois aux meilleurs élèves.[1] Les honoraires étaient d'un talent, somme assez élevée ; et cependant les disciples de haut rang, tels que Nicoclès de Chypre+ et d'autres, marquaient leur reconnaissance au professeur par des dons considérables. Antid. 40

+ Nicoclès ne suivit cependant pas le cours d'Isocrate à Athènes

Les disciples d'Isocrate étaient très nombreux et peuvent se diviser en plusieurs classes. Quelques uns n'ont guère fait parler d'eux et n'en étaient pas moins chers au maître, qui se félicitait d'en avoir fait d'honnêtes gens ; d'autres se sont

1) Ménandre, π. ~~[illegible]~~ ἐπιδεικτικῶν, Rh. gr. III, 398 Sp.

distingués dans les carrières les plus diverses. Isocrate se faisait gloire avec raison d'avoir formé Timothée, fils de Conon, le fameux général, qu'il continuait d'assister de ses conseils et qui lui resta toujours dévoué. Isocrate l'accompagna, dit-on, dans plusieurs expéditions et rédigeait ses dépêches. Les relations (intimes) de Conon avec Evagoras de Chypre expliquent celles du professeur de Timothée avec Nicoclès, fils d'Evagoras. On trouve dans l'Antidose un bel éloge de Timothée, qui est un des morceaux les plus intéressants de ce long discours. Cléarque, plus tard despote d'Héraclée du Pont, avait aussi fréquenté l'école

d'Isocrate : voir la lettre de ce dernier à Timothée, fils de Cléarque.

Arrivons aux orateurs, qui, au dire de Cicéron, sortirent de cet école aussi nombreux que les héros achéens du cheval de Troie. On nomme Isée, Lycurgue, Hypéride, puis Androtion, connu par un discours de Démosthène ; Python de Byzance ou d'Aenos, plus tard au service de Philippe ; l'obscur Κοτίκιος ; Demosth. XII, x, 21. et le fidèle Céphisodore.

D'autres, comme Naucratès d'Erythres, Isocrate d'Apollonie, Philiscos de Milet, se vouèrent, comme le maître, à l'enseignement de la rhétorique. Mais voici deux classes de disciples d'un intérêt particulier,

les historiens, Théopompe de Chios et ~~H~~Éphore de Kymes, puis des poètes tragiques comme Aphareé, fils adoptif d'Isocrate, Astydamas et Théodecte de ~~Phaselis~~ Phasélis. On voit que la rhétorique tend à tout absorber, elle prétend ~~enseigner, non seulement à parler,~~ former des orateurs et enseigner à parler, mais à communiquer l'art d'écrire dans tous les genres de la prose et même celui de composer en vers. Décidément le siècle de la poésie est passé, nous sommes au siècle de l'éloquence et de la rhétorique.

Quelle était la méthode d'Isocrate ? Il serait très intéressant de la connaître en détail ; mais il paraît qu'il ne l'exposa jamais par écrit. La Τέχνη qui portait son nom ne passait point pour être authentique. Cependant les quelques fragments que nous en avons conservés sont conformes aux principes du maître. Outre ces fragments, d'une autorité douteuse, nous n'avons pour connaître sa méthode qu'un petit nombre de passages, où il en parle d'une manière tout-à-fait générale, et les inductions que l'on peut tirer de l'étude de ses écrits.

L'enseignement théorique consistait à faire connaître les éléments qui entrent dans la composition et dans[1]

---

1) Antid. 183 : Οἱ δὲ περὶ τὴν φιλοσοφίαν ὄντες τὰς ἰδέας ἁπάσας αἷς ὁ λόγος τυγχάνει χρώμενος διεξέρχονται ~~τοῖς~~ τοῖς μαθηταῖς. Soph. 16 : Τῶν μὲν ἰδεῶν ἐξ ὧν τοὺς λόγους ἅπαντας ~~συντίθεμεν~~ καὶ λέγομεν καὶ συντίθεμεν.

6B

l'élocution de tous les discours. C'est là ce qu'Isocrate appelle „les idées", mot qu'il ne faut pas prendre dans le sens précis qu'y attachait Platon, mais dans une acception assez vague. On ne peut le rendre que par *forme*; mais pour être clair il faut le remplacer suivant les circonstances par divers mots français.

ἰδέαι, εἴδη,

[illegible]

Par *idées* Isocrate entend les genres de discours tels que le judiciaire, le délibératif, etc; les espèces de raisonnement, les formes de style, peut-être aussi ce qu'Aristote appellera les lieux des arguments.

τόποι

~~Dans la sixième épître, parag. 4~~

Isocrate compare ces idées ou éléments des discours à ce que les professeurs de gymnastique appelaient les attitudes ou positions, σχήματα, qui entrait dans tous les exercices variés des athlètes. C'est ainsi que nos maîtres de danse enseignent d'abord aux commençants les positions qui se retrouveront dans toutes les figures. Quand le professeur a bien expliqué ces éléments, qui sont comme l'alphabet de l'éloquence, l'élève s'y exercera, puis les combinera de manière à ~~les rapprocher~~ se rapprocher des divers cas qui peuvent se présenter dans la réalité. C'est ici que commence le difficile et le délicat. Il faut, parmi les éléments généraux, choisir les plus appropriés à la circonstance, les mêler ensemble, les ~~placer dans l'ordre convenable~~, disposer en bon ordre, puis bien saisir les convenances, répandre dans tout le discours des pensées variées avec à propos, enfin[1]

Antid. 183 60

[~~appropriées~~ aux

ἵνα ... τῶν καιρῶν ἐγγυτέρω γίγνωνται (ταῖς δόξαις) ib.

Soph. 16.

1) Soph. 16 : Τὸ δὲ τούτων (τῶν ἰδεῶν) ἐφ' ἑκάστῳ τῶν πραγμάτων ἃς δεῖ προελέσθαι, καὶ μίξασθαι πρὸς ἀλλήλας, καὶ τάξασθαι κατὰ τρόπον, ἔτι δὲ τῶν καιρῶν μὴ διαμαρτεῖν, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἐνθυμήμασι πρεπόντως ὅλον τὸν λόγον καταποικῖλαι καὶ τοῖς ὀνόμασιν εὐρύθμως καὶ μουσικῶς εἰπεῖν.

enfin s'exprimer de manière à ce que les mots aient du nombre et de l'euphonie. Voilà, dit Isocrate, ce qui demande une grande persévérance de travail et une grande sagacité. Il est impossible que ~~le professeur~~ l'enseignement théorique embrasse toutes les applications des principes généraux, car la diversité des cas réels est infinie ; mais le professeur doit, d'un côté, diriger les exercices de ses élèves et de l'autre, leur offrir des modèles achevés. ~~Ceux qui se seront~~ formés à l'image du maître et qui ~~sauront~~ seront capables de l'imiter auront ~~tout de suite~~, (dit Isocrate), une fleur et une grâce dans le discours, où les autres ne sauraient atteindre.

Τοιοῦτον αὑτὸν παράδειγμα παρασχεῖν ὥστε τοὺς ἐκτυπωθέντας καὶ μιμήσασθαι δυναμένους εὐθὺς ἀνθηρότερον καὶ χαριέστερον τῶν ἄλλων φαίνεσθαι λέγοντας (ib. 17-18)

Isocrate 7
Épître VI, 8

Voyons maintenant les procédés de composition. Avant tout il faut se rendre bien compte du but à atteindre et par le discours dans son ensemble et par chacune de ses parties; ensuite il faut chercher les ἰδέαι au moyen desquelles on atteindra ce but.[1] Tâchons d'expliquer cela par un exemple et prenons le Panégyrique.

Ce discours prêche aux Hellènes l'union contre le roi barbare qui opprime une grande partie de la famille hellénique, il reprend donc le sujet des discours Olympiques de Gorgias et de Lysias. Mais comme Isocrate composait une œuvre de cabinet, qu'il ne se proposait pas de lire devant une grande assemblée déterminée, il donne à son discours le

---

1) Ep. VI, 8: Εἴθισμαι γὰρ λέγειν πρὸς τοὺς ~~ἐπὶ~~ περὶ τὴν φιλοσοφίαν τὴν ἡμετέραν διατρίβοντας, ὅτι τοῦτο πρῶτον δεῖ σκέψασθαι, τί τῷ λόγῳ καὶ ~~τού~~ τοῦ λόγου μέρει διαπρακτέον ἐστίν. ἐπειδὰν δὲ τοῦθ' εὕρωμεν καὶ διακριβώσωμεν, ζητητέον εἶναί φημι τὰς ἰδέας δι' ὧν ταῦτ' ἐξεργασθήσεται ≠ καὶ λήψεται τέλος ὅπερ ὑπεθέμεθα.

7B

titre général de Panégyrique, c'est à dire discours propre à être prononcé dans une des grandes fêtes de la Grèce. Ce titre a changé depuis de sens, et voici pourquoi. Pour établir la concorde entre les cités rivales, Isocrate s'efforce de ~~démontrer~~ persuader aux Lacédémoniens, alors maîtres de la Grèce, ~~qui~~ de se contenter de l'hégémonie sur terre et de laisser à Athènes la conduite sur mer. A cette fin il expose les titres d'Athènes et il reprend ainsi le sujet des Oraisons Funèbres qui, en dehors des orateurs officiels, avait tenté Thucydide et Platon. Il s'agissait pour Isocrate de fondre ces deux sujets dans une oeuvre définitive, modèle. L'orateur commence donc par exposer les titres d'Athènes,

7c

et comme ces titres sont de deux espèces, services rendus à la guerre et services rendus à la civilisation, Isocrate place ces derniers en premier lieu, pour en venir ensuite aux titres militaires, ~~lesquels offrent une transition naturelle~~ lesquels conduisent l'orateur par une transition naturelle à réclamer pour sa patrie le rôle qu'il lui destine dans la grande guerre nationale. Enfin il couronne son discours en exposant la facilité, les avantages, la justice d'une guerre contre les Perses.

Les matières étant convenablement disposées, il faut s'appliquer à bien ménager les transitions et à bien accorder entre elles les parties du discours. Plusieurs passages montrent le prix qu'Isocrate attachait à ces deux points.



9-11. Dans l'exorde de l'Antidose il parle de la diversité des éléments qui devaient entrer dans ce plaidoyer fictif et de la difficulté de les accorder ensemble. Certaines parties, dit-il, conviennent au genre judiciaire, d'autres n'ont ~~aucun rapport~~ rien de commun avec les débats des tribunaux, mais se rapportent à la nature de ma philosophie (c.a.d. de mon enseignement). Il y a des choses qui pourront être utiles aux jeunes gens désireux de s'instruire; il y a des extraits de mes anciens écrits que j'ai insérés dans ce discours avec choix et à propos. "Embrasser d'un coup d'oeil une si vaste matière, rapprocher et combiner tant d'objets d'espèces si différentes, rattacher convenablement ceux qui suivent à ceux qui précèdent, faire enfin

καὶ τὰς ἐπιφερομένας (ἰδέας) (οἰ-κειῶσαι ταῖς προειρημέναις καὶ πάσας ποιῆσαι σφίσιν αὐταῖς ὁμολογουμένας (§11)

que toutes ces parties s'accordent entre elles, ce n'était pas une petite entreprise." Plus loin, il définit sa méthode en disant que les pensées qui se suivent doivent s'accorder entre elles et s'enchaîner les unes aux autres. Ailleurs il dit plus nettement encore qu'il a soin d'enchaîner le commencement ~~le commencement~~ de ce qu'il va dire à la fin de ce qu'il vient de dire, et il oppose à cette méthode la manière des orateurs qui jettent au hasard tout ce qui leur vient à l'esprit.

§68

τὸ λεγόμενον ὁμολογούμενον ἀεὶ τῷ προειρημένῳ καὶ συγκεκλεισμένον ἔχουσιν.

Panath. 24 : συγκλεῖσαι τὴν ἀρχὴν τῶν ῥηθήσεσθαι μελλόντων τῇ τελευτῇ τῶν ἤδη προειρημένων.

εἰκῇ καὶ φορτικῶς καὶ χύδην, ὅτι ἂν ἐπέλθῃ λέγειν.

C'est à ces principes, à ces vues sur l'unité et la continuité des discours qu'il faut rattacher certains préceptes qui peuvent au premier abord sembler minutieux et frivoles. En effet, Isocrate attachait une grande importance à l'euphonie et à

8 B

l'eurythmie. Il met un soin extrême à éviter tout ce qui peut choq blesser l'oreille; le choc des voyelles, c'est à dire l'hiatus; l'accumulation des consonnes; la répétition cacophone des mêmes

Ex. Σιπουσα σαφη. syllabes: voilà pour l'*euphonie*. L'*eurythmie* consiste à satisfaire l'oreille par le nombre oratoire, à construire d'harmonieuses périodes bien arrondies et à chutes cadencées. Tous ces effets doivent être produits, toutes les cacophonies doivent être évitées, sans qu'il en coûte rien, ni à la clarté du discours, ni à la propriété des termes, ni au naturel de l'expression. Ces préceptes relatifs au vêtement de la pensée plutôt qu'à la pensée elle même, peuvent paraître

tout extérieurs, peu dignes d'un esprit sérieux ; ils ont chez Isocrate plus de portée qu'on ne croit au premier abord ; ils se rattachent à un système, ils complètent un idéal oratoire qui embrasse la pensée comme l'expression.

Le discours doit être un, il le sera quand le sujet sera bien disposé, coupé en ses divisions naturelles, et que ces divisions se tiendront ; que toutes les parties s'enchaîneront par des transitions convenables, par une suite de pensées, tantôt coordonnées, tantôt subordonnées les unes aux autres.

Gorgias s'en était tenu à la simple coordination, mais des éléments simplement juxtaposés ne produiront jamais une forte unité. Pour avoir

un faisceau solidement relié il faut de la subordination, cela est aussi vrai en rhétorique qu'en politique. ~~Un~~ Toute pensée complexe trouvera son expression adéquate dans une période dont les membres, tantot coordonnés, tantot subordonnés, ~~repro~~ répondront aux relations entre les idées partielles, et dont l'ensemble constituera une forte unité. Il est vrai que l'orateur ou l'écrivain peut, meme sans le secours de la période, faire comprendre ces rapports entre des idées qui concourent à une meme pensée; mais, grace à la période, l'unité sera rendue palpable, elle aura un corps, l'écrivain artiste aura trouvé l'accord de la forme et du fond.

Pour tout dire, il faut ajouter qu'Isocrate perfectionna le style périodique plutôt qu'il ne l'inventa. Un autre rhéteur de cette époque, Thrasymaque de Chalcédoine, si bafoué par Platon dans le premier livre de la République, fut le précurseur d'Isocrate. Denys d'Halicarnasse l'assure d'après Aristote et Théophraste et il cite à l'appui une page de Thrasymaque, page qui serait plus précieuse pour l'étude de l'éloquence grecque si elle avait été mieux conservée par les copistes 1/.

1) Voy. Denys Dém. 3 [Lysias 6, Arist. Rhét. III, 8. Blass I p. 246. [Cf. aussi



Chaque période, formant ainsi un corps organisé et complet en lui-même, répond ~~ainsi~~ à une des pensées que l'on peut considérer comme les unités, les éléments premiers du discours. Mais après avoir coupé ainsi l'ensemble du discours, il faut en relier les éléments entre eux. Isocrate ne tolère aucun saut, aucune lacune, aucune aspérité, ni dans la suite des idées, ni dans la suite des phrases et des mots. Les pensées sont rattachées les unes aux autres par les transitions dont nous parlions plus haut; mais l'artiste en paroles veut que les ~~discours~~ (mots aussi bien que les idées) forment un tissu continu du commencement jusqu'au bout du discours[1] ~~; non seulement en~~

[1] Hermogène III, p. 289 W. a formulé avec beaucoup de précision la règle d'Isocrate: Οὐ μόνον τὰ κῶλα συνέχεται τοῖς συμφώνοις, ἀλλὰ καὶ πᾶς ὁ λόγος. Quintil. IX, 4, 35: „Hiatum *ubique* perhorrescere". Cf. Denys, *pass.*; Cic. Or. 151; Τέχνη faussement att. Cette règle, inconnue avant Isocrate, est observée après lui, non seulement dans son école, jusqu'il a été plus ou moins de rigueur, il est vrai, par presque tous les écrivains, même ceux qui visent le moins au beau langage. On est étonné de voir Polybe l'éviter dans une certaine mesure (évidemment ses professeurs lui avaient enseigné à éviter l'hiatus). Cf. Benseler, *De hiatu in oratt. att. et historicis*, Freiberg 1871; *De hiatu in Dem. orr.* *Ib.* 1848, in 4°. On en a fait un critérium d'authenticité ou un indice chronologique.

Les mots doivent se suivre sans heurts violents et sans solution de continuité dans chaque membre de phrase. Les membres de phrase qui composent la période se rattacheront de même les uns aux autres; on passera avec la même aisance d'une période à l'autre, d'un point, d'une division, à un autre point, à une autre division. Les règles euphoniques prennent ainsi plus de portée, c'est qu'elles tiennent à une conception plus générale et plus haute.

Un contemporain d'Isocrate caractérise sa manière par une métaphore empruntée aux arts plastiques: {τῶν ὀνομάτων ἀκριβῶς συνεξεσμένων. Cela fait penser à une statue d'un travail achevé: tout en marquant les muscles et les articulations, l'artiste l'a polie avec soin, de manière à faire disparaître toute fissure, toute aspérité. Perfectum

Perfectum decies qui castigavit ad unguem, dit Horace, en faisant allusion à l'habitude qu'avaient les artistes de passer l'ongle sur le marbre pour s'assurer que tout était lisse et uni. Grace à cet art Isocrate pouvait
Antid. 46 dire que sa prose faisait autant de plaisir que les vers les mieux composés.

On peut analyser à ce point de vue un morceau de l'Archidamos §§ 40-48. L'Archidamos est un discours fictif. Le fils du roi Agésilas engage l'assemblée des Spartiates à ne pas faire la paix avec Thèbes au prix de la Messénie, mais à continuer héroïquement la lutte contre les envahisseurs, malgré l'abandon des alliés. Les faits se passèrent en 365, le discours est probablement écrit après l'avènement d'Archidamos, c.a.d. après 356. ~~L'orateur~~

Après l'exorde, l'orateur expose les anciens titres de Sparte à la possession de la Messénie, il exhorte ses concitoyens à ne pas s'abandonner eux-mêmes en abandonnant leurs droits ; ensuite il développe dans le morceau que nous allons analyser la pensée que les hommes fermes dans la mauvaise fortune peuvent espérer un revirement heureux, et il cite à l'appui plusieurs exemples que lui fournit l'histoire de la Grèce. Après une phrase de transition, il énonce l'idée maîtresse du morceau au moyen d'une hypothèse. Si aucun peuple ne s'était jamais relevé d'une défaite, nous ne pourrions espérer raisonnablement de l'emporter sur nos ennemis mais si on a vu souvent les faibles l'emporter sur les forts, nous pouvons nous aussi nous attendre à un revirement de fortune. Voilà qui constitue un raison-

nement oratoire, un enthymème anti-
thétique. Sparte, continue l'orateur,
a été jusqu'ici trop heureuse pour que
je puisse emprunter à notre histoire
un exemple de cette vérité; mais d'autres
villes m'en suggèrent de nombreux
et particulièrement Athènes. Après avoir
rappelé en manière de prétérition des
faits anciens, l'orateur en vient à
Salamine. D'Athènes il passe à Denys
de Syracuse, de Denys à Amyntas de
Macédoine, et il a soin, en rappelant des
faits très semblables, d'en varier l'expression.
Il semble avoir fini, mais il ajoute in-
cidemment un dernier exemple, douloureux
pour ses auditeurs, celui de Thèbes. Enfin
il couronne ce morceau en disant que la
loi qui règne dans les affaires humaines
ne se démentira pas pour Sparte. Nous avons,
dit il, les deux avantages les plus efficaces

pour réparer les coups de la fortune, un bon gouvernement et l'expérience de la guerre. Voilà une amplification, plus régulière peut-être que brillante, mais qui peut servir de modèle.

Le § 44 offre l'exemple d'une période transparente et bien équilibrée malgré sa longueur. Elle n'est pas seulement par l'histoire de cette ville (Athènes) que l'on peut faire voir que l'audace à résister aux ennemis est cause de beaucoup de biens; Denys le tyran, assiégé par les Carthaginois, sans aucune lueur de salut, pressé qu'il était, d'un côté par la guerre, de l'autre par la désaffection des citoyens, allait, lui, se sauver par mer; mais un de ses familiers ayant osé dire que c'était un beau linceuil que le pouvoir souverain, honteux de ce qu'il avait médité et s'appliquant

αὐτὸς μὲν ἐμέλλησεν ἐκπλεῖν, τῶν δὲ χρωμένων τινὸς τολμήσαντος, εἰπεῖν ὡς καλόν ἐστιν ἐντάφιον ἡ τυραννίς



3 κῶλα

καὶ τὸν υἱὸν ἐν ταῖς αὐταῖς τιμαῖς καὶ δυναστείαις ἐν αἷσπερ αὐτὸς ἦν κατέλιπεν.

de nouveau à combattre, il tua plusieurs milliers d'hommes aux Carthaginois, rendit plus fort son pouvoir sur les citoyens, et acquit une puissance beaucoup plus grande que celle qu'il avait eue autrefois, | de manière à finir ses jours en souverain et à laisser son fils dans les mêmes dignités et pouvoirs qu'il avait eus lui-même"

On voit par cet exemple qu'Isocrate ne renonce nullement aux combinaisons binaires de Gorgias. Il s'en sert quelquefois pour donner plus d'ampleur à l'expression, plus souvent pour préciser la pensée par l'antithèse; parfois un troisième membre de phrase vient s'ajouter aux deux premiers et les couronner en quelque sorte. Isocrate ne s'interdit même pas de faire ressortir

Panath. 2. Phil. 27

ces parallélismes en donnant aux membres de phrase opposés étendue pareille et son semblable. Il déclare lui-même que les antithèses et les parisoses et d'autres artifices du même genre ~~sont~~ d'excellents moyens pour se faire applaudir, pour rendre le discours plus agréable, et, chose curieuse, plus persuasif. Mais chez Isocrate les combinaisons binaires de Gorgias se subordonnent ~~à l'ample structure périodique~~ de plus amples constructions, et en se cachant dans les replis de la période, deviennent moins voyantes et perdent de leur monotonie.

Ex. ἀγῶνας ἰδεῖν ~~...~~ μὴ μόνον τάχους καὶ ῥώμης, ἀλλὰ καὶ λόγων καὶ γνώμης καὶ τῶν ἄλλων ἔργων ἁπάντων (Pan. 45) : le 3e membre de phrase amortit l'éclat trop vif des 2 précédents.

On peut prendre un autre exemple plus intéressant dans le Panégyrique ; l'éloge des bienfaits qu'Athènes répandit sur la Grèce en la civilisant par les arts de la paix.

§§ 26-50 ; la fin, 47-50, contient de belles pensées, partic. § 50. Les §§ 47-49 relient une suite de pensées dans une période dont la longueur n'admettait pas la forte unité qui résulte de la subordination de tous les éléments. C'est un système de périodes.



11 B

Les principes d'Isocrate ressemblent extrêmement à ceux que Buffon a indiqués dans son Discours de Réception à l'Académie Française:

"Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées".
"Le dessein de l'auteur . . . ne peut se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit et fait languir".
"Voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue".

On le voit, Isocrate avait conçu un idéal de compositions oratoires qu'il s'efforçait de réaliser en polissant et repolissant ses écrits ~~de la manière~~ jusque

dans les moindres détails. Son ~~but était~~ ~~d'o~~ intention était d'offrir des modèles à ses élèves ; mais il en est des modèles oratoires comme des modèles de l'art plastique, on peut y apprendre la justesse des proportions, le fini de l'exécution ; la statue modèle de Polyclète qu'on appelait le <u>Canon</u> était étudiée par tous les artistes, mais je ne sache pas qu'on l'ait jamais mise au rang des œuvres de génie, du Zeus ou de l'Athéna de Phidias. Ces œuvres modèles ont une espèce de beauté compassée, académique, immobile ; mais elles manquent d'expression, de mouvement, de vie. Les contemporains d'Isocrate se sont parfaitement aperçus de ce qui manquait au grand professeur. Il fait lui-même allusion dans



MD

sa lettre à Philippe [29] aux critiques de ses rivaux et ~~à ce~~ du mal qu'ils disaient des compositions oratoires qui s'adressent uniquement à des lecteurs[1]. Cette allusion très vague s'éclaire par un petit écrit qui ~~nous est parvenu~~ porte le titre "~~Sur les sophistes ou~~ Sur ceux qui composent des discours écrits ou Sur les Sophistes". Ceux qui considèrent cet écrit comme l'oeuvre d'un faussaire se privent gratuitement d'un document très curieux sur l'histoire de la littérature grecque. Les manuscrits l'attribuent à Alkidamas et les manuscrits ont certainement raison. Vahlen[2] et Blass l'ont mis hors de doute.

Περὶ τῶν τοὺς γραπτοὺς λόγους γραφόντων ἢ περὶ σοφιστῶν

---

1) Phil. 29: τὰς δυσχερείας τὰς περὶ τοὺς σοφιστὰς καὶ τοὺς ἀναγιγνωσκομένους τῶν λόγων.

2) Vahlen, Der Rhetor Alkid., Sitzungsber. der Wiener Ak. 1863, p. 513 sqq.

Alcidamas, né à ~~[illegible]~~ Ἐλαία, dans l'Éolide, disciple de Gorgias, ~~succéda~~ succéda au maître, s'il faut en croire Suidas, ~~au maît~~ dans la direction de l'école; ce qui veut dire peut-être qu'il resta fidèle à la manière de Gorgias, tandis qu'Isocrate, tout en profitant de l'enseignement du rhéteur sicilien, suivit une voie nouvelle. En effet, Aristote reproche à Alkidamas l'abus des mots poétiques et composés, des métaphores recherchées, des épithètes et des périphrases. Il lui trouve un style froid, faute de naturel et de propriété. Pour Alcidamas, dit-il, les épithètes ne sont pas l'assaisonnement, mais le plat. Parmi les tournures qu'Aristote trouve mauvaises, il y en a une qui offre de l'intérêt.

Οὐ γὰρ ἡδύσματι χρῆται ἀλλ᾽ ὡς ἐδέσματι τοῖς ἐπιθέτοις (Rhét. III, 3)



καλὸν ἀνθρωπίνου βίου κάτοπτρον

Alcidamas disait de l'Odyssée c'est un beau miroir de l'esprit humain. Nous ne comprenons plus guère aujourd'hui la critique d'Aristote, le goût a changé, et Cicéron déjà aurait peut-être approuvé ce qu'Aristote condamne. Il est possible qu'en substituant

εἰκών

image à miroir, on eût contenté le philosophe.

Rappelons pour mémoire seulement la déclamation : Odysseus (accusation de Palamède), qui porte le nom d'Alcidamas. Que ces quelques pages insignifiantes soient authentiques ou non, peu importe. Mais le Περὶ σοφιστῶν est très curieux. Le fidèle disciple de Gorgias y porte au ~~disciple~~ disciple dissident, à cet orateur qui écrit, mais qui ne sait pas parler, des

12 c

coups d'autant plus sensibles qu'ils sont bien appliqués. L'éloquence, dit-il, est chose vivante, militante, l'orateur doit s'inspirer des circonstances, du moment, être prompt à la repartie. Il doit avoir la présence d'esprit, la vivacité du mouvement qu'exige le combat. Dans l'assemblée du peuple le héraut invite à parler; devant les tribunaux l'eau de la clepsydre coule. L'orateur va-t-il chercher des tablettes et un style, écrire et apprendre par cœur ce qu'il faut dire ~~à~~ l'heure. — Celui qui écrit toujours s'habitue à penser lentement, sa manière froide ne saurait émouvoir, il prend quelque chose de composé et de calculé qui fait que l'auditeur se défie de son art comme d'un piège. Les

arguments étaient directs, voici maintenant un argument par induction — Ceux qui écrivent pour les plaideurs s'efforcent d'écrire comme on parle, ~~ils~~ de donner à leur discours l'air de l'improvisation. On voit par là que parler vaut mieux qu'écrire. — En somme, le discours écrit n'est pas un vrai discours, c'est le simulacre d'un discours.[1] On le contemple comme une figure de bronze ou de marbre, il a les proportions les plus justes, les plus parfaites, mais il n'a pas les mouvements d'un corps vivant.[2]

§13 τότε ~~[illegible]~~ κάλλιστα γράφειν δοκοῦσιν, ὅταν ἥκιστα γεγραμμένοις ὁμοίους πορίσωνται λόγους.

1) §27: Ἡγοῦμαι δ' οὐδὲ λόγους δίκαιον εἶναι καλεῖσθαι τοὺς γεγραμμένους, ἀλλ' ὥσπερ εἴδωλα καὶ μιμήματα λόγων

2) §28. Ὥσπερ ἀνδριάντων καλῶν ἀληθινὰ σώματα, πολὺ χείρους τὰς εὐπρεπείας ἔχοντα, πολλαπλασίους ἐπὶ τῶν ἔργων τὰς ὠφελείας παραδίδωσιν, οὕτω καὶ λόγος ὁ μὲν ἀπ' αὐτῆς τῆς διανοίας ἐν τῷ παραυτίκα λεγόμενος ἔμψυχός ἐστι καὶ ζῇ, καὶ τοῖς πράγμασιν ἕπεται καὶ τοῖς ἀληθέσιν ἀφωμοίωται σώμασιν, ὁ δὲ γεγραμμένος, εἰκόνι λόγου τὴν φύσιν ~~ἔχων~~ ὁμοίαν ἔχων, ἁπάσης ἐνεργείας ἄμοιρος καθέστηκεν.

Voici la conclusion de ce petit ouvrage : " ~~L~~ Celui donc qui aspire à devenir un orateur puissant, plutôt qu'un habile compositeur de discours, et qui aime mieux profiter des occasions avec à propos, que de se servir d'expressions d'une justesse minutieuse, et qui tient plus à se faire un auxiliaire de la bienveillance des auditeurs qu'à se faire de leur jalousie un adversaire ; quiconque désire avoir l'esprit souple, ~~et~~ avoir la mémoire heureuse et en rendre ~~imperceptibles~~ les défaillances ~~de la~~ imperceptibles, quiconque enfin est jaloux de posséder un talent oratoire approprié aux besoins de la vie, doit s'exercer sans cesse et d'une manière efficace à l'improvisation ; quant aux rédactions écrites, s'il s'y adonne comme à un jeu dans ses moments perdus, il passera pour judicieux auprès des esprits judicieux."

ῥήτωρ γενέσθαι δεινὸς μᾶλλον ἢ ποιητὴς λόγων ἱκανός

καὶ τὴν γνώμην εὔλυτον, καὶ τὴν μνήμην εὔπορον, καὶ τὴν λήθην ἄδηλον καθιστάναι βούλεται

εἰκότως ἂν... εὖ φρονεῖν κρίσεως παρὰ τοῖς εὖ φρονοῦσιν.

13 B

A cette péroraison on reconnaît le disciple de Gorgias. Le reste est écrit d'un style plus simple. Il faut dire encore à l'éloge de l'auteur que s'il recommande l'improvisation, il ne veut pas pour cela que l'on parle au hasard : les idées et l'ordre du discours doivent être médités, l'élocution sera laissée à l'inspiration du moment. Il déclare aussi qu'il ne dédaigne pas absolument le talent d'écrire et qu'il publie lui-même des discours écrits, afin de montrer à ceux qui se piquent d'exceller dans ce genre de composition qu'il est capable d'éclipser leurs productions sans se donner beaucoup de peine. En lisant cette déclaration on se souvient qu'Alcidamas publia un Messeniakos, discours destiné ce semble à rivaliser

avec l'Archidamos d'Isocrate.

Denys, qui admire beaucoup Isocrate, cite cependant des jugements de quelques philosophes hommes d'esprit qui sont très justes et s'accordent avec la critique d'Alcidamas. Philonikos, le dialecticien (école de Mégare) comparait Isocrate à un peintre qui donnerait aux personnages de tous ses tableaux le même vêtement et les mêmes attitudes. Hiéronyme, le péripatéticien, regrettait dans Isocrate l'absence de pathétique et de vie. On ne peut, disait-il, réciter les discours d'Isocrate en prenant le ton et le geste d'un orateur haranguant le peuple; ~~et qui~~ Isocrate ne s'élève pas au dessus du ton d'un enfant qui lit à haute voix.

Denys, Isocr. 13

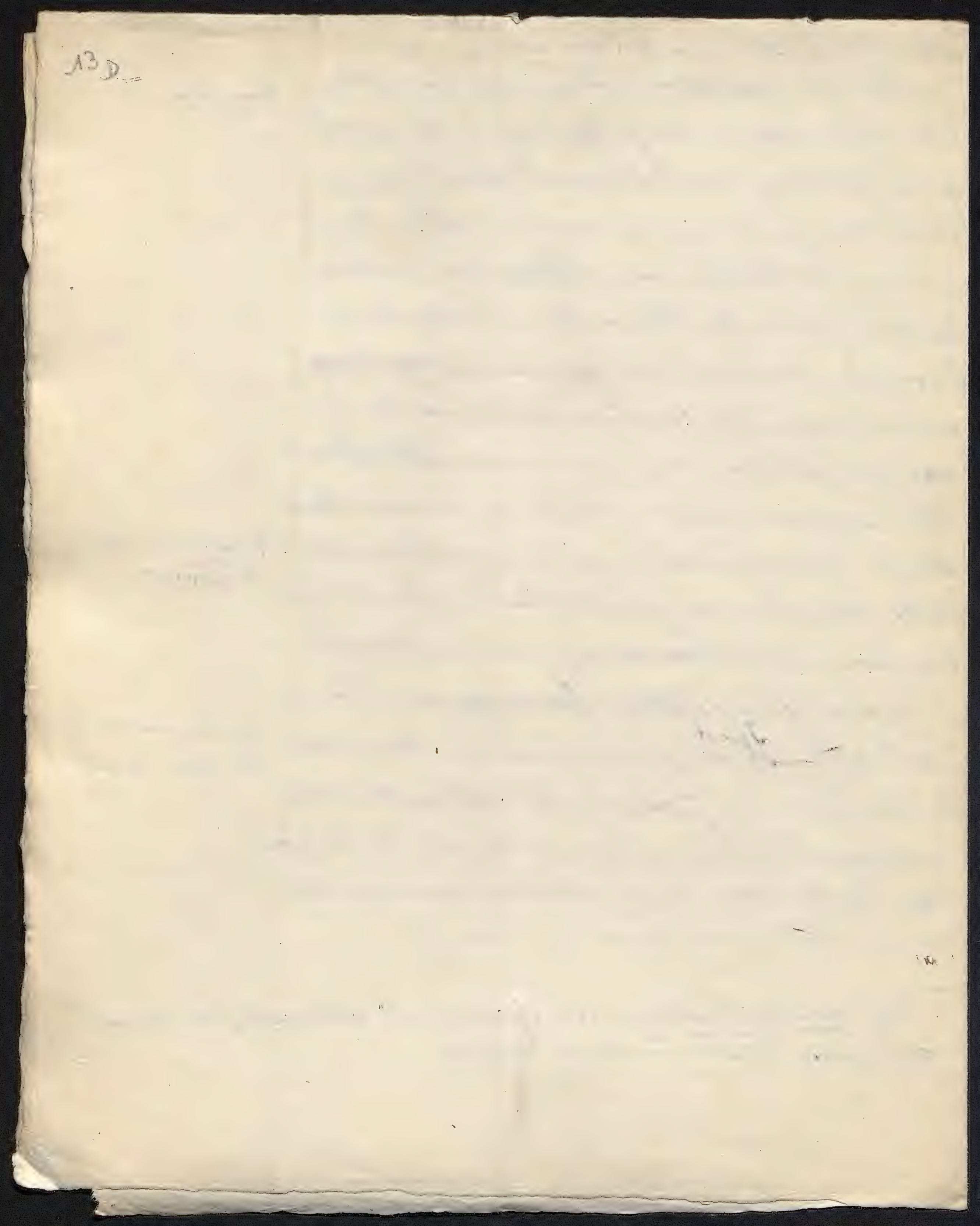
τὸ παθητικὸν καὶ τὸ ἔμψυχον

εἰς ἀναγνώστου παιδὸς φωνὴν καταδόντα

En somme, Isocrate est un merveilleux artiste, sa prose charme l'oreille comme des vers mélodieux[1], comme une belle musique; mais il chante toujours le même air.

---

1) Cf. Antid. 46 : il parle de ses discours : ὁμοιοτέρους τοῖς μετὰ μουσικῆς καὶ ῥυθμῶν πεποιημένοις ἢ τοῖς ἐν δικαστηρίῳ λεγομένοις.


13 D

L'éloquence d'Isocrate est une ~~Isocrate~~ éloquence écrite, une éloquence de cabinet. On pourrait diviser ses ouvrages d'après les genres établis le délibératif, le judiciaire, le démonstratif ; mais ces divisions seraient sans importance. Au fond tous les discours d'Isocrate sont plus ou moins des discours de parade ; je dis plus ou moins, il y a des degrés. Le Symmachikos ~~fait sem~~ prétend être une démégorie prononcée pendant la guerre sociale, à un moment où les alliés rebelles avaient fait aux Athéniens des ouvertures de paix ; mais on s'aperçoit bientôt que ce n'est là qu'une fiction, l'orateur, ou plutôt l'écrivain, dès le parag. 15 expose la politique à suivre après la conclusion de la paix. C'est là son vrai sujet. Isocrate ne parle pas devant le

ἡ Περὶ Εἰρήνης

peuple, il écrit, et cela après la fin de la guerre. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à la mise en scène, qui du reste est faiblement soutenue. On ne trouve nulle part l'allocution ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι.

L'Antidose a la forme d'un plaidoyer, mais ce n'est là encore qu'une fiction, fiction qui se rattache, il est vrai, à un procès réel. Un certain Lysimaque, désigné pour faire les frais de la triérarchie, avait rejeté cette charge sur Isocrate, plus riche que lui, à ce qu'il prétendait, en lui offrant, selon la coutume d'Athènes, un échange de fortune. Ce Lysimaque parla en justice de l'immense fortune amassée par le rhéteur et chercha à rendre ~~sa~~ –

profession odieuse. Condamné, Isocrate combat le préjugé populaire contre les professeurs d'éloquence dans un discours où il feint d'être accusé de corrompre la jeunesse et de courir danger de mort. On voit que le point de départ est réel, ~~l'apologie est sérieuse~~ on peut ajouter que l'apologie est sérieuse, quoique le paisible rhéteur n'ait jamais eu à craindre le sort de Socrate.

Dans ces discours Isocrate parle en son propre nom ; quelquefois, poussant plus loin la fiction, il revêt un autre personnage. L'Archidamos, admiré par Philostrate, 1) est une harangue rétrospective placée dans la bouche de ce futur roi de Sparte. Dans le Plataïkos les Platéens, dont la ville vient d'être de nouveau détruite par les Thébains,

1) Philostr. Βίοι Σοφ. I, ιζ (T. II, p. 21 Kayser). A l'Ἀρχιδ. il associe dans la même admiration l'Ἀμάρτυρος.

14 D

demandent à l'assemblée populaire d'Athènes de les rétablir et réfute d'avance ce que les envoyés de Thèbes et leurs amis athéniens pourront dire après eux. C'est, si l'on veut, sous la forme d'un discours fictif, une brochure politique en faveur d'une cause juste, plaidée il faut le dire, avec une chaleur que la plume d'Isocrate rencontra rarement.

C'est aussi dans son cabinet qu'Isocrate composa deux discours qui sont censés prononcés dans l'île de Chypre. Dans le premier l'orateur adresse à Nicoclès des conseils sur la meilleure manière de gouverner ses sujets; Dans l'autre ~~ensuite~~ Nicoclès prend lui-même la parole pour faire l'éloge du gou-

vernement monarchique et exhorter ses sujets à l'obéissance.

De tous les genres de composition, ~~c'est~~ l'éloge ~~qui~~ convient ~~particuliè~~ le plus rement à un orateur qui cherche à plaire plutot qu'à entrainer, et dont la parole, disons mieux la plume, est paisible et inoffensive. Isocrate a loué des personnages historiques, des personnages fabuleux, il a aussi loué des peuples, des cités. Cependant nulle part il ne faut chercher dans Isocrate ce que nous appelons l'éloge historique + l'éloge qui se propose de faire connaître un personnage en disant le bien et le mal; le bien largement, avec effusion, le mal discrètement. L'éloge oratoire s'applique à louer aux dépens de la vérité, plus ou moins, tantot en ne disant

que le bien, tantôt en palliant ou en excusant le mal; enfin, (s'il le faut,) en altérant les faits, en présentant un portrait mensonger.+ Isocrate se préoccupe moins de la vérité que du tour ingénieux à donner à l'éloge. Les pages sur Timothée dans l'Antidose (107-128) ne s'écartent pas trop de la vérité et peuvent plaire à un esprit sérieux. Le morceau sur Alcibiade (περὶ τοῦ ζεύγους) offre un certain intérêt, non que le portrait soit fidèle; mais il est d'un avocat plutôt que d'un rhéteur et il faisait partie d'un plaidoyer en faveur du fils d'Alcibiade. [L'Évagoras, au contraire, est un vrai morceau de rhétorique, écrit pour faire plaisir au fils de ce prince.

+ Bousir. 4 « Tout le monde sait que ceux qui veulent louer (εὐλογεῖν) quelqu'un, doivent leur attribuer « plus de mérite (ἀγαθά) qu'ils n'en « possèdent réellement, et que ceux « qui accusent doivent faire le « contraire. » Or Polycrate présente Busiris, dont il prétend faire l'éloge, comme anthropophage; et il attribue à Socrate, qu'il accuse, la mérite, qu'il n'eut pas, d'avoir formé un aussi grand homme qu'Alcibiade. Polycrate pèche donc contre les règles de l'éloge et de l'accusation.

Aussi cet éloge nous fait-il connaître ce que disaient alors les amis d'Alcibiade pour excuser les fautes de ce grand homme, comme le discours XIV de Lysias, ce qu'on lui reprochait ses ennemis. Isocrate chérissait la mémoire d'Alcibiade: cela se marque dans Bous. 4 (v. ci-dessus) et aussi dans Phil. 58-61.

L'éloge est encore plus libre quand il s'agit de personnages fabuleux. L'*Hélène* et le *Busiris* sont des exercices sophistiques qu'il nous est difficile à nous autres modernes de prendre au sérieux, malgré les affirmations de l'auteur et le jugement favorable d'Aristote. Le philosophe trouve ingénieux de prouver l'excellence d'Hélène par l'amour qu'elle inspira à un héros tel que Thésée,[1] l'excellence de Pâris par le ~~choix de~~ fait que trois déesses le prirent pour arbitre.[2] Pour louer Hélène, Isocrate, à la différence de Gorgias, laisse la question morale de côté. La beauté incomparable de l'héroïne, voilà sa vertu. Tout se ramène à cette idée dominante admirablement développée dans l'éloge.

Rhétor. III, 17, 99. Ἐν δὲ τοῖς ἐπιδεικτικοῖς δεῖ τὸν λόγον ἐπεισοδιοῦν ἐπαίνοις, οἷον Ἰσοκράτης ποιεῖ.....

[2] Il prescrit même de varier les discours de parade au moyen de pareilles digressions.

1) Isocrate se réfère à cet éloge de Thésée dans le *Panathénaïque*, son dernier ouvrage. Il regrette (§126 sqq) de n'avoir pas réservé cette matière pour un discours sur la gloire d'Athènes, <u>où elle aurait été mieux à sa place</u> (ἐκεῖ μὲν γὰρ ἂν μᾶλλον ἥρμοσεν ἐν τῷ λόγῳ τῷ περὶ τῆς πόλεως διελθεῖν περὶ αὐτῶν) mais il ne pouvait, dit-il, prévoir cela quand il écrivait l'*Hélène*.

15 D

§ 54 sqq.

L'intention didactique, le dessein d'enseigner par un exemple la méthode de l'éloge, se révèle et dans la distinction établie entre ἔπαινος et ἀπολογία, et à la fin, quand après avoir indiqué qu'Hélène eut le mérite d'amener la guerre de Troie et d'inaugurer ainsi les victoires des Grecs fraternellement unis sur les Barbares, il engage ceux qui voudront reprendre l'éloge de l'héroïne à développer ce thème fécond.

de la beauté en général, morceau célèbre et tout à fait hellénique. ~~Le doute~~ Le germe de tout cet éloge d'Hélène est si l'on veut dans les paroles qu'Homère prête aux barbons troyens.

Il y a dans l'éloge d'Athènes un souffle patriotique qui en fait pardonner l'exagération. Isocrate a plusieurs fois repris ce sujet, avec le plus de bonheur dans le Panégyrique. Le Panathénaïque, faible et prolixe, trahit l'infirmité de la vieillesse. On s'étonne de voir Isocrate reprendre la thèse de la prééminence d'Athènes sur Sparte à un moment où ces vieilles querelles, ces anciennes rivalités, n'avaient plus de sens, en face de la puissance macédonienne.

15 A

Isocr. Πρ. Νικοκλέα 29. Κρατεῖν τῶν ἡδονῶν.
31 σωφροσύνη.

Nicoclès 36. Il est loin de laisser jamais soupçonner la femme d'autrui.

Panath. 31. ἐν πλεονεκτουμένων ... ἡδονῶν ἀπὸ κρατοῦντων.

Antid. 276. Les enseignements forment la jeunesse de la Sicile.

Opinions libérales au sujet de la mythol. et de ce qu'on disait des dieux. Cf. Blass, II, p. 39; et surtout : Busiris, 24 (utilité pratique de la religion, des croyances vraies ou fausses), 38 sqq. impiété des fables racontées par les poètes; ~~41~~ 44

Nik. 26 Les dieux monarchiquement gouvernés par Zeus : le fait est qu'on n'en sait rien (εἰ δ᾽ οὖν τὸ μὲν σαφὲς μηδεὶς οἶδεν). Hercule doit une partie de son immortalité aux Athéniens [au culte, dont il jouit d'abord à Marathon], τὴν δι᾽ ἐκεῖνον ... συναιτίαν γενέσθαι τῆς ἀθανασίας.

Aristote cite l'Hélène Rhét, 3,14. L'exorde, librement choisi, n'a pas besoin dans le genre démonstratif de se rattacher au sujet du discours. C'est l'exemple de l'Hélène.

Ib. 2, 23 : La valeur d'Hélène se prouve par le jugement de Thésée, la valeur de Pâris par le choix des déesses.

Ib. 3, 17 : Ἐν δὲ τοῖς ἐπιδεικτικοῖς δεῖ τὸν λόγον ἐπεισοδιοῦν ἐπαίνοις, οἷον Ἰσοκράτης ποιεῖ.

15 B

Monsieur

Monsieur Weil

l'un des Collaborateurs du Journal des Savants



Isocrate 16 A

L'Aréopagitique est l'éloge de l'Athènes d'autrefois et de cette constitution sagement démocratique du temps de Solon et de Clisthène ~~que~~ et même, s'il faut en croire l'orateur, du fabuleux Thésée. Kyprianos[1] regarde tous les écrits d'Isocrate comme des modèles de compositions oratoires offerts par le professeur à ses élèves. La disposition des matières, l'art des transitions, la structure des périodes, la justesse de l'expression, le charme de l'euphonie, la forme enfin y est tout, dit-il, les idées sont choses indifférentes.

Que la forme soit la préoccupation dominante de l'auteur, on ne saurait en douter. Cependant la forme n'était pas tout pour Isocrate et il a lui-même protesté d'avance contre de telles assertions.

---

1) Τὰ ἀπόρρητα τοῦ Ἰσοκράτους ἢ περὶ λόγων ἐσχηματισμένων. Athènes, 1871. A ses yeux ~~les~~ ces discours d'Isocrate ~~ne sont~~ n'est qu'une série de paradigmes rattachés ici aux uns autres par un fil accidentel.

16 B

En cultivant l'art de la parole, Isocrate prétendait cultiver l'art de penser; de même que Platon assurait qu'en enseignant à bien penser, il enseignait aussi à bien parler. Platon disait : ma philosophie est la vraie rhétorique ~~philosophie~~; Isocrate assurait que sa rhétorique était la vraie philosophie. Le mot grec λόγος désigne à la fois le raisonnement, qui est la parole intérieure, et la parole, qui est le raisonnement manifesté. Isocrate vante en plus d'un endroit la grandeur des sujets dont il s'occupe. ~~Ses~~ Ses discours, dit il, roulent sur les affaires de la Grèce, sur la politique que devraient suivre les républiques et les rois[1]; il tient à se distinguer des rhéteurs qui professent l'art de la chicane[2] (antithèse avec des ~~[illegible]~~

L'art de la parole est l'art vraiment humain, le λόγος distingue l'homme de la bête. Cf. Panég. 47 sqq : Τοῦτο μόνον ἐξ ἁπάντων τῶν ζῴων ἴδιον ἔφυμεν ἔχοντες, καὶ.. τούτῳ πλεονεκτήσαντες καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων αὐτῶν διηνέγκαμεν. Ceci est développé dans Nicocl. 5 sqq. Le λόγος y prend la place du feu de Prométhée. — La culture du λόγος l'emporte sur celle de tous les autres arts : rien n'y dépend du caprice de la fortune. C'est le signe auquel se reconnaissent les hommes bien élevés. Elle est le propre de la civilisation hellénique. Panég. [illegible]

1) Antid. 46 : Λόγους Ἑλληνικοὺς καὶ πολιτικοὺς καὶ πανηγυρικούς ... ὁμοιοτέρους τοῖς μετὰ μουσικῆς καὶ ῥυθμῶν πεποιημένοις ἢ τοῖς ἐν ~~τῷ~~ δικαστηρίῳ λεγομένοις. Panath. § 11 : Περὶ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ βασιλικῶν καὶ πολιτικῶν πραγμάτων. Là il se met au dessus des orateurs de la tribune qui ne songent qu'à s'enrichir et à dénigrer leurs rivaux.

2) Soph. 19. Antid. 37 sqq.

16c

philosophes occupés de subtilités inutiles.[1]
Il se croit bien au-dessus des orateurs de la tribune, qui ne songent qu'à leurs propres intérêts et à dénigrer leurs rivaux. Aussi son enseignement forme-t-il des hommes de bien, non que la vertu puisse s'enseigner, mais les discours relatifs à la conduite du citoyen et de l'homme exhortent à la vertu et y stimulent.[2]

---

1) Soph. 1; 8. Hel. 1. Antid. 84-86.

2) Soph. 21: ἡ φιλοσοφία πολὺ ἂν θᾶττον πρὸς ἐπιείκειαν ἢ πρὸς ῥητορείαν ὠφελήσειεν



16 D

Isocrate.

Panégyrique

§ 47-49.

[transition]

Maintenant (traduction qui précède)
quant à la philosophie, qui contribua à découvrir ~~imaginer~~
et à procurer ~~arranger~~ tous ces biens ~~toutes ces choses~~, |

qui nous forma à l'action[x] et adoucit nos rapports entre nous,

[x] πράξεις, opposé à συμφοραί.

qui distingua les maux provenant de l'ignorance et de la nécessité

et nous apprit à nous garantir des uns et à bien supporter les autres,

c'est notre ville qui l'enseigna ~~la découvrit~~;

~~c'est elle~~ et qui honora l'art de la parole;

[λόγοι = φιλοσοφία]

que tous désirent acquérir ~~posséder~~, tout en jalousant ceux qui le possèdent ~~s'y distinguent~~, ||

connaissant ~~sachant~~ ~~bien~~ que c'est là le seul bien que la nature nous ait donné en propre parmi les ~~nous distingue des~~ autres animaux

et que grâce à cet avantage nous l'avons emporté sur eux pour tout le reste, ||

comprenant aussi que pour ~~dans~~ ~~tous~~ les autres actes
le résultat dépend de hasards si confus
que souvent les intelligents y échouent
et les insensés y réussissent,
tandis que les beaux discours conformes à l'art
ne se trouvent ~~sont~~ pas à la portée du vulgaire
mais sont l'œuvre d'une âme bien pensante,

(Cf. Nicoclès, 5 sq.
et par rapport à Athènes
Antidosis, 293).
Le λόγος substitué au fond
Prométhée dans le même mythe

Cf. P.L. Courier « Conversation
chez la comtesse d'Albany »

et que les sages et les ignorants se distinguent surtout par là ||

---

philosophie = culture de la parole. || la parole distingue l'homme des animaux | les intelligents de ceux qui ne pensent pas ~~des irréfléchis~~ | les éduqués du vulgaire.

17 B

enfin que ceux qui dès l'abord ont eu reçu une éducation libérale

ne se reconnaissent pas au courage ou ~~et~~ à la richesse ou à des biens pareils,

mais se manifestant surtout par leurs discours,

et que c'est là le signe le plus certain de l'éducation de chacun de nous,

[Signe que l'on montre pour faire reconnaître une chose. σύμβολον ... ἀποδεδειγμένον Cf. Hérod. VI, 86, 9 : ἀποδεικνύντες τὰ σύμβολα.]

et que ceux qui se servent bien de la parole ne sont pas seulement puissants dans leur ville mais aussi honorés à l'étranger. ||||

Or notre ville a distancé les autres hommes pour l'intelligence et l'éloquence

au point que ses disciples sont devenus les maîtres des autres,

[Thuc. II, 41 τὴν ... πόλιν Ἑλλάδος παίδευσιν εἶναι.]

et ~~elle~~ grâce à elle le nom d'Hellènes semble désigner non plus la race mais l'esprit,

et ~~que~~ l'on appelle Hellènes ~~plutôt~~ ceux qui ont part à notre éducation [civilisation]

plutôt que les hommes de même origine.

[La plus belle pensée d'Isocrate]

§ 50

17 c

43. No ὅτι ἡμῖν (παρέδοσαν / ποιοῦντες) ἔθος. Hi[illegible] ἰδεῖ.

No εὐμενέστερως δὲ πρὸς ἡ. α. διατεθῆναι εἰς τ. λ. χρ.

No καὶ καινοῦ ποιήσαντα ἔχειν.

44. No τὴν διατριβὴν εἶναι ἀργόν.

No ἀλλὰ τοῦ μὲν ἐγγίνεσθαι ἀθροισθέντων τ. Ε.

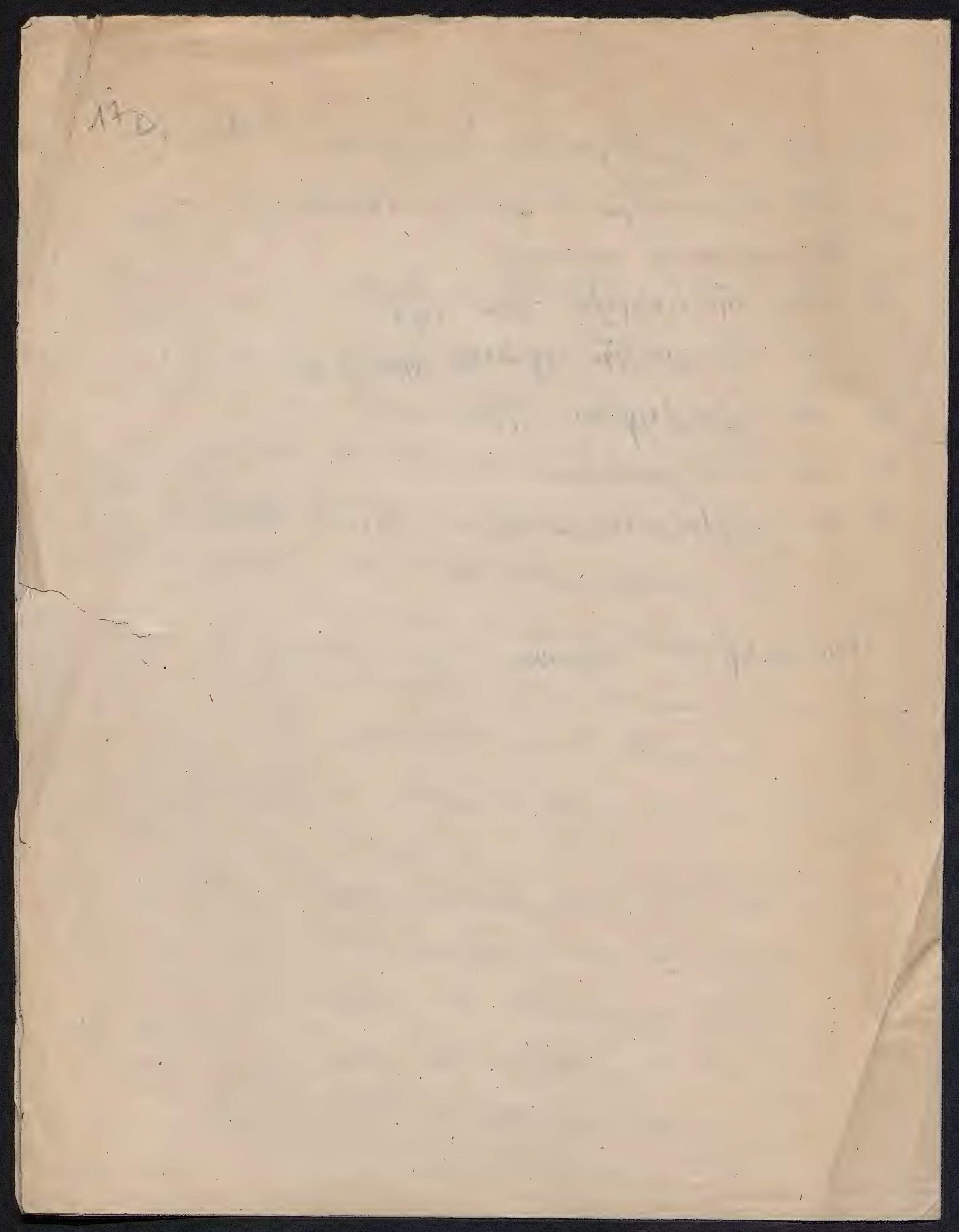
46. No δόξαν λαμβάνειν, ὥστε.

48. καὶ διότι, No ὅτι

49 No σύμβολον πιστότατον τῆς π. ἡ. ἑκάστου ἀποδεῖ.

Page plus vif, moins solennellement drapé, au § 121.




17B

Isée, uniquement logographe, semble avoir été un très petit personnage à Athènes. Denys d'Halicarnasse[1] déjà trouva peu de renseignements sur un homme dont la vie était aussi obscure. Était-il de Chalcis ou d'Athènes? On l'ignorait. Son effacement politique semble indiquer un métèque, plutôt qu'un citoyen. Disons toutefois que la comédie contemporaine prit quelque notice de lui. Le poète Théopompe le mentionna dans son _Thésée_. Faute de renseignements directs, les littérateurs de l'antiquité cherchaient dans les discours d'Isée des indices chronologiques. Sans préciser la date ni de sa naissance, ni de sa mort, Denys suppose qu'Isée écrivait pour les plaideurs après la guerre du Péloponnèse et

Pseudo Plut.

1) Dans son traité sur Ἰσαῖος — Cf. Ps-Plut.

1 B

puisque dans les commencements, disons la première moitié, du règne de Philippe. Ce qui reste d'Isée offre peu de données chronologiques. On place le cinquième plaidoyer vers 389, le septième vers 353.

Hermippe, disciple de Callimaque, qui rédigea vers 200 une série de biographies d'orateurs, de philosophes d'autres écrivains ce semble, ~~donne~~ voulait qu'Isée fût sorti de l'école d'Isocrate. S'il en est ainsi, il ne marcha pas sur les traces du maître. Par la profession qu'il choisit, et par son genre d'éloquence il se rattache bien plutôt à Lysias.

Le grand titre d'Isée c'est d'avoir contribué à l'éducation oratoire de

1c

Démosthène. Il est vrai que les détails, assez contradictoires, que l'on donne sur les rapports du jeune orateur avec le logographe sont sujets à caution ; nous ne saurions douter cependant que Démosthène n'ait appris d'Isée l'art d'écrire des plaidoyers. Un contemporain de Démosthène, son adversaire politique, lui reprocha un jour pour le rendre odieux, d'avoir avalé Isée tout entier et de s'être nourri de l'artifice de ses discours. Mais Blass doute avec raison qu'Isée ait ouvert une école proprement dite à la manière d'Isocrate. Son enseignement dut être tout pratique,

ὅτι τὸν Ἰσαῖον ὅλον καὶ τὰς τῶν λόγων ἐκείνου τέχνας σεσίτισται (Denys, A. 4).



1D

il montrait sans doute la marche à suivre dans chaque cas particulier qui se présentait, donnait peut être aussi quelques notions juridiques. A Athènes il n'existait pas, comme à Rome, de jurisconsultes proprement dits ; mais les logographes possédaient certaines traditions, et l'on pouvait apprendre par leur exemple la manière d'user de la connaissance des lois et aussi, si la circonstance le demandait, d'en abuser.

Les bibliothèques de l'antiquité possédaient 64 plaidoyers d'Isée, dont 14 d'une attribution douteuse. C'étaient presque exclusivement des causes civiles, des affaires d'intérêt comme les procès de successions,

Isée 2. A

les Κληρικοί, se trouvaient en tête, ~~tout~~ tout ceux que nous avons conservés sont de cette catégorie. Ils sont aujourd'hui au nombre de 11, ou, si l'on veut, de 12. Les ~~anciennes~~ premières éditions, faites sur des manuscrits incomplets, faisaient suivre les 22 premiers paragraphes du discours I (Cléonyme) des dernières lignes de II (Ménéclès). Cette lacune fut comblée successivement. Tyrwhitt compléta le n° II, d'après un manuscrit de la Laurentienne Londres 1785. Le n° I ne fut complété qu'en 1815 par A. Mai, d'après un manuscrit de l'Ambrosienne. Denys fait connaître encore quelques plaidoyers et particulièrement le discours pour Euphilétos, ~~qui~~ réclamant sa

2B

qualité de citoyen athénien ; discours dont il a conservé plusieurs pages, qui forment le n° 12 de nos éditions. Nous avons parlé des manuscrits d'Isée à propos d'Antiphon. En dehors des recueils des orateurs attiques, il faut signaler l'édition spéciale de Schömann Greifswalde 1831, dont le commentaire explique admirablement les questions de droit sur lesquelles roulent ces discours. Ajoutons ~~que~~ les textes de C. Scheibe dans la Bibliothèque de Teubner, 1860 etc, [et de Buermann, Berlin 1883.]

M. Perrot, les Précurseurs de Démosthène, 1873, étudie Isée au point de vue du droit. La thèse de Léon Moy (Et. s. les Plaid. d'Isée, Paris 1876) est quelque peu effrayante par son volume.

Dans les discours d'Isée l'intérêt historique l'emporte sur l'intérêt littéraire. Les lois qui régissaient les successions à Athènes ont été recomposées surtout à l'aide de ces plaidoyers, comme les lois sur l'homicide avec les plaidoyers d'Antiphon et le Κατ' Ἀριστοκράτους de Démosthène ; et, chose assez imprévue, ces deux espèces de lois ont une certaine ressemblance, elles tiennent aux plus anciennes idées religieuses de la vieille Grèce et nous font connaître quelle était la constitution de la famille.

[On voit dans ces discours d'Isée combien les particuliers et l'État s'intéressaient à perpétuer les familles. Aujourd'hui il arrive souvent qu'~~on adopte~~ des époux jeunes encore adoptent un très jeune enfant, pour égayer la



maison, mener une vie moins solitaire ; dans l'antiquité, des adultes sont souvent adoptés par des vieillards et comme in-extremis ; c'est qu'on voulait s'assurer après sa mort les honneurs et les sacrifices qui adoucissent, croyait-on, la condition ~~l'existence~~ des défunts.

Dans le discours II, ~~Ménéclès~~ le ~~demandeur~~ plaideur à qui la partie adverse disputait la succession de Ménéclès, s'explique ainsi dans la péroraison :

§ 46. « Cet homme veut aujourd'hui, non seulement me dépouiller, moi, de mon patrimoine, grand ou petit, n'importe ; mais encore, éteindre la famille et le souvenir du défunt (faire en sorte que le défunt n'ait plus d'enfant ni de nom) de manière que personne

ἄπαιδα καὶ ἀνώνυμον καταστῆσαι

n'honore pour lui les dieux domestiques, cf. IX, 7. Isée 2

3A

ni ~~l~~'offre chaque année des sacrifices sur ~~l~~son tombeau ; mais que ses honneurs lui soient ravis. Et cependant c'est dans cette prévision que Ménéclès, étant libre de disposer de ses biens, m'adopta pour fils, afin que ces ~~biens~~ avantages lui fussent assurés. Ne vous laissez donc pas, ô juges, persuader par cet homme de m'ôter le nom d'héritier, seule chose qui me reste de l'héritage, et de casser l'adoption. Mais puisque cette affaire est arrivée à vous, et que vous en décidez souverainement, venez moi en aide, venez en aide à celui qui repose dans l'Hadès, et ne le laissez pas, au nom des dieux et des daimones, outrager par ces hommes". Cf. 29-30



VII. (~~Apol. 30~~) (Isée, 30)

3B

On voit ailleurs que l'archonte Eponyme était chargé de veiller à la permanence des familles; les sacra domestiques ne devaient pas s'éteindre c'était là un objet de la sollicitude publique.

Comme écrivain, j'avoue qu'Isée ne m'intéresse pas autant que Lysias, j'accorde cependant qu'on peut remarquer un certain progrès de Lysias à Isée dans l'art d'arranger un plaidoyer. Et d'abord l'oeuvre de Lysias est plus variée, la ressemblance des causes, toutes de succession fait tort à Isée; ensuite, chacun ayant son mérite propre, le mérite de

3c

Lysias me touche plus que celui d'Isée. La tâche du logographe était complexe. Quand nous lisons un plaidoyer grec, nous entendons à la fois deux personnages : le plaideur, qui parle, qui est en scène, l'homme habile qui le souffle, qui lui a écrit le rôle qu'il débite. Nous pouvons les appeler l'acteur et le poète. Le poète doit connaître le fort et le faible de la cause, ~~deve~~ insister sur l'un, dissimuler l'autre, discuter, argumenter, réfuter. Il doit connaître les lois et la chicane, éclairer la matière et au besoin l'embrouiller. L'acteur doit parler en homme simple, en bon citoyen plein de loyauté,



3D

étranger à l'art de composer un discours et à celui de tortuer le droit. Le difficile c'est de fondre ces deux personnages ensemble, de dissimuler le poète derrière l'acteur. C'est à quoi Lysias réussit admirablement; il prend les mœurs de son client, sa voix, son geste, il est plein de naturel, de vérité, de grâce tout attique. Isée est plus fort comme avocat, je le veux bien, il connaît mieux la législation et il se sert de cette science et de l'interprétation des lois avec une habileté consommée. Voyez par exemple la discussion toute populaire V (Ciron) 30-4 ƒ. Isée sait aussi discuter les faits, établir

la vérité ou la vraisemblance de la thèse de son client, par les arguments les plus spécieux. De plus, il est tout à fait maître de son sujet, il dispose ses moyens comme un général ses troupes, avec une vue nette ~~de detail~~ de l'ensemble et des détails; ~~aussi~~ ne s'astreint-il pas à l'ordre établi dans les écoles et consacré par les manuels: exorde, narration, confirmation, etc. Lysias s'y conforme, il n'y cherche pas autrement malice. La narration, qui ne se mêle pas aux arguments, est chez lui la partie capitale. Isée varie sa disposition suivant la nature particulière de chaque cause. Le n° XI (Hagnias) débute d'une manière très originale par la lecture d'une loi; c'est que le

4 B

nœud de l'affaire est dans la question de l'égalité. La narration est placée à [l'endroit qu'il convient à] l'orateur de choisir, elle est même parfois coupée et répartie en divers endroits, et ces tronçons de narration ne se suivent pas toujours dans l'ordre naturel et chronologique, mais dans l'ordre le plus propre à produire la persuasion. Tout cela marque une singulière virtuosité, une grande δεινότης, déjà voisine de celle de Démosthène.

Dans l'argumentation les formes de langage sont plus vives que chez Lysias, et supportent un geste plus animé. On devine, en comparant Isée avec Lysias, que de l'un à l'autre il s'est fait un changement dans l'action oratoire, même chez les plaideurs.

4c

Dans la narration, toujours la plus grande simplicité et une clarté parfaite, quelquefois, rarement il est vrai, de la malice, de la verve satirique, exemple IV (Nicostrate) 7-10. ~~Il~~ Un homme ~~est~~ (mort en pays étranger) ~~après~~ depuis longtemps absent d'Athènes ~~est~~). A la nouvelle de son décès et d'un joli héritage à recueillir on lui voit surgir de terre une foule de parents et d'amis, dont jusque là personne ne s'était douté. L'orateur décrit fort plaisamment toutes ces gens affligées, en vetements de deuil, à tete rasée. On trouve un autre tableau de genre [dans VIII (Ciron), 15 sq. Le plaideur (auquel on contestait le titre de petit fils légitime de Ciron, non satirique, celui-là,) dit à peu près : « Mon grand-père n'offrait ~~sans nous~~ aucun sacrifice, ni petit ni grand, ~~sans nous étions à côté de lui et prenions part au sacrifice~~ sans nous y faire assister. Il nous menait toujours [à la campagne aux fêtes de Bacchus, nous étions assis à côté de lui au spectacle ; nous célébrions avec lui toutes les fêtes. Il avait une dévotion particulière pour Zeus Ktésios [gardien des biens de la maison, comme les Pénates à Rome], et n'admettait ni esclave ni étranger aux sacrifices qu'il lui offrait, mais accomplissait tout de sa main. Eh bien, il voulait toujours que nous prissions part avec lui à cette fête domestique : nous brûlions avec lui l'encens sur l'autel, et nous accomplissions avec lui tous les rites ; et il priait le dieu de nous accorder santé et richesse (ηὔχετο ἡμῖν ὑγίειαν διδόναι καὶ ἀγαθὴν κτῆσιν), en vrai grand père qu'il était. »

On peut signaler aussi quelques belles péroraisons. Le discours V (Dicéogène) se termine par une véhémente sortie malheureusement tronquée à la fin contre un indigne descendant d'Harmodios, le libérateur d'Athènes.

Malgré toutes ces qualités, tous ces progrès incontestables, il faut dire que chez Isée l'habileté du logicien et du légiste et la simplicité du plaideur se côtoient sans se mêler et se fondre. Il nous charme par la propriété du style, la pureté du langage *pura oratio*; mais il est loin d'égaler la grâce de Lysias et son suprême atticisme. Aussi Cicéron et Quintilien, qui parlent souvent de Lysias, ne mentionnent-ils nulle part je crois, le nom d'Isée[1].

[1] Ni Juvénal non plus dans III, 73 « Sermo promptus et Isaeo torrentior ». Rien ne ressemble moins à un torrent que ~~qu~~ la parole simple et sobre du logographe. On n'aurait pas dû dans un Manuel récent répéter ~~une~~ une erreur vieille, mais grossière. Juvénal fait allusion ~~à~~ à un déclamateur du nom d'Isée, né en Assyrie, dont les improvisations étaient fort applaudies à Rome ~~comme improvisé~~ du temps du satirique. Cons., sur ce rhéteur voy. Pline le Jeune et Philostrate.

Lycurgue 1A

Lycurgue, Athénien de vieille roche, fidèle aux traditions du passé, est un homme des temps ~~passés~~ anciens et, si vous voulez, un réactionnaire. Mais par réactionnaire il faut entendre à cette époque un homme qui se refuse à comprendre que le grand rôle historique des cités ~~helléniques~~ grecques est fini, qui ne veut pas acheter au prix de l'indépendance d'Athènes la diffusion de la langue, des lettres, des arts, de la civilisation des Hellènes, qui voit dans les conquêtes d'Alexandre, non les victoires du génie grec, mais les succès de l'oppresseur de la Grèce, de



13

vraies défaites pour son pays.

Les hommes de son parti croyaient que cette puissance tenait au génie d'un homme et qu'elle s'écroulerait avec la mort de cet homme. Quand Alexandre succéda à Philippe, ils se moquèrent de cet enfant dont on vantait le génie universel; c'était, disaient-ils, un autre Margitès, ce héros de l'épopée burlesque qui « savait beaucoup de choses mais les savait toutes mal. » L'illusion devint fatale à la ville de Thèbes et faillit coûter la vie aux chefs de la démocratie athénienne.

Tant que vécut Alexandre les patriotes restaient l'arme au bras et préparaient la revanche par des moyens divers. Après sa mort Athènes elle-même se lesa une dér-

nière fois avec une partie de la Grèce et Lycurgue, s'il avait vécu, se serait associé avec enthousiasme à un mouvement qu'il avait prévu et préparé de loin. Comment le prépara-t-il ? comme administrateur et comme orateur. C'est ce que nous allons voir bientôt ; parlons d'abord de l'homme ; aussi bien sa vie privée est-elle en ~~parfaite~~ harmonie avec sa vie publique ; il y a parfaite unité dans cette existence, et à la différence d'autres grandes personnalités de ce temps, de Démosthène, d'Hypéride, Lycurgue est tout d'une pièce.

Lycurgue, fils de Lycophron, était de ~~xxx~~ vieille noblesse sacerdotale.

De toutes les anciennes prérogatives de l'aristocratie, la seule qui ~~se~~ subsistât encore était la ~~propriété ou~~ possession exclusive de certains ministères sacrés. Ils appartenaient aux Etéoboutades, descendants de Boutès, frère d'Erechthée, ~~lesquels possédaient héréditairement~~ parmi lesquels les fonctions de prêtresse d'Athèna Polias et de prêtre de Poseidon-Erechthée, les deux divinités protectrices d'Athènes étaient héréditaires. Lycurgue était revêtu de cette dernière prêtrise. De là, une certaine onction religieuse, et, à la fois, je ne sais quoi de fier et de hautain, que l'on remarque dans cet orateur républicain

Malgré une grande fortune, Lycurgue

Lycurgue était d'une frugalité, 2A
d'une simplicité austères. On
le voyait aller nu-pieds et
porter le même vêtement
hiver et été. Il paraît que le spec-
tacle du luxe et de la débauche
élégante qui l'entouraient exalta
son rigorisme. Il y avait dans
sa conduite, dans sa manière
de vivre, quelque chose de voulu,
une protestation. Ce trait est
à noter, il se retrouve dans
son éloquence. [Contemporain
de Démosthène, son aîné
de quelques années, s'il faut
en croire ~~un scholiaste~~ Libanios, il
suivit, dit on, l'enseignement
d'Isocrate et de Platon. Il admirait
le philosophe Xénocrate, l'insensible

(Arg. du Contre Aristogiton.)

"Lycurgus mihi quidem
"videtur posse hic ad ne-
"quitiam adducier."
Bacch. II, au comm.

qui fit perdre à Laïs une fameuse gageure. ~~Sévère pour lui-même, il ne l'était pas m~~ La comédie latine a conservé le souvenir de ses moeurs rigides. "Dans cette maison, dit un personnage de Plaute, Lycurgue lui-même pourrait se laisser séduire et devenir mauvais sujet." Le poete latin et ses auditeurs entendaient peut être, le législateur de Sparte; mais Ménandre, que Plaute avait sous les yeux, voulait sans doute parler du citoyen qu'Athènes venait de perdre. ~~Sevère~~.

Sévère pour lui-même, Lycurgue ne l'était pas moins

pour les autres : il fit décréter plusieurs lois contre le luxe, notamment contre le luxe des femmes, et ce Caton athénien eut la mortification de voir sa loi enfreinte par sa propre femme.

Ardent patriote, il parcourut avec Démosthène les cités du Péloponnèse, pour les détourner de l'alliance macédonienne. C'était pendant les années de paix qui précédèrent la bataille de Chéronée. Démosthène loue son zèle dans la deuxième Philippique. Il était du nombre des Athéniens dont Alexandre demanda l'extradition, comme ayant été les fauteurs de la rébellion de Thèbes. Plus tard



quand le peuple d'Athènes fut convié à voter des honneurs divins au vainqueur de Darius, Lycurgue dit : "Dieu étrange ; ce n'est pas en entrant dans son temple, mais au sortir, qu'il faudra se purifier".

περιρραίνεσθαι, s'asperger d'eau lustrale.

Sa grande fortune, son intégrité, la confiance absolue qu'il inspirait à ses concitoyens le désignaient pour la fonction de trésorier, la plus considérable ~~de la~~ qui existât dans la république d'Athènes. ~~Il nommé pour quatre ans par le suffrage des citoyens~~, tandis que les autres fonctions, même celle d'archonte, étaient annuelles et conférées par le sort, le ministre

des finances (on peut donner ce nom à celui qui s'appelait ταμίας ou ἐπιμελητὴς τῆς κοινοῦ προσόδου) était nommé pour quatre ans par le suffrage des citoyens, et la démocratie athénienne, si mobile d'ailleurs et si inconstante, était tellement convaincue de la nécessité de donner de la suite et de la stabilité à la direction des finances de l'État, qu'au bout d'une période de quatre ans, elle s'arrangea souvent de façon à ~~laisser~~ maintenir le même citoyen, sous un prête-nom, dans l'administration des deniers de l'État. C'est ainsi que Périclès fut, pendant de longues années, ministre des finances d'Athènes. A l'époque où nous en sommes, Eubulos remplit

Lycurgue

5A

[ou ὁ ἐπὶ τῇ διοικήσει — on ne sait trop]



3 B

longtemps ce poste de confiance.

Après lui, Lycurgue ~~présida~~ fut trésorier public douze années durant, soit sous son nom, soit sous celui d'un ami. ~~L'était-il déjà en 338 et au moment où recommençaient les hostilités contre Philippe. Dans ce cas il aurait partagé avec Démosthène l'honneur de réorganiser le service naval et militaire d'Athènes. Arnold Schaeffer est de cet avis, il fait durer l'administration de Lycurgue de 338 à 326. Boeckh balançait entre les dates de 338 et 342 comme point de départ. Quoiqu'il en~~ soit, La plus grande partie de l'administration de Lycurgue se place donc du temps d'Alexandre, dans ces années d'attente

Il fut d'abord élevé à ce poste en 338, à la veille de la journée de Chéronée.

3c

où les patriotes se contenaient, *armaient en silence, attendaient une occasion favorable. [Lycurgue, grâce à son habileté, parvint à doubler les revenus d'Athènes, il porta la flotte au nombre de 400 vaisseaux, il acheva ~~l'arsenal~~ les chantiers maritimes, et augmenta tous les moyens de défense. [A coté de ces constructions utiles, il en fit d'autres qui embellissaient la ville et servaient aux arts de la paix. C'est ainsi que le théâtre de Dionysos fut agrandi et achevé par ce grand citoyen, patriote éclairé, il y fit dresser les statues des trois maîtres de la tragédie, et c'est par ses soins que fut officiellement constitué un

39

texte de leurs oeuvres, sur lequel les acteurs étaient obligés de copier leurs rôles.

Si, de Lycurgue financier, nous passons à Lycurgue orateur, nous voyons son éloquence animée du même esprit que son administration. En restaurant les revenus et la flotte d'Athènes, il prépare la revanche de Chéronée matériellement, et il la prépare moralement en s'efforçant de ranimer l'ancien esprit civique. Le seul discours de Lycurgue qui soit venu jusqu'à nous est une accusation, et tels étaient aussi la plupart de ceux que nous avons perdus. Tous les hommes politiques d'Athènes se sont faits à l'occasion accusateurs, ils ont intenté des procès à des adversaires politiques ou à des ennemis personnels; mais ils ont évité de passer pour accusateurs de profession, ce métier a quelque chose

Lycurgue 4A

-d'odieux, on le laissait aux sycophantes. Et voilà comment il faut expliquer un fait très singulier : au début de ~~leurs~~ son discours l'accusateur athénien a presque toujours soin de déclarer qu'il venge une injure, qu'il a un motif personnel d'intenter l'action judiciaire. Lycurgue seul a tenu à honneur de s'ériger en accusateur public ; son intégrité, sa vertu éprouvée, le mettaient au-dessus du préjugé qui s'attachait à ~~cette~~ au rôle d'accusateur, il l'ennoblissait, il croyait remplir un grand devoir civique, et il s'en explique avec dignité dans l'exorde du plaidoyer contre Léocrate : nulle haine, dit-il, nulle inimitié particulière ne l'anime, il songe au bien de l'Etat, les ennemis de la chose publique doivent être haïs par les bons citoyens. La démocratie, dit



48

~~par~~ § 3 ~~à~~ 6

Plein de la grandeur de cette mission qu'il s'était donnée, il ne se permet nulle allégation fausse, il ne parle pas de la politique du jour, il ne recherche pas même les antécédents de l'accusé : aucun mot en dehors de la cause, comme à l'Aréopage. (§10 et §149)

il a trois sauvegardes : les lois, le suffrages des juges, la voix des accusateurs. Lycurgue aurait certainement approuvé notre institution moderne du ministère public.

Cependant le patriotisme de Lycurgue a quelque chose de farouche : Il accusa Lysiclès, général malheureux qui l'avait commandé à Chéronée : « Tu étais stratège, s'écria-t-il, et quand mille citoyens ont péri, quand deux mille ont été faits prisonniers, quand un trophée, signe de notre défaite, s'élève dans ces lieux, quand la Grèce toute entière est asservie et que tout cela est arrivé sous ta conduite et ton commandement, tu oses vivre, Lysiclès, tu oses voir la lumière du soleil et forcer l'entrée de la place publique, toi qui es un souvenir vivant de honte et d'~~l'~~opprobre pour la patrie. »

Ἐστρατήγεις, ὦ Λυσίκλεις, καὶ χιλίων μὲν πολιτῶν τετελευτηκότων, δισχιλίων δ' αἰχμαλώτων γεγονότων, τροπαίου δὲ κατὰ τῆς πόλεως ἑστηκότος, τῆς δ' Ἑλλάδος ἁπάσης δουλευούσης, καὶ τούτων ἁπάντων γεγενημένων σοῦ ἡγουμένου καὶ στρατηγοῦντος, τολμᾷς ζῆν καὶ τὸ τοῦ ἡλίου φῶς ὁρᾶν καὶ εἰς τὴν ἀγορὰν ἐμβάλλειν*, ὑπόμνημα γεγονὼς αἰσχύνης καὶ ὀνείδους (l. ὀνειδος) τῇ πατρίδι. (Diod. 16, 88).

* Cf. Léocr. 5, la même expression « faire irruption », ἐμβάλλειν.

Un autre fgm. (Harpocr. Ἐπὶ Δηλίῳ μάχῃ) laisse deviner qu'H. écrasait Lys. du parallèle d'Hippocrate, général mort en brave à la χ de Délium, pendant la guerre du Péloponnèse.

4C

Les Athéniens donnèrent raison à l'accusateur dont l'implacable sévérité, devenue proverbiale, n'était pas encore oubliée du temps de Cicéron* ni même d'Ammien Marcellin. Lysiclès fut condamné à mort ; nous jugeons plus humaine et plus politique la conduite du Sénat romain allant au-devant du vaincu de Cannes pour le remercier de n'avoir pas désespéré du salut de la République.

Voici un autre exemple du même patriotisme exalté : un membre de l'Aréopage, Autolycos, avait après la bataille de Chéronée, au mépris d'un décret du peuple, mis femme et enfants en sûreté. Lycurgue ne lui pardonna point cet acte de faiblesse ; il l'accusa et le fit condamner à mort. Nous avons quelque peine à comprendre ces rigueurs excessives, mais il faut nous mettre au point de vue antique ; souvenons-nous qu'une

* Ad Att. I, 13 « qui Lycurgei fuissemus ». Amm. Marc. 22, 9 ; 30, 8.

Léocr. ~~par~~ § 53. Harpocr. Αὐτόλυκος.

4 D

loi de Solon punissait la neutralité entre les partis, l'indifférence politique. Dans la démocratie athénienne, tout citoyen devait veiller à l'observation des lois, était en quelque sorte fonctionnaire public, il y a plus, il faisait partie du souverain. Ce droit que tout Français réclame aujourd'hui impose de grands devoirs qu'il convient de ne pas oublier. Lycurgue se faisait une haute idée de ces devoirs; il voulait que toute faiblesse fût punie à l'égale de la trahison : c'est que, de son temps, le dévoûment absolu de l'individu à la patrie n'existait plus comme autrefois; l'égoïsme, le goût du bien-être, les ~~affections~~ douceurs de la ~~famille~~ vie privée l'emportaient sur les vertus civiques; (d'Aristophane on allait en venir à Ménandre) Lycurgue se raidissait contre cette décadence, il s'appliquait à guérir les plaies morales de la cité

mais c'était un médecin qui employait des remèdes ~~trop~~ violents et, cependant, inefficaces contre les ravages d'un mal incurable.

Arrivons au sujet du discours conservé : au premier bruit de la défaite de Chéronée Léocrate s'embarqua avec sa maîtresse et son argent en toute hâte, furtivement, à la tombée de la nuit; ~~il se rendit d'abord à Rhodes, et là ses récits exagérés~~ ~~il prétendait que la ville d'Athènes était prise par l'ennemi~~ Apparemment la peur lui fit croire que tout était perdu. A Rhodes, où il se rendit d'abord, il raconta qu'Athènes était prise, le Pirée assiégé, que seul il avait pu se sauver. Cette fausse nouvelle eut des conséquences fâcheuses : elle ~~déterminèrent~~ détourna les armateurs d'envoyer à Athènes le blé qu'ils s'étaient proposé d'y vendre. Ensuite Léocrate se fixa à Mégare où pendant plus de cinq ans il vécut en métèque ; il y établit si bien son foyer domestique qu'il fit vendre ses propriétés dans l'Attique et transporta à l'étranger ses *sacra* de famille. ~~Enfin~~ Cependant il se hasarda à revenir dans sa patrie. Lycurgue l'accusa de haute trahison. Voilà encore un de ces procès *patriotiques* plutôt

5 B

que politiques. L'Étéoboutade, le prêtre de Poseidon-Erechthée, débute par une prière pleine d'onction; il demande à Pallas, à tous les dieux et à tous les héros (demi-dieux) de l'Attique, si Léocrate a trahi les temples, les images des immortels, les sanctuaires, les sacrifices séculaires de donner à son accusateur la force de porter dignement la parole dans une si grande cause; à ses juges la fermeté inexorable qui effraiera les mauvais citoyens.

ἀπαραιτήτους δικασταῖς

Mais comment la faiblesse ou si l'on veut, la lâcheté de l'accusé peut-elle être traitée de crime et même de crime de haute trahison? l'orateur fait tout d'abord ressortir l'odieux de cette conduite en rappelant les circonstances dans lesquelles Léocrate abandonna la patrie, les mesures

5c

énergiques décrétées alors sur la proposition d'Hypéride,+ le dévoûment de la population toute entière. Le morceau qui termine ce tableau est un des plus beaux du discours : « En ces jours nul âge ne se refusa ~~hésita à se dévouer~~ pour ~~pour~~ le salut de la ville, alors que la terre offrait ses arbres, les morts, leurs sépultures; les temples, leurs armes. Les uns s'occupaient de mettre en état les murs; d'autres, les fossés; d'autres encore, les palissades; nul ne chômait des habitants de la ville : pour aucun de ces travaux on n'a vu concourir de sa personne le seul Léocrate. Souvenez-vous en; et celui qui ne voulut ~~point~~ ~~point~~ point contribuer à la défense, qui ne daigna pas même venir au convoi des citoyens morts à Chéronée pour la liberté et le salut du peuple, châtiez-le; car autant que cela dépendait

par § 44, 45

ἐφ' ὧν οὐδενὸς παρέσχετο τάξαι τὸ σῶμα τὸ ἑαυτοῦ Λεωκράτης.

+ Un décret de ce citoyen appela toute la population à la défense de la patrie, accorda le droit de cité aux esclaves, aux métèques, aux dégradés (ἄτιμοι).

5D

de lui, ces braves sont restés sans sépulture; et cet homme ~~passa devant leurs tombeaux sans rougir~~ n'a pas même eu honte de passer devant leurs tombeaux, quand, huit ans après, il salua leur patrie. »

τὴν πατρίδα αὐτῶν προσαγορεύων.

A entendre notre ardent patriote, Léocrate abandonna Athènes, la livra à l'ennemi, la livra à la désolation. Et ne dites pas que l'action d'un seul homme ne saurait avoir de pareilles conséquences; oui, il était seul, mais si tous avaient agi comme lui que serait-il arrivé ? Athènes serait un désert abandonné aux troupeaux. Il était seul; punissez-le afin que son exemple ne trouve pas d'imitateurs. L'orateur s'efforce de prouver que tous les crimes, grands ou petits, sont également irrémissibles; et il

par (§ 145 μηλόβοτον. Allusion au vote des Thébains en 404.)

§ ~~145~~ 63 à 69.

Lycurgue
6 A

cite à l'appui les vieilles lois d'Athènes qui punissaient de mort le vol ~~d'un talent~~ de dix drachmes aussi bien que de cent talents, un sacrilège considérable ou minime, qui déclar~~ait~~aient que le sang d'un esclave souillait comme celui d'un homme libre. Stoïcien anticipé, le rigoriste ne fait pas de différence entre les délits graves ou légers, et il veut qu'on punisse l'omission aussi bien que la commission.

C'est ainsi que Lycurgue sait grossir par des raisonnements subtils, par des paroles ardentes la faute qu'il poursuit, au point que, dans la péroraison, Léocrate apparaît comme un ~~vile~~ scélérat coupable de trahison, coupable de désertion, coupable d'impiété envers les dieux comme envers les aïeux, a[le] 4015

6 B

enfin coupable du renversement de la démocratie.

Si l'on peut pardonner ces hyperboles à l'exaltation patriotique, il n'en est pas de même de certains sophismes | vraiment révoltants. Lycurgue fait lire un décret rendu ~~par~~ pendant la guerre du Péloponnèse contre les Athéniens qui avaient déserté à Décélie, forteresse attique occupée alors par l'ennemi. S'ils osaient rentrer à Athènes on les livrait au

121 bourreau: « Eh bien, s'écrie l'orateur, vos pères ~~les Athéniens d'alors~~ punissaient ainsi ceux qui, tout en quittant la ville, étaient restés dans le pays et vous ne mettrez pas à mort un homme qui, pendant la guerre, s'est enfui de la ville et du pays, qui a abandonné le peuple. Com-

ment alors passerez-vous pour les descendants des Athéniens d'autrefois. » C'est à peu près ainsi qu'Isocrate justifiait la conduite d'Alcibiade, en la comparant à celle de Thrasybule. L'un et l'autre, dit-il, par amour de cette patrie dont ils étaient exilés et où ils brûlaient de rentrer, n'hésitaient point à faire la guerre aux citoyens restés dans Athènes. Il y a toutefois une différence notable entre ces deux morceaux : Isocrate défend la mémoire d'un grand homme par un mauvais argument ; Lycurgue se sert d'un argument pareil pour demander la mort de l'accusé. Le sophisme devient cruel.



6 D

Ailleurs Lycurgue répond d'avance
à l'objection qu'un homme qui
ne fut maître ni du chantier naval ~~de l'arsenal mari-~~
~~time~~, ni des portes, ni des armées,
qui n'exerçait aucun commande-
ment, ne saurait être coupable de
§ 59. trahison. A entendre l'orateur,
Léocrate est plus coupable qu'un
officier ~~général~~ qui livre ~~livra~~ à l'ennemi les
corps ~~forces~~ qu'il commanda. Ce
dernier ne livre qu'une partie de la
cité ~~ville~~ ; Léocrate abandonna la ville
et le pays tout entier. L'autre ne
fait de tort qu'aux vivants, Léocrate
a privé, autant qu'il était en lui
les morts mêmes des honneurs
qui leur sont dus. La trahison
de l'un peut ~~pouvait~~ priver la ville
de son indépendance, celle de
Léocrate menaçait l'existence même

de la ville en la privant de ses habitants. Or les villes asservies conservent l'espérance de s'affranchir ; il n'en est pas de même de celles qui ont été détruites, « car, pour dire la vérité, la destruction est la mort d'une ville ». Ce sophisme n'a pas même le mérite de la nouveauté : ~~on lit~~ Dans le discours de Lysias contre Philon ***, un Athénien qui, exilé par les Trente et réfugié sur le territoire béotien, ~~ne s'était pas associé~~ n'avait pris aucune part à la lutte de Thrasybule et du parti démocratique contre les hommes qui terrorisaient Athènes, on lit : « Si quelqu'un avait livré un fort, un navire, un camp où se trouvait une partie des citoyens

Εἰ γὰρ δεῖ τὴν ἀλήθειαν εἰπεῖν, πόλεως ἐστὶ θάνατος ἀνάστατον γενέσθαι. Trope hardi, et d'un goût douteux.

⊃ 26



En Grec il y a 3 fois le même verbe, προδιδόναι.

βουλεύειν – δουλεύειν

il serait puni des derniers châtiments; et cet homme qui a abandonné toute la ville, loin d'être châtié, aspire aux honneurs. En bonne justice, quiconque trahit d'une manière aussi éclatante que cet homme la liberté de tous, devrait courir le risque non d'une place de sénateur, mais de l'esclavage et de la plus grande misère. »

Mais ici encore il faut remarquer que le client de Lysias parle ainsi pour disputer à un concitoyen l'entrée du Sénat, tandis que Lycurgue demande la mort du coupable. Cet accusateur austère, qui s'interdit d'invoquer les antécédents du prévenu, ne recule pas devant les sophismes de l'école des rhéteurs; telle est l'influence de la rhétorique sur les plus nobles esprits. Ou faut-il y voir plutôt les écarts d'un patriotisme ardent au point de devenir une passion? qui est en qq. sorte fatalement injuste, comme tout sentiment exclusif?

Une grande partie, la moitié peut-être du plaidoyer est consacrée à l'éloge de la vertu civique. L'orateur se plaît à citer de nombreux exemples de dévouement patriotique depuis Codros jusqu'aux derniers temps. Le plus beau morceau de ce genre, et celui qui s'écarte le moins de la cause plaidée, ~~est celui qui~~ concerne les héros de Chéronée : on a là comme une petite oraison funèbre. D'un autre côté on a une série d'exemples de juste sévérité. L'orateur en emprunte même aux Lacédémoniens, et cet éloge des anciens rivaux d'Athènes indique que les sentiments hostiles entre les deux villes commençaient alors à s'éteindre. 26 à 50.

Lycurgue cite des ~~nombreux~~

témoins ~~xxxx~~ pour constater les faits ~~qui sont patents mais~~ [incriminés, s'il en cite un plus grand nombre,] pour faire entrer dans l'esprit des juges les sentiments qu'il voudrait leur inspirer. Ces témoins, ce sont les grands poètes de la Grèce : Homère, Tyrtée, Euripide, d'autres encore. Il est curieux de ~~voir combien l'opinion~~ constater le changement d'opinion qui s'est produit au sujet d'Euripide depuis l'époque d'Aristophane. Pour Lycurgue, Euripide [n'est pas un corrupteur des mœurs, c'est un] ~~n'est pas seulement un~~ grand [et noble] poète, qui ~~est aussi~~ enseigne ~~aussi~~ le plus pur patriotisme ; il a mis sur la scène une mère, une reine d'Athènes, qui offre en victime sa propre fille pour le salut du pays. Le descendant

d'un frère d'Erechthée se plaisait-il à rappeler une fable glorieuse pour Praxithée, épouse de ce roi ? — Homère donne ~~d'aussi belles~~ les mêmes leçons ; aussi une loi ordonna-t-elle de réciter ses poèmes aux grandes Panathénées, et les hommes formés par ces récitations, ont triomphé des hordes innombrables de Xerxès. L'athénien Tyrtée conduisait les enfants de Sparte à la victoire, et ses élégies sont encore chantées par les guerriers lacédémoniens devant la tente du roi. C'est ainsi que le poète est l'auxiliaire du législateur, auxiliaire d'autant plus efficace que la loi se borne à commander et ne peut sortir de sa concision, tandis que la poésie, image de la vie humaine, excite à la vertu, en présentant les plus nobles modèles.

Lycurgue 8 A

) 102



8B

L'accusateur ne peut citer de nombreux textes de loi violés par le prévenu ; mais il cite de longs textes poétiques, et l'on voit ici la pensée (en quelque sorte pédagogique (il se fait l'éducateur de son peuple)) qui lui dicta un procédé auquel ~~qu~~'on ne s'attendait pas ~~à voir suivre~~ dans un procès où il y va de la vie d'un homme.

Par le fait, ces digressions qui font perdre de vue et la cause et l'accusé, et dont l'étendue est ~~dis~~ sans proportion~~nel~~ ~~dans~~ avec l'ensemble du plaidoyer, s'expliquent quand on se rend compte du but que se proposait l'orateur. Pour Lycurgue, il ne s'agissait pas seulement de statuer un exemple salutaire en faisant condamner un mauvais citoyen, il voulait agir sur l'esprit de ses concitoyens, rallumer en eux l'ardeur patriotique, et ce qu'il dit des vieilles légendes, des grands poètes, ce qu'il

récite de beaux vers, constitue une espèce de cours de patriotisme et sert à caractériser l'orateur politique ; on reconnait l'homme qui fit élever les statues des trois grands tragiques et qui prit soin de protéger leurs poèmes contre toute altération. Ces mesures ~~d'~~n'étaient pas tant d'un ami des lettres que d'un conservateur des vertus civiques et de l'esprit républicain de la vieille Grèce.

La péroraison montre bien comment le citoyen antique ne séparait pas les affections de la famille du dévouement à l'Etat. ~~Lycurgue prévoyait sans doute qu'el accusé la mènerait sans doute sa femme et ses enfants~~ famille ~~pour fléchir les juges. Afin de les prémunir contre l'effet de pareilles~~

Faisant allusion à la coutume d'amener femme et enfants pour apitoyer les juges, ~~Hypéride~~ Lycurgue

~~démonstrations, il~~ dit que, dans les procès de ce genre, les juges devraient être entourés de leurs famille. ~~femmes et de leurs enfants~~; cette vue leur rappellerait toute l'énormité du crime de trahison, qui expose aux plus grands dangers ce qu'ils ont de plus cher au monde. La loi le défend; mais songez, s'écrie l'orateur, songez à vos enfants et à vos femmes en portant

§141 vos suffrages, et faites en sorte que vous puissiez leur dire en rentrant: Je vous ai vengés.

Ce procès, qui nous semble si étrange, faillit être fatal à l'accusé. Eschine nous apprend dans son dis-

§252 cours contre Ctésiphon qu'il ne s'en fallait que d'une seule voix pour que Léocrate fût condamné à mort.

Lycurgue
9 A

Lycurgue jouit pendant toute sa vie de la plus grande considération à Athènes. Accusé à la fin de sa carrière par Ménésaïchmos, son ennemi personnel, qui lui succéda dans l'administration des finances d'Athènes, le vieillard se fit porter au Sénat et rendit victorieusement compte de sa gestion. Il mourut vers 324, mort heureuse pour le patriote, puisqu'elle lui épargna la douleur d'être témoin du scandaleux procès au sujet de l'or d'Harpale, et de voir la lamentable issue des derniers combats livrés pour l'indépendance de la Grèce. Cependant Ménésaïchmos, implacable dans son inimitié, profita du relèvement du parti macédonien après la condamnation de Démosthène pour accuser

9 B

de malversations le patriote qui n'était plus. Il poursuivit les fils de Lycurgue pour un déficit à la charge de leur père. Démosthène écrivit en leur faveur au peuple d'Athènes une lettre que nous possédons encore ; il est vrai qu'on en a suspecté l'authenticité. Jetés en prison, ils durent leur délivrance à l'éloquence d'Hypéride ; "Que diront de lui, s'écria cet orateur, ceux qui passeront près de son tombeau ? Cet homme mena une vie sage ; préposé à l'administration des finances, il trouva des sources de revenus, il construisit le théâtre, ~~l'arsenal~~ le chantier naval, des vaisseaux de guerre, des ports. Ses concitoyens ont flétri sa mémoire et ont mis ses enfants dans les fers."

Τίνα φήσουσιν οἱ παριόντες αὐτοῦ τὸν τάφον; Οὗτος ἐβίω μὲν σωφρόνως, ταχθεὶς δ' ἐπὶ τῇ διοικήσει τῶν χρημάτων, ηὗρε πόρους, ᾠκοδόμησε [δὲ] τὸ θέατρον, τὰ νεώρια, τριήρεις ἐποιήσατο, λιμένας· τοῦτον ἡ πόλις ἠτίμησε καὶ τοὺς παῖδας ἔδησεν αὐτοῦ.

9c

Quand les jalousies et les haines s'étaient apaisées, Athènes éleva à Lycurgue une statue sur la place publique, décerna à l'aîné de ses descendants l'honneur de partager le repas des magistrats au Prytanée, et fit exposer sur l'Acropole graver sur des tables d'airain et les lois et les décrets rendus par ~~Lycurgue~~ le grand citoyen. La substance de ce décret honorifique a été conservée dans les Vies des Dix Orateurs. On en a naguère retrouvé des fragments sur un marbre antique, ainsi que plusieurs autres inscriptions relatives à l'administration de Lycurgue. Commentateur, Lycurgue reste bien au-dessous de Démosthène et d'Hypéride ; mais sa parole fait connaître

son caractère, et ses discours révèlent quel était l'homme. Les anciens l'ont bien jugé. Denys d'Halicarnasse lui refuse l'urbanité et l'agrément; mais il vante la noblesse et la franchise de sa parole. Il lui accorde les qualités qui font l'accusateur, l'art d'aggraver les fautes et de les faire paraître énormes. Le jugement de Quintilien ne diffère guère de celui du rhéteur grec. Hermogène, plus sévère, lui trouve une force oratoire plus apparente que réelle, et il le met au 9e rang des Dix, immédiatement avant Andocide, qui est le dernier.

Il y a chez lui une tension continuelle, une certaine raideur, qui sont de l'homme autant que de l'orateur, du citoyen, qui s'était donné la mission de justicier non seulement des délits, mais des défaillances.

Οὐ μὴν ἀστεῖος, οὐδὲ ἡδύς

σεμνὸς, κατηγορικὸς, παρρησιαστικός.

δείνωσις

τὴν φαινομένην, οὐ μὴν οὖσαν ὄντως δεινότητα

Les anciennes éditions de Lycurgue dépendent de l'éditions princeps, l'Aldine de 1513, qui avait été tirée de quelques manuscrits médiocres. ~~Mais~~ Par les anciennes éditions j'entends celles du XVIe siècle du XVIIIième et du commencement du notre. Elles ne sont pas très nombreuses: entre 1619 (Gruter) et 1743 (Taylor) il n'en parut aucune.

Après Heinrich (Bonn 1821) et Osann (Iena, 1821), Bekker donna en 1823 (dans ses *Or. At.*) un meilleur texte tiré des manuscrits dont nous avons parlé à propos d'Antiphon. Depuis, les éditions ont été multipliées. Citons seulement Corais 1826; Scheibe, 1853; et l'édition la plus utile, accompagnée d'un

12 B

excellent commentaire allemand,
Rehdantz, Leipzig 1876.


10c
ECOLE NORMALE SUPERIEURE



~~Théopompe~~ Isocrate cultivait l'art Théopompe 1A
d'écrire harmonieusement sur de grands et beaux sujets, son éloquence toute de style, je veux dire de plume, étrangère au tumulte et aux agitations de la vie active, et cependant ~~ennemie~~ de la spéculation vraiment philosophique, tournée vers les questions de la vie réelle, se prêtait naturellement à l'histoire. Comme elle le sera pour Cicéron, l'histoire était aux yeux d'Isocrate une dépendance du domaine oratoire. Les disciples qui ont le plus fidèlement reproduit sa manière, Théopompe + et Ephore, se firent historiens. Denys Ad. Pomp. 6.
appelle Théopompe le plus illustre des écrivains formés par Isocrate. L'histoire passe ainsi en d'autres mains ; après les voyageurs curieux, après les hommes politiques et les militaires, voici venir

1 B

des gens qui ont fait une bonne rhétorique.

Théopompe[1] naquit à Chios, île ~~soumise à l'influence~~ au IVème siècle à l'influence politique tantôt de Sparte tantôt d'Athènes, puis, après une courte indépendance, dominée, comme le reste de la Grèce, par les princes macédoniens. Banni avec son père Damasistrate pour cause de laconisme, il Théopompe fut rétabli à Chios par Alexandre à l'âge de 45 ans. Ces deux données sont positives, ce qu'on y ajoute repose sur des combinaisons, des conjectures plus ou moins probables. Théopompe dut naître ~~vers~~ 380, la date de Suidas 404 [(fin de la gu. du Pélop.) est insoutenable, il fut probablement exilé dès 377 ~~quand~~ Chios entra dans la ligue maritime reformée par Athènes alors alliée avec Thèbes contre Sparte.

[1] Très intéressant art. de Photios, n° 176. – Suidas – Denys. —— Après C. Müller, Hist. Fr. I (1841) paraissent Lanneq, De schol. Isocr. Halle, 1867 – A. Roese, Jahrb. f. Philol. 1870, p. 673, soutient que Th. était véridique, non médisant. – Hachtmann, De Th. v. et scr. Detmold 1872.

1C

A cette date Théopompe était encore enfant; sa famille, des plus riches, ~~était~~ appartenait au ~~sans doute~~ du parti aristocratique et laconien. Confié à la direction d'Isocrate, le jeune homme montra dès lors son talent ainsi que sa fougue. Il a besoin du frein, disait le maître. — Cic. Brut. 204 et passim.

Il est vrai que le même mot est prêté à Platon et à Aristote au sujet de certains élèves. En conséquence, Isocrate lui recommanda l'histoire contemporaine, tandisqu'il conseillait à Ephore, qui était d'un esprit lent et d'une humeur paisible, de traiter l'histoire du passé. — Photios

Th. ~~Les Il~~ débuta comme orateur, et ses débuts furent brillants; il voyagea par toute la Grèce et fit applaudir ses discours d'apparat. Nulle ville, écrivait il plus tard, où je n'aie laissé un grand renom et le souvenir de mon éloquence, traditions

1Da ὑπόμνημα τῆς ἐν λόγοις ἀρετῆς (Phot.)

littéralement "le souvenir de la vertu qui se manifeste par des discours" On reconnaît ici la doctrine d'Isocrate. Les Éloges étaient alors à la mode, et les princes (on l'a vu pour Evagoras et Nicoclès) (pour Agésilas, n'entendaient pas en laisser le privilège à la république athénienne. Dans le concours ouvert vers 350 par l'inconsolable Artémise pour le meilleur éloge de son époux Mausole de Carie, Théopompe ~~emporta~~ eut le prix de la prose. Théodecte, ~~remp~~ autre disciple d'Isocrate, remporta avec une tragédie le prix des vers.

Grâce à sa fortune, Théopompe eut des loisirs et une situation indépendante. Mais son humeur, son caractère lui firent une existence moins paisible que celle de son maître. De retour, grâce à Alexandre, dans sa patrie, il y devint naturellement

le chef du parti macédonien, avec lequel il avait toujours été lié. Il avait écrit un Eloge de ~~Alexandre~~ Philippe du vivant de ce prince et il composa un éloge d'Alexandre, son bienfaiteur. Ses lettres missives à Alexandre, χιακαὶ ἐπιστολαί, étaient de vrais pamphlets, remplis de véhémentes accusations ~~de~~ de ses adversaires politiques, parmi lesquels on nomme le mordant Théocrite de Chios, probablement chef du parti démocratique. — Après la mort d'Alexandre, Théopompe erra de ville en ville. Il s'était partout fait des ennemis par son esprit caustique. Ptolémée d'Egypte lui refusa un asile, ce prince fut même, dit on, sur le point de le mettre à mort comme brouillon (πολυπράγμονα). Que devint-il ? On ne sait.

Théopompe

2A

Théon Progymn II



Parlons de l'écrivain. Grâce à la virtuosité qu'il avait acquise à l'école d'Isocrate et à son naturel impétueux, Théopompe était d'une prodigieuse fécondité. Dans une de ses Préfaces il se vantait d'avoir écrit ~~20~~ 20,000 lignes d'éloquence démonstrative et 150,000 lignes historiques, curieux exemple de la vanité d'un homme de lettres, et en même temps le plus ancien indice de ce que les Grecs appelaient ~~de~~ stichométrie. La ligne normale, d'après laquelle on payait les copistes et déterminait le prix des livres, semble avoir été de 16 syllabes, mesure moyenne du vers hexamètre.

Quant aux ouvrages historiques de Théopompe, s'il est vrai qu'il fit, à ce que rapporte Suidas, une Epitomé

de l'ouvrage d'Hérodote, ce n'était là qu'un exercice préparatoire. Ses Helléniques, en 12 livres, qui faisaient suite à l'histoire inachevée de Thucydide, étaient à la fois un hommage rendu à cet historien et une déclaration indirecte de l'insuffisance de Xénophon. Théopompe s'arrêtait à la bataille de Cnide, 394. Son récit embrassait donc les dernières années de la guerre du Péloponnèse, depuis l'an 410, et celles de la suprématie de Sparte jusqu'au commencement de la guerre de Corinthe; et il était beaucoup plus détaillé que celui de Xénophon, qui ne donne aux mêmes événements que trois livres. C. Müller assure à tort que le Complément de Thucydide ne remplissait ~~que trois livres~~ qu'un seul livre. C'eût été

Diodore, XIII, 42; XIV, 84.

étrangler une matière très riche et manquer aux ~~convena~~ proportions.
J'ai des raisons de croire que la prise d'Athènes par Lysandre n'était rapportée qu'au IIème livre [1].

Le grand ouvrage de Théopompe était l'histoire de son temps en 58 livres auquel il donne le titre de Φιλιππικά, titre repris avec moins d'apropos par Trogue-Pompée et son abréviateur Justin. (Polybe, VIII, 11-13). ~~reprochent~~ reproche à Théopompe d'abandonner les Hellènes en prenant un monarque pour héros et centre de son récit. Il accorde cependant que Théopompe eût pu alléguer des raisons pour se justifier. Ces raisons ne sont pas difficiles à trouver. Hérodote Xénophon, Polybe lui-même [faisant de même]

1) Voir anciennes notes. Riese, l. c., réfute l'argument tiré du fr. 9 : Pedaritos était déjà harmoste de Chios pendant la guerre du Pélop. (Thucyd. VIII, 28). — Je crois que fr. 13. Σελλασία πόλις Λακωνική, cité du 4e l. par Et. de Byz. se rapporte au fait raconté par Xén. Hell. II, 2, 13 et 19 : les négociateurs athéniens étaient forcés de s'arrêter à Sellasie. Le Athénée XV, p. 676 cite du 3e l. la réception d'Agis en Egypte (fr. 11), le même [illegible] cite ailleurs (fr. 23) pour les mêmes faits le 11e livre des Hell. ; où je voudrais lire Γ' pour ΙΑ' : de toute façon il s'agit d'une digression.

Hérodote avait pris pour fil de son récit la succession des rois de Perse, Xénophon s'était établi à Sparte en racontant l'histoire de son temps, Polybe lui même, à Rome. Tout historien fait bien de prendre pour centre de son récit l'Etat ou l'homme d'où part ~~il~~ l'initiative. Le point de vue de Théopompe était juste. Le IVième siècle est en effet le siècle de Philippe et d'Alexandre.

Théopompe. 3A

Après avoir déclaré que Philippe était le plus grand homme que l'Europe eût produit, Théopompe ne laissait pas de flétrir les moeurs de ce prince. Polybe y voit une contradiction; nous y verrons plutot de l'impartialité, un hommage rendu à la vérité; mais Polybe a raison de critiquer le ton déclamatoire que l'historien ~~amateur~~ orateur portait dans ses jugements sévères



3B

et qui les faisait ressembler à des satires. Nous possédons encore une page textuelle de Théopompe qui en fait preuve. Dominé par ses habitudes littéraires, il resta pamphlétaire en écrivant l'histoire.

Théopompe fit de nombreux voyages et ne recula devant aucune dépense pour recueillir les matériaux de son histoire. Il interrogea les généraux, les hommes politiques, les philosophes qui avaient joué un role dans les événements. Il regardait la tache d'historien, non comme un travail accessoire, mais comme le grand travail de sa vie. Nous répétons

Ad. Pomp. 6

ce qu'en dit Denys, qui à son tour répète évidemment les déclarations de Théopompe lui-meme.

3c

La curiosité de Théopompe ne s'arrêta pas aux limites que s'était tracées Thucydide. Tout au contraire de ce grand devancier, Théopompe porta des regards indiscrets sur la vie privée des hommes politiques. Il fit sur eux une enquête minutieuse, sévère, souvent malveillante, crédule aussi, friande de scandale. Thucydide n'avait vu que le citoyen, Théopompe voit l'homme. Le point de vue moral tend déjà à primer le point de vue politique, c'est un signe des temps. Grâce à cette tendance, Théopompe devint cher aux biographes; Népos le traduit quelquefois. On aimerait à savoir dans quelle mesure Plutarque s'est servi de lui. — La pénétration peu bienveillante de Th. est diversement jugée par les anciens.



3D

Les uns lui reprochent de la médisance. Lucien dit qu'il accuse plutot qu'il ne raconte ; au contraire Denys et Athénée vantent sa véracité, l'étude psychologique des mobiles cachés, "la révélation des mystères de la vertu apparente et du vice dissimulé." L'enquête de Théopompe ne s'arretait pas aux contemporains ; les hommes du siècle qui faisaient l'objet de son récit ne lui suffisaient pas, il faisait de nombreuses excursions dans le passé, son Xième livre est cité sous le titre Περὶ δημαγωγῶν, parce que il y épluchait la vie des hommes politiques d'Athènes depuis la guerre des Perses, et sa critique n'était pas tendre, elle ne respectait aucune gloire acquise. Ces digressions trahissent l'homme de parti, l'ami des nouveaux maîtres de la Grèce.

(Margin:) De hist. conscr. 59 : κατηγορεῖν μᾶλλον ἢ ἱστορεῖν τὰ πεπραγμένα.

(Margin:) ἐκκαλύπτειν τὰ μυστήρια τῆς τε δοκούσης ἀρετῆς καὶ τῆς ἀγνοουμένης κακίας (Denys).

[Aulu-Gelle (15,20) rapporte ce que Théopompe racontait de la vie d'Euripide : à en juger par cet échantillon, l'historien ne choisissait pas ses garants bien scrupuleusement, prenant dans Aristophane, dans les poètes comiques, les pamphlétaires. De là vient que la plupart de ses fragments nous viennent d'Athénée, grand amateur de chronique scandaleuse. Il cite souvent Théopompe en compagnie des poètes de la comédie moyenne, ~~et~~ qui ~~était~~ est contemporains de Théopompe. ~~Le changement de caractère de la comédie répond bien à celui de l'histoire~~.

La critique incisive de Théopompe ne s'attaquait pas seulement aux personnes, elle n'épargnait pas non plus les peuples, les cités. Elle flétrissait les

[Les détails font défaut ; mais nous pouvons ~~juger~~ nous faire indirectement une idée de la méthode ~~suivant laquelle~~ observée par l'historien au sujet des hommes d'État.



Athéniens dégénérés qu'il appelait d'un mot ~~de~~ nouveau, ~~expression~~ énergique, quoique hasardé « Désathéniens », Ἀπαθηνᾶων. Mais là encore il ne s'arrêtait pas au présent, il épluchait les anciens titres de gloire des Athéniens, ces hauts faits dont ils ne cessaient de se vanter. Les hyperboles des oraisons funèbres, des panégyriques, l'avaient évidemment impatienté. Théopompe s'attachait à démontrer que la victoire de Marathon avait été surfaite ; que le fameux serment des Grecs avant la bataille de Platée était de pure invention ; que jamais le Grand roi n'avait conclu ~~de~~ traité avec Cimon, et il prouvait ce dernier point par le fait que le document conservé à Athènes était écrit dans l'alphabet ionien, qui

ne fut introduit qu'après l'archonte Euclide. Le livre 25, tout entier, ou en grande partie, était destiné à réfuter toutes les vanteries par lesquelles la ville d'Athènes "a mystifié les Hellènes", ὅσα ἡ Ἀθηναίων πόλις ἀλαζονεύεται καὶ παρακρούεται τοὺς Ἕλληνας. Théon. Prog. II p. 17

Un pamphlet dirigé contre Athènes, Sparte et Thèbes, les trois villes qui exercèrent tour à tour l'hégémonie, et intitulé Le Monstre à trois têtes, Τρικάρανος[1], portait le nom de Théopompe. C'était une fraude littéraire. Un ennemi de l'historien, Anaximène, s'était servi pour composer ce pastiche des histoires de Théopompe, et avait imité sa manière d'écrire. Une page d'Aristide I, p. 358 sqq. peut donner une idée de la tendance de cet écrit[2], qui, tout en n'émanant pas de Théopompe, rendait bien ses

2) Peut-être aussi du style. L'antithèse ἁρμοστῶν — ἀναρμόστων semble remonter à Anaximène, peut-être à Théop. lui-même.

1) Titre repris par Terentius Varro, et appliqué par lui au triumvirat dans une de ses Satyres Ménippées.

opinions politiques. Partisan du régime unitaire, il méprisait l'ancien régime municipal (et so patriotisme local qu'il regardait comme) ~~comme~~ un esprit de clocher; il aimait à faire ressortir l'incapacité des trois républiques qui avaient tour à tour essayé de conduire la Grèce. Isocrate déjà avait attendu d'un monarque l'union et le salut de la Grèce; son disciple est plus radical, il ne connait ni ménagements, ni nuances. ~~Revenons~~

Revenons aux histoires philippiques. Les digressions historiques que nous venons de signaler n'étaient pas les seules, il y en avait bien d'autres; de frivoles, qui ne visaient qu'à l'amusement; de personnelles, qui trahissaient la vanité de l'auteur. Théop. était jaloux de montrer qu'il savait,

Aussi Philippe III de Macédoine fit-il extraire du volumineux ouvrage de Th. une histoire en 16 livres de la vie de son grand ancêtre. C'était trop élaguer, il semble; Th. avait voulu donner, non la vie de Philippe, mais le siècle de Philippe.

quand cela lui plaisait, conter des fables, tout comme un autre, que dis-je, mieux qu'un autre. Il voulait, aussi pour ce genre de talent, éclipser Hérodote, Ctésias, Hellanicos et les auteurs d'Indica. Il s'amusait quelque part à raconter le combat d'un dragon contre une galère. Le VIIIème livre contenait une série de récits merveilleux, rangés par ordre topographique. On y trouvait les légendes de Phérécyde, de Pythagore, d'Épiménide le dormeur. Il y était question de la résurrection des morts et d'autres croyances des mages. Une ~~longue~~ parabole résumée par Élien et d'autres y était longuement développée. Théopompe plaçait dans la bouche du dieu Silène des rêveries sur un continent trans-océanique, plus grand

Théopompe 5 A

Strabon I, p 43. = fr. 29.
de récits sur les choses de l'Inde,

V. H. ~~III~~, 18.



5 B

que l'Europe, l'Asie et la Lybie ensemble. N'y cherchez pas un pressentiment de l'Amérique. Théopompe peuplait ce pays chimérique, de nations dont les noms allégoriques, les Pieux, les Guerriers, disent assez l'intention de l'auteur. Il y plaçait deux fleuves, celui de la Tristesse et celui du Plaisir: ceux qui boivent du premier se consument en larmes; ceux qui goûtent de l'autre, oublient tout ce qu'ils ont pensé, désiré, aimé, ils remontent le cours de la vie; vieillards, ils redeviennent hommes vigoureux, puis enfants, puis nourrissons, et c'est ainsi qu'ils s'éteignent. Théopompe voulait-il rivaliser avec l'Atlantide de Platon ou avec les paraboles morales et religieuses

Εὐσεβεῖς
Μάχιμοι

du philosophe? Autant que nous pouvons en juger [, il y avait beaucoup moins de portée, beaucoup moins d'esprit dans ses fictions qui ressemblent plutot à celles du tableau de Cébès.

[par le résumé d'Élien]

Ici, f. 6, 1

Les digressions personnelles se trouvaient surtout dans les préfaces des livres. Ch. aimait à faire valoir son mérite. Sa vanité différait de la vanité en quelque sorte modeste d'Isocrate, elle était tapageuse, agressive. Nous avons déjà parlé du calcul des lignes; par sa fécondité et la variété de ses écrits, il se vantait de l'emporter sur son maître, qui n'avait pas, comme lui, les loisirs que donne une grande fortune. Pour l'art d'écrire, il se mettait bravement au-dessus de tous les auteurs



5D

antérieurs. Cet art, disait-il*, a été porté à une si grande perfection, que ceux-là même qui se trouvent placés au second rang l'emportent sur les écrivains qui se trouvaient placés au premier. Il veut dire évidemment qu'Hér[ote] et Thucydide n'avaient pas fait comme lui leur rhétorique, et ~~se trouvent~~ sont éclipsés par une perfection de style qu'on ne soupçonnait encore de leur temps. Il a raison, si l'on veut; mais ces procédés de style harmonieux ~~à l'usage~~ que tout bon élève pouvait apprendre, étaient un vêtement jeté indifféremment sur tous les sujets. Duris de Samos* reprochait aux disciples d'Isocrate de ne pas approprier leur style à la nature des ~~faits~~ matières, préoccupés qu'ils étaient de tourner leurs phrases[1].

* Πολλὴν γὰρ τὴν τοιαύτην παιδείαν ἐπίδοσιν λαβεῖν κατὰ τὴν αὐτοῦ ἡλικίαν (Photios)

L'autrefois

* cité par Photios, p. 121 : il leur refusait μίμησις et ἡδονή.

1) Cf. Démétrius, § 240 ; Τὰ δεινὰ μὴ δεινῶς λέγων.

Théopompe 6 A

(À insérer, f. 5, 3)

Il paraît que Th. était tout particulièrement jaloux de Platon. La gloire de ce grand écrivain le gênait. Il y avait déjà eu délicatesse entre Isocrate et Platon, le disciple d'Isocrate attaqua le philosophe directement dans un écrit <u>ad hoc</u>. A l'entendre Platon était un pauvre génie, qui débitait des choses inutiles et fausses, qui redisait ce qui avait été mieux dit avant lui par Aristippe, Antisthène et d'autres. Athén ~~XI~~ 508 C.



6B

Athén. IV, 166-7; VI, 260-1; Polybe VIII, 11.

Le fragment 249 peut donner une idée de la manière d'écrire de Th. Voici comment il flétrissait les mœurs d'un prince, dont il portait aux nues le génie politique et militaire :

« Quand Philippe se trouva maître de grands trésors, il ne les dépensa pas promptement, il les jeta et les éparpilla ; jamais on ne vit plus mauvais ménager ; et tel maître, tel valet, il n'y avait pas un ~~seul~~ homme à sa cour qui sût vivre comme il faut et bien tenir sa maison ; et la faute en était au roi lui-même, aussi somptueux qu'avide, ~~[illegible]~~ inconsidéré en toute chose, gagnant et donnant avec la même facilité. C'est qu'il était soldat et n'avait pas le temps de calculer ses revenus et ses dépenses. Unsuite

οὐκ ἀναλώσεν αὐτὰ ταχέως, ἀλλ' ἐξέβαλε καὶ ἔρριψε.

les amis lui venaient de tous les côtés; les uns du pays même, d'autres de la Thessalie, d'autres encore du reste de la Grèce; et ce n'étaient pas des hommes choisis pour leurs vertus. Tout ce qu'il y avait parmi les Grecs ou parmi les barbares de plus taré, de plus débauché, de plus dévergondé, affluait en Macédoine, et voilà ce qu'on appelait les amis de Philippe. S'y trouvait-il d'aventure un homme moins pervers, entraîné par cette manière de vivre, il se mettait bientôt au pas des autres. ~~Les~~ Les guerres, les campagnes d'un côté, les fêtes somptueuses de l'autre, leur faisaient perdre toute honte et toute retenue, leur apprirent à vivre dans le dérèglement et ~~en vrais~~ comme des brigands.

ἑταῖροι Φιλίππου προσηγορεύοντο

τοῖς λῃσταῖς παραπλησίως.



6D

En général, Philippe n'aimait point les hommes qui se conduisaient sagement et prenaient soin de leurs affaires, mais il louait et honorait les prodigues, les joueurs, les buveurs. Aussi ne les entretenait-il pas seulement dans ces vices, il en fit des athlètes (des virtuoses) en toute sorte d'iniquité et de luxure. Jusqu'ici l'historien parlait en moraliste sévère, sur un ton convenable; maintenant il perd toute mesure et se permet des crudités intraduisibles

ἀδικίας καὶ βδελυρίας ἀθλητάς

" En effet quelle est la honte ou l'horreur à laquelle ils fussent étrangers? Quelle est la vertu et la qualité dont ils fussent doués? " Τί γὰρ τῶν αἰσχρῶν ἢ δεινῶν αὐτοῖς οὐ προσῆν, ἢ τί τῶν καλῶν καὶ σπουδαίων οὐκ ἀπῆν; On ne peut mettre en français ce qui suit. Pour en donner une idée, citons οὐχ ἑταίρους, ἀλλ' ἑταίρας „des courtisanes plutôt que des courtisans". ...Ἀνδροφόνοι (assassins) γὰρ τὴν φύσιν ὄντες, ἀνδρόπορνοι (pathici) τὸν τρόπον ἦσαν.

Cf. Gorgias, Epit.

Ennemis de la sobriété, ils aimaient l'ivrognerie ; étrangers à toute conduite honnête, ils cherchaient à voler et à assassiner. Ils croyaient indignes d'eux de dire la vérité et d'être fidèles à leurs engagements ; le parjure et la fourberie étaient en honneur parmi eux.[1] Sans souci de leur propre bien, ils étaient avides du bien d'autrui. Et cependant que ne possédaient-ils pas ? Les compagnons de Philippe, dont le nombre ne dépassait pas alors 800, mangeaient les revenus de domaines aussi étendus qu'en peuvent posséder 10,000 Grecs des plus opulents. Enfin, pour mettre fin à de longs discours, quand il me ~~semble~~

. . . . ὑπέλαβον.

---

[1] ἐν τῷ σεμνοτάτῳ, Müller, avec hiatus. Peut-être ἐν τοῖς σεμνοτάτοις. Il paraît qu'on lit aujourd'hui ἦν τῶν σεμνοτάτων.



7B

(Θηρία

reste tant de choses à dire, ceux qu'on appelait les amis et compagnons de Philippe me semblent avoir été des bêtes/aussi méchantes que les centaures de la Thessalie ou les Lestrygons de la Sicile[1] ou tous autres monstres que l'on voudra".

Il est curieux de comparer ce morceau avec le langage que Démosthène tient au sujet de Philippe et de son entourage dans sa II<u>ème</u> Olynthienne (17 sqq.) On remarquera avec étonnement que l'orateur, adversaire passionné de Philippe, est plus mesuré que l'historien admirateur de ce roi. Ce dernier se laisse emporter par une certaine chaleur de rhéteur à un redoublement d'antithèses bruyantes et des mordants jeux de mots.

---

1) Τοὺς (τὸ) Λεοντῖνον πεδίον οἰκήσαντας. Cf. Eurip. Méd. 1359: Πρὸς ταῦτα καὶ λέαιναν, εἰ βούλει, κάλει / καὶ Σκύλλαν ἣ Τυρσηνὸν ᾤκησεν πέδον.

En général le style ~~de~~ Th., ample ~~et~~ harmonieux comme celui d'Isocrate, a quelque chose de ~~plus aisé~~, de plus primesautier, de plus vif et de plus incisif, qualités de l'homme plutôt que de l'école. Pendant plusieurs siècles, très appréciés comme écrivains, il finit, comme Ephore, par être dédaigné des critiques. On peut encore aujourd'hui suivre les variations du goût. Cicéron témoigne de la faveur dont jouissait Th. de son temps. Brut. 66.

Son ampleur, dit-il, a fait tort à la maigreur archaïque de Thucydide et de Philiste. Denys place Th. parmi les modèles, le loue comme historien, comme philosophe, comme écrivain, en ne faisant que de très légères réserves.

7 D

X, I, 74. Quintilien, dont les jugements sont toujours sensés et équitables, met Th. au-dessous d'Hérodote et de Thucydide comme historien, au-dessus d'eux pour le talent oratoire. Oratori magis similis. Bientôt après, Dion

Or. XVIII, p. 283 D. Chrysostome juge Thucydide supérieur à Théopompe, même pour le style,

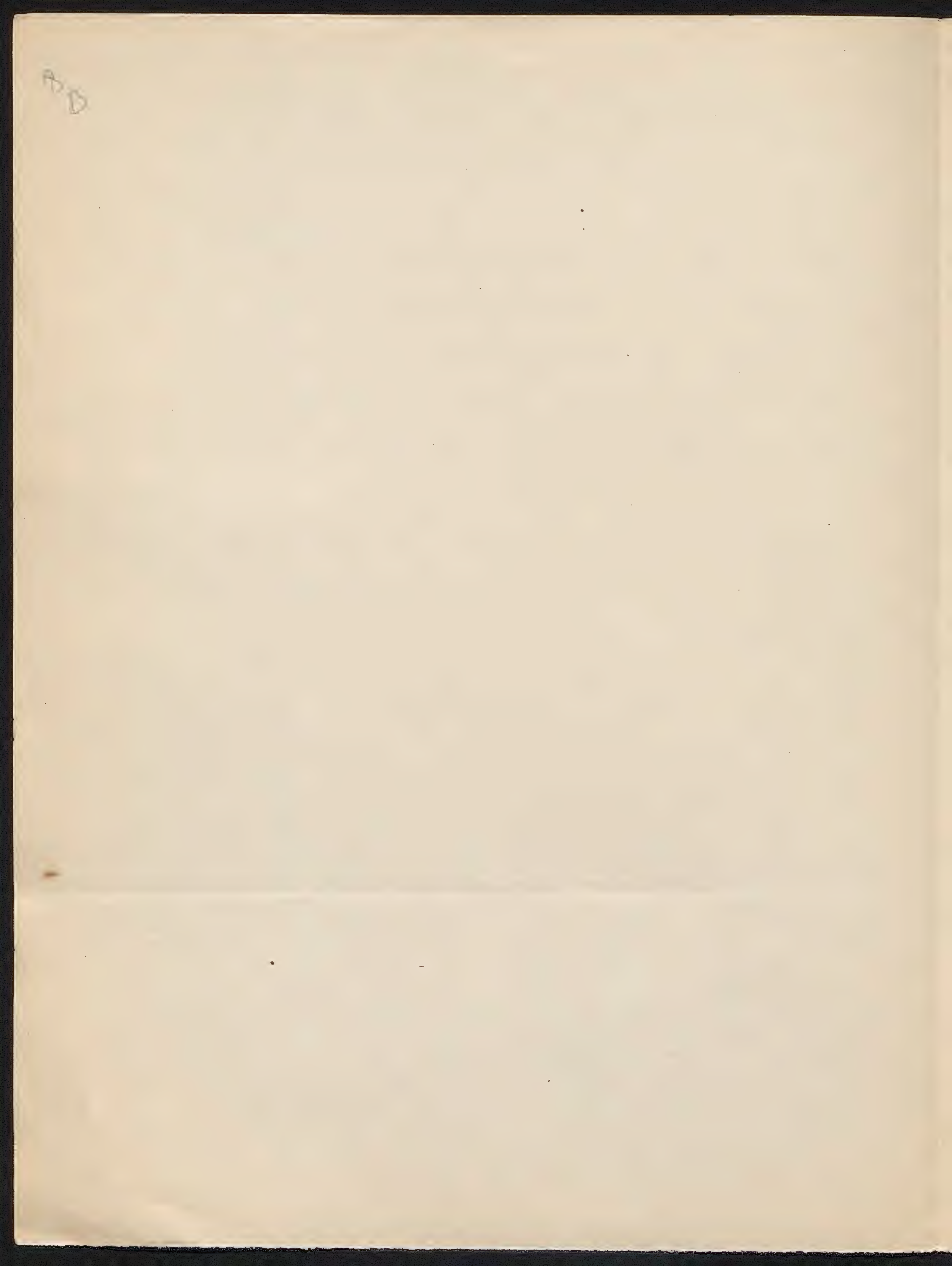
[à ce dernier] tout en ~~lui~~ laissant encore un rang honorable. Au IIème siècle le retour à l'archaïsme s'accuse de plus en plus. Pollux[1] et Phrynichos trouvent à redire à sa langue, peu classique à leur gré; Hermogène constate qu'on ne le considère plus comme un écrivain à imiter et l'exclut du rang des auteurs modèles. En revanche, nous l'avons vu, le même Hermogène fait entrer le vieil Hécatée dans son canon.

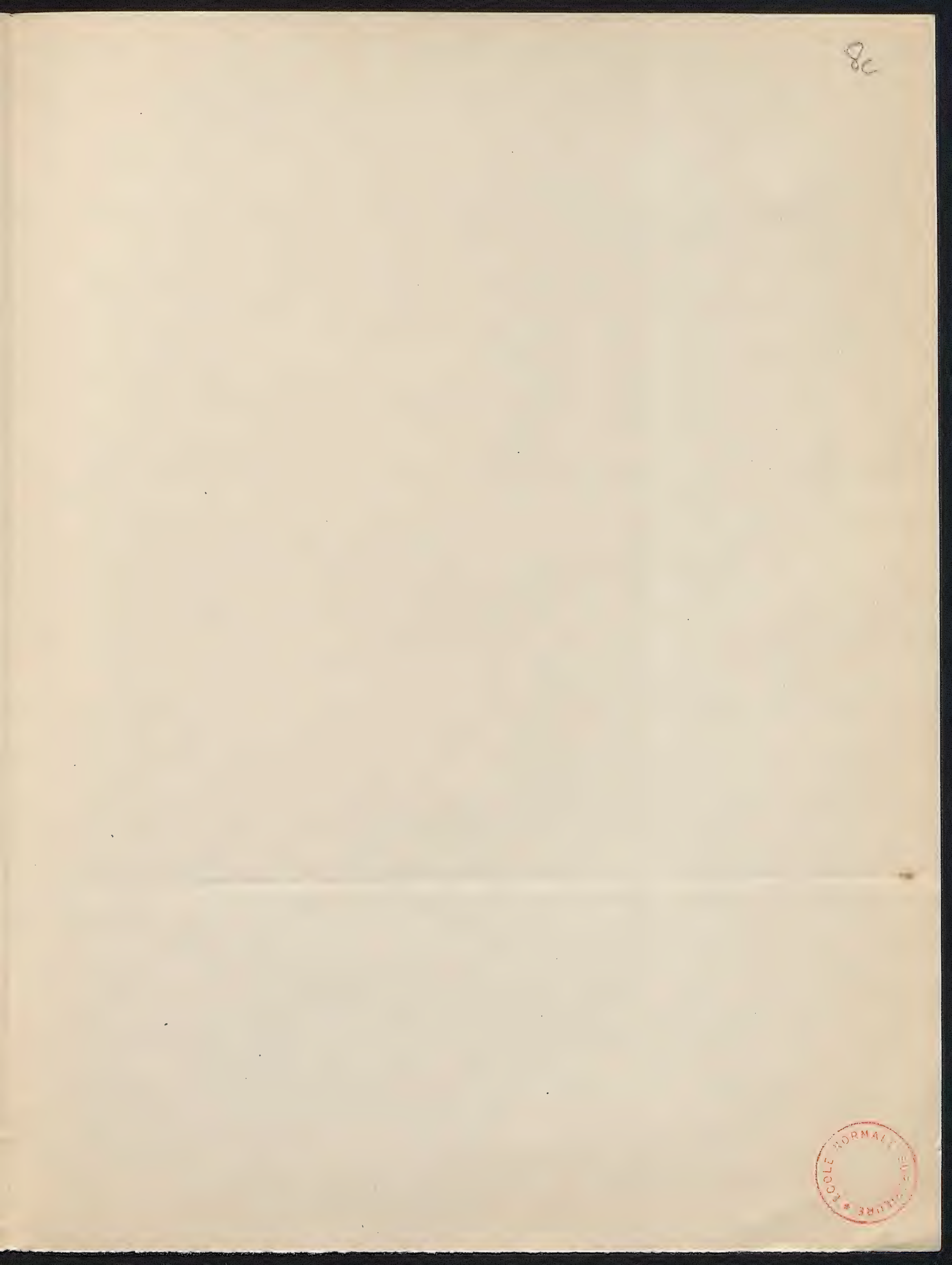
---

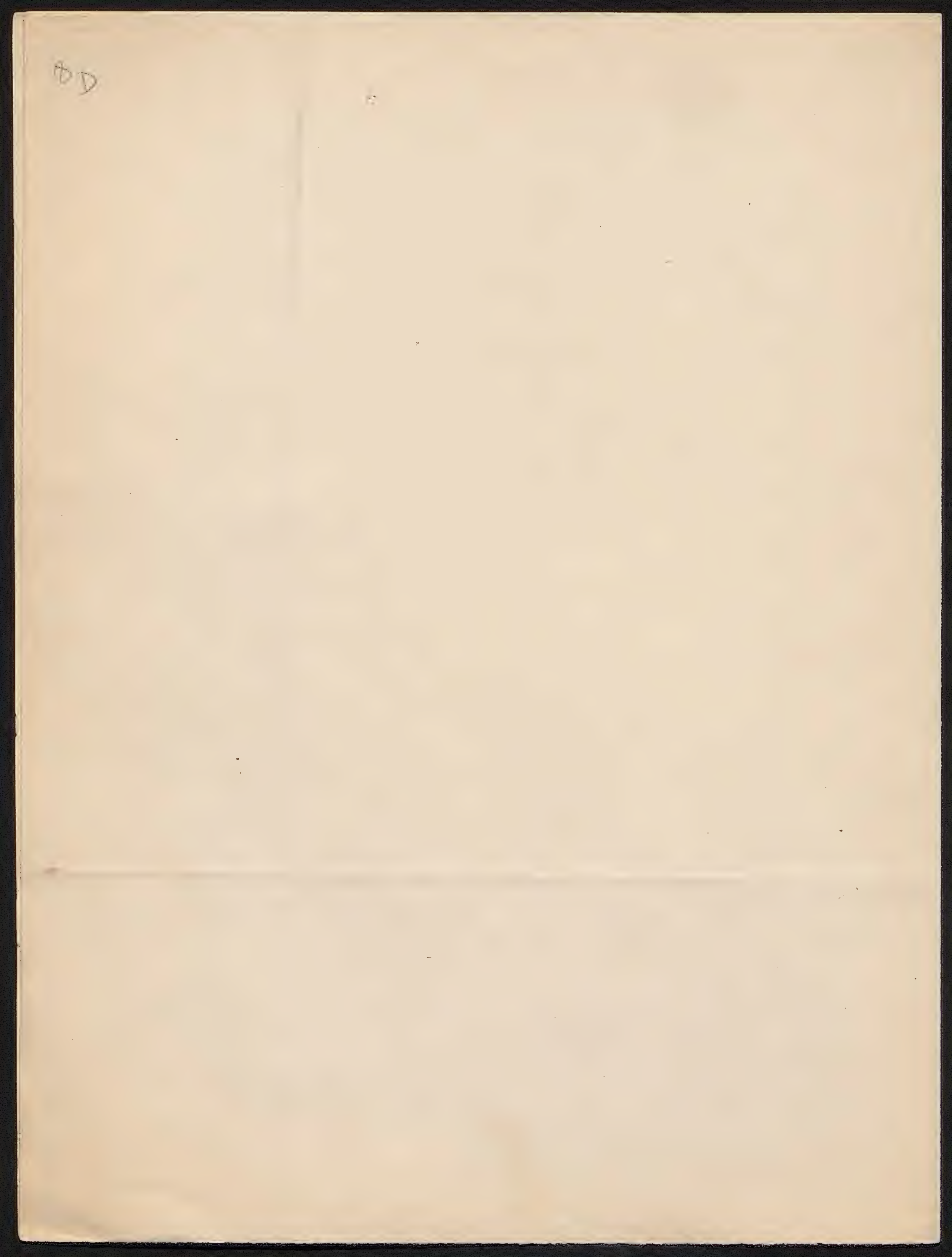
1) Pollux le cite une fois pour un fait, jamais pour un mot, un tour de phrase, si ce n'est pour désapprouver. IV, 93 : οὐδὲ τὸ Θουκυδίδου σταθευτοῦ εἰς ἐργασίας χρόαν. III, 58 : Παμπόνηροι δὲ οἱ Θουκυδίδου τοῦ συγγραφέως (non du poète) ἀπολίται καὶ ἀφέταιροι καὶ ἀπαθηναῖοι.

Cette condamnation prononcée par Théopompe 8 A
les puristes attiques a pu être pour
quelque chose dans la perte des histoires
de Théopompe, comme des comédies de
Ménandre. Cependant au IXième siècle
le patriarche Photios lisait encore les Philippica,
moins 5 livres, qui avaient déjà manqué XVI, 3
au temps de Diodore. La perte de Théopompe
est une des plus sensibles que nous ayons
faites, son siècle ne nous est guère connu
que par des orateurs, et pour les controler
nous n'avons plus que des abrégés historiques,
des manuels, des biographies, Diodore,
Plutarque, Justin.






8c
ECOLE NORMALE



Ephore 1A

Ephore[1] naquit à Cumes, dans l'Eolide, entre 388 et 380 (d'après Ch. Müller). La date de Suidas qui le fait naître, ainsi que Théopompe, en 404 (Ol. 94, 1) est inadmissible. Moins brillant que Théopompe, d'une conception lente, Ephore redoubla le cours d'Isocrate, ce qui lui valut le surnom de Δίφορος. Le maître disait qu'il avait besoin, non du frein, comme son fougueux condisciple, mais de l'aiguillon; et il l'engageait à écrire l'histoire du passé.

Il n'y a rien à dire de la vie d'Ephore; elle était paisible, comme ~~elle~~ l'histoire de Cumes sa patrie. "En ce temps les Kyméens vivaient en paix". C'est une formule que l'historien patriote répétait plusieurs fois dans son ouvrage. Il aimait à vanter l'ordre

Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν Κυμαῖοι τὰς ἡσυχίας ἦγον (Strab. XIII (p. 924)

[1] Marx, Ephori fragmenta. Carlsruhe, 1815. C. Müller, H. Fr. I. Klügmann, De Ephoro historico, Gött. 1860. Matthiessen, Zur Würdigung des Eph. Jahrb. f. Phil. Suppl. III, 879.

1B

f. 4

σύνταγμα ἐπιχώριον (Ps.-Plut., Vit. d'Hom.)

et ~~l'égalité~~ la légalité qui régnaient dans sa ville natale, à laquelle il avait d'ailleurs consacré une monographie. On sait qu'il revendiquait pour Cumes la gloire d'être le berceau d'Homère.

Ephore procède à la fois de Thucydide et des historiens plus anciens, que nous appelons les logographes. Il reprend le récit du passé cher à ces derniers; mais il le fait dans un esprit nouveau, d'après une méthode mûrie par l'étude des faits contemporains et dont Thucydide avait donné l'exemple. Pour Ephore les évènements du passé ne sont plus un sujet de curiosité enfantine, d'étonnement naïf, ni même, comme pour Herodote, d'enseignement

1c

vague et général, semblable à celui que l'on peut tirer des récits poétiques. Il reprend la tradition à son point de vue, il cherche à la comprendre, à l'expliquer, suivant les idées d'un siècle éclairé, conformément aux vues psychologiques et politiques, ~~suivant~~ d'une génération formée par le spectacle des États libres et les leçons de la philosophie. La connaissance des mobiles qui font agir les hommes et les nations, connaissance acquise par plus d'un siècle de luttes politiques, avait été appliquée par Thucydide et Théopompe au récit des faits contemporains. Ephore ~~la~~ l'appliqua aux faits du passé, et par là il les éclaira, les anima, transforma en histoire ce qui n'avait été qu'une tradition brillante.



1D

Cette méthode n'était pas toute nouvelle il est vrai, Thucydide l'avait indiquée dans son Introduction, Théopompe s'en servit dans les nombreuses digressions de son vaste ouvrage; mais Ephore l'étendit à toute l'histoire grecque, en y rattachant ce qu'il jugeait le plus intéressant dans l'histooire des Barbares. Il éleva ainsi un monument national, qui, malgré les défauts (qu'on pouvait y signaler, les excès de la méthode rationnelle), ne fut jamais surpassé, ni même atteint, par aucun autre historien grec.

Ce grand ouvrage embrassait en trente livres, l'histoire des Grecs et des Barbares (durant 7 siècles et demi) depuis le retour des Héraclides, c'est-à-dire la migration des Doriens,

jusqu'au siège de Périnthe par Philippe, en 341. La fin, notament la Guerre Sacrée, était de la main de Démophile, fils d'Ephore. Un autre écrivain, Diyllos d'Athènes, ajouta une continuation jusqu'à la mort de Philippe, 336.

Ephore 2A

Le point de départ était bien choisi, il témoigne d'un esprit critique, du besoin de marquer la ~~point~~ limite où finit la fable et où commence l'histoire proprement dite. Cependant, dans les temps historiques mêmes, ~~toutes les époques~~ il y a des distinctions à faire. Les époques sur lesquelles on n'a pas de relations contemporaines ne sont qu'imparfaitement connues. Ephore établissait à ce sujet un principe judicieux. Les auteurs qui donnent le plus de détails, disait-il,



28

sont les plus dignes de foi pour les temps récents, les plus suspects pour les temps anciens.

Cependant Ephore touchait à l'occasion aux traditions fabuleuses, et alors, par une extension vicieuse d'une méthode excellente, il cherchait à les raisonner, à les réduire aux proportions du possible et du probable. Le serpent Python, tué par Apollon quand ce dieu fonda son sanctuaire à Delphes, devenait le brigand Python, surnommé Dragon à cause de sa brutalité. —

Voici comment il expliquait le mythe de la Gigantomachie. Les Géants étaient un peuple barbare, anthropophage, qui habitait la presqu'île de Pallène, anciennement appelée Phlegra,

Hercule les ayant vaincus avec un petit nombre de compagnons, on disait que c'était un exploit divin, θεῖον ἔργον fr. 70.

Cette méthode, qui fait avec la légende de l'histoire plus ~~fantastique~~ chimérique encore, s'appelle pragmatique en grec. C'est une espèce de rationalisme dont on n'a que trop abusé dans l'antiquité, comme dans les temps modernes. Le système d'Evhémère en est l'application la plus excessive et la plus prosaïque.

Ephore reprenait aussi et faisait rentrer dans le domaine de l'histoire, la géographie et l'ethnographie, non par voie de digression, ni pour amuser le lecteur, mais avec méthode. Deux livres, le 4ème et le 5ème, y étaient consacrés. Les trois premiers livres avaient



2D

roulé sur les migrations, les établissements des tribus helléniques dans le Péloponnèse, dans les autres parties de la Grèce et dans l'Asie Mineure; au moment où les populations sont arrivées à une assiette définitive, Ephore décrit leurs pays et leurs villes et ces descriptions serviront à éclairer les récits à venir.

En dehors du monde hellénique ses connaissances géographiques étaient naturellement défectueuses. Il établissait quatre grands peuples, Indiens, Ethiopiens, Celtes, Scythes, aux quatre points cardinaux. Strab. I, p. 59. Une science naissante et ignorante se plait à des pareilles symétries.

A propos des colonies et de la filiation des peuples, Ephore notait l'origine d'une foule de coutumes, de rites, de fêtes, d'inventions utiles, donnait la raison

de certains proverbes, expliquait même en passant à l'occasion des passages d'Homère, ou les corrigeait, non sans témérité. Voyez par exemple fr. 27 où il explique par les oracles rendus à Dodone comment le nom du fleuve Achéloos a fini par désigner l'eau en général. On voit que nous approchons du siècle de l'érudition.

Dans les temps historiques le récit d'Ephore s'écartait assez souvent d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. On le sait positivement pour quelques faits, on le devine pour d'autres par la version de Diodore, qui a souvent abrégé Ephore. [Polybe (XII, 25)] lui accorde l'intelligence des combats sur mer, mais il le trouve aussi ridicule que Théopompe et Timée quand il se mêle d'exposer en détail des opérations militaires

3B

sur terre, de raconter par exemple la bataille de Mantinée, dont Xénophon, grâce à sa compétence, avait donné une idée si nette.

La disposition élégante des matières révèle le disciple d'Isocrate. Les livres étaient bien arrondis, chacun avait ses Prolégomènes, plusieurs sont cités avec des titres distinctifs (Εὐρώπη, IV. Νησιωτική V). C'est le procédé de Thiers. Polybe vante la méthode d'Ephore, ainsi que son style, il goûte particulièrement les digressions et les considérations qui accompagnent le récit[1]. La manière d'écrire était posée, douce, bien éloignée de la manière incisive de Théopompe; mais sa phrase nombreuse marquait qu'il était de la même école. Il avait laissé un opuscule περὶ λέξεως.

[1] Θαυμάσιός ἐστι καὶ κατὰ τὴν φράσιν καὶ κατὰ τὸν χειρισμὸν καὶ τὴν ἐπίνοιαν τῶν λημμάτων, δεινότατός ἐστιν ἐν ταῖς παρεκβάσεσι, καὶ συλλήβδην ὅταν που τὸν ἐπιμετροῦντα λόγον διατίθηται. Pol. XII, 28. Exc. Vat.

3c

L'insignifiance des fragments textuels ne nous permet plus de le juger ~~comme~~ écrivain. ~~De~~ | nous-mêmes

Le grand titre d'Ephore était d'avoir conçu l'idée d'une histoire universelle. Au dire de Polybe il fut le premier et le seul à tenter une œuvre aussi grandiose. V, 33, 2
On peut dire qu'Ephore a été le Tite-Live de la Grèce. Il est vrai que Quintilien compare Tite-Live avec Hérodote, cela ~~tres~~ s'explique, je crois, parce que Quintilien s'en tient aux écrivains réputés classiques de son temps. Mais Hérodote et Tite-Live appartiennent à des siècles, à des états de civilisation, si différents que la ressemblance entre eux, s'il y en a, n'est que superficielle. Ephore, au contraire, vivait, comme Tite-Live, au moment où s'achevait une grande période et où se fondait un

3 D

ordre de choses nouveau, moment favorable pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru. Ils appartenaient l'un et l'autre à une génération éclairée à la fois par une longue expérience politique et par les lumières de la philosophie ~~(. Ils~~ Comme écrivains avaient ~~tous les deux~~ l'un et l'autre à leur disposition un instrument parfait, une prose polie et disciplinée. Cicéron ~~avait~~ était l'Isocrate de Tite-Live, comme Auguste était son Philippe.

Que devint la harangue dans l'école d'Isocrate? Nous ~~en~~ sommes mieux instruits des discours insérés par Timée dans ses Histoires; nous lisons encore ceux de Polybe et de Denys. Il paraît toutefois que les abus, les introductions de genres, se firent [illegible] dès que les disciples des rhéteurs entreprirent d'écrire l'histoire. Plutarque dit des harangues militaires de Théopompe (fr. 77) et d'Éphore οὐδεὶς σιδηρεοῦ ταῦτα μαίνεται πέλας. Un fragm. de Théopompe est la paraphrase de quelques vers de l'Iliade.